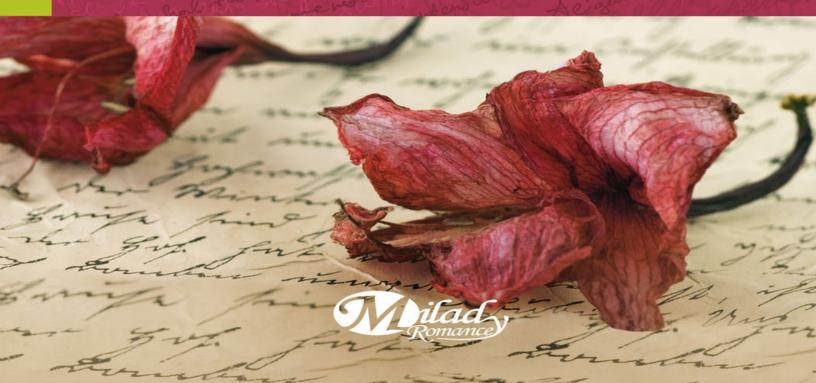


Jane Austen ORGUEIL PRÉJUGÉS



Jane Austen

Orgueil & Préjugés

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par Éloïse Perks et révisé pour cette édition

Milady Romance



C'est une vérité presque incontestable qu'un jeune homme en possession d'une grande fortune doit avoir besoin d'une épouse. Bien que les sentiments et les goûts d'un tel homme ne soient pas connus, aussitôt qu'il vient se fixer dans une province, les familles du voisinage le regardent comme un bien qui doit dans peu appartenir à l'une ou l'autre de leurs filles.

— Mon cher Mr Bennet, avez-vous appris que Netherfield Park est enfin loué ?

Mr Bennet répondit par la négative.

— Je puis vous assurer qu'on l'a loué, reprit sa femme, car Mrs Long sort d'ici et m'a tout raconté.

Mr Bennet ne dit toujours rien.

- Ne désirez-vous pas savoir, demanda sa femme avec vivacité, quel est l'homme qui doit devenir notre voisin ?
- Vous désirez me le dire, alors je ne vois aucune objection à vous écouter.

Cet encouragement suffit à Mrs Bennet :

- Eh bien! Mon cher, sachez qu'un jeune homme fort riche originaire du nord de l'Angleterre vient habiter Netherfield; il y est passé lundi dernier en voiture à quatre chevaux, dans l'intention de découvrir la maison; il en fut si enchanté qu'il convint immédiatement du prix et des conditions avec Mr Morris. Il doit en prendre possession avant un mois et enverra plusieurs de ses domestiques pour faire les préparatifs nécessaires à la fin de la semaine prochaine.
 - Comment s'appelle-t-il ?

- Bingley.
- Est-il marié?
- Non, bien sûr ! Un jeune homme très riche, quatre ou cinq mille livres de rente ; quel bonheur pour nos filles !
 - Comment donc, en quoi cela les concerne-t-il ?
- Mon cher Mr Bennet, comme vous êtes ennuyeux! Ne voyez-vous pas qu'il est très probable qu'il en épousera une?
 - Est-ce là son intention en venant s'installer ici?
- « Son intention » ! Comment peut-on dire pareille sottise ! Mais il est fort possible qu'il devienne amoureux d'une de nos filles ; ainsi, il faut que vous lui rendiez visite aussitôt après son arrivée.
- Je ne vois à cela aucune nécessité; vous pouvez y aller avec vos filles ou les envoyer toutes seules, cela vaudrait encore mieux, car, comme vous êtes tout aussi belle qu'elles, vous pourriez bien attirer sur vous l'attention de Mr Bingley.
- Mon cher, vous me flattez, je sais que *j'ai été* belle, mais je ne prétends pas mériter aujourd'hui un si joli compliment. Lorsqu'on a cinq filles à marier, on ne doit plus songer à ses propres attraits. Mais, mon cher, il est d'une importance capitale que vous alliez voir Mr Bingley.
 - C'est plus que je ne peux vous promettre.
- Pensez donc un peu plus à vos filles, ce serait une brillante perspective pour l'une d'elles. Sir William et lady Lucas doivent y aller dès son arrivée. Je suis sûre qu'ils ont la même pensée que moi, car en général ils ne rendent pas visite aux nouveaux venus. Il faut absolument que vous y alliez aussi, sans quoi nous ne pourrions faire sa connaissance.
- Vous faites trop de manières, ma chère, je ne doute nullement que Mr Bingley ne soit fort aise de vous voir ; je vous donnerai quelques lignes pour lui, afin de lui assurer que je lui permets d'épouser celle de mes filles qui lui plaira le plus, mais je tiens à lui recommander ma petite Lizzy.
- Je vous prie de n'en rien faire. Lizzy n'est pas supérieure aux autres. Elle est bien moins jolie que Jane et bien moins gaie que Lydia, et je ne sais pourquoi vous lui donnez toujours la préférence.
- Elles n'ont, ni les unes ni les autres, rien de remarquable, assura-t-il. Elles sont sottes et ignorantes comme toutes les filles, mais il est certain que Lizzy a plus de vivacité que les autres.
 - Mr Bennet, comment pouvez-vous parler ainsi de vos propres

enfants ? Vous prenez plaisir à me tourmenter, vous n'avez nulle pitié pour mes pauvres nerfs.

- Vous vous trompez, ma chère, j'ai un *grand respect* pour vos nerfs. Ce sont de vieux amis, il y a plus de vingt ans que je vous en entends parler.
 - Ah! Vous ne savez pas tout ce que je souffre!
- J'espère que cela passera et que vous vivrez assez longtemps pour voir au moins vingt jeunes gens, avec quatre mille livres de rente, devenir nos voisins.
- À quoi cela nous servirait-il que vingt jeunes gens viennent s'installer dans le voisinage si vous n'allez pas leur rendre visite ?
- Soyez persuadée, ma chère, que lorsqu'il y en aura vingt, j'irai tous les rencontrer.

Mr Bennet offrait un mélange si curieux de reparties promptes, d'humeur railleuse, de réserve et de caprices, que vingt-trois ans de mariage n'avaient pas suffi à sa femme pour bien connaître son caractère. Celui de Mrs Bennet était moins difficile à définir : c'était une femme sans esprit ni délicatesse, qui se plaignait de ses nerfs dès qu'on la contrariait. Son désir le plus ardent était de chercher à marier ses filles et ses seuls plaisirs les nouvelles et les visites.



Mr Bennet fut l'un des premiers à rendre visite à Mr Bingley : il avait toujours eu l'intention de faire sa connaissance, bien que, jusqu'au dernier moment, il ait dit le contraire à sa femme. Le lendemain de cette visite, tout le monde ignorait encore qu'il l'ait faite, mais comme il ne pouvait garder plus longtemps le secret, voyant sa deuxième fille occupée à garnir un chapeau, il lui dit gaiement :

- J'espère que Mr Bingley le trouvera joli, ma Lizzy.
- Nous ne pourrons guère connaître le goût de Mr Bingley, répondit avec humeur Mrs Bennet, puisque nous ne devons pas le voir.
- Mais avez-vous oublié, ma chère maman, lui dit Elizabeth, que nous le rencontrerons aux bals, et que Mrs Long vous a promis de nous le présenter ?
- Je parie que Mrs Long n'en fera rien, elle a deux nièces qui l'intéressent beaucoup. D'ailleurs, c'est une femme fausse et égoïste, dont je n'ai pas bonne opinion.
- Moi non plus, dit Mr Bennet. Je suis bien aise que vous ne comptiez pas sur ses bons offices.

Mrs Bennet ne daigna pas lui répondre mais, ne pouvant plus contenir sa colère, elle se mit à gronder une de ses filles :

- Ne toussez donc pas comme cela, Kitty, pour l'amour de Dieu! Ayez pitié de mes pauvres nerfs, vous me mettez à la torture.
- Il est vrai que Kitty n'est pas discrète, dit le père, elle tousse toujours mal à propos.
 - Je ne tousse pas pour m'amuser, rétorqua Kitty d'un ton aigre.
 - Quand donne-t-on le premier bal, Lizzy?

- Dans quinze jours.
- Ah, ah! Cela est vrai, s'écria la mère, et Mrs Long ne reviendra ici que la veille, il sera donc impossible qu'elle nous présente Mr Bingley, elle ne le connaîtra pas elle-même.
 - Alors, ma chère, vous pourrez vous-même lui présenter Mr Bingley.
- C'est impossible, Mr Bennet, impossible, puisque je ne le connais pas ! Comment pouvez-vous être si taquin ?
- J'admire votre prudence! Il est vrai que quinze jours ne suffisent pas pour bien connaître un homme, mais si nous ne le présentons pas à Mrs Long, quelqu'un d'autre le fera. Après tout, elle et ses nièces vont tenter leur chance comme les autres, et ce sera un acte de générosité de votre part de leur en offrir l'occasion. Si vous ne voulez pas vous en charger, je le ferai moimême.

Ses filles le regardèrent fixement.

- Quelle bêtise! lança Mrs Bennet en haussant les épaules.
- Que voulez-vous dire, ma chère, par cette exclamation ? Considérez-vous les présentations formelles et l'importance qu'on y attache comme une bêtise ? Je ne suis pas d'accord avec vous sur ce point. Qu'en dites-vous, Mary, vous qui êtes une fille réfléchie, qui lisez des livres savants et en recopiez des pages entières ?

Mary désirait faire une réponse spirituelle, mais ne savait trop comment s'en acquitter.

- Pendant que Mary pense à ma question, reprit-il, revenons à Mr Bingley.
 - Je suis lasse d'en entendre parler! s'écria Mrs Bennet.
- J'en suis fâché, mais que ne me le disiez-vous plus tôt ? Si j'avais su cela hier, je ne lui aurais certainement pas rendu visite ; c'est malheureux, mais puisque j'y suis allé, nous ne pouvons éviter d'aller faire sa connaissance.

L'étonnement que témoignèrent ces dames fit grand plaisir à Mr Bennet. Une fois le premier élan de sa joie passée, sa femme assura cependant qu'elle s'y était toujours attendue.

— Comme vous êtes bon, mon cher Mr Bennet ; j'étais bien sûre que je vous déciderais enfin, je savais que vous aimiez trop vos filles pour négliger une pareille connaissance ; eh bien, je suis vraiment satisfaite! C'est une si bonne plaisanterie que vous y soyez allé sans nous en dire un mot!

- À présent, Kitty, vous pouvez tousser autant qu'il vous plaira, dit Mr Bennet en quittant la pièce, fatigué des transports de sa femme.
- Quel excellent père vous avez, mes enfants, dit Mrs Bennet sitôt que la porte fut fermée. Vous ne pouvez assez le remercier d'une telle marque de bonté. À notre âge, il n'est pas agréable, je vous assure, de devoir continuellement faire de nouvelles connaissances ; mais nous pensons à vous et sacrifions notre tranquillité au désir de vous voir heureuses. Lydia, ma belle, je parie que Mr Bingley dansera avec toi au premier bal.
- Oh! dit Lydia. Je ne crains pas d'être oubliée, car, bien que je sois la plus jeune, je suis la plus grande.

Le reste de la journée se passa gaiement ; on fit mille conjectures sur la personne de Mr Bingley, sur le moment où il rendrait la visite de Mr Bennet et sur celui où l'on pourrait l'inviter à dîner.



Toutes les questions que Mrs Bennet et ses cinq filles purent poser à ce sujet n'engagèrent pas Mr Bennet à leur dire comment il avait trouvé Mr Bingley. Elles l'attaquèrent de différentes manières, par des demandes, des suppositions ingénieuses, mais il trompa l'adresse de chacune et elles furent obligées de s'en remettre à leur voisine lady Lucas, qui en parlait très favorablement. Sir William avait été enchanté de Mr Bingley : il était jeune, beau, extrêmement aimable et, pour couronner le tout, il comptait aller au premier bal avec plusieurs personnes de sa société. Rien ne pouvait être plus délicieux ! Aimer la danse montrait déjà une certaine inclination à tomber amoureux, et de grandes espérances furent fondées sur la sensibilité du cœur de Mr Bingley.

— Si je puis voir une de mes filles heureusement établie à Netherfield, dit Mrs Bennet à son mari, et les autres également bien mariées, je n'aurai plus rien à désirer.

Quelques jours après, Mr Bingley vint rendre visite à Mr Bennet, qui le reçut une dizaine de minutes dans sa bibliothèque. Le premier avait espéré qu'on le présenterait à ces demoiselles, dont il avait entendu vanter la beauté, mais il ne vit que le père. Ces dames furent plus heureuses : elles eurent l'avantage d'observer, par une des fenêtres, qu'il portait un habit bleu et montait un cheval noir.

On l'invita bientôt à dîner. Mrs Bennet avait déjà donné les ordres nécessaires afin que son repas lui fasse honneur lorsqu'on lui remit une réponse qui dérangea tous ses plans : Mr Bingley était obligé de partir sur-lechamp pour Londres et, par conséquent, ne pouvait avoir l'honneur

d'accepter leur invitation. Mrs Bennet en fut mortifiée : elle ne s'était pas imaginé qu'il puisse avoir à faire à Londres aussi tôt après son arrivée dans le Hertfordshire, et commença à craindre qu'il ne soit toujours par monts et par vaux, au lieu de rester, comme il le devait, à Netherfield. Lady Lucas la tranquillisa un peu en suggérant qu'il n'était peut-être allé à Londres que dans le dessein de chercher du monde pour le bal. Peu de temps après, on apprit que Mr Bingley devait revenir avec douze dames et sept messieurs. Ces demoiselles se plaignirent beaucoup d'un aussi grand nombre de femmes, mais furent consolées en entendant dire, la veille de la réception, qu'il n'avait amené de la ville que ses cinq sœurs et un cousin. Finalement, lorsque Mr Bingley entra dans la salle de bal de Meryton, sa société n'était composée que de cinq personnes : lui, ses deux sœurs, le mari de l'aînée et l'un de ses amis.

Mr Bingley était un fort bel homme, il se présentait avec grâce et paraissait fort enjoué. Ses sœurs, grandes et assez jolies, affichaient des manières affectées. Son beau-frère, Mr Hurst, avait le ton d'un homme de bonne compagnie. Mais son ami, Mr Darcy, attira bientôt les regards de toute l'assemblée : il était grand, avait de beaux traits, un maintien noble, et l'on se disait à l'oreille qu'il possédait dix mille livres de rente. Les hommes assurèrent qu'il était bien fait, les femmes le préféraient à Mr Bingley et, pendant une partie de la soirée, il fut le héros du bal ; mais ses manières froides et réservées finirent par déplaire et il perdit soudain l'approbation générale. On s'aperçut qu'il était fier, dédaigneux, qu'il ne trouvait rien à son goût ; enfin, toute sa fortune et la beauté de son domaine dans le Derbyshire ne purent empêcher qu'on trouve sa physionomie désagréable et qu'on le considère indigne d'être comparé à son ami.

Mr Bingley eut bientôt fait connaissance avec les principales personnes de l'assemblée ; il était gai et sans affectation, dansa toute la soirée, parut mécontent que le bal finisse si tôt et fit même entendre qu'il en organiserait un à Netherfield. Des qualités aussi aimables parlent d'elles-mêmes! Quelle différence entre lui et son ami! Mr Darcy n'avait dansé qu'une fois avec Mrs Hurst et une fois avec Miss Bingley; il avait refusé d'être présenté à une autre femme et, le reste de la soirée, il s'était promené de long en large dans le salon, ne parlant qu'aux personnes de sa connaissance. Son caractère fut promptement défini : on le jugea l'homme le plus fier, le plus désagréable qui existât, et toute la société espérait qu'il ne se présenterait plus aux assemblées

de Meryton. Mrs Bennet, qui faisait partie des personnes les plus irritées contre lui, éprouvait du dégoût pour sa conduite en général, sentiment accru par un ressentiment particulier : il avait dédaigné l'une de ses filles.

La rareté des cavaliers avait obligé Elizabeth Bennet à rester assise pendant deux contredanses. Mr Darcy était debout, assez près d'elle pour qu'elle puisse entendre une conversation entre lui et Mr Bingley lorsque ce dernier, quittant la danse pendant quelques instants, vint presser son ami de l'y rejoindre.

- Allons, Darcy, dit-il, à quoi pensez-vous ? Je ne puis souffrir de vous voir ainsi à ne rien faire, vous feriez mieux de danser.
- Je n'en ferai assurément rien, vous savez combien je déteste la danse, à moins que je n'aie une cavalière à laquelle je sois lié. Devant une assemblée comme celle-ci, cela me serait insupportable. Vos sœurs sont engagées et il n'y a pas une autre femme dans le salon à qui je donnerais la main avec plaisir.
- Je ne voudrais pas être aussi difficile que vous pour tout l'or du monde ! s'écria Bingley. Sur mon honneur, je n'ai jamais vu autant de jolies femmes, et il y en a même qui sont d'une beauté remarquable.
- Vous dansez avec la seule belle personne qu'il y ait ici, dit Darcy en regardant l'aînée des demoiselles Bennet.
- Oh! C'est la plus belle créature que j'aie jamais vue, mais voilà une de ses sœurs assise derrière vous qui est très agréable, je puis même dire très jolie. Laissez-moi demander à ma cavalière la permission de vous présenter.
 - Laquelle voulez-vous dire?

Après s'être retourné, il considéra un instant Elizabeth, puis répondit froidement :

— Elle est passable, mais pas assez belle pour me tenter, d'ailleurs je ne suis pas d'humeur à consoler les demoiselles délaissées par les autres hommes. Mais vous perdez votre temps avec moi, vous feriez mieux d'aller profiter des sourires gracieux de votre dame.

Mr Bingley suivit son avis. Mr Darcy se dirigea vers l'autre bout du salon, laissant Elizabeth avec des pensées peu cordiales à son égard. Elle raconta cependant avec gaieté ce qu'elle venait d'entendre à ses amis car elle était douée d'un caractère vif et enjoué, et les choses ridicules la divertissaient merveilleusement.

Cette soirée se passa d'une manière très agréable pour la famille Bennet.

La mère avait vu sa fille aînée fort admirée par la société de Netherfield, et Mr Bingley l'avait fait danser deux fois. Le plaisir qu'en éprouvait Jane fut aussi vif que celui de sa mère, mais elle en parla bien moins. Elizabeth partageait la satisfaction de sa sœur. Mary avait entendu qu'on parlait d'elle à Miss Bingley comme de la personne la plus instruite du voisinage, et Kitty et Lydia, ayant eu la bonne fortune de ne pas manquer de danseurs, étaient aussi au comble de la joie. Elles retournèrent donc fort gaiement au petit village de Longbourn où elles demeuraient, et dont Mr Bennet était un des plus importants habitants.

Elles trouvèrent Mr Bennet dans son cabinet, avec un livre. La lecture lui faisait toujours oublier les heures, et par ailleurs il était curieux de connaître l'issue d'une soirée qui avait donné lieu à tant de calculs et de projets. Il espérait que les desseins de sa femme sur l'étranger auraient échoué, mais il s'aperçut bientôt qu'elle avait une histoire bien différente à lui raconter.

- Oh, mon cher Mr Bennet! dit-elle en entrant. Nous avons eu une soirée délicieuse, c'était un bal délicieux, j'aurais bien voulu que vous y soyez. Jane a été tant admirée, c'était à qui lui donnerait le plus de louanges. Mr Bingley l'a trouvée charmante et l'a fait danser deux fois! Rendez-vous compte, mon cher, il a dansé deux fois avec elle, et c'est la seule demoiselle qu'il ait demandée une seconde fois! Il avait d'abord invité Miss Lucas, j'étais toute déconcertée de le voir danser avec elle, mais il ne l'a pas admirée, il est certain que cela n'est pas possible, elle est si laide. Il a paru frappé d'étonnement en voyant Jane, a demandé qui elle était, s'est fait présenter à elle et l'a engagée pour la deuxième contredanse; pour la troisième, il a choisi Miss King, la quatrième Marie Lucas, la cinquième Jane encore, la sixième Lizzy, ainsi que pour la dernière danse.
- S'il avait eu pitié de moi, s'écria le mari, il n'aurait pas tant dansé. Pour l'amour de Dieu, ne me parlez plus de contredanses ! Si seulement il s'était fait une entorse à la première !
- Ah! Mon cher, poursuivit Mrs Bennet, si vous saviez combien je suis heureuse, Mr Bingley est si aimable et ses sœurs sont des femmes charmantes. Je n'ai jamais rien vu d'aussi élégant que la robe de Mrs Hurst, je suis sûre que sa garniture de dentelle...

Elle fut alors interrompue par Mr Bennet qui déclara qu'il ne voulait pas écouter les détails de leurs toilettes. Mrs Bennet fut donc obligée de chercher un autre sujet de conversation, et lui raconta avec amertume et exagération

l'insultante grossièreté de Mr Darcy.

— Mais je puis vous assurer, ajouta-t-elle, que Lizzy ne perd pas grandchose, car c'est un homme extrêmement désagréable qui ne vaut pas la peine qu'on cherche à lui plaire. Il est si fier, si suffisant, qu'en vérité on ne saurait le voir sans déplaisir. Il se promenait çà et là, en se croyant au-dessus des autres! « Pas assez belle » pour danser avec lui! J'aurais voulu que vous soyez là, mon cher, vous lui auriez rabattu le caquet. Je le déteste vraiment.



Lorsque Jane et Elizabeth se retrouvèrent seules, la première, qui était jusque-là restée silencieuse sur le compte de Mr Bingley, avoua à sa sœur combien elle l'avait trouvé aimable.

- Il est précisément ce qu'un jeune homme doit être : sensé, gai et affable, dit-elle. Je n'avais encore jamais vu de manières aussi distinguées ! Il a tant d'aisance, et il est d'une parfaite éducation.
- Il est aussi fort beau, comme il se doit, reprit Elizabeth. Ainsi, le voilà donc un être parfait.
- J'ai été très flattée qu'il m'ait invitée deux fois à danser. Je ne m'attendais pas à cet empressement.
- Tu ne t'y attendais pas ? Eh bien, moi, si ! Mais voilà la différence entre nous deux : les compliments te surprennent toujours et moi jamais. Quoi de plus naturel que de t'inviter une seconde fois ? Impossible pour lui de ne pas remarquer que tu étais la plus belle personne du bal, et la galanterie n'a rien à voir avec cela. Mais il est fort agréable, en effet ; je t'autorise à le trouver tel, tu en as admiré de bien plus sots.
 - Chère Lizzy...
- Ah! Tu es généralement trop bien disposée envers autrui, tu ne vois jamais les défauts des autres. À tes yeux, toutes les personnes que tu connais sont bonnes et aimables ; jamais de ma vie je ne t'ai entendue dire du mal de qui que ce soit.
- Je ne voudrais pas être trop prompte à critiquer les autres, mais je dis toujours ce que je pense.
 - Je le sais, et voilà justement pourquoi je m'étonne qu'avec ton bon

sens, tu ne voies jamais les folies et les sottises des autres. Affecter la candeur est une chose très commune, on voit cela partout ; mais être candide par nature, voir toujours le bon côté de chaque caractère, l'exagérer sans le vouloir et ne jamais parler du mauvais, voilà ce que *toi seule* sais faire. Eh bien, sans doute aimes-tu aussi les sœurs de Mr Bingley ? Leurs manières, cependant, ne peuvent être comparées aux siennes.

— Non, certainement pas au premier abord, mais discuter avec elles est très agréable. Miss Bingley doit vivre avec son frère, et je me tromperais bien si nous ne trouvions en elle une charmante voisine.

Elizabeth l'écoutait en silence, mais n'était pas convaincue. Douée d'un grand sens de l'observation, d'un caractère moins complaisant que celui de sa sœur et d'un jugement que des attentions personnelles ne pouvaient influencer, elle était peu portée à admirer ces dames ; d'ailleurs, leur conduite au bal n'en avait pas donné une image très favorable. C'étaient, en quelques mots, des élégantes affichées, extrêmement fières et suffisantes, mais, lorsqu'elles le voulaient, elles pouvaient être gaies et aimables. Elles étaient assez belles, avaient été élevées dans une des premières pensions de Londres, possédaient une fortune de vingt mille livres et savaient fort bien dépenser plus que leurs revenus. Elles fréquentaient la haute société, et étaient ainsi naturellement portées à penser du bien d'elles-mêmes et du mal des autres. Elles appartenaient à une famille respectable du nord de l'Angleterre, et la fortune de leur frère, ainsi que la leur, avait été acquise dans le commerce, circonstance qui leur déplaisait fort et qu'elles auraient bien voulu faire oublier.

Mr Bingley avait hérité de cent mille livres à la mort de son père, dont l'intention avait été d'acheter un domaine, mais qui n'en avait pas eu le temps. Son fils avait le même dessein, et il se demandait parfois dans quel comté s'établir, mais maintenant qu'il avait la jouissance d'une maison agréable et des terres environnantes, ceux qui connaissaient son caractère pensaient qu'il pourrait bien passer sa vie à Netherfield et laisser à ses successeurs le soin de faire cette acquisition.

Ses sœurs désiraient ardemment qu'il devienne propriétaire de son propre domaine mais, bien qu'il ne soit que locataire, Miss Bingley consentait avec plaisir à faire les honneurs de sa table, et Mrs Hurst, qui avait épousé un homme à la mode, mais peu riche, était elle aussi disposée à considérer, quand cela l'accommodait, la maison de son frère comme la sienne.

Mr Bingley n'était majeur que depuis deux ans lorsqu'il fut tenté, par la recommandation d'un de ses amis, de visiter Netherfield : il contempla le domaine pendant une demi-heure, fut charmé par la beauté de la vue, satisfait des avantages dont le propriétaire l'assurait, et le loua sur-le-champ.

En dépit du contraste flagrant que présentaient les caractères de Bingley et de Darcy, une amitié sincère régnait entre eux. Darcy appréciait chez Bingley sa franchise, sa vivacité et la douceur de son tempérament, bien qu'aucune disposition d'esprit n'eût pu être plus opposée à la sienne. Bingley, quant à lui, avait la plus grande confiance en Darcy, et la plus haute opinion de son jugement. Darcy était supérieur pour ce qui était de l'entendement; Bingley n'en manquait pas, mais son ami était d'une grande intelligence. Mais il était également fier, réservé, dédaigneux, et ses manières, quoique distinguées, n'étaient guère engageantes. De ce côté-là, Bingley avait sur lui de grands avantages : partout où il se présentait, il était sûr d'être aimé alors que Darcy offensait continuellement quelqu'un.

Leur conversation au sujet du bal de Meryton peut donner une idée de leurs caractères. Bingley n'avait de sa vie rencontré autant de gens aimables ni de plus jolies femmes ; il avait reçu mille marques de civilité, et n'y avait vu ni raideur ni cérémonie. Il avait rapidement fait connaissance avec toutes les personnes de l'assemblée, et quant à Miss Bennet, personne, selon lui, ne pouvait la surpasser. Darcy, au contraire, n'avait vu qu'une réunion de gens dénués de beauté et d'élégance ; personne ne lui avait inspiré le moindre intérêt, fait la plus légère politesse ni procuré un instant de plaisir. Il avoua que Miss Bennet était jolie, mais prétendit qu'elle souriait trop souvent.

Mrs Hurst et Miss Bingley furent de son avis ; cependant, elles avaient trouvé Miss Bennet à leur goût et dirent qu'elles seraient charmées de mieux la connaître. Jane fut donc reconnue comme une jeune femme charmante, et Bingley se crut par là autorisé à penser d'elle ce qu'il voulait.



Non loin de Longbourn vivait une famille avec laquelle les Bennet étaient étroitement liés. Sir William Lucas, autrefois négociant à Meryton, possédait une jolie fortune. Ayant exercé honorablement l'office de maire, il avait obtenu du roi le titre de chevalier. Cette faveur avait peut-être été trop fortement ressentie, car elle le dégoûta de son commerce et de la petite ville où il demeurait. Il les quitta tous deux et vint, avec sa famille, habiter une maison à un mile de Meryton, connue depuis sous le nom de Lucas Lodge. Ici, il pouvait penser avec plaisir à sa nouvelle dignité et, libre de toute affaire, s'occuper uniquement à se montrer poli avec ses voisins. Car, bien qu'il soit très fier de son titre, il n'était pas dédaigneux : au contraire, il comblait d'attentions tous ceux qui le fréquentaient. Sa présentation à Saint-James avait fait de lui, naturellement doux, amical et obligeant, le plus courtois des hommes.

Lady Lucas était une femme d'une grande bonté et son esprit ordinaire faisait d'elle une précieuse voisine pour Mrs Bennet. Ils avaient plusieurs enfants. Leur aînée, une fille âgée de vingt-sept ans, douée d'autant d'esprit que de sensibilité, était la meilleure amie d'Elizabeth. Se voir et discuter ensemble du bal de la veille leur était une chose indispensable. Le lendemain donc, la famille Lucas se rendit à Longbourn.

- Vous avez fort bien commencé votre soirée d'hier, Charlotte, dit Mrs Bennet. C'est vous qui avez dansé la première avec Mr Bingley.
 - Oui, mais il a semblé préférer sa deuxième cavalière...
- Oh! Vous voulez dire Jane. Il l'a demandée deux fois, en effet. Certes, cela peut laisser penser qu'il la trouvait à son goût. Je m'en suis un peu

doutée, j'ai cru comprendre qu'il en avait touché un mot à Mr Robinson.

- Peut-être parlez-vous de cette conversation qu'il a eue avec Mr Robinson et que j'ai entendue ? Ne vous l'ai-je pas rapportée ? Mr Robinson lui demandait comment il trouvait l'assemblée de Meryton, s'il ne trouvait pas qu'il y avait beaucoup de jolies femmes dans ce salon, et laquelle il trouvait la plus belle. À cette dernière question, il répondit avec vivacité : « Oh ! l'aînée des demoiselles Bennet ; il ne peut y avoir deux opinions sur ce point. »
- Ah ah! Vraiment, voilà qui est beaucoup dire, on pourrait penser que... Mais ce ne sont que des conjectures.
- Je surprends des conversations plus heureuses que vous, Eliza, dit Charlotte. Mr Darcy vaut moins la peine d'être écouté que son ami, n'est-ce pas ? Pauvre Eliza! Vous qualifier de « passable »!
- Je vous en prie, reprit Mrs Bennet, ne lui mettez pas dans la tête de s'offenser de cette impertinence, car c'est un homme si désagréable que je serais fâchée qu'elle lui ait plu. Mrs Long m'a dit hier soir qu'il était resté assis à côté d'elle pendant plus d'une demi-heure, mais qu'il n'avait pas daigné ouvrir la bouche.
- En êtes-vous bien sûre, maman ? dit Jane. Je crois que vous vous trompez, j'ai vu Mr Darcy lui parler.
- Oh! Parce qu'elle lui avait demandé s'il aimait Netherfield, il a été contraint de répondre. Mais il paraissait très fâché qu'on ait pris la liberté de lui adresser la parole.
- Miss Bingley m'a dit, reprit Jane, qu'il parlait fort peu aux étrangers, mais qu'avec ses amis il était extrêmement aimable.
- Je ne le crois pas, ma chère. S'il avait été si aimable, il aurait discuté avec Mrs Long. Mais je devine ce qu'il en est : on dit qu'il est d'une fierté intolérable, et je pense qu'il aura appris que Mrs Long n'avait pas d'équipage, et qu'elle était venue au bal dans une voiture de louage.
- Je me soucie fort peu qu'il ait parlé ou non à Mrs Long, déclara Miss Lucas, mais j'aurais tant aimé qu'il danse avec Eliza.
- Je vous le répète, Lizzy, lui dit sa mère. Si j'étais vous, je ne danserais pas avec *lui*.
- Je crois, maman, que je puis assurément vous promettre de ne *jamais* danser avec Mr Darcy.
 - Cet orgueil, dit Miss Lucas, ne me heurte pas autant chez lui que chez

d'autres, car il a une excuse. On ne peut guère s'étonner qu'un jeune homme beau, riche et issu d'une famille distinguée pense du bien de lui-même. Je crois qu'il est en droit d'avoir si bonne opinion de lui-même, si j'ose m'exprimer ainsi.

- Cela est très vrai, répliqua Elizabeth, et je lui pardonnerais facilement son orgueil s'il n'avait blessé le mien.
- L'orgueil, observa Mary, qui se piquait de beaucoup de profondeur dans ses réflexions, est de tous les vices, je crois, le plus commun. Par tout ce que j'ai lu, je suis convaincue que c'est une faiblesse attachée à la nature humaine et que peu d'entre nous ne tirent pas vanité de quelques qualités réelles ou imaginaires. La vanité et l'orgueil sont deux choses bien différentes quoiqu'on les emploie quelquefois comme synonymes ; une personne peut être orgueilleuse sans être vaine. L'orgueil provient ordinairement de l'opinion que nous avons de nous-mêmes, et la vanité de celle que nous désirons que les autres aient de nous.
- Si j'étais aussi riche que Mr Darcy, dit un des jeunes Lucas, qui avait accompagné ses sœurs, l'orgueil m'importerait peu : j'aurais une meute de chiens et je boirais une bouteille de vin tous les jours.
- Alors, vous boiriez beaucoup trop, dit Mrs Bennet, et si je vous surprenais, je vous retirerais cette bouteille des mains!

Le jeune homme protesta, mais elle campa sur ses positions, et la dispute ne finit qu'avec la visite. Chapitre 6

Les dames de Longbourn se présentèrent chez celles de Netherfield, qui ne tardèrent pas à rendre la visite comme le voulait l'usage. Les manières engageantes de Miss Bennet plurent à Mrs Hurst et à Miss Bingley, et, bien qu'elles aient trouvé Mrs Bennet insupportable et les sœurs cadettes inintéressantes, elles témoignèrent aux deux aînées le désir de les voir souvent. Jane reçut leurs attentions avec plaisir mais Elizabeth voyait en elles une certaine suffisance, y compris à l'égard de sa sœur, et ne parvenait pas à les apprécier. Elle devinait, par ailleurs, que la bonté dont elles gratifiaient Jane venait du sentiment qu'elle avait inspiré à leur frère. Il était évident qu'en toute occasion Mr Bingley témoignait à Jane une préférence marquée, et il était tout aussi évident à Elizabeth que sa sœur cédait à l'attrait qu'elle avait senti pour lui au premier abord, et qu'elle était, par conséquent, sur le point d'en tomber amoureuse. Toutefois, Elizabeth se satisfaisait du fait que le monde ne découvrirait pas facilement cette inclination, car Jane unissait à une extrême sensibilité une tranquillité d'âme et une humeur égale qui la préservaient des soupçons des curieux. Elle confia cette pensée à Miss Lucas.

— On peut désirer, en pareil cas, cacher au public ses sentiments, fit remarquer Charlotte. Mais il y a quelquefois un désavantage à tant rester sur ses gardes. Si une femme cache avec le même soin son inclination à celui qui en est l'objet, elle peut perdre l'occasion de le fixer, et alors ce ne sera pour elle qu'une triste consolation de savoir que le monde ignore son chagrin. Il y a tant de reconnaissance ou de vanité dans un attachement, en général, qu'il n'est pas prudent de le négliger. Une légère préférence est assez naturelle, mais il y a peu de gens capables d'aimer vivement sans être payés en retour.

Il y a mille circonstances où une femme devrait montrer plus de sentiments qu'elle n'en ressent. Votre sœur plaît à Mr Bingley, sur cela il ne peut y avoir de doutes ; mais il est bien possible qu'il en reste là, à moins qu'elle ne l'aide un peu.

- Mais elle l'encourage autant que son tempérament le lui permet. Si moi-même je m'aperçois de la préférence qu'elle a pour lui, il faudrait qu'il soit bien naïf pour ne pas la voir aussi.
- Rappelez-vous, Eliza, qu'il ne connaît pas le caractère de votre sœur comme vous.
- Mais si une femme éprouve un sentiment particulier pour un homme et ne cherche pas à le cacher, c'est à lui de le découvrir.
- Cela peut être le cas, s'il la voit très souvent, mais, bien que Bingley et Jane se rencontrent fréquemment, ils ne sont jamais ensemble que quelques heures. Même alors, entourés d'une nombreuse société, ils ne peuvent converser que peu de temps l'un avec l'autre. Jane devrait donc profiter des moments où elle le voit ; quand elle sera sûre de ses sentiments, alors elle pourra l'aimer tout à son aise.
- Votre plan serait fort bon s'il ne s'agissait que de faire un mariage avantageux, dit Elizabeth. Et je l'adopterais, je crois, si j'étais déterminée à me trouver un mari riche, ou même un mari quelconque, mais ce ne sont pas là les sentiments de Jane. Elle n'agit pas à dessein. Je suis même persuadée qu'elle ignore encore son attachement pour Mr Bingley. Elle ne le connaît que depuis quinze jours, ils ont dansé ensemble quatre contredanses à Meryton et elle a dîné quatre fois avec lui. Cela n'est vraiment pas suffisant pour connaître le caractère d'un homme.
- Non pas comme vous présentez la chose. Si elle avait seulement dîné une fois avec lui, elle n'aurait pu s'assurer que de son appétit, mais il faut vous rappeler qu'ils ont passé *quatre* soirées ensemble, et cela fait beaucoup!
- Oui, ces quatre soirées leur ont donné l'occasion de savoir qu'ils préfèrent tous deux le vingt-et-un au jeu de commerce, mais à part cela je ne crois pas qu'on puisse dire qu'ils se connaissent bien.
- Eh bien, dit Charlotte, je souhaite à Jane bien du succès, et si elle épousait Mr Bingley demain, je pense qu'elle aurait autant de chances d'être heureuse que si elle avait étudié son caractère pendant un an. Le bonheur, dans le mariage, n'est que l'effet du hasard : les personnes ont beau sympathiser avant de se marier, elles changent toujours trop tôt, et, selon moi,

il est bon de connaître aussi peu que possible les défauts de celui avec lequel vous devez passer votre vie.

— Vous me faites rire, Charlotte, mais vous ne parvenez pas à me persuader. Vous ne voudriez pas agir ainsi vous-même.

Occupée à observer la conduite de Mr Bingley envers Jane, Elizabeth était loin de soupçonner qu'elle devenait elle-même un objet intéressant aux yeux de Mr Darcy. Celui-ci avait d'abord eu de la peine à admettre qu'elle était jolie : il l'avait regardée au bal sans le moindre plaisir et, lorsqu'il l'avait rencontrée le jour suivant, il ne l'avait considérée que pour la critiquer. Mais à peine eut-il démontré à ses amis, ainsi qu'à lui-même, que le visage d'Elizabeth n'offrait aucun charme qu'il s'aperçut que sa physionomie était remarquablement animée par l'expression de ses beaux yeux sombres. À cette découverte, il en succéda d'autres également mortifiantes : bien qu'à force de chercher il eût surpris quelques défauts dans ses formes, il se vit contraint d'avouer que sa taille était légère et gracieuse. Après avoir assuré que ses manières n'étaient pas celles d'une femme du monde, il se laissa séduire par son aisance et sa gaieté. Elle, de son côté, ignorant tout cela, ne voyait en lui que l'homme qui ne plaisait à personne et qui ne l'avait pas trouvée assez jolie pour la faire danser.

Il désira mieux la connaître, et, avant de discuter avec elle, voulut écouter sa conversation. Elle ne tarda pas à s'en apercevoir. C'était chez sir William Lucas, où une nombreuse société se trouvait assemblée.

- Quel motif peut avoir Mr Darcy, dit-elle à Charlotte, de m'écouter ainsi lorsque je m'entretiens avec le colonel Forster ?
 - Voilà une question à laquelle seul Mr Darcy peut répondre.
- S'il m'écoute encore, je lui ferai certainement savoir que je m'en aperçois : il a un regard moqueur et, si je ne commence pas moi-même à être impertinente, il finira par m'intimider.

L'instant d'après, il s'approcha d'elles, mais sans paraître désirer leur parler. Miss Lucas défia son amie d'aborder ce sujet. Elizabeth se tourna alors vers lui et lui dit :

- Ne trouvez-vous pas, monsieur, que je me suis fort bien exprimée lorsque j'ai demandé au colonel Forster de nous donner un bal à Meryton ?
- Avec beaucoup d'énergie, mademoiselle, mais c'est un sujet qui rend toujours une dame éloquente.
 - Vous êtes un peu sévère envers nous.

- Ce sera bientôt votre tour d'être tourmentée, Eliza, dit Miss Lucas. Je vais ouvrir le piano, et vous savez ce que cela signifie.
- Vous êtes assurément une bien étrange amie : vous voulez toujours me faire chanter et jouer devant tout le monde. Si j'avais désiré briller par la musique, vous seriez inestimable, mais comme il n'en est rien, je ne souhaite nullement jouer du piano devant des personnes accoutumées à entendre les meilleurs artistes.

Miss Lucas l'ayant priée avec instance, Elizabeth reprit :

— Eh bien, puisque vous le voulez, je m'incline. Je m'attends à la critique, ajouta-t-elle en jetant un coup d'œil sérieux à Mr Darcy, mais elle ne saurait me faire peur.

Elle jouait agréablement, mais, après une ou deux ariettes, et avant qu'elle ait le temps de répondre aux demandes qu'on lui faisait de continuer, elle fut remplacée au piano par sa sœur Mary, qui, étant la seule de la famille qu'on ne puisse louer sur sa beauté, avait beaucoup travaillé pour acquérir des connaissances et était toujours impatiente de les montrer.

Mary n'avait ni goût ni génie ; la vanité lui avait donné de l'application, mais aussi un certain air de pédanterie et de suffisance qui aurait gâté un plus haut degré de perfection que celui qu'elle avait atteint.

Elizabeth, simple, sans affectation, avait été écoutée avec plaisir, bien qu'elle ne jouât pas, et de loin, aussi bien que Mary : celle-ci, à la fin d'un très long concerto, fut charmée de pouvoir mériter de nouvelles louanges en jouant des airs écossais, à la demande de ses sœurs cadettes, qui, avec les jeunes Lucas et quelques officiers, se mirent à danser dans un coin du salon.

Mr Darcy les regardait en silence, indigné d'une telle manière de passer la soirée, qui le privait de toute conversation, et trop absorbé dans ses pensées pour s'apercevoir que sir William était près de lui. Celui-ci lui adressa enfin la parole :

- Quel charmant amusement pour les jeunes gens, Mr Darcy! Rien n'est comparable à la danse. Je la considère comme un des plus grands raffinements de la civilisation.
- Je le crois, monsieur, et, de plus, elle a l'avantage d'être en vogue parmi les peuples les moins civilisés : même les sauvages savent danser.

Sir William sourit.

— Votre ami joue parfaitement bien son rôle, poursuivit-il après un moment de silence, en voyant Mr Bingley se joindre au groupe. Je ne doute

nullement que vous ne soyez capable de suivre son exemple, Mr Darcy.

- Il me semble, monsieur, que vous m'avez vu danser à Meryton.
- Oui, monsieur, et cela m'a fait grand plaisir. Dansez-vous souvent à Saint-James ?
 - Jamais.
 - Ne pensez-vous pas que ce serait une façon d'honorer la cour ?
- C'est un honneur que je ne fais nulle part, du moins quand je peux l'éviter.
 - Vous avez, sans doute, une maison en ville?

Mr Darcy s'inclina.

— J'avais eu quelque envie de me fixer à Londres, reprit sir William, car j'aime la haute société. Mais j'ai craint que l'air de la ville ne convienne pas à lady Lucas.

Il se tut, espérant recevoir une réponse, mais Mr Darcy n'était pas disposé à lui en donner. À ce moment, Elizabeth s'étant approchée d'eux, il vint à sir William une idée et il l'interpella :

— Ma chère Miss Eliza, lui dit-il, pourquoi ne dansez-vous pas ? Mr Darcy, permettez-moi de vous présenter cette demoiselle comme une cavalière fort désirable. Vous ne pouvez refuser de danser, j'en suis sûr, lorsqu'une si jolie femme se trouve devant vous.

Il prit la main d'Elizabeth et la donna à Mr Darcy qui, bien que surpris, n'était pas fâché de la recevoir. Mais elle la retira et dit à sir William, embarrassée :

— En vérité, monsieur, je n'ai pas envie de danser. Je vous prie de croire que je ne me suis point avancée de ce côté-ci pour quémander un cavalier.

Mr Darcy, avec gravité, la pria de l'honorer de sa main, mais ce fut en vain : Elizabeth était décidée et sir William tenta de la faire changer d'avis.

- Vous dansez si bien, mademoiselle! Par votre refus, vous me privez d'un vrai plaisir, et bien que ce monsieur ait, en général, peu de goût pour cet exercice, il ne peut refuser de nous obliger pendant une demi-heure.
 - Mr Darcy est un modèle de politesse, déclara Elizabeth en souriant.
- Cela est vrai, mais, considérant le motif, mademoiselle, on ne saurait s'étonner de sa complaisance : qui pourrait refuser une telle cavalière ?

Elizabeth le regarda d'un air malicieux et s'éloigna. Son refus ne lui avait fait aucun tort dans l'esprit de Mr Darcy ; au contraire, il pensait à elle avec plaisir lorsqu'il fut rejoint par Miss Bingley.

- Je devine le sujet de votre rêverie, lui dit-elle.
- Je ne le crois pas, mademoiselle.
- Vous songez à quel point cela serait insupportable de passer beaucoup de soirées comme celle-ci, avec une pareille société : je suis bien de votre avis, je ne m'étais jamais autant ennuyée ! Ces gens sont si fades et pourtant si bruyants, si mesquins et pourtant si imbus d'eux-mêmes ! Que ne donnerais-je pas pour vous entendre les critiquer !
- Vous devinez mal, je vous l'assure. Mon imagination était plus agréablement occupée : je méditais sur l'extrême plaisir que peuvent procurer les beaux yeux d'une jolie femme.

Miss Bingley le regarda fixement et témoigna le désir de savoir quelle dame avait su lui inspirer de telles réflexions.

- Miss Elizabeth Bennet, répondit Mr Darcy avec assurance.
- Elizabeth Bennet! répéta Miss Bingley. Vous m'étonnez beaucoup. Depuis quand est-elle votre favorite? Et quand faudra-t-il que je vous offre tous mes vœux de bonheur?
- Voilà justement la question à laquelle je m'attendais! L'imagination d'une femme est bien vive, elle passe en un instant de l'admiration à l'amour, et de l'amour au mariage. Je prévoyais votre remarque.
- Oh oh! Puisque vous êtes si sérieux, c'est donc que l'affaire est arrangée. Vous aurez vraiment une charmante belle-mère, et qui, sans doute, sera sans cesse chez vous à Pemberley.

Il l'écoutait avec une parfaite indifférence tandis qu'elle plaisantait ainsi, et, cette tranquillité l'ayant rassurée, elle s'égaya longtemps sur le même sujet.



La fortune de Mr Bennet consistait presque entièrement en un domaine de deux mille livres de rente, qui, malheureusement pour ses filles, devait à défaut d'héritier mâle être légué à un parent éloigné. Celle de leur mère, quoique considérable pour son état, ne devait que faiblement les dédommager.

Le père de Mrs Bennet, procureur à Meryton, lui avait laissé en mourant quatre mille livres. Elle avait également une sœur mariée à un Mr Philips, jadis clerc de leur père, depuis son successeur, et un frère établi à Londres dans une haute branche de commerce.

Le village de Longbourn n'était qu'à un mile de Meryton, distance fort commode pour les demoiselles Bennet, qui y allaient ordinairement deux ou trois fois par semaine afin de rendre visite à leur tante et de faire un tour au magasin de modes qui se trouvait de l'autre côté de la rue. Les deux plus jeunes de la famille, Catherine et Lydia, s'y rendaient encore plus fréquemment ; leurs esprits étaient plus oisifs que ceux de leurs sœurs et, lorsqu'elles n'avaient rien de mieux à faire, une promenade à Meryton venait fort à propos pour les amuser durant la matinée et leur fournir un sujet de conversation pour l'après-midi. Même s'il ne se passait pas grand-chose dans le pays, leur tante leur apprenait toujours quelques nouvelles, et en ce moment elles se trouvaient agréablement occupées par l'arrivée d'un régiment qui devait passer l'hiver dans les environs, et dont Meryton était le quartier général.

Les visites à Mrs Philips devinrent donc la source des nouvelles les plus intéressantes. Chaque jour, Catherine et Lydia apprenaient le nom de

quelques officiers, puis elles surent où ils habitaient, et enfin elles firent leur connaissance. Mr Philips les voyait tous, et il procura ainsi à ses nièces une source de félicités qui jusqu'alors leur avaient été inconnues. Elles ne parlaient plus que de militaires, et la fortune de Mr Bingley, dont l'idée seule faisait sourire leur mère, n'était à leurs yeux qu'une bagatelle, comparée à l'uniforme d'un sous-lieutenant.

Un matin, après avoir écouté leurs épanchements à ce sujet, Mr Bennet leur dit froidement :

— Tout ce que je puis conclure de vos discours, c'est que vous êtes bien deux des plus sottes filles du pays. Il y a longtemps que je m'en doutais, j'en suis maintenant convaincu.

Catherine fut déconcertée et demeura silencieuse ; mais Lydia, avec une parfaite indifférence, continua à parler avec emphase du capitaine Carter et de l'espoir qu'elle avait de le revoir avant qu'il ne parte pour Londres.

- Je suis étonnée, mon cher, dit Mrs Bennet, que vous soyez si prompt à taxer vos enfants de sottise. Si je voulais juger ainsi des enfants de quelqu'un, ce ne serait pas des miens.
 - Si mes filles sont sottes, j'espère pouvoir toujours m'en apercevoir.
 - Oui, mais il se trouve qu'elles sont toutes très intelligentes.
- Voilà, je l'espère, le seul point sur lequel nous ne nous accordons pas, ma femme. J'avais espéré que nos sentiments se rencontreraient en tout, mais dans ce cas précis mon opinion diffère de la vôtre, car je pense que nos deux plus jeunes filles sont d'une grande bêtise.
- Mon cher Mr Bennet, comment voulez-vous que des enfants de cet âge aient autant de sens que leurs parents ? Je me rappelle le temps où j'aimais moi-même un habit rouge, et peut-être ai-je encore au fond du cœur un faible pour les militaires. Si un jeune colonel, avec cinq ou six mille livres de rente, me demandait une de mes filles, j'aurais peine à lui dire non. L'autre soir, le colonel Forster avait, je vous assure, fort belle allure avec son uniforme.
- Maman ! s'écria Lydia. Ma tante dit que le colonel Forster et le capitaine Carter ne vont plus chez Miss Watson aussi souvent qu'ils le faisaient quand ils sont arrivés. Elle les voit souvent dans le cabinet de lecture de Mr Clarke.

Mrs Bennet allait répondre quand elle fut interrompue par un domestique qui apportait un billet pour Miss Bennet : il venait de Netherfield, et une réponse était attendue.

- Eh bien, Jane, qui vous écrit ? Que vous dit-on ? Eh bien donc, Jane, dépêchez-vous de lire ; allons, ma chère !
 - C'est de Miss Bingley, dit Jane.

Et elle lut à haute voix :

Ma chère amie,

Si vous n'avez pas la gentillesse de venir dîner avec Louisa et moi aujourd'hui, nous courons le risque de nous détester le restant de nos jours, elle et moi, car une journée en tête à tête entre deux femmes ne peut finir sans querelles. Venez après la réception de la présente. Mon frère et ces messieurs dînent avec les officiers.

Bien à vous, Caroline Bingley

- « Avec les officiers ! » s'écria Lydia. Je m'étonne que ma tante ne nous en ait pas informées.
 - Ils dînent en ville, dit Mrs Bennet, c'est bien malheureux!
 - Pourrais-je avoir la voiture ? demanda Jane.
- Non, ma chère, vous feriez mieux d'aller à cheval, car le temps tourne à la pluie, et vous serez alors obligée de rester jusqu'à demain.
- Votre plan serait excellent, maman, fit remarquer Elizabeth, si vous étiez sûre qu'on ne propose pas de la reconduire.
- Oh! Mais ces messieurs sont certainement allés à Meryton dans la voiture de Mr Bingley, et les Hurst n'ont pas de chevaux.
 - J'aimerais mieux y aller en voiture.
- Votre père ne peut pas mettre les chevaux de la voiture à votre disposition, j'en suis sûre. Ils sont employés à la ferme, n'est-ce pas vrai, Mr Bennet ?
- On les occupe à la ferme bien plus souvent que je ne le voudrais pour mon propre usage.
 - Mais s'ils y étaient aujourd'hui, dit Elizabeth, cela satisferait maman.

Son père répondit enfin que les chevaux de la voiture étaient indisponibles. Jane fut donc obligée d'y aller à cheval, et sa mère l'accompagna jusqu'à la grille en lui assurant avec joie qu'elle aurait du mauvais temps. Ses espérances furent réalisées : Jane venait de partir lorsque survint une forte pluie. Ses sœurs étaient très inquiètes alors que sa mère était

ravie. La pluie continua toute la soirée et Jane ne put revenir.

— C'est une brillante idée que j'ai eue là, ne cessa de répéter Mrs Bennet.
 Jusqu'au lendemain matin, elle ne douta pas que son plan n'ait les suites les plus heureuses. Le déjeuner finissait lorsqu'un domestique apporta de Netherfield le billet suivant :

Ma bien chère Lizzy,

Je suis réellement malade ce matin. J'ai été trempée jusqu'aux os hier et n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Mes bonnes amies ne veulent pas entendre parler de mon retour avant que je sois rétablie. Elles ont absolument voulu envoyer chercher Mr Jones, ne soyez donc pas inquiets si vous entendez dire qu'il est venu me voir. À l'exception d'un mal de gorge et de tête, je n'ai rien d'alarmant.

Bien à vous, etc.

- Eh bien, ma chère, dit Mr Bennet après qu'Elizabeth eut communiqué cette nouvelle, si votre fille a une sérieuse maladie et qu'elle en meurt, ce sera une consolation de savoir qu'elle l'avait gagnée par votre faute et dans l'intention de voir Mr Bingley.
- Oh! Je ne suis pas inquiète : on ne meurt pas d'un simple rhume. Je suis sûre qu'on prendra bien soin d'elle, et tant qu'elle restera là-bas tout ira bien. Si je pouvais avoir la voiture, j'irais la voir.

Elizabeth, qui était vraiment inquiète, décida d'aller retrouver sa sœur, bien qu'elle ne puisse obtenir la voiture et que, n'aimant pas monter à cheval, aller à pied soit sa seule ressource. Elle déclara qu'elle y était résolue.

- Comment pouvez-vous penser à une pareille chose, avec toute cette boue ? dit Mrs Bennet. Vous ne serez pas en état de vous montrer en arrivant à Netherfield.
 - Je serai en état de voir Jane, et c'est tout ce qui m'importe.
- Est-ce là, Lizzy, dit son père, une manière de me demander les chevaux ?
- Non, je ne souhaite nullement éviter cette marche. Qu'est-ce que trois miles, lorsqu'on a un but ? Je serai de retour pour dîner.
- J'admire la vivacité de tes sentiments, observa Mary, mais en tout il faut savoir écouter la raison, et ton dessein, selon moi, est parfaitement ridicule.

- Nous t'accompagnerons jusqu'à Meryton, dirent Catherine et Lydia. Elizabeth y consentit, et toutes trois se mirent en route.
- En nous pressant un peu, dit Lydia, nous pourrons arriver à temps pour voir partir le capitaine Carter.

À Meryton, elles se séparèrent ; les deux plus jeunes se rendirent chez leur tante, et Elizabeth poursuivit seule son chemin. Elle traversa les prés d'un bon pas, sautant par-dessus les flaques et franchissant les échaliers avec une impatiente vivacité, et arriva enfin en vue de la maison, très fatiguée, couverte de boue et le teint animé par l'exercice.

On la fit entrer dans la salle à manger, où toute la société, hormis Jane, était réunie. Son arrivée causa un mouvement général de surprise.

Avoir marché trois miles, par un temps si mauvais, de si bonne heure et toute seule, était pour Mrs Hurst et Miss Bingley une chose presque incroyable. Elizabeth s'aperçut rapidement qu'elles trouvaient cette démarche ridicule. Elles la reçurent néanmoins avec beaucoup de civilité. L'accueil de leur frère renfermait plus que de la simple politesse : il faisait preuve de bonté et de prévenance. Mr Darcy parla peu, et Mr Hurst ne dit pas un mot. Les pensées du premier étaient partagées entre l'admiration de l'éclat que l'exercice avait donné au teint d'Elizabeth et le doute sur le fait que l'occasion justifie d'être venue toute seule de si loin. Le second n'était occupé que de son déjeuner.

Aux questions qu'elle fit sur la santé de sa sœur, elle ne reçut pas de réponses bien satisfaisantes : Miss Bennet avait eu de la fièvre et, quoique levée, n'était pas assez bien pour quitter la chambre. Elizabeth désira y être conduite sur-le-champ, et Jane, qui n'avait osé prier sa sœur de venir par crainte de causer trop d'inquiétude ou de dérangement, témoigna le plus vif plaisir en la voyant. Elle n'était pas en état de parler longtemps et, lorsque Miss Bingley les laissa seules, elle ne put que dire à sa sœur combien elle était reconnaissante de toutes les bontés que ces dames avaient pour elle. Elizabeth s'occupa en silence de la soigner.

Quand le déjeuner fut fini, Miss Bingley et Mrs Hurst vinrent les rejoindre, et Elizabeth commença elle-même à les apprécier en voyant la tendre sollicitude qu'elles témoignaient à Jane. Le médecin arriva et, ayant examiné la malade, dit, comme on pouvait l'imaginer, qu'elle avait un rhume sérieux. Il lui conseilla de se mettre au lit, en attendant quelques remèdes qu'il devait envoyer. Son avis fut suivi sans peine, car Jane frissonnait de

plus en plus et, en outre, avait un violent mal de tête. Elizabeth ne la quitta pas un seul instant, et ces dames s'en éloignèrent peu car, les messieurs étant sortis, elles n'avaient rien de mieux à faire.

Vers les 15 heures, Elizabeth pensa qu'il fallait se retirer, et le dit à regret. Miss Bingley lui offrit la voiture, mais Jane témoigna tant de chagrin de voir partir sa sœur que Miss Bingley se vit obligée d'inviter Elizabeth à demeurer pour le moment à Netherfield. Cette proposition fut acceptée avec reconnaissance, et l'on envoya un domestique à Longbourn faire part de cette décision, et chercher ce dont les deux sœurs pouvaient avoir besoin.



À 17 heures, les dames se retirèrent pour s'habiller, et à 18 heures on vint annoncer à Elizabeth que le dîner était servi. Elle ne put donner de réponses satisfaisantes aux obligeantes questions qu'on lui fit sur l'état de sa sœur, mais elle fut heureuse de déceler une grande sollicitude chez Mr Bingley. Toutefois, Jane n'allait pas mieux. En entendant cela, les deux dames répétèrent deux ou trois fois qu'elles étaient désolées, combien il était mauvais de prendre froid, combien elles redoutaient elles-mêmes d'être malades ; puis elles n'y pensèrent plus. Leur indifférence pour Jane lorsqu'elle n'était pas sous leurs yeux rappela à Elizabeth l'impression peu favorable que ces dames lui avaient faite la première fois. Leur frère était, en effet, la seule personne de cette maison qu'elle puisse voir avec quelque plaisir. Son inquiétude sur la santé de Jane était visible, et ses attentions pour Elizabeth assez gracieuses pour l'empêcher de se sentir aussi importune qu'elle pensait l'être aux autres individus de la famille.

Elle ne recevait de politesses que de lui. Miss Bingley portait toute son attention à Mr Darcy, comme sa sœur ; quant à Mr Hurst, près duquel Elizabeth était assise, c'était un homme indolent, qui ne vivait que pour manger, boire et jouer, et qui, lorsqu'il se fut aperçu qu'elle préférait un mets simple à un ragoût, n'eut plus rien à lui dire.

Le dîner fini, elle retourna dans la chambre de Jane, et Miss Bingley commença à la critiquer dès qu'elle fut sortie. Il fut décidé que ses manières étaient affreuses, un mélange d'orgueil et d'impertinence ; elle n'avait ni conversation, ni goût, ni beauté. Mrs Hurst pensait de même et ajouta :

— En un mot, elle n'a rien qui puisse la faire remarquer, si ce n'est d'être

une excellente marcheuse. Je n'oublierai jamais l'allure qu'elle avait ce matin! Je l'ai crue folle, en vérité.

- C'est exact, Louisa, j'ai eu toutes les peines du monde à m'empêcher de rire. Quel ridicule de courir la campagne ainsi, seule... de se présenter dans un tel état... Les cheveux en désordre, la figure rouge... Et tout cela parce que sa sœur a un rhume!
- Oh oui ! Et son jupon !... J'espère que vous avez remarqué son jupon ? Il avait au moins six pouces de boue ; sa robe, qu'elle avait laissée retomber par-dessus pour le cacher, ne remplissait pas très bien son office.
- Ce portrait est peut-être exact, Louisa, dit Mr Bingley, mais moi, ce n'est pas là ce que j'ai remarqué. J'ai trouvé Miss Bennet fort jolie lorsqu'elle est entrée ce matin, et cette boue à son jupon ne m'a pas frappé comme vous.
- Vous vous en êtes aperçu, Mr Darcy, j'en suis sûre ? demanda Miss Bingley. Je suis portée à croire que vous n'aimeriez pas voir votre sœur se montrer dans un tel état ?...
 - Non, certainement.
- Marcher trois miles, ou quatre, ou cinq, je ne connais pas bien la distance, dans la boue, et seule, à quoi pensait-elle ? Il me semble que c'est montrer une bien sotte indépendance, le plus parfait mépris des convenances. C'est être bien de la campagne !
 - Cet attachement pour sa sœur est fort estimable, dit Mr Bingley.
- Je crains beaucoup, Mr Darcy, observa à demi-voix Miss Bingley, que cette scène n'ait quelque peu diminué votre admiration pour ses beaux yeux.
- Pas du tout, rétorqua-t-il. Ils étaient rendus plus brillants par l'exercice.

Il y eut un moment de silence, après quoi Mrs Hurst reprit :

- J'ai beaucoup d'amitié pour Jane Bennet. Elle est vraiment charmante, et je désire de tout mon cœur la voir bien établie, mais avec de tels parents et des relations si communes, je crains qu'il n'y ait aucun espoir.
- Je crois vous avoir entendue dire que leur oncle était procureur à Meryton ?
 - Oui, et elles en ont un autre qui demeure près de Cheapside.
 - C'est le personnage le plus respecté de la famille! ajouta sa sœur.

Et elles se mirent à rire aux éclats.

— Quand bien même elles auraient assez d'oncles pour remplir *tout* Cheapside, s'écria Bingley, elles n'en seraient pas moins aimables!

— Mais cela diminue leur espoir d'épouser quelqu'un qui ait un rang dans le monde, reprit Darcy.

Bingley ne fit pas de réponse, mais ses deux sœurs donnèrent avec joie leur approbation et s'amusèrent quelque temps aux dépens de la parenté de leur chère amie.

Toutefois, par un renouvellement de tendresse, elles se rendirent dans sa chambre au sortir de table et restèrent avec elle jusqu'au moment de servir le café. Elle était encore très malade. Elizabeth ne voulut la quitter que bien plus tard, lorsqu'elle eut le plaisir de la voir endormie. Alors elle pensa qu'il serait du moins poli, sinon fort amusant pour elle, de descendre un peu dans le salon. Elle trouva toute la société occupée à la table de jeu, où elle fut aussitôt invitée ; mais, s'imaginant qu'on jouait gros jeu, elle refusa et, prenant sa sœur pour excuse, dit qu'elle ne pouvait rester que peu de temps avec eux et le passerait à lire.

Mr Hurst la regarda avec étonnement :

- Préférez-vous la lecture au jeu ? dit-il. Cela est singulier.
- Miss Eliza Bennet méprise le jeu, énonça Miss Bingley. Elle est grande lectrice et ne se plaît à nulle autre chose.
- Je ne mérite ni cet éloge ni ce blâme, mademoiselle. Je n'aime pas excessivement la lecture et je trouve du plaisir dans beaucoup d'autres occupations.
- Je suis bien persuadé que vous en trouvez à soigner votre sœur, dit Bingley, et j'espère que vous serez bientôt satisfaite en la voyant parfaitement rétablie.

Elizabeth le remercia de bon cœur, puis s'avança vers une table sur laquelle étaient posés quelques livres. Il lui offrit d'aller en chercher d'autres ; sa bibliothèque, dit-il, était entièrement à son service :

— Et j'aimerais qu'elle soit mieux garnie, pour votre amusement comme pour mon honneur ; mais je suis un paresseux et, quoique j'aie peu de livres, j'en ai plus que je n'en lis.

Elizabeth lui assura que celui qu'elle tenait lui convenait parfaitement.

- Je suis étonnée, dit Miss Bingley, que mon père ait laissé si peu de livres. Vous avez une bibliothèque si délicieuse à Pemberley, Mr Darcy!
- Elle doit être de qualité, répliqua-t-il, c'est l'ouvrage de plusieurs générations.
 - Et vous l'avez tant augmentée! Vous ne cessez d'acheter des livres.

- Je ne comprends pas qu'on puisse de nos jours négliger une bibliothèque de famille.
- « Négliger » ! Je suis sûre que vous ne négligez rien qui puisse ajouter aux beautés de cette demeure. Charles, quand vous bâtirez votre propre maison, je souhaite qu'elle soit à moitié aussi agréable que Pemberley.
 - Je le souhaite aussi.
- Mais je vous conseillerai d'acheter un domaine dans ce voisinage et de prendre Pemberley pour modèle.
- De tout mon cœur ; je suis même fort disposé à acheter Pemberley si Darcy veut me le vendre.
 - Mais, mon frère, je ne prétends parler que de choses plausibles.
- Vraiment, Caroline, je crois qu'il est plus facile d'acheter Pemberley que de construire une demeure qui s'en approche.

Cette conversation amusa tellement Elizabeth qu'elle quitta son livre et vint s'asseoir entre Mrs Hurst et Miss Bingley, sous prétexte de regarder leur jeu.

- Miss Darcy a-t-elle bien grandi depuis ce printemps ? dit Miss Bingley. Sera-t-elle aussi grande que moi ?
 - Je le crois. Elle est maintenant de la taille de Miss Elizabeth Bennet.
- J'ai tant envie de la revoir ! Jamais personne ne m'a autant plu... Quelle physionomie !... Quelles manières !... Et si instruite pour son âge !... Son don pour le piano est vraiment remarquable.
- Je suis toujours étonné, dit Bingley, de la patience que les jeunes dames doivent avoir pour parvenir à être aussi accomplies qu'elles le sont toutes aujourd'hui.
 - « Toutes », mon cher Charles, que voulez-vous dire ?
- Mais oui, toutes, je pense. Elles savent toutes peindre des petites tables, recouvrir des écrans de tapisserie et tricoter des bourses. Je n'en connais pas une seule qui ne puisse faire tout cela, et je n'ai jamais entendu parler d'une jeune personne pour la première fois sans être prévenu qu'elle était *très accomplie*.
- Votre interprétation de ce qu'on entend ordinairement par une personne accomplie n'est que trop vraie, dit Darcy. Ce mot s'applique à bien des femmes qui ne l'ont mérité qu'en tricotant des bourses ou en brodant des écrans de tapisserie. Je suis cependant loin de partager votre opinion sur les dames en général... Je ne puis me vanter, parmi toutes mes connaissances,

d'en avoir plus de six qui soient réellement accomplies.

- Moi de même, ajouta Miss Bingley.
- Alors, dit Elizabeth, il faut que vous compreniez énormément de choses dans l'idée que vous vous faites d'une femme accomplie.
 - Oui, j'y comprends en effet beaucoup de choses.
- Oh, certainement ! s'écria la complaisante Miss Bingley. On ne peut dire qu'une femme soit vraiment accomplie si elle n'est en tout supérieure à la plupart des personnes de son sexe... Elle doit maîtriser la musique, le dessin, la danse et les langues étrangères ; de plus, il faut qu'elle soit douée d'un certain je-ne-sais-quoi dans sa manière d'être et de marcher, dans le son de sa voix, dans ses expressions... Faute de quoi ce titre ne serait qu'à moitié mérité.
- Elle doit posséder tout cela, dit Darcy, mais il lui faut encore cultiver son esprit par de nombreuses lectures.
- Je ne suis plus étonnée, reprit Elizabeth, que vous ne connaissiez que six femmes accomplies. Je suis même presque surprise que vous en connaissiez une seule !
- Êtes-vous si sévère à l'égard de votre sexe pour douter de cette possibilité ?
- Je n'ai jamais vu de femme qui ressemble au portrait que vous venez d'esquisser. Je ne pensais pas qu'une seule personne puisse réunir autant de qualités.

Mrs Hurst et Miss Bingley se récrièrent sur l'injustice d'un tel doute et assurèrent qu'elles connaissaient beaucoup de femmes qui correspondaient à cette description, lorsque Mr Hurst les força au silence en se plaignant amèrement du peu d'attention qu'elles portaient au jeu. La conversation étant interrompue, Elizabeth quitta le salon.

- Eliza Bennet, dit alors Miss Bingley, est une de ces jeunes personnes qui cherchent à se faire valoir auprès de l'autre sexe en diminuant le mérite du leur. Avec bien des hommes, je crois que cela réussit, mais, selon moi, c'est un moyen pitoyable, un bien pauvre artifice.
- Sans doute, reprit Mr Darcy, à qui cette remarque était particulièrement adressée. Il y a de la bassesse dans les moyens que les femmes emploient quelquefois pour nous captiver, et cette bassesse est encore plus méprisable lorsqu'elle est empreinte de fausseté.

Miss Bingley ne fut pas assez satisfaite de cette réponse pour continuer la

conversation.

Elizabeth, peu de temps après, vint leur annoncer que l'état de sa sœur empirait. Bingley voulut qu'on envoie sur-le-champ chercher Mr Jones. Ses sœurs, convaincues qu'un médecin de province ne pouvait rien savoir, conseillaient d'en faire venir un de Londres. Enfin, il fut décidé qu'on ferait appeler Mr Jones le lendemain matin, si toutefois Miss Bennet n'allait pas mieux. Bingley était réellement inquiet ; ses sœurs assuraient qu'elles étaient cruellement tourmentées et cherchaient à se distraire en faisant de la musique, tandis que lui ne put trouver quelque repos qu'après avoir recommandé à sa gouvernante de prendre bien soin des deux demoiselles Bennet.



Elizabeth passa presque toute la nuit auprès de sa sœur et eut le plaisir de pouvoir donner une réponse plus satisfaisante à une domestique envoyée de bonne heure par Mr Bingley pour prendre des nouvelles, ainsi qu'aux deux élégantes femmes de chambre de ses sœurs qui passèrent un peu plus tard. Elizabeth écrivit un mot à sa mère pour lui demander de venir juger par ellemême de l'état de Jane. Le message fut envoyé sur-le-champ, et Mrs Bennet ne tarda pas à donner suite au désir de sa fille. Elle se rendit à Netherfield accompagnée de ses deux plus jeunes filles.

Si Mrs Bennet avait trouvé Jane dangereusement malade, elle aurait été très affligée. Mais en constatant que la maladie n'aurait pas de suites fâcheuses, elle ne désirait nullement un prompt rétablissement qui impliquerait nécessairement un départ de Netherfield. Elle ne voulut pas écouter les instances que lui fit sa fille de la reconduire à Longbourn, et le médecin, qui arriva à cet instant, expliqua qu'il serait fort imprudent de la déplacer, qu'il fallait au moins attendre que la fièvre soit passée.

Après être restées un moment avec Jane, et sur l'invitation de Miss Bingley, Mrs Bennet et ses trois filles descendirent au salon. Bingley vint au-devant de Mrs Bennet et lui dit qu'il espérait qu'elle n'avait pas trouvé Miss Jane plus malade qu'elle ne le croyait.

- En vérité, monsieur, je ne m'attendais pas à la trouver si mal, réponditelle. Mr Jones affirme qu'il est impossible de la déplacer maintenant ; il faut que nous abusions encore pendant quelque temps de votre bonté.
- « La déplacer » ! s'écria Bingley. Il ne faut pas y penser. Ma sœur, j'en suis sûr, ne voudrait pas en entendre parler.

— Vous pouvez être persuadée, madame, dit froidement Miss Bingley, que tant que Miss Bennet demeurera ici, nous aurons pour elle toutes les attentions possibles.

Mrs Bennet fut prodigue en remerciements.

- Si je ne comptais sur vos bons soins, ajouta-t-elle, je serais vraiment inquiète, car elle est bien malade. Elle souffre beaucoup, mais avec une patience d'ange : en vérité, on ne peut désirer un caractère plus aimable que le sien. Je répète souvent à mes autres filles qu'elles ne peuvent lui être comparées. Vous avez un fort joli salon, Mr Bingley, et la vue sur cette allée est charmante! Netherfield est la maison la plus agréable qu'il y ait dans ces environs, j'espère que vous ne penserez pas à la quitter de sitôt, bien que vous la louiez depuis peu de temps.
- Tout ce que je fais est décidé à la hâte, reprit-il. Si je dois quitter Netherfield, je serai sans doute parti cinq minutes après en avoir eu l'idée. Cependant, pour le moment, je pense m'y établir.
 - C'est précisément l'idée que je me faisais de vous, dit Elizabeth.
- Vous commencez à me comprendre ! s'écria-t-il en se tournant vers elle.
 - Oh oui! Parfaitement bien.
- J'aimerais prendre cela pour un compliment, mais je crains qu'il soit peu flatteur d'être si facile à connaître.
- C'est selon… Il ne s'ensuit pas forcément qu'un caractère profond ou énigmatique soit plus estimable que le vôtre.
- Lizzy ! s'écria sa mère. Souvenez-vous d'où vous êtes, n'allez pas vous livrer à toutes ces boutades indiscrètes que l'on vous permet à la maison.
- Je ne savais pas, poursuivit Mr Bingley, que vous étudiiez les caractères. Cette occupation doit être très intéressante.
- Oui, mais les caractères compliqués sont réellement les plus amusants. Ils ont au moins cet avantage.
- La vie à la campagne, dit Darcy, doit généralement fournir peu d'occasions pour une telle étude. La société y est si restreinte !
- Certes, mais les gens changent et donnent toujours matière à de nouvelles observations.
- En effet ! s'écria Mrs Bennet, qui avait été blessée d'entendre parler ainsi de la campagne. Pour cela, on est aussi bien loti en province qu'ailleurs.

Tout le monde fut surpris de cette interruption. Darcy, jetant sur elle un regard de mépris, se retira à l'autre bout du salon. Mrs Bennet, croyant l'avoir réduit au silence, poursuivit d'un air triomphant :

- Je n'ai pas l'impression que Londres ait tant d'avantages sur la province si ce n'est la quantité de magasins et de places publiques. La campagne est bien plus agréable, n'est-il pas vrai, Mr Bingley ?
- À la campagne, répondit-il, je ne désire pas d'autre séjour, et à Londres, je pense de même. Les deux ont leurs avantages. Je puis être également heureux dans la capitale ou en province.
- Ah oui! C'est que vous avez l'esprit bien tourné. Mais ce monsieur, dit-elle en regardant Mr Darcy, semble croire que la campagne n'est rien du tout.
- En vérité, maman, vous vous trompez, dit Elizabeth en rougissant. Vous avez mal compris Mr Darcy ; il a seulement voulu dire que la société était bien plus nombreuse à la ville qu'à la campagne. Vous savez que cette observation est juste.
- Certainement, ma chère, mais, quant au voisinage, il faut en convenir, il y en a bien peu d'aussi étendu que le nôtre. Tout de même, nous fréquentons ici pas moins de vingt-quatre familles.

Il n'y eut que la crainte de blesser Elizabeth qui put engager Mr Bingley à conserver un air sérieux. Sa sœur fut moins délicate : elle sourit à Mr Darcy d'une manière fort expressive. Elizabeth, voulant détourner la conversation, demanda à sa mère si Charlotte Lucas avait passé la soirée de la veille à Longbourn.

- Oui, elle est venue avec son père. Ne trouvez-vous pas sir William fort aimable, Mr Bingley ? Ses manières sont si distinguées, il a toujours un mot pour chacun : voilà ce que, moi, j'appelle un homme bien élevé. Ceux qui croient montrer leur importance par un air froid et dédaigneux se trompent beaucoup.
 - Charlotte a-t-elle dîné avec vous ?
- Non, elle n'a pas voulu rester. Je pense que sa mère avait besoin d'elle pour faire des tartelettes. Quant à moi, Mr Bingley, j'ai toujours eu pour principe d'avoir des domestiques qui sachent faire leur besogne tout seuls. Mes filles ont été élevées différemment, mais chacun fait à sa manière. Les demoiselles Lucas sont de bien bonnes filles, c'est dommage qu'elles ne soient pas belles. Ce n'est pas que je trouve Miss Lucas laide, elle est notre

amie.

- Elle paraît fort aimable, avança Bingley.
- Oui, mais il faut avouer qu'elle n'est pas très jolie. Lady Lucas ellemême me l'a souvent répété : elle m'envie la beauté de Jane. Je ne devrais pas faire l'éloge de ma propre fille, mais, à dire vrai, on ne voit pas beaucoup de femmes plus belles qu'elle. C'est ce que tout le monde affirme. Elle avait à peine quinze ans quand un ami de mon frère Gardiner en devint amoureux ; ma belle-sœur pensait qu'il la demanderait en mariage, mais il n'en fit rien. Je pense qu'il la trouvait trop jeune. Il composa néanmoins des vers pour elle, et je vous assure qu'ils étaient bien tournés.
- Et ainsi s'est terminé son attachement, dit Elizabeth avec impatience. Bien d'autres que lui se sont guéris de la même façon. Je voudrais bien savoir qui est le premier à avoir découvert l'efficacité que possède la poésie pour chasser l'amour.
- J'avais toujours considéré la poésie comme un *aliment* de l'amour, dit Darcy.
- Oui, d'un amour très enraciné. Tout peut nourrir une passion déjà profonde, mais, si ce n'est qu'une inclination légère, je suis persuadée qu'un simple sonnet suffit à la détruire entièrement.

Darcy sourit. Le silence qui suivit fit craindre à Elizabeth de nouveaux propos de sa mère et elle voulut prendre la parole, mais ne savait que dire... Peu de temps après, Mrs Bennet renouvela ses remerciements à Mr Bingley pour les bontés qu'il avait envers Jane, et s'excusa d'être obligée de lui laisser encore Lizzy.

Mr Bingley fut d'une telle politesse qu'il obligea sa sœur à l'imiter et à dire tout ce que la circonstance exigeait : elle le fit avec bien peu de grâce, mais Mrs Bennet fut satisfaite et demanda bientôt sa voiture.

Catherine et Lydia avaient chuchoté tout le temps de la visite : le résultat de cette conversation fut que la plus jeune rappela à Mr Bingley la promesse qu'il avait faite, à son arrivée dans la région, de donner un bal à Netherfield.

Lydia était une grande et belle fille de quinze ans, fort gaie et fort étourdie, favorite de sa mère, et pour cette raison introduite dans le monde beaucoup trop tôt. Elle était naturellement peu timide, et les attentions des officiers, attirés par ses manières et les bons dîners de son oncle, l'avaient rendue hardie. Parler du bal à Mr Bingley ne l'embarrassait donc pas le moins du monde, et elle ajouta même qu'il serait honteux pour lui de ne pas

tenir parole. La réponse qu'il lui fit enchanta Mrs Bennet :

- Je suis tout prêt, je vous assure, à tenir ma promesse. Quand votre sœur sera rétablie, vous pourrez vous-même fixer le jour du bal. Mais vous ne voudriez pas danser pendant qu'elle est malade ?
- Oh oui ! s'exclama Lydia, satisfaite. Il vaut mieux attendre le rétablissement de Jane, et sans doute qu'alors le capitaine Carter sera de retour de la ville. Quand vous aurez donné votre bal, ajouta-t-elle, je ferai en sorte que les officiers en donnent un à leur tour : je dirai au colonel Forster que ce serait une honte de ne pas en organiser un.

Mrs Bennet et ses filles quittèrent alors Netherfield. Elizabeth alla aussitôt rejoindre Jane, abandonnant à la critique des deux dames et de Mr Darcy sa propre conduite et celle de ses parentes : on ne put cependant engager ce dernier à se moquer d'Elizabeth, ni même à sourire des bons mots de Miss Bingley sur ses beaux yeux.



Cette journée se passa à peu près comme la précédente. Mrs Hurst et Miss Bingley demeurèrent auprès de la malade une partie de la matinée. Jane se rétablissait, quoique lentement. Le soir, Elizabeth se rendit au salon, où la famille était réunie. Mr Darcy écrivait ; Miss Bingley, assise près de lui et l'œil sur son papier, suivait la trace de sa plume. Mr Hurst et Mr Bingley jouaient au piquet, et Mrs Hurst les regardait faire. Elizabeth prit son ouvrage et s'amusa à écouter Mr Darcy et sa voisine. Les louanges qu'elle lui prodiguait sur son écriture, la régularité de ses lignes et la longueur de sa lettre formaient un contraste curieux avec l'indifférence dans laquelle il les recevait. Leur conversation confirma l'opinion qu'Elizabeth s'était faite de ces deux personnages.

- Miss Darcy sera tellement charmée de recevoir une si longue lettre ! Il ne fit pas de réponse.
- Vous écrivez bien vite!
- Vous vous trompez, j'écris plutôt lentement.
- Que de lettres vous devez écrire dans le courant de l'année! Et des lettres d'affaires aussi! Combien je les trouverais ennuyeuses!
 - Heureusement, c'est mon devoir, et non le vôtre, d'en écrire.
 - Dites, je vous prie, à votre sœur le vif désir que j'ai de la revoir.
 - Je le lui ai déjà dit une fois, comme vous me l'avez ordonné.
- Je crois votre plume mauvaise, laissez-moi la retoucher ; j'ai un talent pour les tailler.
 - Je vous remercie, je les taille toujours moi-même.
 - Dites à votre sœur que je suis enchantée d'apprendre qu'elle fait autant

de progrès avec sa harpe. Je vous prie de lui faire également savoir que je suis enthousiasmée par son charmant paysage. Je le trouve infiniment mieux dessiné que ceux de Miss Granthey.

- Permettez-moi de remettre vos compliments à une prochaine lettre, je n'ai plus de place dans celle-ci.
- Oh! Peu importe, je la verrai au mois de janvier. Lui écrivez-vous toujours des lettres aussi longues et aussi jolies, Mr Darcy?
- Elles sont ordinairement longues, mais jolies... Ce n'est pas à moi d'en décider.
- J'ai la conviction qu'une personne qui écrit si facilement une longue lettre ne peut pas mal écrire.
- Vous avez mal choisi votre compliment pour Darcy, Caroline! s'écria son frère. Car il n'écrit pas avec facilité. Il recherche trop les mots à quatre syllabes, n'est-ce pas, Darcy?
 - Mon style est bien différent du vôtre.
- Oh! s'écria Miss Bingley. Charles écrit sans le moindre soin ; il oublie la moitié des mots et rature le reste.
- Mes idées viennent si rapidement que je n'ai pas le temps de les exprimer, et par là même mes lettres sont souvent inintelligibles pour mes correspondants.
- Votre modestie, Mr Bingley, doit désarmer la critique, déclara Elizabeth.
- Rien n'est plus trompeur que l'apparence de l'humilité, dit Darcy. C'est souvent le mépris de l'opinion des autres, et quelquefois une façon indirecte de se vanter.
 - Lequel des deux cas s'applique à moi?
- La façon indirecte de se vanter, car en réalité vous êtes fier des défauts de votre style. Vous les croyez produits par une imagination vive et vous trouvez votre négligence d'exécution, sinon gracieuse, du moins excusable. La faculté de faire vite est quelquefois trop prisée par la personne qui la possède et qui ne voit pas les imperfections de son ouvrage. Quand vous avez dit ce matin à Mrs Bennet que si vous quittiez Netherfield, la résolution serait prise et exécutée en cinq minutes, c'était une façon de vous complimenter vous-même. Et pourtant, qu'y a-t-il de si louable dans cette précipitation qui doit vous faire négliger beaucoup d'affaires, et ne peut être d'aucun avantage ni pour vous ni pour les autres ?

- Fi donc ! s'écria Bingley. C'est avoir trop de mémoire que de se rappeler le soir les folies du matin. Sur mon honneur, ce que j'ai dit de moi est très vrai, et je pense de même maintenant : ce n'est donc pas un air que je me suis donné seulement pour plaire aux dames.
- Je ne doute nullement de votre bonne foi, mais je suis loin d'être convaincu que vous partiriez avec tant de précipitation. Votre conduite dépendrait des circonstances comme celle de tout un chacun. Si, au moment de votre départ, un ami vous disait : « Bingley, vous feriez mieux de rester ici encore une semaine », vous suivriez probablement son conseil ; et s'il vous disait un mot de plus, vous pourriez bien rester un mois.
- Par cela, dit Elizabeth, vous nous prouvez que Mr Bingley ne s'est pas rendu justice. Vous venez de nous montrer son caractère sous un jour beaucoup plus favorable qu'il ne l'avait fait lui-même.
- Je suis charmé, dit Bingley, que vous preniez ce que mon ami dit de moi pour un éloge, mais je crains que ce ne soit pas là sa pensée. Il m'aimerait certainement mieux si, dans une pareille circonstance, je refusais net et partais sur-le-champ.
- Croirait-il donc la précipitation de votre première intention réparée par l'entêtement que vous mettriez à la suivre ?
- Je ne puis réellement vous expliquer cela, il faudrait que Darcy le fasse lui-même.
- Vous voulez que j'explique une opinion qu'il vous plaît d'appeler la mienne, bien que je ne l'aie pas adoptée. En imaginant les choses comme vous les représentez, il faut vous souvenir, Miss Bennet, que l'ami supposé retarder son voyage ne fait qu'exprimer un désir sans donner le moindre argument en faveur de la prolongation du séjour.
- Céder facilement, et sans hésitation, à la prière d'un ami, cela n'est-il pas un mérite à vos yeux ? demanda Elizabeth.
- Céder sans conviction ne peut donner une grande idée du jugement de l'un ni de l'autre.
- Il me semble, Mr Darcy, que vous n'accordez guère d'importance à l'influence de l'amitié et de l'affection. La seule estime ressentie pour celui qui formule la requête, lorsque c'est un ami, justifie qu'on cède à la demande, sans qu'il soit besoin de raison ni de conviction. Je ne dis rien particulièrement de la circonstance imaginée pour Mr Bingley : nous ferions aussi bien d'attendre qu'elle se présente pour y appliquer ses principes et en

discuter la sagesse. Mais généralement, dans des cas ordinaires, lorsque quelqu'un demande à un ami de reconsidérer une décision qui n'est pas d'une importance capitale, pensez-vous que l'autre soit malavisé de se plier à la demande sans avoir besoin d'être entraîné dans un débat à ce sujet ?

- Avant d'en dire davantage, ne vaudrait-il pas mieux examiner l'importance de la décision, puis le degré d'intimité entre les deux personnes ?
- Oh, sans doute! s'écria Bingley. Ces choses sont à considérer, et bien d'autres rapports encore qu'il faudrait soigneusement comparer, comme la taille et la corpulence des deux personnes; car tout cela, mademoiselle, doit entrer pour beaucoup dans une pareille discussion. Je vous jure que si Darcy n'était pas plus grand que moi, par la taille, j'entends, j'aurais pour lui bien moins de déférence. Je déclare que je ne connais pas d'homme plus impressionnant que lui, à certains moments et à certains endroits, notamment chez lui, le dimanche soir, quand il n'a rien à faire.

Mr Darcy sourit, mais Elizabeth, croyant le voir un peu offensé, conserva un air sérieux. Miss Bingley ressentit vivement les plaisanteries de son frère et lui fit des reproches.

- Je vois votre dessein, Bingley, finit par dire Mr Darcy. Vous détestez les discussions et vous voulez que celle-ci se finisse.
- Cela se peut. Ces discussions ressemblent trop à des disputes ; si Miss Bennet et vous voulez bien différer la vôtre jusqu'à ce que je sois hors du salon, je vous en remercierai. Vous pourrez alors dire de moi tout ce qu'il vous plaira.
- Il ne m'en coûterait rien, dit Elizabeth, et je crois que Mr Darcy ferait mieux de finir sa lettre.

Mr Darcy suivit cet avis et, sa lettre terminée, il pria Miss Bingley et Elizabeth de jouer de la musique. Miss Bingley se leva vivement et, après avoir poliment invité Elizabeth à la précéder au piano, ce que celle-ci refusa non moins poliment, mais avec plus de sincérité, elle s'y installa elle-même. Mrs Hurst chanta avec sa sœur, et, pendant qu'elles étaient ainsi occupées, Elizabeth ne put s'empêcher de remarquer, tout en feuilletant un cahier de musique, que le regard de Mr Darcy était continuellement rivé sur elle. Elle ne pensait guère pouvoir inspirer quelque intérêt à un homme si *supérieur*, mais il aurait été encore plus surprenant cependant qu'il la regarde ainsi par aversion. À la fin, elle s'imagina qu'elle attirait son attention par des

manières à ses yeux moins aimables que celles des autres : cette idée ne lui causa aucune peine, elle l'aimait trop peu pour s'embarrasser de lui plaire. Après des ariettes italiennes, Miss Bingley exécuta un air écossais et Mr Darcy, s'approchant d'Elizabeth, lui dit :

- Cet air, mademoiselle, ne vous donne-t-il pas envie de danser un *reel* ? Elle sourit, mais ne donna aucune réponse. Il répéta la question, un peu surpris de son silence.
- Je vous avais bien entendu, monsieur, mais je n'ai pu sur-le-champ me décider. Vous vouliez, je le sais, me faire dire « oui », afin d'avoir la satisfaction de critiquer mes goûts, mais j'ai toujours grand plaisir à faire échouer de tels projets. J'ai donc pris la résolution de vous répondre que je ne désire nullement danser le *reel*. Moquez-vous donc de moi maintenant, si vous l'osez!
 - Non, en vérité, je ne l'oserais.

Elizabeth, s'étant presque attendue à le fâcher, fut surprise du ton galant avec lequel il prononça ces mots. Elle avait dans ses manières un mélange de malice et de douceur qui la mettait, pour ainsi dire, dans l'impossibilité d'offenser qui que ce soit, et jamais Mr Darcy n'avait rencontré de femme pour laquelle il sente une attirance si marquée. Son cœur aurait pu être en danger si la famille d'Elizabeth avait été plus distinguée, se disait-il en luimême.

Miss Bingley en vit assez pour devenir jalouse, et son extrême impatience de voir sa bien-aimée Jane rétablie fut augmentée par le désir de voir s'éloigner Elizabeth. Elle essaya souvent d'en dégoûter Darcy en lui parlant de leur mariage supposé, et en lui retraçant avec ironie le bonheur qu'il trouverait dans cette union.

- J'espère, dit-elle en se promenant avec lui le lendemain, que vous ferez entendre à votre belle-mère, après cet heureux événement, les avantages qu'elle trouverait à se taire. Tâchez également d'empêcher vos jeunes sœurs de courir après les officiers. Et, si j'ose toucher un sujet aussi délicat, dites à votre bien-aimée de corriger ce léger penchant pour l'impertinence.
- Avez-vous encore autre chose à me proposer qui puisse ajouter à mon bonheur domestique ?
- Oui ! Faites placer le portrait de son oncle Philips dans votre galerie, à Pemberley. Mettez-le avec celui de votre grand-père le juge ; c'est la même profession, quoique dans des rangs différents. Quant au portrait de votre

Elizabeth, je ne vous conseille pas de le faire faire. Quel peintre pourrait jamais représenter fidèlement ces beaux yeux ?

— Il serait difficile, il est vrai, d'en saisir l'expression ; mais leur couleur, leur forme et leurs longs cils pourraient être rendus jusqu'à un certain point.

Ils furent rejoints par Mrs Hurst et Elizabeth elle-même.

- Je ne savais pas que vous comptiez sortir, dit Miss Bingley avec quelque embarras, craignant d'avoir été entendue.
- Vous nous avez joué un bon tour de vous sauver ainsi sans rien dire, lança Mrs Hurst.

Alors elle prit le bras de Mr Darcy, qui conduisait déjà Miss Bingley. Elizabeth marchait donc seule, l'allée n'étant pas assez large pour quatre personnes. Mr Darcy sentit leur impolitesse et dit :

- Cette allée est trop étroite, nous devrions emprunter l'allée principale.
 Mais Elizabeth, qui ne désirait nullement rester avec eux, répondit en riant :
- Non, non, restez comme vous êtes, vous formez un groupe charmant qui produit un effet admirable. Une quatrième personne gâterait le tableau... Adieu!

Elle s'éloigna gaiement, pensant avec plaisir que bientôt elle serait de retour à Longbourn. Jane était déjà suffisamment bien portante pour quitter la chambre et devait descendre au salon dans le courant de la journée.

Chapitre 11

Lorsque les dames se retirèrent après le dîner, Elizabeth alla rejoindre sa sœur dans sa chambre, s'assura qu'elle était bien protégée contre le froid et l'accompagna au salon, où elle fut reçue par Miss Bingley et Mrs Hurst avec de grandes démonstrations d'amitié. Elizabeth ne les avait jamais vues aussi aimables qu'elles le furent pendant l'heure qui s'écoula avant l'arrivée de ces messieurs. Leur conversation fut très animée ; elles pouvaient décrire dans le plus grand détail les toilettes à la mode, raconter des anecdotes avec enjouement et faire de piquantes observations sur leur prochain.

Mais bientôt Jane ne fut plus l'objet de leur attention. Les hommes revinrent au salon, et les yeux de Miss Bingley se tournèrent vers Mr Darcy; il n'avait pas encore fait trois pas dans la pièce qu'elle avait déjà quelque chose d'important à lui dire. Il s'adressa cependant tout de suite à Miss Bennet et la félicita de son rétablissement. Mr Hurst la salua lui aussi et dit qu'il était fort aise. Mais ce fut Mr Bingley qui exprima une joie vive et sincère. Il était attentif à tout : il passa les premiers moments à arranger le feu, afin qu'elle n'ait pas froid ; puis il fallut qu'elle change de place pour éviter un courant d'air ; enfin il s'assit auprès d'elle et lui accorda toute son attention. Elizabeth, occupée à son ouvrage à l'autre bout de la pièce, les observait avec satisfaction.

Après le thé, Mr Hurst parla de jeu à sa belle-sœur, mais en vain : elle avait appris que Mr Darcy n'aimait pas les cartes. Mr Hurst vit rejeter toutes ses propositions : elle lui assura que personne ne désirait jouer, et le silence qui régnait semblait lui donner raison. Mr Hurst n'eut donc d'autre parti à prendre que de se coucher sur le sofa et de s'endormir. Darcy prit un livre ;

Miss Bingley fit de même et Mrs Hurst, principalement occupée à jouer avec ses bagues et ses bracelets, prenait quelquefois part à la conversation de son frère avec Miss Bennet.

Miss Bingley était beaucoup moins attentive à sa propre lecture qu'à Mr Darcy : elle ne cessait de regarder le livre qu'il tenait et de lui poser des questions, en vain. Quoi qu'elle fasse, elle ne put l'engager à s'intéresser à elle et à discuter, car il répondait brièvement et continuait à lire. Enfin, désespérant de s'amuser du livre qu'elle n'avait choisi que parce qu'il était le second tome de celui de Darcy, elle dit en bâillant :

— Oh! Qu'il est agréable de passer ainsi l'après-midi! Non, je ne connais pas de plaisir tel que la lecture... Lorsque j'aurai une maison à moi, je n'y serai pas heureuse sans une belle bibliothèque.

Personne ne répondit ; elle bâilla de nouveau, mit son livre de côté et, promenant les yeux autour du salon pour chercher quelque distraction, elle entendit son frère et Miss Bennet parler de bal.

- À propos, Charles, lui dit-elle, pensez-vous sérieusement à nous donner un bal à Netherfield ? Avant de vous décider, je vous conseillerais de consulter vos amis ici présents : je me trompe fort s'il n'en est parmi nous pour qui un bal serait plutôt une punition qu'un plaisir.
- Si vous voulez parler de Darcy, ma sœur, il pourra aller se coucher, si bon lui semble, car pour ce qui est de donner un bal, j'y suis très décidé, et j'enverrai mes invitations dès que Nicholls aura fait les provisions nécessaires pour les rafraîchissements.
- J'aimerais mieux les bals, reprit-elle, s'ils étaient arrangés d'une autre manière. Il y a quelque chose de si ennuyeux dans ces réunions... Ce serait bien plus raisonnable si la conversation était à l'ordre du jour plutôt que la danse.
- Bien plus raisonnable, ma chère Caroline, je n'en doute pas, mais cela ne serait plus un bal.

Miss Bingley se tut et, le moment d'après, se mit à faire les cent pas : sa taille était légère, et sa démarche élégante, mais Darcy, à qui tout cela était adressé, continuait sa lecture. Désespérée du peu de succès de ses diverses tentatives, elle fit un nouvel essai et, se tournant vers Elizabeth, elle lui dit :

— Miss Elizabeth, suivez mon exemple, venez faire un tour dans le salon, cela fait du bien après avoir été si longtemps assise.

Elizabeth, un peu surprise, accepta sur-le-champ, et Miss Bingley, cette

fois, ne perdit pas toute sa peine, car Mr Darcy leva les yeux, surpris lui aussi de cette attention, et ferma son livre sans y penser. Bientôt invité à les rejoindre, il refusa, disant qu'il ne connaissait que deux motifs qui puissent les engager à se promener ainsi, motifs pour lesquels il ne pouvait qu'être de trop. Que voulait-il dire ? Miss Bingley mourait d'envie de le savoir et demanda à Elizabeth si elle le comprenait.

— Pas du tout, répondit-elle. Mais soyez sûre qu'il veut vous dire une méchanceté, et le meilleur moyen de le contrarier est de ne pas lui poser de questions.

Miss Bingley ne pouvait cependant se résoudre à contrarier Mr Darcy et lui demanda donc l'explication de ces deux motifs.

- Je vous la donnerai volontiers, dit-il sitôt qu'elle lui eut permis de parler. Vous choisissez cette manière de passer le temps soit parce que vous avez quelque chose à vous communiquer, soit parce que vous savez que votre taille paraît avec plus d'avantage lorsque vous marchez. Si c'est la première raison, je vous dérangerais ; si c'est la seconde, je puis vous admirer infiniment mieux au coin du feu.
- Oh, c'est affreux ! s'écria Miss Bingley. Je n'ai jamais rien entendu d'aussi méchant : comment le punirons-nous ?
- Rien de plus facile, si vous le voulez réellement, dit Elizabeth. Il est toujours en notre pouvoir de nous punir mutuellement : moquez-vous de lui, tourmentez-le. Étant si proche de lui, vous devez en connaître les moyens.
- Vraiment, non, je vous assure que je n'ai pas encore appris cela. Le tourmenter, lui ! La douceur même, une présence d'esprit sans égale non, non, je sens que nous ne réussirions pas. Quant à la moquerie, nous nous exposerions à le railler sans raison.
- Quoi ! Il n'y a pas moyen de railler Mr Darcy ! s'écria Elizabeth. C'est un rare avantage, et j'espère qu'il continuera à l'être. Il serait désolant de rencontrer souvent de telles perfections. J'aime beaucoup rire aux dépens de mon prochain.
- Miss Bingley, dit-il, m'a supposé une qualité qui ne peut exister, soiton le plus sage et le meilleur des hommes, car la plus belle action peut être ridiculisée par des railleurs de profession.
- Cela est vrai, dit Elizabeth, il y a de ces gens-là, mais je me flatte de ne pas en être. J'espère que je ne ridiculise jamais ce qui est juste et bon. Les folies, les sottises, les caprices, les absurdités m'amusent, je l'avoue, et j'en

ris tant que je peux. Mais aucune de ces choses-là ne se trouve en vous, je l'imagine.

- Je ne sais s'il est possible d'en être entièrement exempt, du moins puis-je assurer que je me suis toujours efforcé d'éviter ces faiblesses qu'on reproche souvent aux esprits les plus éclairés.
 - Même l'orgueil et la vanité ? reprit-elle.
- Oui, la vanité est vraiment une faiblesse. Mais là où la supériorité existe, l'orgueil se tiendra toujours dans une juste mesure.

Elizabeth se détourna pour cacher un sourire.

- Votre examen de Mr Darcy est fini, je suppose, dit Miss Bingley. Dites-nous-en le résultat.
- Je suis bien convaincue que Mr Darcy est sans défaut : il l'avoue luimême sans nul détour.
- Non, dit Darcy, je n'ai pas de pareilles prétentions. J'ai mes défauts, tout comme un autre, mais je me flatte qu'ils ne proviennent pas d'un manque de jugement. Je ne dirai rien de mon humeur ; elle est, je crois, trop difficile, trop peu disposée à se plier aux convenances du monde. Je ne puis oublier les vices et les folies des autres, ni les offenses qu'ils m'ont faites, aussi vite que je le devrais. Mes pensées ne suivent pas toutes les impulsions qu'on veut leur donner. On dira peut-être que je suis rancunier, car mon estime une fois perdue l'est pour toujours.
- Voilà réellement un défaut ! s'écria Elizabeth. Le ressentiment implacable est une ombre bien forte dans le caractère. Vous avez bien choisi votre défaut, car je ne saurais en rire ; vous n'avez rien à craindre de moi.
- Je pense qu'il y a chez tous les hommes un penchant naturel à quelque fâcheuse disposition que l'éducation ne corrige jamais entièrement.
 - La vôtre serait une tendance à détester vos semblables.
- Et la vôtre, reprit-il en souriant, à vous obstiner à ne pas comprendre les gens.
- Je vous en prie, jouons un peu de musique, dit Miss Bingley, fatiguée d'une conversation à laquelle elle ne participait pas. Louisa, vous ne vous opposez pas à ce que je réveille Mr Hurst ?

Sa sœur y consentit. Miss Bingley ouvrit le piano et Darcy, toute réflexion faite, n'en fut pas fâché ; il commençait à s'apercevoir qu'il y avait du danger à prêter trop d'attention à Elizabeth.

Chapitre 12

Comme les deux sœurs en furent convenues, Elizabeth écrivit le lendemain matin à sa mère pour la prier d'envoyer la voiture les chercher dans le courant du jour. Mais Mrs Bennet, qui avait résolu que Jane passerait une semaine à Netherfield, ne leur fit pas la réponse que souhaitait Elizabeth, qui était impatiente de rentrer chez elle. Mrs Bennet leur expliquait qu'elles ne pourraient pas avoir la voiture avant mardi et finissait sa lettre en disant que si Mr Bingley et ses sœurs les engageaient à rester encore quelques jours, elle leur permettait d'accepter.

Elizabeth était décidée à ne pas demeurer plus longtemps à Netherfield, et elle ne pensait pas non plus qu'on les y inviterait – elle craignait plutôt qu'on ne trouve que leur séjour ait déjà été trop prolongé. Elle persuada donc Jane d'emprunter la calèche de Mr Bingley, et enfin il fut dit qu'elles parleraient lors du déjeuner de leur intention de quitter Netherfield le jour même.

Cette nouvelle fut reçue avec bien des expressions de regret, et on en dit assez pour convaincre Jane de différer son départ jusqu'au lendemain. Miss Bingley se repentit alors d'avoir proposé cet ajournement, car sa jalousie et son antipathie pour Elizabeth l'emportaient de beaucoup sur son amitié pour Jane.

Le maître de la maison apprit avec un vif chagrin qu'elles voulaient déjà s'en retourner, et il essaya plusieurs fois de persuader Miss Bennet que ce serait une imprudence, qu'elle n'était pas assez rétablie. Mais Jane était toujours résolue lorsqu'elle savait avoir raison.

La nouvelle pour Darcy ne fut qu'agréable. Elizabeth, à son avis, était à Netherfield depuis assez longtemps. Elle occupait son esprit plus qu'il ne

l'aurait voulu et Miss Bingley, en se montrant impolie envers elle, n'en était que plus fatigante pour lui. Il prit la sage résolution de veiller à ne laisser paraître aucune marque d'admiration, rien qui pût laisser penser à Elizabeth qu'elle avait quelque influence sur lui. Son parti ainsi arrêté, il dit à peine deux mots durant tout le jour et, bien qu'il se soit trouvé seul avec elle plus d'une demi-heure, il prit un livre et ne voulut pas même la regarder.

Le dimanche matin, après l'office, la séparation tant désirée par la plupart d'entre eux eut lieu. La politesse de Miss Bingley pour Elizabeth augmenta visiblement, ainsi que son amitié pour Jane. En la quittant, elle l'embrassa, lui assurant qu'elle aurait toujours le plus grand plaisir à la voir à Netherfield ou à Longbourn; elle daigna même donner la main à Elizabeth, qui les quitta tous avec gaieté.

Elles ne furent pas très bien reçues par leur mère, qui s'étonna de leur retour. Elle trouvait qu'elles avaient tort d'avoir donné tant d'embarras à leurs hôtes, et elle était sûre que Jane s'était de nouveau enrhumée. Mais Mr Bennet, quoique laconique dans sa manière d'exprimer sa satisfaction, les revit avec joie : il avait senti combien elles étaient nécessaires au cercle de la famille. Les discussions du soir avaient perdu tout leur charme en l'absence de Jane et d'Elizabeth.

Elles trouvèrent Mary plongée, comme à l'ordinaire, dans l'étude du contrepoint et de la nature humaine. Elles eurent de nouveaux extraits à admirer et de doctes observations sur les mœurs des nations à écouter. Catherine et Lydia avaient d'autres nouvelles à leur communiquer. Il s'était passé depuis le mardi bien des choses au régiment : on avait eu chez l'oncle plusieurs officiers à dîner, un caporal avait été passé aux verges¹, et on parlait sérieusement du mariage du colonel Forster.

<u>1</u> Pratique dans la discipline militaire d'autrefois qui consistait à faire passer quelqu'un entre deux rangs de soldats qui le battaient avec des baguettes d'osier. ($Nd\acute{E}$)



- J'espère, ma chère, dit Mr Bennet à sa femme en déjeunant le lendemain, que vous nous aurez ordonné un bon dîner pour aujourd'hui... J'ai tout lieu de croire que notre cercle familial sera plus nombreux qu'à l'ordinaire.
- Que voulez-vous dire, mon ami ? Je n'attends personne, à moins que Charlotte Lucas ne vienne par hasard, et j'espère que mon dîner est toujours suffisamment bon pour elle. Je ne pense pas qu'elle en voie souvent de pareils chez ses parents.
 - La personne dont je parle est un homme, et un étranger.

Les yeux de Mrs Bennet pétillèrent de joie.

- Un homme ! Un étranger ! C'est Mr Bingley, j'en suis sûre. Vraiment Jane, vous avez été bien discrète... Voyez cette finesse... Peu importe, je serai toujours heureuse de recevoir Mr Bingley, mais on n'a pu trouver de poisson ce matin, cela est vraiment fâcheux. Lydia, ma chérie, sonnez, je veux parler sur-le-champ à Hills.
- Ce n'est pas Mr Bingley, l'interrompit son mari, c'est quelqu'un que je n'ai jamais vu de ma vie.

L'étonnement fut général. Mr Bennet eut le plaisir d'être vivement questionné par sa femme et ses cinq filles. Après s'être diverti quelque temps de leur curiosité, il s'expliqua ainsi :

— Il y a à peu près un mois que j'ai reçu cette lettre, et à peu près quinze jours que j'y ai répondu, car j'ai pensé que c'était une affaire délicate qui méritait toute mon attention. La lettre est de mon cousin Mr Collins, qui sitôt que je serai mort pourrait vous chasser de cette maison.

— Oh! Mon cher Mr Bennet, je ne puis y penser sans frémir: ne me parlez pas de cet homme-là, je l'ai en horreur. C'est une chose affreuse que votre domaine soit substitué à d'autres qu'à vos propres enfants, et je suis sûre que si j'avais été à votre place j'aurais tout fait pour l'éviter.

Jane et Elizabeth voulurent lui expliquer ce qu'était une substitution. Elles avaient déjà essayé plusieurs fois, mais c'était un sujet au-dessus de la portée de Mrs Bennet, et elle continua à se plaindre amèrement de la cruauté qu'il y avait à substituer sa terre à un étranger lorsqu'on avait cinq filles.

- C'est en effet une conduite bien coupable, renchérit Mr Bennet, et rien ne peut laver Mr Collins du crime d'être l'héritier de Longbourn après moi. Mais si vous voulez écouter sa lettre, ses propos vous adouciront peut-être.
- Non, en vérité, je trouve que c'est fort impertinent et fort hypocrite à lui de vous écrire. Je hais les faux amis ! Pourquoi ne reste-t-il pas en mauvais termes avec vous, ainsi que son père l'était ?
- Il paraît en effet avoir des scrupules à cet égard, comme vous pourrez le constater par vous-même :

Hunsford, près de Westerham, Kent, Ce 15 octobre.

Monsieur,

La mésintelligence qui existait entre vous et feu mon respectable père m'a toujours causé du chagrin et, depuis que j'ai eu le malheur de le perdre, j'ai souvent désiré mettre un baume sur cette plaie. Mais j'ai été retenu quelque temps par mes doutes, craignant de manquer au respect dû à sa mémoire en fréquentant une personne avec laquelle il lui avait toujours plu d'être brouillé.

Ma résolution à cet égard est maintenant prise, car, ayant reçu l'ordination à Pâques, j'ai eu la bonne fortune d'obtenir la haute protection de la très honorable lady Catherine de Bourgh, veuve de sir Louis de Bourgh, laquelle, par excès de bonté, a daigné me nommer ministre de la belle paroisse de Hunsford, où je mets tous mes soins à lui témoigner mon humble reconnaissance et à accomplir avec zèle les rites et cérémonies institués par l'Église anglicane. Comme ecclésiastique, je dois, autant qu'il est en mon pouvoir, procurer à toutes les familles la paix et le bien-être; c'est pourquoi je

considère comme capitales les ouvertures que j'ai dessein de vous faire dans cette optique. L'idée que je doive un jour hériter du domaine de Longbourn ne vous empêchera pas, j'espère, d'accepter de ma main le rameau d'olivier. Je ne puis qu'être affligé en pensant à la peine que je pourrais un jour causer à vos aimables filles ; je vous prie de leur en faire d'avance mes plus humbles excuses et de leur assurer que je suis prêt à leur offrir tous les dédommagements qui sont en mon pouvoir. Mais nous parlerons de cela plus tard. Ainsi, si vous ne trouvez aucune objection à me recevoir, je me propose de présenter mes respects à vos dames, lundi 18 novembre, sur les 16 heures, et j'abuserai probablement de votre hospitalité jusqu'au samedi de la semaine suivante ; ce que je puis faire sans conséquence, car lady Catherine de Bourgh me permet de m'absenter quelquefois le dimanche, lorsqu'un autre ecclésiastique me remplace. Je vous prie, monsieur, d'offrir mes hommages respectueux à vos dames et de croire à la parfaite considération de

> Votre ami, William Collins

- À 16 heures, nous devons donc attendre la visite de ce pacifique gentleman, dit Mr Bennet en pliant la lettre. Il m'a tout l'air d'un jeune homme bien consciencieux et bien poli, et cela doit être assurément une agréable connaissance, surtout si lady Catherine lui permet de revenir souvent nous voir.
- Il y a du bon dans ce qu'il dit au sujet de nos filles, dit Mrs Bennet, et, s'il songeait à leur offrir quelque dédommagement, ce ne serait pas moi qui l'en détournerais.
- Quoiqu'il soit difficile, dit Jane, de deviner de quelle manière il peut nous dédommager de la perte d'un bien qu'il pense légitimement nôtre, le désir qu'il en a est certainement à son avantage.

Elizabeth était principalement frappée par son extrême déférence pour lady Catherine, et son dévouement à baptiser, à marier et à enterrer ses paroissiens lorsque ce serait nécessaire.

— Il faut, dit-elle, que ce soit un plaisant original ! Je ne saurais dire pourquoi, mais il y a quelque chose de comique dans son style et dans sa manière de s'excuser d'être l'objet de la substitution. On ne peut cependant

imaginer qu'il la refuserait, si c'était en son pouvoir ! Pensez-vous qu'il s'agisse d'un homme raisonnable, mon père ?

- Non, ma chère, je ne le crois pas ; je m'attends bien à le trouver tout le contraire. Il y a dans sa lettre un mélange de bassesse et de suffisance qui promet beaucoup... Je suis impatient de le connaître!
- Je trouve son style assez beau, dit Mary. La branche d'olivier n'est pas une idée neuve, mais il faut convenir qu'elle est heureusement appliquée.

Ni la lettre ni son auteur n'intéressèrent Catherine et Lydia ; il était impossible que leur cousin porte un habit rouge, aussi ne les occupa-t-il guère. Quant à Mrs Bennet, les expressions de Mr Collins avaient dissipé son aversion pour lui, et elle attendit sa visite avec une tranquillité qui étonna son mari et ses filles.

Mr Collins arriva à l'heure indiquée et fut reçu par toute la famille avec beaucoup de politesse. Mr Bennet, il est vrai, parla peu, mais les dames étaient disposées à la conversation, et Mr Collins ne semblait pas avoir besoin d'encouragements ni aucune envie de se taire. Quelque temps après s'être assis, il complimenta Mrs Bennet pour la beauté de ses filles, disant avoir beaucoup entendu parler d'elles et célébrer leurs charmes, mais que la vérité lui semblait fort au-dessus de la renommée, et il ajouta qu'il ne doutait nullement qu'elle les voie toutes bien mariées.

Cette galanterie ne fut pas également appréciée par tous les auditeurs, mais Mrs Bennet, que flattaient tous les compliments, lui répondit d'un air empressé :

- Vous êtes bien bon, monsieur, et je le souhaite de tout mon cœur, sans quoi elles seront bien à plaindre, car les choses ont été si singulièrement arrangées !
 - Vous voulez parler peut-être, madame, de la substitution ?
- Ah! Monsieur, j'y pense continuellement. Il faut avouer que c'est une affaire bien triste pour mes pauvres filles. Ce n'est pas que je veuille vous blâmer, je sais fort bien que le hasard seul en est cause. On ne peut jamais deviner à qui les domaines appartiendront une fois qu'ils sont substitués.
- Je sens, madame, tout le tort que cela cause à mes charmantes cousines, et j'aurais beaucoup à dire sur ce sujet, mais je crains d'aller trop vite et de paraître peu mesuré. Présentement, je me contenterai d'assurer ces demoiselles de ma très humble admiration. Je n'en dis pas davantage, mais lorsque nous nous connaîtrons mieux…

Il fut interrompu par un domestique qui vint annoncer que le dîner était servi. Les demoiselles se regardèrent en souriant. Elles ne furent pas le seul objet de l'admiration de Mr Collins : l'antichambre, la salle à manger, les meubles furent examinés et approuvés. Ces louanges seraient allées droit au cœur de Mrs Bennet si elle n'avait pas supposé qu'il les regardait comme devant un jour lui appartenir. Le dîner fut lui aussi complimenté, et Mr Collins voulut savoir laquelle de ses charmantes cousines était l'auteure de mets si délicatement préparés. Mais alors Mrs Bennet le corrigea vivement en lui assurant, avec un peu d'humeur, que leur position leur permettait d'avoir une cuisinière, et que ses filles n'avaient rien à faire à la cuisine... Mr Collins se confondit en excuses, et elle eut beau lui assurer, de l'air le plus radouci, qu'elle n'était pas offensée, il n'en continua pas moins, sur le même ton, pendant plus d'un quart d'heure, à lui demander pardon.

Chapitre 14

Pendant le dîner, Mr Bennet dit à peine deux mots, mais, lorsque les domestiques se furent retirés, il crut qu'il était temps de converser avec son hôte, et pour cela il choisit un sujet où il s'attendait à le voir briller, en disant qu'il avait bien de la chance d'avoir une telle protectrice. L'intérêt que lui portait lady Catherine de Bourgh paraissait très marqué. Mr Bennet ne pouvait mieux tomber : Mr Collins déploya toute son éloquence à faire l'éloge de sa bienfaitrice. Le sujet lui inspirait encore plus de solennité qu'à l'ordinaire, et ce fut d'un ton majestueux qu'il protesta n'avoir jamais vu de sa vie une telle conduite chez une personne d'un si haut rang. Il recevait quotidiennement des marques de l'affabilité et de la condescendance de lady Catherine. Elle avait daigné approuver les deux sermons qu'il avait eu l'honneur de prononcer en sa présence, elle l'avait deux fois invité à dîner avec elle à Rosings, et de temps en temps l'envoyait chercher pour être le quatrième joueur au whist.

- Bien des gens s'imaginent, poursuivit-il, que lady Catherine est fière, quant à moi je ne l'ai jamais trouvée ainsi... Elle me parle comme à tout le monde, avec tant de bonté! Elle me permet de voir mes voisins et me laisse quelquefois m'absenter de ma cure ; elle a même daigné m'engager à me marier, en me recommandant surtout d'épouser une femme comme il faut. J'ai eu l'avantage de la recevoir une fois dans mon humble demeure, et celui de la voir approuver tous les changements que j'y ai faits : elle a bien voulu elle-même m'en indiquer de nouveaux, quelques planches à placer dans les cabinets du premier étage...
 - Cette conduite est en vérité bien polie et bien attentive, affirma

Mrs Bennet. Je ne doute nullement que lady Catherine ne soit une femme accomplie, il serait souhaitable que toutes les grandes dames lui ressemblent. Demeure-t-elle près de vous, monsieur ?

- Le jardin dans lequel est situé mon humble presbytère n'est séparé que par une petite allée du parc de Rosings, noble séjour de Sa Seigneurie.
- Je crois vous avoir entendu dire qu'elle était veuve. A-t-elle des enfants ?
- Elle n'a qu'une fille unique, héritière de Rosings et d'une immense fortune.
- Ah! s'écria Mrs Bennet avec un profond soupir, bien des personnes ne sont pas si heureuses. Est-elle belle ?
- C'est la plus charmante femme qu'on puisse voir. Lady Catherine déclare elle-même que, pour ce qui est de la beauté, Miss de Bourgh dépasse de bien loin les plus belles personnes de son sexe, par cet air surtout qui annonce la haute qualité. Il est fâcheux que la faiblesse de sa constitution l'ait empêchée de cultiver tous les talents pour lesquels elle semble née, comme je le tiens de la dame qui a présidé à son éducation, et qui est encore auprès d'elle. Mais elle est parfaitement aimable et daigne souvent se faire conduire dans son phaéton jusqu'à la grille de mon humble demeure.
- A-t-elle été présentée à la cour ? Je ne me rappelle pas avoir vu son nom parmi celui des autres dames.
- Sa mauvaise santé l'empêche malheureusement de pouvoir séjourner à Londres, et, comme je l'ai dit moi-même à lady Catherine, prive la cour de son plus bel ornement. Sa Seigneurie a semblé apprécier cette pensée, et vous pouvez concevoir quel plaisir c'est pour moi de lui offrir ces petits compliments qui plaisent toujours aux dames. J'ai souvent fait observer à lady Catherine que sa charmante fille semblait être née pour devenir duchesse ; et que le rang le plus élevé prendrait d'elle un nouvel éclat. Voilà le langage qui plaît le plus à Sa Seigneurie, et l'hommage que je me fais un devoir de lui rendre.
- Vous avez raison, dit Mr Bennet. Il est heureux que vous possédiez le talent de flatter avec délicatesse. Ne serais-je pas indiscret en vous demandant si ces jolies phrases vous viennent naturellement ou si elles sont le fruit d'une préparation ?
- En général, j'obéis à l'impulsion du moment, mais, bien que parfois je m'amuse à faire ma petite réserve de ces paroles élégantes, applicables aux

circonstances, mon but est toujours de leur donner le charme de l'impromptu.

L'attente de Mr Bennet fut parfaitement comblée : son cousin était tel qu'il l'avait souhaité. Il l'écoutait donc avec la plus vive satisfaction, sans rien perdre de son sérieux, et n'en partageait le plaisir que par un regard adressé de temps en temps à Elizabeth.

À l'heure du thé, s'étant diverti à son aise du ridicule de son convive, il le ramena dans le salon et l'engagea à faire une lecture à ces dames. Mr Collins y consentit. On lui présenta un livre, mais, en le regardant, comme tout annonçait qu'il provenait d'un cabinet de lecture, il recula d'effroi et, en s'excusant, assura qu'il ne lisait jamais de romans. Kitty le regarda avec étonnement et Lydia poussa une exclamation. D'autres livres lui furent présentés. Après un long examen, il choisit enfin les *Sermons* de Fordyce. À peine eut-il ouvert le livre que Lydia bâillait déjà, et avant la troisième page elle l'interrompit :

— Savez-vous, maman, dit-elle, que mon oncle Philips parle de renvoyer Richard ? S'il le fait, le colonel Forster est décidé à le prendre. J'irai demain à Meryton pour savoir ce qu'il en est, et demander quand Mr Denny sera de retour de Londres.

Ses sœurs la firent taire, mais Mr Collins, fort blessé, ferma son livre et lança :

— J'ai souvent remarqué le peu de goût qu'ont les jeunes personnes pour les ouvrages sérieux, écrits cependant pour leur bien : cela m'étonne, je l'avoue. L'étude est la nourriture de l'âme, l'instruction est une si belle chose! Enfin, telle est la dépravation humaine, mais je ne veux pas importuner plus longtemps ma jeune cousine.

Alors, se tournant vers Mr Bennet, il lui proposa une partie de backgammon : celui-ci accepta et dit à son cousin qu'il avait bien fait de laisser ces demoiselles à leurs frivoles amusements. Mrs Bennet et ses filles lui demandèrent mille fois pardon de l'impolitesse de Lydia, en le conjurant de reprendre sa lecture, mais Mr Collins, après avoir assuré qu'il pardonnait de bon cœur à sa jeune cousine, s'approcha de la table de Mr Bennet et se mit au jeu.

Chapitre 15

Mr Collins n'était pas un homme sensé. L'éducation et l'habitude de vivre dans la haute société n'étaient pas parvenues à corriger les imperfections de la nature. Il avait passé la plus grande partie de sa vie sous la tutelle d'un père avare et ignorant, et il avait suivi ses études en se bornant aux cours de l'université, sans y faire de connaissances qui puissent contribuer à le former. La soumission dans laquelle son père l'avait tenu lui donna heureusement des manières très humbles, qui contrastaient désormais avec la vanité que lui inspiraient dans sa solitude le défaut de comparaison avec d'autres et le prompt avancement qu'il avait obtenu. Il avait eu le bonheur d'être recommandé à lady Catherine de Bourgh lors de la vacance de la cure de Hunsford, et le respect que lui inspirait le rang de cette dame, sa vénération pour elle, se mêlaient à l'idée favorable qu'il avait de son propre mérite ainsi que de son autorité comme ecclésiastique et comme chef de paroisse. Le tout donnait un étrange assemblage d'orgueil et de soumission, de suffisance et d'humilité.

Depuis qu'il était maître d'une belle maison et doté d'un revenu confortable, il voulait se marier, et ce motif entra pour beaucoup dans ses vues de réconciliation avec la famille Bennet. Il comptait épouser une des demoiselles, si toutefois il les trouvait aussi belles, aussi aimables, aussi parfaites qu'on le disait. C'était là le dédommagement qu'il comptait leur offrir, pour se faire pardonner d'hériter de la terre de leur père. Il crut n'en pouvoir proposer de plus convenable, et en cela il s'imaginait faire preuve de désintéressement et d'une générosité rare.

La vue de ses cousines ne changea rien à ses résolutions, mais la jolie

figure de Miss Bennet fixa entièrement ses idées sur le droit d'aînesse. Le premier soir, son choix fut fait, mais le lendemain amena quelque changement. Lors d'un tête-à-tête qu'il eut avec Mrs Bennet avant le déjeuner, la conversation commença par des détails sur son presbytère de Hunsford, puis l'amena naturellement à dire que son espoir était de trouver à Longbourn une compagne qui veuille en partager l'agrément. Au milieu de sourires d'encouragement et de complaisance, Mrs Bennet lui laissa entrevoir quelques obstacles à son choix. Pour ce qui était de ses autres filles, elle ne pouvait prendre sur elle de répondre avec certitude, elle ne savait rien de leurs engagements... Mais concernant sa fille aînée, elle se trouvait dans l'obligation de lui préciser qu'elle serait bientôt fiancée.

Mr Collins n'avait plus qu'à transporter son affection de Jane à Elizabeth, et l'affaire fut bientôt arrangée entre eux. Cette résolution s'opéra pendant que Mrs Bennet s'occupait du feu de la cheminée : il était naturel qu'Elizabeth, la deuxième en âge et en beauté, succède à Jane. Mrs Bennet exultait, certaine que deux de ses filles seraient bientôt mariées, et l'homme qu'elle avait tellement en horreur le jour précédent était maintenant au plus haut degré de ses bonnes grâces.

Le projet de Lydia d'aller à Meryton n'était pas oublié : toutes les sœurs, excepté Mary, consentaient à l'accompagner, et Mr Collins devait les escorter, à la demande de Mr Bennet qui trouva ce seul moyen pour s'en débarrasser et être enfin seul dans son cabinet. Mr Collins l'y avait suivi aussitôt après le déjeuner et s'y était établi, comme pour lire un des in-folio de la bibliothèque, mais bien plus occupé par la description détaillée qu'il faisait de sa maison et de son jardin de Hunsford. Ce genre de comportement excédait Mr Bennet, qui avait coutume de dire à Elizabeth qu'il trouvait dans son cabinet le repos alors qu'il ne rencontrait que folie et vanité dans les autres pièces de la maison. Il proposa donc à son cousin d'inviter ses filles, et ce de manière très pressante ; quant à Mr Collins, à qui la promenade convenait mieux que la lecture, il fut fort aise d'y aller et de fermer son gros livre.

En route, leur conversation se limita à de fades compliments de son côté et à des réponses polies de la part des jeunes femmes. Une fois à Meryton, le peu d'attention que prêtaient les deux plus jeunes à Mr Collins s'évanouit : leurs yeux cherchaient avec impatience les officiers, qui étaient leur unique préoccupation. Une mousseline d'un nouveau goût, le magasin de modes le

mieux assorti purent à peine les distraire un moment. Mais bientôt, un jeune homme à l'air distingué qu'elles voyaient pour la première fois attira leur attention ; il se promenait de l'autre côté de la rue avec un officier. Ce dernier n'était autre que ce Mr Denny dont Lydia avait parlé la veille ; il les reconnut aussitôt et, s'approchant d'elles, demanda la permission de leur présenter son ami Mr Wickham, qui venait d'arriver avec lui de Londres, et qui était sous-lieutenant dans le même régiment. C'était une circonstance fort heureuse, car il ne manquait au jeune homme qu'un uniforme pour être tout à fait charmant : il était grand, bien fait, doté d'une jolie figure et d'une allure agréable. Après les premiers compliments, il leur adressa la parole d'une manière aisée ; une conversation s'engagea, qui fut interrompue par des pas de chevaux, et l'on vit arriver Darcy et Bingley.

Ceux-ci, reconnaissant les demoiselles Bennet, descendirent et s'approchèrent d'elles. Bingley fut le seul à prendre la parole, et Miss Bennet fut le principal objet de la discussion. Il était, dit-il, en chemin pour se rendre à Longbourn et prendre de ses nouvelles. Mr Darcy appuya les dires de son ami, et ses yeux, qui semblaient éviter ceux d'Elizabeth, tombèrent tout à coup sur l'étranger. Elizabeth, qui les observait tous les deux, fut étonnée de l'effet que produisit cette rencontre. Ils changèrent de couleur : l'un pâlit alors que l'autre rougit. Après quelques instants d'hésitation, Mr Wickham porta la main à son chapeau, salut auquel Mr Darcy daigna à peine répondre. Qu'est-ce que cela pouvait signifier ? Il était impossible de le deviner, et plus encore de ne pas vouloir le savoir.

L'instant d'après, Mr Bingley, sans paraître avoir remarqué ce qui venait de se passer, prit congé d'elles et s'éloigna avec son ami.

Mr Denny et Mr Wickham accompagnèrent les demoiselles Bennet jusqu'à la porte de Mrs Philips, et firent une révérence. Lydia les pria d'entrer, et sa tante, ouvrant la fenêtre du parloir, reformula à haute voix cette invitation, mais en vain.

Mrs Philips était toujours fort aise de voir ses nièces ; les deux aînées surtout, absentes depuis quelques jours, furent reçues à merveille. Elle leur exprima sa surprise de leur prompt retour à Longbourn, qu'elle n'aurait même pas appris (car ce n'était pas leur voiture qui les avait reconduites) si Mr Jones, la rencontrant par hasard, ne lui avait dit qu'il n'envoyait plus de remèdes à Netherfield parce que les demoiselles Bennet étaient retournées chez elles.

Elle fut interrompue par Jane, qui lui présenta Mr Collins. Elle le reçut avec une politesse excessive, qu'il lui rendit avec mille pardons de s'être ainsi présenté sans la connaître – il espérait que sa conduite serait justifiée par sa parenté avec ces demoiselles, qui lui avaient fait la grâce de lui permettre de les accompagner. Cette profusion de civilités mit en extase Mrs Philips, mais son attention fut bientôt détournée par les remarques, les questions et les exclamations de ses nièces sur l'étranger qui les quittait. Elle ne put leur en dire que ce qu'elles savaient déjà : qu'il venait de Londres et qu'il était souslieutenant dans le régiment. Mrs Philips ajouta qu'elle était restée plus d'une heure à le regarder quand il se promenait dans la rue. Kitty et Lydia en auraient fait autant si Mr Wickham était reparu mais, par malheur, il ne passa sous les fenêtres que quelques officiers qui, comparés à l'étranger, n'étaient à présent que des hommes communs, insupportables et ennuyeux... Plusieurs d'entre eux devaient dîner le lendemain chez Mrs Philips, et elle promit à ses nièces que, si elles voulaient venir passer la soirée, son mari rendrait une visite à Mr Wickham dans le dessein de l'inviter. Cette proposition acceptée, leur tante assura qu'elle prendrait soin d'arranger une partie de loto, bien bruyante et bien agréable, après quoi viendrait un bon petit souper chaud. L'assurance de plaisirs aussi délicieux répandit la joie ; on se sépara de fort bonne humeur. Mr Collins, au moment du départ, voulut renouveler ses excuses mais on lui affirma, avec une politesse égale, qu'elles n'étaient nullement nécessaires.

Sur le chemin du retour, Elizabeth apprit à Jane ce qui s'était passé entre les deux messieurs. Jane, toute disposée qu'elle était à défendre celui qui aurait pu avoir tort, ou même les deux, si on les avait blâmés, ne sut trouver à cet incident nulle explication raisonnable.

Mr Collins, à son retour à Longbourn, enchanta Mrs Bennet par l'éloge pompeux qu'il fit de la politesse et des manières de Mrs Philips ; il assura que, excepté lady Catherine et sa fille, il ne connaissait pas de dame qui fût plus élégante. Elle l'avait reçu avec une honnêteté incomparable, et de plus avait daigné le comprendre dans ses invitations pour le lendemain, faveur d'autant plus distinguée qu'elle le connaissait à peine. Il pouvait attribuer une partie de ces civilités à leurs relations de famille, cependant il n'avait jamais rencontré auparavant de prévenances aussi flatteuses.

Chapitre 16

Les Bennet approuvant l'engagement de leurs filles avec leur tante, les scrupules qu'avait Mr Collins à quitter ses hôtes pour toute une soirée furent levés par les arguments de la compagnie entière. Aussitôt après le dîner, ses cinq cousines et lui se rendirent en voiture à Meryton. Les demoiselles eurent le plaisir, en arrivant dans le salon, d'apprendre que Mr Wickham avait accepté l'invitation de leur oncle, et qu'il était encore à table avec les autres convives. Après quelques commentaires sur cette heureuse nouvelle, tout le monde s'étant assis, Mr Collins eut le loisir d'observer et d'admirer tout ce qui l'entourait. Frappé par la grandeur de l'appartement et la beauté des meubles, il déclara qu'il croyait être dans un des boudoirs de Rosings. Cette exclamation ne fut d'abord pas appréciée de Mrs Philips mais, lorsqu'elle sut ce qu'était Rosings et à qui appartenait ce domaine, puis qu'elle eut écouté la description entière d'un des grands salons de lady Catherine et appris que le marbre seul de la cheminée valait huit cents livres, elle sentit toute la valeur du compliment, et se serait à peine formalisée de la même comparaison avec l'appartement de la gouvernante.

Mr Collins dépeignit longtemps à Mrs Philips toutes les magnificences du château de Rosings, non sans quelques digressions sur son humble demeure et les embellissements qu'on y faisait. Il s'occupa agréablement de la sorte en attendant les messieurs. Mrs Philips l'écoutait avec non moins de satisfaction ; son estime pour lui augmentait à chaque nouveau détail et elle se promit de tout rapporter à ses voisines. Quant aux demoiselles, qui ne pouvaient s'amuser autant des discours de leur cousin et qui n'avaient d'autre distraction que d'examiner les porcelaines qui étaient sur la cheminée,

l'attente leur sembla fort longue. Elle eut un terme enfin : les messieurs revinrent au salon et, lorsque Mr Wickham parut, Elizabeth se dit que l'admiration qu'il lui inspirait déjà n'était pas sans fondement.

Les officiers du régiment de *** étaient généralement de jeunes gens comme il faut et de bonne famille, et seuls les meilleurs d'entre eux étaient de l'assemblée ce soir-là. Néanmoins, Mr Wickham l'emportait nettement sur eux par son ton, ses manières et son allure, autant qu'eux-mêmes l'emportaient sur l'oncle Philips qui les suivait au salon, avec sa face joufflue et son haleine chargée de porto.

Mr Wickham fut l'heureux élu sur qui le regard de presque toutes les dames se fixa, et Elizabeth, l'heureuse femme auprès de laquelle il finit par s'asseoir. La manière agréable avec laquelle il entama avec elle la conversation, même s'ils ne parlaient que du temps qu'il faisait, lui fit sentir qu'un homme aimable sait rendre intéressant le sujet le plus ordinaire. De tels rivaux près des dames semblaient anéantir le pauvre Mr Collins. Les jeunes personnes l'oublièrent entièrement mais, de temps en temps, Mrs Philips l'écoutait encore avec plaisir, et par ses soins il fut abondamment servi en thé et en muffins.

Quand on se mit au jeu, il la paya de ses attentions en faisant le quatrième joueur au whist.

— Je connais mal ce jeu, avoua-t-il, mais je serai charmé de l'apprendre, car cela pourrait m'être utile dans mes fonctions…

Sans vouloir entendre toutes ses raisons, Mrs Philips lui sut gré de cette complaisance.

Mr Wickham, qui ne jouait pas au whist, fut joyeusement accueilli à l'autre table, entre Elizabeth et Lydia. Cette dernière, extrêmement bavarde, semblait vouloir l'occuper exclusivement, mais le loto, qu'elle aimait aussi beaucoup, accapara bientôt son attention. Mr Wickham eut donc le loisir de converser avec Elizabeth, qu'il trouva fort disposée à l'écouter. Toutefois, elle hésitait, n'espérant pas apprendre de lui ce qu'elle désirait le plus savoir, c'est-à-dire l'histoire de ses relations avec Mr Darcy. Elle n'osait entamer ce sujet quand la conversation, s'y portant d'elle-même, satisfit sa curiosité.

Mr Wickham, après s'être informé de la distance qui séparait Netherfield de Meryton, demanda d'un air inquiet si Mr Darcy y vivait depuis longtemps.

— Depuis un mois environ, dit Elizabeth.

Et, voulant continuer ce discours, elle ajouta :

- On dit qu'il a de grands biens dans le Derbyshire.
- Oui, dit Whickham, son domaine est extrêmement beau : dix mille livres de rente. Personne n'est mieux placé que moi pour en parler : j'ai depuis mon enfance des liens étroits avec cette famille.

Elizabeth ne put cacher son étonnement.

- Cette assertion a effectivement de quoi vous surprendre, mademoiselle, reprit Mr Wickham. Vous avez pu remarquer la froideur de notre rencontre d'hier. Connaissez-vous bien Mr Darcy ?
- Peu, et je ne désire pas mieux le connaître. J'ai passé quatre jours dans la même maison que lui et il ne m'a pas paru aimable.
- Je peux difficilement donner mon opinion à ce sujet, dit Wickham. Je l'ai connu trop longtemps et trop intimement pour être un juge impartial, mais je crois que votre opinion sur son compte étonnerait bien des gens. Peut-être ne le diriez-vous pas partout avec cette même franchise ; vous êtes ici chez des parents.
- En vérité, je ne dis rien ici que je ne puisse répéter dans toute autre maison, hormis Netherfield. Il n'est pas aimé dans le Herfordshire : son orgueil a blessé tout le monde et personne ne vous en parlera favorablement.
- Je ne peux prétendre être désolé de ce que vous m'apprenez, dit Wickham après un moment de silence. Il serait fort à désirer que chacun soit ainsi jugé selon son mérite, ce qui arrive rarement à Mr Darcy : le monde est aveuglé par son rang et sa fortune, subjugué par ses manières hautaines, et on le voit comme il veut être vu.
- Je ne le connais que peu, répliqua Elizabeth, mais assez néanmoins pour ne pas lui reconnaître un caractère aimable.

Wickham se contenta de secouer la tête puis, quelques instants après, dit :

- Savez-vous s'il doit rester longtemps dans le pays ?
- Je ne puis vous le dire, mais, lors de ma visite à Netherfield, il ne parlait pas encore de le quitter. J'espère que son séjour dans le Herfordshire ne changera rien à vos projets ?
- Oh non! Ce n'est pas à moi de fuir Mr Darcy. S'il craint de me rencontrer, qu'il s'éloigne d'ici. Nous ne sommes pas en bons termes, et j'éprouve toujours une certaine peine quand je le rencontre, mais je ne crains pas de dire les raisons qui me font l'éviter : un sentiment de chagrin et de regret en voyant ce qu'il est devenu. Son père, Miss Bennet, était un homme respectable, et le meilleur ami que j'aie jamais eu. Je ne puis voir Mr Darcy

sans être accablé de mille douloureux souvenirs : sa conduite envers moi a été indigne, cependant je lui aurais tout pardonné s'il n'avait pas trompé mes plus chères espérances et avili la mémoire de son père.

Elizabeth, trouvant ce sujet de plus en plus intéressant, redoublait d'attention à chaque mot, mais la matière lui parut trop délicate pour qu'elle puisse se permettre de poser des questions.

Mr Wickham passa alors à des choses plus indifférentes. Il parla de Meryton, du voisinage, des habitants, comme charmé de tout ce qu'il avait déjà vu. Il fit surtout l'éloge de la société, avec une galanterie naturelle, mais bien tournée.

- C'est la possibilité d'être souvent en société, et en très bonne société d'ailleurs, ajouta-t-il, qui m'a décidé à entrer dans le régiment de ***. Je sais que ce corps est fort bien composé. Mon ami Denny m'a séduit en me vantant leur garnison actuelle, et les attentions sans nombre qu'on a pour eux à Meryton. La société, je l'avoue, m'est nécessaire ; j'ai été trompé dans toutes mes espérances et mon cœur ne pourrait supporter la solitude. Il me faut être occupé par des distractions. L'état militaire n'est pas celui auquel je me destinais, les circonstances seules m'y ont poussé. Je devais me vouer à l'Église et j'avais été éduqué dans cette voie. Je serais maintenant en possession d'une très belle cure, s'il avait plu à l'homme dont nous parlions tout à l'heure.
 - Vraiment!
- Oui. Feu Mr Darcy me légua la meilleure des places dont il ait eu la nomination ; il était mon parrain et m'aimait tendrement. Je ne pourrai jamais rendre assez de justice à sa bonté. Il avait l'intention de fixer mon sort, et il croyait l'avoir fait, mais lorsque la cure est devenue vacante, elle fut donnée à un autre.
- Ciel! s'écria Elizabeth. Comment est-ce possible? Son testament ne vous donnait-il pas des droits? Pourquoi ne les faites-vous pas valoir?
- Un vice de forme dans les termes de la donation m'ôtait tout pouvoir de réclamation. Un homme d'honneur n'aurait pu douter des intentions de son père. Mr Darcy, pour sa part, les considéra comme une simple recommandation conditionnelle, et assura que j'avais, selon lui, perdu tous mes droits pour la réclamer du fait de ma prodigalité et de mon imprudence. Ce qu'il y a de certain, c'est que la cure vint à vaquer il y a deux ans, précisément alors que j'étais en âge d'être nommé, et qu'elle fut donnée à un

autre. Ce qui n'est pas moins sûr, c'est que je ne crois pas par ma conduite avoir mérité un tel affront. J'ai trop de franchise, je ne sais pas déguiser mes sentiments – j'ai peut-être fait preuve de trop de sincérité envers lui, voilà, je pense, tout mon crime. Le fait est que nos caractères diffèrent absolument ; en un mot, il me déteste.

- C'est une conduite indigne ! Il mériterait d'être publiquement démasqué.
- Un jour ou l'autre, il le sera, mais ce ne sera pas de mon fait. Je dois trop à son père pour le défier ou pour lui nuire.

De tels sentiments gagnèrent l'estime d'Elizabeth et ajoutaient aux agréments qu'elle lui trouvait déjà.

- Mais quelle est la raison, dit-elle, qui l'a porté à se conduire aussi mal envers vous ?
- La haine qu'il me porte, et que je ne puis attribuer qu'à la jalousie. Si feu Mr Darcy m'avait moins aimé, son fils ne m'aurait vu qu'avec indifférence, mais l'intérêt particulier que son père me témoignait l'a aigri dès la jeunesse. Son caractère ne pouvait supporter l'espèce de rivalité qui existait entre nous deux, et encore moins les légères préférences qu'on m'accordait quelquefois.
- Je ne pensais pas que Mr Darcy soit d'une telle méchanceté. Je ne l'apprécie guère, mais j'étais loin de le juger aussi sévèrement qu'il le mérite... Je croyais qu'il se contentait de mépriser ses semblables, sans le soupçonner d'être capable de tant d'injustice et d'inhumanité, et surtout d'une si basse vengeance.

Après quelques instants de réflexion, elle reprit :

- Je me rappelle une chose dont il s'est vanté à Netherfield, un jour. Il disait que son ressentiment était implacable, qu'il ne pardonnait jamais. Ses résolutions doivent être terribles.
- Ce n'est pas à moi qu'il appartient d'en décider, affirma-t-il. Je crains de ne pas être impartial.

Ces mots plongèrent Elizabeth dans de nouvelles réflexions, et tout à coup elle s'écria :

— Traiter ainsi le filleul, l'ami, le favori de son père!

Elle aurait volontiers ajouté : « Et un jeune homme aussi aimable que vous, dont l'air seul annonce le caractère ! » Mais elle se contenta de dire :

— Vous qui sans doute étiez le compagnon de son enfance, à qui il était

intimement lié!

- Nous sommes nés dans la même paroisse, sous le même toit ; nous avons passé nos premières années ensemble, à partager les mêmes plaisirs, à être l'objet des mêmes soins paternels. Mon père débuta dans la carrière où monsieur votre oncle semble avoir acquis tant de réputation, mais bientôt il y renonça pour se rendre utile à feu Mr Darcy et devenir l'intendant du domaine de Pemberley. Mr Darcy avait pour lui la plus haute estime et le considérait comme son meilleur conseiller, son plus proche ami. Il a souvent avoué que son zèle désintéressé lui avait rendu les services les plus essentiels, et quand, à la mort de mon père, Mr Darcy promit de s'occuper de moi, je suis persuadé qu'en cela il agissait autant par reconnaissance envers lui que par attachement pour moi.
- Incroyable ! s'écria Elizabeth. Je suis étonnée que l'orgueil même de Mr Darcy ne l'ait pas porté à se montrer plus juste envers vous, à défaut de meilleures raisons. Je le croyais trop fier pour être d'aussi mauvaise foi.
- J'en suis moi-même quelquefois surpris, rétorqua Wickham, car l'orgueil est la base de toutes ses actions, voire son meilleur conseil. Sa fierté lui a parfois tenu lieu de vertu, mais un sentiment encore plus impérieux a influencé sa conduite à mon égard.
 - Un orgueil si démesuré a-t-il jamais pu le porter au bien ?
- Oui, il l'a souvent porté à être généreux, à se montrer hospitalier, à aider ses fermiers et à secourir les pauvres. C'est l'effet d'une vanité familiale, car il est très fier de son père et craint par-dessus tout de déshonorer le nom de sa famille, de perdre en popularité ou de voir diminuer l'influence de Pemberley. En tant que frère également, il se montre orgueilleux, même s'il nourrit une réelle affection pour sa sœur ; il est pour elle un tuteur soigneux et zélé, et vous entendrez généralement parler de lui comme du meilleur et du plus attentif des frères.
 - Et Miss Darcy?
- Je voudrais pouvoir dire qu'elle est aimable, il m'est toujours pénible de mal parler d'un membre de cette famille. Mais malheureusement, elle ne ressemble que trop à son frère et elle est à présent d'une arrogance intolérable. Enfant, elle était bonne et gentille, elle m'aimait beaucoup et je passais des heures à jouer avec elle. Maintenant, il ne m'en reste que le souvenir. Elle a quinze ou seize ans, elle est d'une grande beauté et on la dit fort instruite. Depuis la mort de son père, elle vit à Londres, avec une dame

chargée de présider à son éducation.

Après avoir essayé plus d'une fois de changer de sujet, Elizabeth ne put s'empêcher d'y revenir, et elle dit :

- Je m'étonne que Mr Darcy soit si étroitement lié avec Mr Bingley. Lui qui semble être la bonté même, comment peut-il être ami d'un tel homme ? Connaissez-vous Mr Bingley ?
 - Pas du tout.
- C'est un homme fort aimable. Sans doute ne connaît-il pas le vrai caractère de Mr Darcy ?
- C'est possible. Mais Mr Darcy sait plaire quand il le veut : il ne manque pas d'esprit et possède l'art de rendre une conversation intéressante. Sa conduite envers ses égaux est bien différente de celle qu'il tient avec les moins fortunés. Son orgueil ne le quitte pas, mais avec les gens riches, il est juste, sincère, honorable et peut-être même, en tenant compte de sa fortune, pourrait-on le trouver aimable.

La partie de whist étant terminée, les joueurs s'assemblèrent autour de l'autre table, et Mr Collins vint se placer entre Elizabeth et Mrs Philips. Celle-ci lui demanda comment s'était déroulé son jeu. Il avait perdu tous les points mais, lorsque Mrs Philips voulut lui en témoigner ses regrets, il l'interrompit et lui assura d'un air grave que sa perte n'était pas de la moindre importance, qu'il considérait l'argent comme une bagatelle et la suppliait de ne pas s'en affliger.

— Je sais bien, madame, ajouta-t-il, que lorsqu'on s'installe à une table de jeu, on prend un risque, et heureusement cinq shillings ne sont pas grand-chose pour moi. Il y a certainement bien des gens qui ne pourraient pas en dire autant, mais, grâce aux bontés de lady Catherine de Bourgh, je me trouve au-dessus de tout cela.

Ce discours attira l'attention de Mr Wickham, qui regarda quelques instants Mr Collins. Puis il demanda d'une voix basse à Elizabeth si son cousin connaissait intimement la famille de Bourgh.

- Lady Catherine de Bourgh, répondit-elle, lui a depuis peu donné une cure assez considérable. Je ne sais trop par qui Mr Collins lui fut présenté, mais il y a assurément peu de temps qu'il la connaît.
- Vous savez sans doute que lady Catherine de Bourgh et lady Anne Darcy étaient sœurs, et que, par conséquent, elle est la tante de Mr Darcy.
 - Non, en vérité, je l'ignorais. Je ne connais pas la famille de lady

Catherine, et je ne savais même pas qu'elle existait il y a deux jours.

— Sa fille, Miss de Bourgh, sera très riche, et on la croit destinée à Mr Darcy.

Cette nouvelle fit sourire Elizabeth en rappelant Miss Bingley à son souvenir. Toutes les attentions qu'elle avait pour Mr Darcy, les éloges qu'elle lui prodiguait, l'affection qu'elle avait pour sa sœur, tout cela était donc en pure perte s'il était déjà promis à une autre!

- Mr Collins, dit-elle, a une très haute opinion de lady Catherine et de sa fille, mais, à sa façon d'en parler, je pense que la reconnaissance l'aveugle. Malgré toute la protection qu'elle lui accorde, je pense que c'est une femme vaine et très arrogante.
- Je pense comme vous, reprit Wickham. Cela fait des années que je ne l'ai pas vue, néanmoins je me rappelle fort bien n'avoir jamais aimé ses manières hautes et impérieuses. Dans le monde, en général, on la tient pour une femme intelligente, d'un jugement remarquable, mais je soupçonne qu'elle doit une bonne partie de cette réputation à son rang et à sa fortune, et le reste à l'orgueil de son neveu, qui n'entend pas qu'un de ses proches soit considéré comme étant d'un esprit médiocre.

Elizabeth partagea son avis, et ils continuèrent à causer avec un plaisir partagé jusqu'à l'heure du souper, qui, mettant fin aux parties encore en cours, obligea Mr Wickham à accorder également son attention aux autres dames. Les bruyants soupers de Mrs Philips ne laissaient guère de place à la conversation, mais les manières de Mr Wickham suffisaient pour charmer tout le monde : tout ce qu'il disait était bien dit, tout ce qu'il faisait était fait avec grâce. Elizabeth s'en retourna à Longbourn charmée par Mr Wickham; en chemin, elle ne put penser qu'à lui et à ce qu'il lui avait dit. Elle se garda bien d'en parler, et Lydia et Mr Collins ne lui en laissèrent de toute façon pas le temps. Lydia comptait tout haut ses pertes et ses gains, non sans détailler minutieusement le déroulement des parties qu'elle avait jouées. Mr Collins, après avoir fait le récit des attentions que Mr et Mrs Philips lui avaient portées, décrivit tous les plats du souper, tantôt demandant à ses cousines mille pardons s'il les gênait, tantôt leur assurant qu'il ne pensait plus du tout à ses pertes au whist. Il entamait de nouveaux discours non moins intéressants quand la voiture s'arrêta à Longbourn.



Elizabeth, le jour suivant, raconta à Jane la conversation qu'elle avait eue avec Mr Wickham. Sa sœur l'écouta avec autant de chagrin que de surprise, ne pouvant croire Mr Darcy si peu digne de l'amitié de Mr Bingley, mais comment mettre en doute la sincérité d'un jeune homme aussi aimable que Mr Wickham? L'idée seule qu'il puisse avoir été traité avec dureté éveillait son plus vif intérêt pour lui. Elle crut donc n'avoir d'autre parti à prendre que de penser du bien de tous les deux, de les défendre l'un et l'autre, et d'attribuer à quelque erreur, ou au seul hasard, ce qu'elle ne pouvait expliquer autrement.

- Il vaut mieux penser, dit-elle, qu'on les a trompés tous deux. Par quels moyens ? C'est ce que nous ne pouvons savoir. Des personnes intéressées auront, par de faux rapports, cherché à les désunir. Peut-être n'ont-ils ni l'un ni l'autre de torts réels.
- C'est bien vrai, mais, ma chère Jane, qu'as-tu maintenant à dire en faveur de ces personnes intéressées qui se seraient mêlées de cette affaire ? Trouve-leur une excuse à elles aussi, ou nous serons obligées de penser du mal de quelqu'un.
- Ris tant qu'il te plaira, tu ne changeras jamais mes idées là-dessus. Imagine, ma chère Lizzy, à quel point Mr Darcy serait coupable de traiter ainsi le protégé de son père. Cela est impossible, personne n'est dépourvu de sensibilité et d'honneur au point de mépriser les dernières volontés d'un père. Et ses plus proches amis seraient-ils à ce point aveuglés sur son compte ? Oh non!
 - Je crois plus volontiers que Mr Bingley est dans l'erreur, reprit

Elizabeth. Je ne peux concevoir que Mr Wickham ait inventé ce qu'il m'a dit hier soir. Il a cité les faits, nommé les personnes... Si tout cela est faux, que l'autre le démente. D'ailleurs, la vérité brillait dans ses yeux !

- La question est difficile à trancher, en effet. On ne sait ce qu'il faut en penser.
 - Je te demande pardon : on sait parfaitement ce qu'il faut en penser.

Tout cela néanmoins ne persuadait pas Jane. Celle-ci pensa donc que si Mr Darcy méritait si peu l'amitié de Mr Bingley, celui-ci aurait bien à souffrir quand il connaîtrait son erreur.

Elles furent alors rappelées du verger, où elles avaient eu cette conversation, par l'arrivée de plusieurs des personnes dont elles avaient parlé. Mr Bingley et ses sœurs venaient les inviter au bal tant attendu, et enfin fixé pour le mardi suivant. Les dames de Netherfield étaient charmées d'embrasser leur chère amie. Il y avait mille ans qu'elles ne s'étaient vues. Elles demandèrent plusieurs fois à Jane comment elle avait passé le temps depuis leur séparation et accordèrent peu d'attention au reste de la famille, évitant avec soin Mrs Bennet, parlant peu à Elizabeth, et pas du tout aux autres. Leur visite fut de courte durée ; elles se levèrent avec une vivacité qui parut surprendre leur frère et se retirèrent à la hâte, comme pour échapper aux civilités de Mrs Bennet.

Rien ne pouvait être plus agréable aux dames Bennet que l'idée d'un bal à Netherfield : la mère se plut à penser que cette fête était donnée pour sa fille aînée, et elle fut flattée de recevoir l'invitation de Mr Bingley lui-même et non par un courrier. Jane se figurait qu'elle passerait une soirée charmante en compagnie de ses deux amies et de leur frère. Elizabeth pensait avec plaisir qu'elle danserait beaucoup avec Mr Wickham, et qu'elle verrait la confirmation de tout ce qu'il lui avait confié dans les regards et la conduite de Mr Darcy. Les projets d'amusement de Catherine et de Lydia ne dépendaient pas ainsi d'une seule personne ni d'un événement particulier : même si elles espéraient bien danser elles aussi avec Mr Wickham, elles ne voulaient nullement s'en tenir à lui seul, et puis un bal restait un bal... Mary elle-même assura à sa famille qu'elle n'avait aucune répugnance à s'y rendre.

— Mes matinées me sont précieuses, dit-elle, je les consacre entièrement à l'étude, mais le soir, je veux bien sacrifier aux convenances... La société a sur nous des droits imprescriptibles, et je me range tout à fait à l'opinion de ceux qui tiennent qu'une distraction est nécessaire à l'esprit.

Il était rare qu'Elizabeth parle sans nécessité à Mr Collins, mais, la nouvelle du bal l'ayant rendue encore plus gaie que de coutume, elle eut la fantaisie de lui demander, puisqu'il avait accepté l'invitation de Mr Bingley, s'il était bien convenable qu'il prenne part aux divertissements de la soirée. Par sa réponse, elle apprit non sans surprise que, loin d'avoir le moindre scrupule à cet égard, il ne craignait même pas, en se hasardant à danser, d'être réprimandé par l'archevêque lui-même ou par lady Catherine.

— Je ne pense pas, dit-il, qu'un bal donné par un homme de distinction à des gens respectables puisse avoir de mauvais côtés. Je suis même si loin d'avoir une objection contre la danse que j'espère bien, dans le courant de la soirée, être honoré de la main de chacune de mes belles cousines, et je prends cette occasion de solliciter la vôtre, Miss Elizabeth, au moins pour les deux premières danses. Je me flatte que ma cousine Jane attribuera la préférence que je vous accorde à un motif juste et raisonnable, et non à un manque d'égards.

Elizabeth ne fut pas peu déconcertée : elle qui se voyait déjà danser avec Wickham ces deux mêmes danses, devoir le faire avec Mr Collins! Quel cruel contretemps! Il lui fallut s'y résoudre : elle se vit obligée, aux dépens peut-être du bonheur de Mr Wickham, d'accepter cette invitation, d'aussi bonne grâce qu'il lui fut possible. La galanterie de son cousin la contraria d'autant plus que cette invitation laissait entrevoir qu'il ne s'en tiendrait pas là. Elle comprit alors qu'elle était l'heureuse femme choisie parmi ses sœurs pour devenir la maîtresse du presbytère de Hunsford, et faire le quatrième joueur au whist de lady Catherine. Cette idée ne tarda pas à se muer en conviction, quand elle remarqua les nouvelles attentions qu'il lui portait, et la peine qu'il se donnait avec plus ou moins de succès pour lui dire des choses charmantes sur son esprit et sa vivacité. Elle était plus étonnée que ravie de cet effet de ses charmes, et sa mère ne tarda pas à lui faire comprendre que la perspective de ce mariage lui était fort agréable. Elizabeth choisit de ne pas répondre, consciente que cela n'aurait pu se terminer que par une dispute avec sa mère. D'ailleurs, peut-être Mr Collins n'était-il pas encore décidé à lui demander sa main, auquel cas il était inutile de se chagriner d'avance à ce sujet.

Si l'attente du bal n'avait pas fourni aux deux plus jeunes sœurs ample matière à conversation, elles auraient été à plaindre, car, depuis le jour de l'invitation jusqu'à celui du bal, il ne cessa de pleuvoir. Elles ne purent aller

une seule fois à Meryton. Il fallut se passer de tante, d'officiers et de nouvelles, ce qui était pour elles une chose bien extraordinaire. Il fallut même faire acheter, sans les voir, les ornements de souliers pour le bal. Elizabeth elle-même aurait pu être contrariée par un temps qui différait l'avancement de sa relation avec Mr Wickham, et il ne fallait rien de moins à Kitty et à Lydia que la certitude de danser le mardi suivant pour leur faire supporter les quatre jours qui devaient s'écouler d'ici là.

Chapitre 18

L'idée que Mr Wickham puisse ne pas être au bal n'avait pas effleuré l'esprit d'Elizabeth jusqu'au moment où elle entra dans le salon de Netherfield et le chercha en vain parmi les officiers. Le doute n'avait jamais terni l'espoir de l'y rencontrer. Elle avait apporté à sa toilette un soin tout particulier et s'était préparée gaiement à achever la conquête du cœur de Mr Wickham, persuadée qu'avant la fin de la soirée cela serait chose faite. Bientôt naquit l'affreux soupçon que les Bingley, par complaisance pour Darcy, l'avaient volontairement oublié dans leurs invitations aux officiers, ce qui n'était pas tout à fait le cas. La véritable raison de son absence fut expliquée à Lydia par Mr Denny : des affaires avaient obligé Mr Wickham à partir la veille pour Londres, et il n'était pas encore revenu.

— Je ne crois pas cependant, ajouta Mr Denny avec un sourire entendu, que ses affaires l'auraient déterminé à nous quitter si tôt s'il n'avait désiré éviter quelqu'un qui se trouve ici.

Cette dernière phrase, obscure pour Lydia, fut parfaitement limpide pour Elizabeth, qui n'en persista pas moins à rendre Darcy responsable de l'absence de Wickham. Son indignation contre lui fut portée à un tel point par cette contrariété inattendue qu'elle put à peine répondre avec la politesse convenable lorsqu'il s'approcha d'elle peu de temps après pour lui faire les compliments d'usage. Toute indulgence, toute attention portée à Darcy lui paraissait une injure faite à Wickham; décidée à ne pas lier conversation avec lui, elle le quitta brusquement, de si mauvaise humeur qu'elle ne put s'en cacher, même en parlant à Bingley dont l'aveugle partialité l'impatientait.

Mais la mauvaise humeur était étrangère au caractère d'Elizabeth, et même si toutes ses espérances de réjouissances pour cette soirée étaient anéanties, elle ne s'en affligea pas longtemps. Après avoir raconté ses malheurs à Charlotte Lucas, qu'elle n'avait pas vue depuis une semaine, elle fut bientôt capable de changer de sujet et de lui raconter les bizarreries de son cousin, et même de les lui montrer. Les deux premières danses, cependant, furent pour elle un nouveau supplice : Mr Collins, gauche et cérémonieux, demandait pardon au lieu de faire attention, manquait les figures sans même le savoir et lui fit éprouver tout l'ennui que peut causer un mauvais cavalier. S'en voir délivrée fut pour elle un bienheureux moment.

Après cela, dansant avec un officier, elle eut le plaisir de parler de Wickham, et d'apprendre qu'il était apprécié de tous. Revenue près de Charlotte, elles causaient ensemble lorsque Mr Darcy vint demander Elizabeth pour la prochaine danse. Elle s'y attendait si peu qu'elle accepta sans y songer, et à peine l'eut-il quittée qu'elle se mit à déplorer son peu de présence d'esprit. Charlotte tâcha de la consoler :

- Je suis persuadée, dit-elle, que vous le trouverez fort aimable.
- Le ciel m'en préserve ! J'en serais au désespoir. Peut-on trouver aimable un homme qu'on veut détester ? Ne me souhaitez pas pareil tourment.

La musique recommençant, Mr Darcy vint réclamer sa main, et Charlotte exhorta tout bas à son amie de ne pas commettre de sottise, et de prendre garde que son penchant pour Mr Wickham ne lui fasse de tort aux yeux d'un homme dix fois plus important que lui.

Sans répondre, Elizabeth prit place parmi les danseuses qui, la voyant honorée d'avoir Mr Darcy pour cavalier, la regardaient avec un étonnement au moins égal à celui qu'elle éprouvait elle-même. Ils restèrent quelque temps sans s'adresser la parole : elle s'imagina que leur silence devait durer autant que les deux danses à venir, et était résolue à ne pas le rompre. Mais tout à coup, l'idée lui vint que la meilleure manière de contrarier son cavalier serait de l'obliger à parler ; elle lui fit donc quelques observations sur la danse, il répondit en quelques mots, et peu de temps après elle lui parla de nouveau.

— Maintenant, Mr Darcy, dit-elle, c'est à votre tour de faire la conversation. J'ai fait mes remarques sur la danse, j'attends les vôtres sur la grandeur du salon et le nombre de danseurs.

Il sourit et assura qu'il se ferait un plaisir de dire tout ce qu'elle voudrait.

- Très bien, cette réponse me suffit pour le moment. Tout à l'heure, peut-être, j'observerai que les bals de société sont plus agréables que les bals publics, mais maintenant nous pouvons demeurer silencieux.
 - C'est donc par devoir que vous parlez en dansant ?
- Quelquefois. Il faut bien avouer quelque chose : ce serait bien singulier de se taire pendant une demi-heure. Mais il est sûr que pour l'agrément de certains, la conversation devrait s'arranger de manière qu'on n'ait pas grand-chose à dire.
- Suivez-vous votre propre inclination, ou croyez-vous vous conformer à la mienne ?
- À la fois la vôtre et la mienne, reprit vivement Elizabeth, car j'ai toujours constaté une grande similitude entre nos humeurs. Nous sommes tous deux taciturnes et peu sociables, ne prenant la parole que lorsque nous pensons pouvoir faire une remarque digne d'étonner toute l'assemblée, et d'être transmise à la postérité avec l'éclat d'une maxime.
- Ceci ne dépeint nullement votre caractère, dit-il, et je ne saurais dire en quoi cela s'approche du mien. Vous vous imaginez sans doute en avoir tracé un portrait bien fidèle.
 - Je ne puis juger mon propre ouvrage.

À cela, il n'y eut pas de réponse de Darcy, et le silence dura jusqu'à la prochaine figure de danse. Puis il lui demanda si ses sœurs et elle allaient souvent à Meryton; elle répondit affirmativement et, ne pouvant résister à la tentation, elle ajouta :

— Quand vous nous y avez rencontrées l'autre jour, nous venions de faire une nouvelle connaissance.

L'effet fut prompt : une expression de dédain apparut sur son visage, mais il garda le silence et Elizabeth, tout en se reprochant sa propre faiblesse, ne put poursuivre son discours. À la fin pourtant, il dit d'un air contraint :

- Mr Wickham a d'agréables manières qui lui permettent de se faire des amis, mais qu'il réussisse également à les conserver est une chose moins sûre.
- Il a eu le malheur de perdre votre amitié, reprit avec emphase Elizabeth, et cela d'une telle manière qu'il en souffrira toute sa vie.

Darcy se taisait et semblait vouloir détourner la conversation. À ce moment-là, sir William Lucas, voulant traverser le groupe de danseurs pour se rendre à l'autre bout du salon, passa non loin d'eux. Il s'arrêta en

apercevant Mr Darcy, le salua profondément et lui dit :

— En vérité, monsieur, vous dansez à ravir. On ne se lasse pas de vous admirer et l'on voit bien que vous ne sauriez être qu'un homme de la meilleure société. Permettez-moi cependant de vous dire que la façon de danser de mademoiselle ne fait aucun tort à la vôtre : j'espère avoir souvent le plaisir de vous voir figurer ensemble, surtout quand aura lieu un heureux événement, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil à Jane et à Bingley. Ma chère Miss Eliza, combien il y aura de félicitations! N'est-ce pas, Mr Darcy? Mais je vois, monsieur, que je vous interromps, vous m'en voulez de vous priver d'une conversation enchanteresse avec mademoiselle, dont les beaux yeux semblent me faire le même reproche.

Darcy écouta à peine la fin du discours de sir William, mais l'une des remarques de celui-ci sembla lui faire une vive impression. D'un air inquiet, il regarda Jane et Bingley qui dansaient alors ensemble. Toutefois, il reporta rapidement son attention sur Elizabeth et lui demanda :

- De quoi parlions-nous ? L'intervention de sir William m'a distrait.
- Je crois que nous ne disions rien : sir William n'aurait pas pu interrompre ici deux personnes qui aient moins à se dire. Nous avons essayé de converser sur différents sujets, mais sans succès, et de quoi nous pourrions nous entretenir maintenant, c'est en vérité ce que j'ignore.
 - De quoi ? dit-il. De livres, si vous le voulez.
- De livres! Non, je suis certaine que nous n'apprécions pas les mêmes lectures, ou du moins que nous ne partageons pas les mêmes sentiments à leur sujet.
- Je suis fâché que vous le pensiez, mais, si ce que vous dites est vrai, nous pourrons toujours comparer nos opinions.
- Non, je ne saurais parler de livres à un bal ; j'ai l'esprit à tout autre chose.
- Dans ces assemblées, dit Darcy, ne vous préoccupez-vous donc que de l'instant présent ?
 - Oui, toujours, lui répondit-elle, sans trop savoir ce qu'elle disait.

En effet, elle pensait à tout autre chose, et l'instant d'après elle le prouva en s'écriant :

— Il me semble, Mr Darcy, vous avoir entendu dire un jour que vous ne pardonniez presque jamais, et que votre ressentiment était implacable. Vous ne devez certainement pas lui laisser libre cours sans raison.

- En effet, dit-il d'une voix ferme.
- Et d'injustes préjugés ne vous aveuglent-ils jamais ?
- Je me flatte que non.
- Il est essentiel, pour qui ne change guère d'opinion, d'être de la plus grande prudence dans ses jugements.
 - Pourrais-je vous demander à quoi tendent ces questions ?
- Au seul désir de connaître votre caractère, répondit-elle, s'efforçant de reprendre un air gai. Je cherche à mieux vous comprendre.
 - Eh bien! Y réussissez-vous?
- Je ne puis l'affirmer. J'entends à votre sujet des opinions si contradictoires que je ne sais à quoi m'en tenir.
- Il m'est aisé d'imaginer, mademoiselle, que les discours sur mon sujet varient beaucoup, répondit-il d'un ton sérieux. Je souhaiterais que vous ne cherchiez pas à esquisser mon portrait en ce moment. Le tableau ne serait flatteur ni pour vous ni pour moi.
- Mais si je ne le fais pas maintenant, je n'en aurai peut-être plus l'occasion.
- En aucun cas je ne voudrais vous priver du moindre plaisir, reprit-il d'un ton froid.

Elle ne parla plus. La danse s'acheva et ils se quittèrent en silence, tous deux mécontents, mais pas de la même façon, car le sentiment vif qu'éprouvait déjà Darcy pour elle le força à lui pardonner et à diriger sa colère vers une autre personne.

À peine furent-ils séparés que Miss Bingley s'approcha d'Elizabeth et, d'un air poliment dédaigneux, lui déclara :

— Ah! Miss Eliza, j'apprends que George Wickham a su vous plaire. Votre sœur vient de me poser cent questions à son sujet, et je vois aussi que, parmi tout ce qu'il a pu vous dire, il a oublié de mentionner qu'il était le fils du vieux Wickham, l'intendant de feu Mr Darcy. En tant qu'amie, je me dois de vous avertir de ne rien croire des belles paroles de ce jeune homme ; ses rapports sur Mr Darcy sont faux. Mr Darcy, loin de lui nuire, l'a comblé de bienfaits et n'a reçu de lui que des marques d'ingratitude. Je ne connais pas les détails de leurs affaires, mais je sais que tous les torts sont du côté de Wickham, que Mr Darcy ne veut plus le voir et même n'en entend parler qu'avec chagrin. Mon frère, par civilité, s'est vu obligé d'inviter Wickham avec les autres officiers, mais il a été fort soulagé d'apprendre qu'il avait eu

le bon goût de s'absenter. Sa venue dans le Hertfordshire est de la dernière insolence ; cela m'a beaucoup étonnée. Je vous plains, mademoiselle, d'apprendre les défauts d'une personne qui paraît si vivement vous intéresser mais, à dire vrai, au vu de sa naissance, à quoi pouvait-on s'attendre ?

- Ses défauts et sa naissance, selon vous, semblent indissociables, rétorqua avec humeur Elizabeth. Vous ne l'avez encore accusé que d'être le fils de l'intendant de Mr Darcy, et je puis vous assurer qu'il me l'avait luimême appris.
- Je ne l'aurais pas cru, répliqua Miss Bingley d'un ton moqueur. Je vous présente mes excuses, mes intentions étaient purement amicales.

Insolente créature ! se dit Elizabeth. Vous vous trompez si vous croyez m'influencer par de si pitoyables attaques, je ne vois dans vos discours que votre ignorance et la méchanceté de Mr Darcy. Elle alla alors trouver sa sœur aînée qui avait entrepris de questionner Bingley à ce même sujet. Jane la reçut en souriant ; tous ses traits exprimaient le bonheur et disaient assez combien elle était satisfaite de la soirée. Un seul regard lui suffit pour faire connaître ses sentiments à Elizabeth qui, oubliant aussitôt sa sollicitude pour Wickham et son propre ressentiment, ne vit plus que les espérances de sa sœur adorée.

- Je veux savoir, dit-elle d'un air non moins joyeux que celui de Jane, ce que tu as appris concernant Mr Wickham. Mais un sujet plus intéressant t'a peut-être fait oublier ta promesse ; s'il en est ainsi, je te pardonne de grand cœur.
- Non, répondit Jane, j'ai tenu ma parole, mais je n'ai rien de satisfaisant à te dire. Mr Bingley ne sait qu'une partie de cette histoire, et il ignore les circonstances qui ont offensé Mr Darcy. Toutefois, il répond de la droiture et de la sincérité de son ami. Il est convaincu que Mr Darcy a fait pour Mr Wickham beaucoup plus que celui-ci ne le mérite, et je suis fâchée d'avouer que, d'après son récit et celui de sa sœur, Mr Wickham n'a pas l'air d'être un homme respectable. Je crains qu'il n'ait mérité de perdre l'estime de Mr Darcy.
 - Mr Bingley le connaît-il personnellement ?
 - Non, il ne l'avait jamais vu avant l'autre jour à Meryton.
- Ces détails lui ont donc été transmis par Mr Darcy, cela se comprend. Mais que dit-il de la cure ?
 - Il n'a que des idées vagues sur cette affaire, bien que Mr Darcy lui en

ait souvent parlé. Il pense néanmoins que la cure ne fut laissée que conditionnellement à Mr Wickham.

— Je n'ai nul doute sur la sincérité de Mr Bingley, dit vivement Elizabeth. Permets-moi cependant de ne pas me laisser convaincre si facilement. Je suis persuadée que Mr Bingley a fort bien défendu son ami mais, comme le peu qu'il connaît de cette affaire ne lui a été dit que par ce même ami, je me hasarderai encore à garder sur ces deux messieurs l'opinion que j'en avais déjà.

Elles passèrent alors à des sujets plus intéressants pour toutes deux, et sur lesquels leurs sentiments ne différaient pas. Jane lui parla avec émotion de toutes les attentions de Mr Bingley et Elizabeth, ravie de son bonheur, l'encouragea dans ses espérances. Bingley les rejoignit à ce moment-là, et Elizabeth se retira près de Miss Lucas, qui lui demanda si son dernier cavalier s'était montré aimable. À peine lui avait-elle répondu que Mr Collins s'avança vers elle d'un air empressé et lui dit qu'il venait de faire une découverte de la plus haute importance.

- Par un singulier hasard, j'apprends à l'instant qu'un proche parent de ma noble patronne honore cette assemblée de sa présence. Je viens même de l'entendre parler de sa belle cousine, Miss de Bourgh. Il y a vraiment dans ce monde des choses bien extraordinaires : qui aurait pu se douter que je rencontrerais ici le neveu de lady Catherine ? Je suis heureux d'avoir fait cette découverte à temps pour pouvoir présenter mes respects à ce monsieur, et j'espère qu'il me pardonnera de ne pas l'avoir salué plus tôt. Mon entière ignorance de ses liens avec la famille de Bourgh doit me servir d'excuse.
 - Vous n'allez pas vous présenter vous-même à Mr Darcy ?
- Bien sûr que si. Je pourrai l'informer que cette noble dame se portait bien la dernière fois que je l'ai vue.

Elizabeth s'efforça de le faire renoncer à cette résolution, lui assurant que, de la part d'un homme qui n'avait pas encore été présenté, cette démarche passerait plus, aux yeux de Mr Darcy, pour une familiarité déplacée que pour un hommage à sa tante. Après tout, il n'était nullement nécessaire qu'ils fassent connaissance et, de toute manière, Mr Darcy par son rang se trouvait obligé de faire le premier pas.

Mr Collins l'écouta d'un air fort tranquille, et dès qu'elle eut cessé de parler, lui dit :

— Soyez assurée, mon aimable cousine, que j'ai une haute opinion de

votre jugement pour ce qui concerne les choses à portée de votre esprit. Toutefois, permettez-moi de vous faire observer que mon état m'élève au rang des premiers dignitaires du royaume, et je crois, tout en conservant mon humilité, pouvoir dédaigner les usages établis pour les laïcs. Je vous prie donc de ne pas vous offenser si je néglige vos avis pour n'écouter que la voix de ma conscience ; elle m'engage à offrir mon hommage au parent de ma noble patronne... Croyez, belle Elizabeth, qu'en tout autre moment, votre désir sera ma loi, mais cette circonstance est trop grave pour que le jugement d'une jeune demoiselle prenne le pas sur la solidité de mon éducation et la rigueur de mes études.

Et, la saluant respectueusement, il la quitta pour s'approcher de Mr Darcy, dont l'étonnement de se voir ainsi abordé ne put échapper à Elizabeth, qui les observait de loin. Son cousin, après au moins deux ou trois révérences, commença un long discours et, bien qu'elle n'en saisisse pas un seul mot, il lui semblait l'entendre entièrement, et dans le mouvement de ses lèvres elle lisait à chaque phrase : *Pardon... pardon, très humblement... Hunsford... lady Catherine de Bourgh...* Elle se trouvait humiliée de le voir s'exposer ainsi aux sarcasmes de Mr Darcy ; celui-ci le regardait avec surprise et, lorsque enfin Mr Collins lui permit de parler, il répondit d'un air si froid et si dédaigneux qu'Elizabeth en rougit pour son cousin. Ce dernier, sans se déconcerter, commença un second discours, auquel Mr Darcy ne fit d'autre réponse qu'une légère inclination de tête, puis Mr Collins retourna auprès d'Elizabeth et lui dit :

— Je n'ai nulle raison d'être mécontent de l'accueil que j'ai reçu. Mr Darcy avait l'air charmé de mon attention, il m'a répondu avec la plus grande civilité et m'a même fait le compliment de me dire qu'il connaissait suffisamment le discernement de lady Catherine pour savoir qu'elle n'accordait sa protection qu'à ceux qui la méritaient. Pensée fort juste! Je suis enchanté d'avoir rencontré cet homme.

Elizabeth n'ayant plus aucun intérêt personnel qui puisse l'occuper, son attention se porta tout naturellement sur Jane et Bingley, et les réflexions agréables que ses observations firent naître la rendirent presque aussi heureuse que Jane. Elle la voyait déjà établie à Netherfield, jouissant de tout le bonheur que peut offrir un mariage bien assorti, et elle sentit qu'elle pourrait elle-même faire l'effort d'éprouver de l'amitié pour les deux sœurs de Bingley. La même pensée occupait Mrs Bennet ; Elizabeth s'en aperçut et

s'éloigna aussitôt d'elle, craignant que sa mère ne lance une conversation à ce sujet et n'en dise trop.

Au souper, ce fut donc pour elle une vive contrariété de se trouver placée à côté de sa mère, et sa peine ne fit que s'accroître en entendant celle-ci parler ouvertement à lady Lucas du mariage de Jane avec Mr Bingley. Mrs Bennet était intarissable à ce sujet. Elle ne se lassait pas de détailler tous les avantages qu'elle trouvait dans cette union. Un jeune homme si beau, si riche, et qui ne vivait qu'à trois miles de Longbourn... Et ses deux sœurs qui étaient si attachées à Jane, preuve irrécusable qu'elles souhaitaient elles-mêmes cette union... Et les espérances que cela donnerait à ses autres filles! Jane, si bien mariée, ne pouvait que faciliter leur établissement, et ce serait tellement commode de pouvoir les lui confier, car Mrs Bennet assurait qu'elle n'était plus en âge de courir le monde pour leur trouver des prétendants. Elle finit par souhaiter à lady Lucas une aussi heureuse rencontre, lui faisant toutefois entendre d'un air triomphant qu'elle ne pouvait guère l'espérer.

En vain Elizabeth voulut engager sa mère à se taire, ou du moins à manifester sa joie avec moins d'éclat, et sa peine en fut d'autant plus vive lorsqu'elle s'aperçut que Mr Darcy, assis non loin d'elles, pouvait entendre une partie de ces confidences. Elle en fit la remarque à Mrs Bennet qui, loin de l'écouter, lui répondit avec humeur :

- Je me soucie bien de l'opinion de Mr Darcy! Pourquoi craindrais-je de l'offenser? Si ce que je dis ne lui convient pas, il n'a qu'à se boucher les oreilles.
- Pour l'amour du ciel, maman, parlez plus bas ! Pensez-vous qu'offenser Mr Darcy soit un moyen sûr de plaire à son ami ?

Mais tout ce qu'elle put dire fut sans effet, Mrs Bennet n'en poursuivit pas moins son discours. Elizabeth était rouge de honte et de chagrin ; chaque regard qu'elle portait vers Mr Darcy accroissait son tourment car, même s'il ne regardait pas toujours Mrs Bennet, elle voyait bien qu'il l'écoutait très attentivement. Ses traits exprimèrent tour à tour l'indignation et le mépris, puis il prit un air grave et tranquille. Enfin Mrs Bennet n'eut plus rien à dire, et lady Lucas, qui depuis longtemps s'ennuyait à l'entendre parler d'un bonheur qu'elle ne pouvait espérer, fut bien soulagée de pouvoir s'adonner à la consolation que pouvaient lui apporter le jambon et le poulet froid. Elizabeth recommença à respirer, mais sa tranquillité ne dura qu'un moment, car une fois le souper fini, on parla de chanter, et elle eut le chagrin de voir

Mary se disposer à divertir l'assemblée sans se faire beaucoup prier. Du regard, Elizabeth tâcha de lui recommander de n'en rien faire, mais Mary feignit de ne pas comprendre : impossible pour elle de perdre une pareille occasion de briller! Elle commença donc à chanter. Elizabeth, les yeux rivés sur elle, écouta ses couplets plaintifs avec une anxiété qui fut mal récompensée, car une fois son morceau fini, Mary eut à peine reçu les compliments d'usage qu'elle s'imagina qu'on désirait l'entendre de nouveau, et elle se remit à chanter. La vanité de Mary surpassait de beaucoup ses talents : sa voix était faible et son chant affecté. Elizabeth souffrait le martyre ; elle regarda Jane pour voir si sa sœur aînée partageait son impatience, mais celle-ci discutait tranquillement avec Mr Bingley. Puis elle regarda les deux sœurs de celui-ci, qui échangeaient des sourires amusés, et Mr Darcy, qui conservait toute sa gravité. Enfin, craignant que Mary ne veuille chanter toute la nuit, elle regarda son père pour le supplier d'intervenir. Celui-ci la comprit et, dès que Mary eut fini sa seconde romance, il lui dit à haute voix :

— Voilà qui est bien, mon enfant, vous nous avez fort réjouis. Laissez maintenant aux autres dames le loisir de déployer aussi leur talent.

Mary feignit de ne pas l'entendre, quoiqu'elle fût un peu déconcertée. Lizzy souffrit autant de la mortification de sa sœur que du discours de Mr Bennet, et elle se repentit d'avoir témoigné son inquiétude. D'autres personnes furent invitées à chanter.

— Si j'avais appris le chant, énonça Mr Collins, je vous assure, mesdames et messieurs, que je me serais fait un vrai plaisir de consacrer mes talents à vous divertir. La musique, selon moi, est une récréation fort innocente, et parfaitement compatible avec l'état ecclésiastique ; je ne veux pas dire par là que nous devrions consacrer tout notre temps à la musique, car nous avons beaucoup d'autres occupations au moins aussi utiles. Le ministre d'une paroisse a plus d'une chose à faire ; il doit d'abord régler les dîmes d'une manière avantageuse pour lui, et qui ne puisse porter préjudice à son patron. Il doit également écrire ses sermons, et le temps qui lui reste lui suffit à peine pour remplir ses devoirs d'ecclésiastique et veiller aux embellissements de sa maison, qu'il serait inexcusable de ne pas rendre aussi agréable que possible. Il est aussi fort important pour lui de conserver avec tout le monde des manières aimables et conciliantes, en particulier avec ceux de qui il tient sa cure ; c'est, selon moi, le premier de ses devoirs, et je ne

saurais estimer un homme qui négligerait la moindre occasion de témoigner son respect aux membres de la famille de son protecteur.

Il termina ce discours, prononcé suffisamment haut pour être entendu de la moitié du salon, en faisant une profonde révérence à Mr Darcy. Plusieurs personnes sourirent ; d'autres, l'air surpris, regardaient l'orateur. Mais celui qui parut s'en divertir le plus fut Mr Bennet, tandis que sa femme félicitait complaisamment Mr Collins d'avoir parlé si sensément, avant d'observer à demi-voix, à l'intention de lady Lucas, qu'il était un très bon jeune homme, et qu'il était des plus savants.

Il semblait à Elizabeth que toute sa famille s'était donné le mot pour se ridiculiser au cours de cette soirée ; ils n'auraient pas pu jouer leur rôle avec moins de réussite. Elle se réjouit pour Jane que Mr Bingley ait été trop occupé pour y porter attention, et elle espéra qu'il n'était pas homme à s'effaroucher des sottises dont il avait pu être le témoin. En revanche, elle souffrait de voir ses parents exposés à la risée des dames Bingley et de Darcy, et elle ne pouvait déterminer ce qui la blessait le plus, du silence méprisant de celui-ci ou des sourires insolents de celles-là.

Le reste de la soirée n'offrit que peu d'agrément à Elizabeth, excédée des assiduités de Mr Collins qui, ne pouvant la décider à danser avec lui, l'empêcha néanmoins d'accepter de plus aimables cavaliers. En vain le conjurait-elle de donner la main à quelque autre dame, proposant de le présenter à celle de son choix. Il lui assura que la danse n'avait nul attrait pour lui, que son seul désir était d'essayer de mériter son cœur par des attentions fines et des soins délicats, et que, dans ce charmant projet, il se ferait un devoir de rester auprès d'elle toute la soirée. Il n'y avait pas moyen d'échapper à une telle résolution! Elle fut un peu soulagée par son amie, Miss Lucas, qui se joignit souvent à elle et qui soutint avec bonté la conversation avec Mr Collins.

Au moins, Elizabeth n'eut plus lieu de se plaindre des civilités de Mr Darcy, car celui-ci, bien qu'il restât souvent debout à ses côtés, ne chercha pas à lui parler. Elle en déduisit que les allusions qu'elle avait faites aux affaires de Wickham pouvaient être la cause de ce changement de conduite, et elle s'en réjouit.

Les habitants de Longbourn furent les derniers à se retirer : une adroite manœuvre de Mrs Bennet, les ayant obligés à attendre leur voiture un bon quart d'heure après le départ de toute la société, leur permit d'observer le vif

désir qu'on avait d'être débarrassé d'eux. Mrs Hurst et sa sœur n'ouvrirent la bouche que pour se plaindre de la fatigue, et tout le babil de Mrs Bennet ne les engagea pas à prendre part à la conversation. Leur langueur répandit un ennui presque général, que les longs discours de Mr Collins ne parvenaient guère à dissiper. Celui-ci prodiguait à ses hôtes force louanges sur l'élégance de leur bal ainsi que sur l'hospitalité et la grâce avec lesquelles ils les avaient reçus. Darcy ne dit pas un seul mot. Mr Bennet, également silencieux, s'amusait pour sa part de cette scène. Jane et Bingley, tous deux debout un peu à l'écart, s'entretenaient ensemble. Quant à Elizabeth, elle sut, à l'exemple de Mrs Hurst et de Miss Bingley, garder un silence obstiné, et même Lydia était trop exténuée pour dire autre chose que : « Oh, que je suis lasse ! » — exclamation qu'elle accompagnait chaque fois d'un long bâillement.

Lorsque enfin ils se levèrent pour prendre congé, Mrs Bennet témoigna à toute la famille le plus vif désir de les recevoir à Longbourn. Elle s'adressa particulièrement à Mr Bingley, lui assurant qu'il leur ferait le plus grand plaisir s'il voulait bien venir parfois dîner avec eux, sans cérémonie. Bingley, heureux à l'idée de voir Jane, accepta avec reconnaissance :

— Demain, ajouta-t-il, je pars pour Londres où m'appellent des affaires pressantes pour quelques jours. Mais ma visite, madame, puisque vous l'agréez, suivra de près mon retour.

Mrs Bennet fut parfaitement satisfaite, et quitta la maison avec la douce conviction qu'en comptant le temps nécessaire pour les préparatifs des noces, l'achat de nouvelles voitures, du trousseau, etc., elle verrait, avant trois mois, sa fille aînée établie à Netherfield. Elle pensait aussi, avec une égale confiance et presque autant de plaisir, au mariage de sa deuxième fille avec Mr Collins. Elizabeth lui était moins chère que ses autres enfants, et bien que le futur gendre soit tout à fait convenable à ses yeux, Mr Bingley et Netherfield effaçaient de son esprit toute autre pensée.



Le jour suivant fut témoin d'une nouvelle scène à Longbourn : Mr Collins fit sa demande en mariage en bonne et due forme. Étant dans l'obligation de partir le samedi suivant, il résolut de ne pas tarder davantage et, comme il n'avait pas la plus légère crainte de la voir refusée, il s'en acquitta avec toute la dignité et le cérémonial qu'il croyait de mise dans une pareille affaire. Après le déjeuner, il trouva dans le salon Mrs Bennet, Elizabeth et une de ses jeunes sœurs, et il s'adressa ainsi à la mère :

— Puis-je espérer, madame, que vous plaiderez ma cause auprès de votre charmante Elizabeth, si je sollicite l'honneur de l'entretenir un moment en particulier ?

Elizabeth rougit de surprise tandis que sa mère répondit :

— Oh oui! Assurément. Je suis sûre que Lizzy en sera très flattée. Elle ne peut avoir d'objection à faire. Allons, Kitty, montez avec moi!

Et, prenant son ouvrage, elle sortit précipitamment, mais Elizabeth s'écria :

- Ma chère maman, ne vous en allez pas, je vous en supplie. Mr Collins m'excusera, il ne doit rien avoir à me dire que tout le monde ne puisse entendre. Je dois moi-même partir.
 - Allons donc, Lizzy, que d'enfantillages! Restez.

Et voyant Elizabeth toute prête à s'échapper, elle insista :

— Lizzy, restez donc ! Je le veux. Écoutez ce qu'a à vous dire Mr Collins.

Elizabeth ne voulut pas désobéir à un tel ordre et, un moment de réflexion l'ayant persuadée que le mieux serait de terminer promptement cette affaire,

elle se rassit et essaya, par un grand air d'application à son ouvrage, de cacher son embarras et son envie de rire. Mrs Bennet et Kitty s'étant retirées, Mr Collins commença ainsi :

— Croyez, ma chère Miss Elizabeth, que votre modestie, loin de vous nuire, ajoute un nouvel éclat à vos divines perfections. Sans cette légère résistance, vous seriez moins aimable à mes yeux, mais permettez-moi de vous assurer que j'ai obtenu de votre respectable mère l'autorisation de vous déclarer mes sentiments. Le but de mon discours doit vous être connu ; cependant, votre délicatesse naturelle pourrait vous engager à quelque dissimulation ; mes attentions pour vous ont été trop marquées pour pouvoir échapper à votre perspicacité. Depuis pratiquement mon entrée dans cette maison, je vous ai choisie pour compagne, mais avant de céder à l'impétuosité des sentiments que vous m'inspirez à si juste titre, je dois vous dire quelles sont les raisons qui m'engagent à me marier, et pourquoi je suis venu dans le Hertfordshire chercher une épouse.

À l'évocation des *sentiments impétueux* du grave Mr Collins, Elizabeth fut si près d'éclater de rire qu'elle n'osa entreprendre d'articuler un seul mot ; il poursuivit donc ainsi :

— Les raisons qui m'engagent à me marier sont, premièrement, qu'un ministre aussi aisé que je le suis doit donner à ses paroissiens l'exemple du mariage; deuxièmement qu'il ajoutera beaucoup à mon bonheur; ma troisième raison, que j'aurais peut-être dû énoncer la première, c'est que la noble dame que j'ai l'honneur d'appeler ma patronne me l'a fortement recommandé; elle a daigné deux fois me donner son avis à ce sujet, et la veille de mon départ de Hunsford, avant de se mettre au jeu, tandis que Mrs Jenkinson arrangeait le tabouret de Miss de Bourgh, elle m'a déclaré : « Mr Collins, il faut vous marier : un ecclésiastique, dans la situation où vous êtes, doit se marier. Faites un choix, prenez une femme bien née par rapport à moi et à vous ; que ce soit une jeune personne active et qui sache se rendre utile ; qu'elle n'ait pas une haute éducation, mais qu'elle soit au contraire instruite à tirer tout le parti possible d'un petit revenu. Voilà mon avis, trouvez donc sitôt que vous le pourrez une femme comme celle-là, amenezla-moi à Hunsford et je la recevrai. » Permettez-moi, ma belle cousine, de vous faire observer ici que je ne considère pas la connaissance et les bontés de lady Catherine de Bourgh comme un des moindres avantages que j'aie à offrir. Vous trouverez ses manières affables au-delà de tout ce qu'on peut

imaginer, et je pense que votre esprit, votre vivacité lui plairont, modérés surtout par le respect et le silence que son rang vous imposera. En voilà assez sur mes intentions à l'égard du mariage : j'ai à vous dire maintenant pourquoi j'ai tourné les yeux sur Longbourn pour y chercher une femme plutôt que sur Hunsford, où il y a, je vous assure, beaucoup de femmes aimables. Le fait est que, devant hériter de ce domaine après la mort de votre très honoré père (qui, avec l'aide de Dieu, vivra encore de longues années), je n'aurais pas été satisfait de ma conduite si je ne m'étais décidé à prendre une de ses filles pour épouse, afin que cette perte leur soit moins douloureuse quand l'événement aura lieu. Tel a donc été mon motif, ma belle cousine, et je me flatte qu'il ne diminuera pas votre estime pour moi. À présent, il ne me reste plus qu'à vous exprimer dans les termes les plus ardents la violence de mon amour pour vous. Quant à la fortune, j'y suis parfaitement indifférent et n'en parlerai même pas à votre père, sachant d'avance qu'il ne peut rien vous donner, puisque vos prétentions se limitent à une somme de mille livres dont vous ne pourrez jouir qu'après la mort de votre mère ; sur ce point, mon silence sera toujours le même, et croyez que lorsque nous serons unis, aucun reproche peu généreux ne sortira de ma bouche.

Ne pouvant davantage différer de l'interrompre, Elizabeth lui dit :

- Vous êtes un peu prompt, monsieur. Vous oubliez que je ne vous ai pas encore dit un seul mot, laissez-moi au moins vous répondre : recevez, je vous prie, mes remerciements pour l'honneur que vous me faites. Je sens tout le prix des avantages que vous m'offrez, mais je ne puis accepter.
- Je sais déjà depuis longtemps, reprit Mr Collins, que toute femme se fait un devoir de rejeter d'abord les hommages de l'homme qu'en secret elle préfère, et que souvent même ce refus est réitéré plus d'une fois. Par conséquent, bien loin d'être découragé par ce que vous venez de me dire, je conserve le doux espoir de vous conduire sous peu au temple de l'hyménée.
- Vraiment, monsieur ! s'écria Elizabeth. Après ma déclaration, votre espoir me paraît singulier. Je vous l'assure : je ne suis pas de ces femmes, s'il en est comme vous le dites, assez hardies pour rechercher, au risque de leur bonheur, le plaisir toujours incertain d'être demandées deux fois en mariage. Mon refus est très sérieux ; vous ne sauriez faire mon bonheur et je suis convaincue que je ne pourrais jamais faire le vôtre. Bien plus, si votre amie lady Catherine me connaissait, j'ai tout lieu de croire qu'elle n'approuverait pas votre choix.

- Peut-on imaginer cela! dit gravement Mr Collins. Mais non, je ne puis supposer que lady Catherine vous jugera si défavorablement, et soyez bien persuadée que, lorsque j'aurai l'honneur de la revoir, je lui vanterai beaucoup la modestie et l'économie qui s'unissent chez vous à tant d'autres aimables qualités.
- En vérité, Mr Collins, tout éloge de moi sera inutile, faites-moi la grâce de le croire. Je souhaite votre bonheur et votre prospérité, pour lesquels je fais ce que je puis en refusant votre main. Par votre demande en mariage, vous avez rempli le devoir que votre seule délicatesse vous imposait à l'égard de ma famille, et, quand le moment viendra, vous pourrez sans aucun scrupule prendre possession du domaine de Longbourn ; considérez donc cette affaire comme absolument terminée.

Et, se levant aussitôt, Elizabeth serait sortie si Mr Collins n'avait repris la parole :

- Quand j'aurai le plaisir de vous en reparler, j'espère obtenir une réponse plus favorable que celle dont vous venez de m'honorer. Mais je suis loin de vous accuser de cruauté : je connais les femmes et je crois même que, pour une première demande, vous m'avez encouragé autant que la délicatesse de votre sexe le permet.
- De bonne foi, Mr Collins, repartit-elle vivement, vous vous trompez complètement si ce que je viens de dire vous semble un encouragement. Quels termes faut-il employer pour vous exprimer mon refus ?
- Vous me permettrez, ma belle cousine, de ne voir dans vos dénégations que de vains mots. J'ai quelques raisons de penser ainsi ; je ne puis imaginer que je sois en aucune manière indigne de vous, ou que l'établissement que je vous offre ne soit pas très avantageux. Mon état, mes liens avec la famille de Bourgh, ma parenté avec la vôtre, militent en ma faveur, et vous devriez aussi considérer que, malgré tous vos charmes, il n'est nullement certain que jamais on vous fasse une pareille demande. La modicité de votre dot détruira malheureusement tout l'effet que pourraient produire votre beauté et vos vertus ; de tout cela, il m'est donc permis de conclure que vous ne m'avez pas répondu sérieusement, et je me plais à ne trouver dans vos refus que le désir d'enflammer mon amour par l'incertitude, selon l'usage constant de l'élégante gent féminine.
- Je vous assure, monsieur, que je n'ai aucune prétention à cette sorte d'élégance qui consiste à tourmenter un honnête homme ; en croyant à ma

sincérité, vous me rendrez plus de justice. Encore une fois, et cent fois, je vous remercie du choix dont vous m'avez honorée ; en profiter m'est impossible, tous mes sentiments me l'interdisent formellement. Puis-je parler plus clairement ? Ne me considérez plus comme une femme élégante décidée à vous chagriner, mais comme une personne raisonnable qui vous parle à cœur ouvert.

— Toujours charmante ! s'écria-t-il, d'un air qu'il croyait être de la plus fine galanterie. Je me persuade que ma demande en mariage, lorsqu'elle sera sanctionnée par l'autorité de vos parents, ne peut manquer d'être acceptée.

Elizabeth vit qu'il fallait renoncer à le convaincre et se retira sans répondre, résolue, s'il persistait à prendre tout refus venant d'elle pour un encouragement, à recourir à son père, qui s'expliquerait avec lui fermement, et dont le langage au moins ne pourrait être attribué à la coquetterie affectée d'une femme élégante.



Mr Collins n'eut pas le loisir de beaucoup réfléchir à l'heureux succès de ses amours. Mrs Bennet avait attendu dans le vestibule la fin de l'entrevue et, à peine eut-elle vu la porte du salon s'ouvrir et Elizabeth monter l'escalier précipitamment, qu'elle vint le trouver et lui témoigner dans les termes les plus expressifs tout le plaisir qu'elle aurait à l'appeler son gendre. Mr Collins reçut ses félicitations et y répondit avec joie, non sans lui conter les détails de leur entretien, dont le résultat, selon lui, était des plus satisfaisants, puisque le refus formel de sa belle cousine ne pouvait venir que de son extrême modestie et d'une délicatesse de sentiment tout à fait aimable.

Le récit surprit néanmoins Mrs Bennet. Elle aurait bien voulu être aussi persuadée que lui qu'Elizabeth, en rejetant ses offres, n'avait eu dessein que de l'encourager, mais elle n'osait le croire et ne put s'empêcher d'en exprimer ses craintes.

- Mais soyez assuré, Mr Collins, ajouta-t-elle, qu'on fera entendre raison à Lizzy. Je vais moi-même lui parler ; c'est une petite sotte, une entêtée, qui ne sait pas ce qui est bon pour elle. Je saurai bien le lui apprendre.
- Pardonnez, madame, mon incivilité, mais s'il est vrai que votre fille est à la fois sotte et entêtée, elle ne peut être une femme désirable pour un homme comme moi, qui recherche le bonheur dans le mariage. Si elle persiste dans son refus, il serait peut-être prudent de ne pas forcer son inclination, attendu qu'avec de tels défauts elle ne pourrait contribuer à ma félicité.
 - Vous m'avez mal comprise, monsieur, dit Mrs Bennet, tout alarmée,

Lizzy n'a d'entêtement que sur certaines choses ; en général, c'est la meilleure enfant du monde. Je vais de ce pas parler à Mr Bennet et soyez sûr que nous saurons la rendre raisonnable.

Et, sans lui donner le temps de répondre, elle alla trouver son mari.

— Oh, Mr Bennet! s'écria-t-elle en entrant dans son cabinet. Il faut que vous veniez promptement, toute la maisonnée est sens dessus dessous! Venez et forcez Lizzy à épouser Mr Collins, car elle déclare qu'elle ne veut pas de lui, et si vous ne vous dépêchez pas, il changera lui-même d'avis et ne voudra plus d'elle!

À son entrée, Mr Bennet leva les yeux de son livre et les porta sur elle avec une profonde indifférence, que ne put en rien altérer la vivacité de ce récit.

- Je n'ai pas le bonheur de vous comprendre, lui dit-il dès qu'elle eut fini. De quoi me parlez-vous ?
- De Mr Collins et de Lizzy! Lizzy assure qu'elle n'épousera pas Mr Collins, et Mr Collins commence à dire qu'il ne veut plus de Lizzy.
 - Et que puis-je y faire ? C'est une affaire qui me paraît désespérée.
 - Parlez-en à Lizzy, ordonnez-lui de l'épouser!
 - Qu'on la fasse venir, je lui dirai mon sentiment.

Mrs Bennet sonna, et Elizabeth eut ordre de se rendre dans la bibliothèque.

- Approchez, ma fille ! s'écria le père dès qu'elle parut. Je vous ai fait appeler pour une affaire importante. Il paraît que Mr Collins vous a demandée en mariage, cela est-il vrai ?
 - Oui, mon père.
 - Très bien. Et vous avez refusé?
 - Oui, mon père.
- Très bien. Venons-en au fait : votre mère vous ordonne de l'épouser, est-ce bien cela, Mrs Bennet ?
 - Oui, ou bien je ne veux plus jamais la voir!
- Une terrible alternative s'offre à vous, Elizabeth. À partir de ce jour, il vous faut être étrangère à l'un ou l'autre de vos parents. Votre mère refuse de vous revoir si vous n'épousez pas Mr Collins, et moi, je refuse de vous revoir si vous l'épousez.

Elizabeth ne put que sourire d'une telle conclusion, mais Mrs Bennet, qui s'était persuadée que son mari verrait comme elle cette affaire, en fut

vivement contrariée.

- À quoi pensez-vous donc, Mr Bennet, de parler ainsi ? Vous m'aviez promis d'insister pour qu'elle l'épouse...
- Ma chère, dit-il, j'ai deux faveurs à vous demander. Premièrement, que vous me laissiez faire libre usage de mon bon sens en cette occasion ; secondement, que vous sortiez. J'ai besoin de me retrouver seul dans ma bibliothèque.

Tout espoir du côté de son mari était perdu, mais, malgré ce contretemps, Mrs Bennet ne renonça pas à son projet. Elle en parla plus d'une fois à Elizabeth, n'épargnant ni les caresses ni les menaces. Elle voulut gagner Jane à sa cause ; celle-ci refusa de la seconder avec sa douceur habituelle. Elizabeth, tour à tour sérieuse et folâtre, employait pour répondre à sa mère le raisonnement et la plaisanterie, mais, même si elle changeait souvent de ton, sa résolution n'en fut pas moins inébranlable. Cependant, Mr Collins, seul et en silence, méditait sur ce qui venait de se passer. Il avait une trop haute opinion de lui-même pour comprendre le refus de sa cousine et, bien que son orgueil soit blessé, il n'en éprouvait nul autre chagrin. Son attachement pour Elizabeth était moins réel qu'imaginaire, et la possibilité qu'elle puisse mériter les reproches de sa mère l'empêchait d'avoir des regrets.

Toute la famille était encore en émoi lorsqu'on annonça Charlotte Lucas, venue passer la journée à Longbourn. Lydia courut à sa rencontre et lui chuchota :

— Vous venez fort à propos, il se passe quelque chose de follement drôle ici ! Devinez ce qui nous est arrivé ? Mr Collins a demandé Lizzy en mariage, et Lizzy a refusé.

Charlotte eut à peine le temps de répondre que Kitty arrivait pour lui conter la même nouvelle ; et, comme elles entraient au salon, où se trouvait seule Mrs Bennet, celle-ci entama un long discours sur le même sujet. Elle voulait éveiller la compassion de Miss Lucas et l'implorait de persuader son amie de se rendre aux vœux de toute sa famille.

— Je vous en conjure, ma chère Miss Lucas ! ajouta-t-elle d'un ton mélancolique. Personne n'est de mon côté, on me traite cruellement. Personne, non, personne n'a pitié de mes pauvres nerfs, je suis bien malheureuse !

Charlotte voulait répondre mais ne savait trop que dire. L'arrivée de Jane et d'Elizabeth la tira de sa peine.

— Tenez, la voilà! poursuivit Mrs Bennet. Pas gênée le moins du monde. Peu lui importe si nous sommes tous dans l'affliction, tant qu'elle peut faire ce qu'elle veut! Mais je vous avertis, Lizzy: si vous vous mettez en tête de refuser les partis qu'on vous propose, vous finirez par ne jamais vous marier, et après la mort de votre père, Dieu sait qui vous nourrira! Moi, je n'en aurai pas les moyens, je vous en avertis; depuis ce jour, vous ne m'êtes plus rien! J'ai juré, vous le savez, que plus jamais de ma vie je ne vous parlerai, et je tiendrai parole. Quel plaisir puis-je trouver à m'entretenir avec des enfants indociles? Du reste, avec ma santé, je n'ai pas grand plaisir à m'entretenir avec qui que ce soit! Les gens qui souffrent des nerfs comme moi se soucient peu de converser, personne ne sait combien je souffre! Hélas, pour être plaint, il faut se plaindre, et ce n'est pas dans mes habitudes!

Ses filles l'écoutaient en silence ; aucune ne cherchait à l'interrompre, sachant d'expérience que vouloir raisonner avec elle, ou s'efforcer de la consoler, l'aurait irritée davantage. Elle parla donc sans discontinuer, jusqu'au moment où Mr Collins vint les rejoindre. Le voyant entrer, Mrs Bennet dit à ses filles :

— Maintenant, mesdemoiselles, je vous prie de vous taire, et de nous laisser Mr Collins et moi avoir une petite conversation.

Elizabeth se hâta de quitter la pièce, suivie par Jane et Kitty. Mais Lydia, loin d'imiter leur discrétion, paraissait décidée à tout écouter. Charlotte, quant à elle, avait d'abord été retenue par Mr Collins, qui lui avait demandé poliment des nouvelles de toute sa famille ; puis, poussée par la curiosité, elle se contenta d'aller à la fenêtre et de feindre de ne pas écouter.

- Oh! Mr Collins! commença Mrs Bennet sur un ton plaintif.
- Ma chère dame, je vous en prie : gardons le silence sur ce sujet... Loin de moi, poursuivit-il bientôt d'une voix altérée, toute idée de ressentiment ! Supporter avec résignation les contrariétés de la vie, c'est le devoir de l'homme, en particulier d'un homme d'Église tel que moi qui, pour mon âge, ai déjà obtenu un notable avancement, et je crois être résigné. Peut-être le serais-je moins si je n'avais quelques raisons de croire que ma belle cousine, en m'honorant de sa main, n'aurait pu me rendre vraiment heureux, car j'ai souvent remarqué, madame, que la résignation n'est jamais plus facile que lorsque le bien qui nous est refusé commence à perdre à nos yeux de son attrait. Ne croyez pas, madame, que je veuille vous manquer de respect en renonçant comme je le fais à mademoiselle votre fille, sans vous avoir

préalablement suppliée d'interposer votre autorité en ma faveur. L'usage aurait voulu, je crois, qu'au lieu d'accepter mon congé de la bouche de ma belle cousine, j'attende de le recevoir de vous ; mais après tout, nul homme n'est infaillible. Je puis vous assurer que mon intention était pure et, en désirant trouver à Longbourn une aimable compagne, j'ai bien moins consulté mon propre avantage que celui de votre famille. Si cependant mes démarches ont été le moins du monde répréhensibles, je vous en fais mille excuses.

Chapitre 21

La discussion sur la demande en mariage de Mr Collins tirait à sa fin, et Elizabeth n'avait plus à souffrir que des contrariétés qui devaient nécessairement s'ensuivre, et parfois des allusions piquantes de sa mère. Quant à lui, il ne parut ni triste ni décontenancé, et ne chercha pas à éviter sa cousine, mais la raideur de son maintien et son silence plein de rancœur faisaient assez connaître ses sentiments. À peine lui adressait-il une parole, et toutes les attentions qui lui étaient auparavant destinées, et auxquelles il ne parvenait toujours pas à comprendre qu'elle ait résisté, furent adressées pour le reste de la journée à Miss Lucas. Celle-ci l'écoutait avec une politesse exquise, qui lui mérita plus d'une fois les remerciements de son amie.

Le lendemain ne vit s'améliorer ni l'humeur ni les souffrances de Mrs Bennet ; de son côté, Mr Collins conservait tout son ressentiment. Elizabeth avait espéré que la position ridicule où il se trouvait l'engagerait à hâter son départ, mais elle s'était trompée : cela ne changea rien du tout à ses projets. Il avait annoncé qu'il ne partirait que le samedi suivant et il attendait tranquillement que ce jour-là soit arrivé.

Aussitôt après le déjeuner, les demoiselles Bennet se rendirent à Meryton s'assurer du retour de Mr Wickham et se plaindre de son absence au bal de Netherfield. Il les rejoignit à l'entrée de la ville et les accompagna chez leur tante, où son chagrin et ses regrets de ne pas avoir été là furent l'objet d'une longue conversation. Il avoua cependant volontiers à Elizabeth qu'il avait, et pour cause, feint la nécessité de s'absenter.

— Alors que le jour du bal approchait, dit-il, j'ai pensé que je ferais mieux de ne pas me retrouver avec Mr Darcy, car passer une soirée entière

dans la même assemblée que lui me semblait une épreuve pénible, et j'ai craint de m'exposer à faire quelque éclat au moins aussi désagréable pour les autres que pour moi-même.

Elizabeth approuva fort sa réserve ; tous deux ensuite purent à loisir prolonger leur entretien, en faisant preuve l'un envers l'autre d'une politesse et d'une estime mutuelles. Wickham voulut, ainsi qu'un autre officier, venir avec elles pour les raccompagner à Longbourn, et, en chemin, elle seule était l'objet de ses soins. Cette démarche de Wickham lui était d'autant plus agréable qu'il donnait ainsi à Elizabeth l'occasion de le présenter à Mr et à Mrs Bennet.

Peu après leur retour, on remit une lettre à Miss Bennet ; elle venait de Netherfield, et fut immédiatement décachetée. L'enveloppe contenait une jolie petite feuille de papier entièrement recouverte d'une fine écriture de femme. Elizabeth observa sa sœur, la vit pâlir à sa lecture et nota que ses yeux s'arrêtaient sur différents passages ; mais elle se remit promptement, ferma la lettre et s'efforça de prendre part à la conversation avec sa gaieté habituelle. Elizabeth cependant éprouva une si vive inquiétude qu'elle n'écoutait même plus les discours de Wickham, et, dès que son compagnon et lui eurent pris congé, un regard expressif de Jane l'invita à venir la rejoindre. Lorsqu'elles furent dans leur chambre, Jane lui montra la lettre et lui expliqua :

— Elle est de Caroline Bingley, et son contenu me surprend extrêmement : ils ont tous quitté Netherfield, sont à cette heure en route pour Londres et ne comptent plus revenir ici. Mais écoute ce qu'elle m'écrit.

Elle lut alors à haute voix les premières phrases, qui parlaient de la résolution subitement prise par ces dames de suivre Mr Bingley à Londres, et d'arriver pour le dîner à Grosvenor Street, où Mr Hurst avait une maison. Le reste était ainsi conçu : « Je quitterais le Hertfordshire sans regret si je n'avais fait votre connaissance, ma bien tendre amie. Il faut espérer que nous verrons un jour renaître ces moments délicieux passés ensemble dans la plus douce intimité ; en attendant, ne pouvons-nous pas adoucir les peines de l'absence par une correspondance suivie ? Je compte sur vous pour cela. »

Elizabeth écoutait toutes ces belles phrases avec la froideur de l'incrédulité. Bien qu'un départ si soudain lui causât quelque surprise, elle n'y voyait rien qui dût l'inquiéter. On ne pouvait pas supposer que parce que ces dames avaient quitté Netherfield, Bingley n'y reviendrait plus ; quant à

leur société, elle se persuadait que celle de leur frère consolerait bientôt Jane de cette légère privation.

- Il est fâcheux, dit-elle après un moment de silence, que tu ne puisses voir tes amies avant leur départ, mais nous avons tout lieu de croire que les moments délicieux dont parle Miss Bingley renaîtront plus tôt qu'elle ne l'imagine, et que cette intimité si douce entre deux amies ne le sera pas moins entre deux sœurs. Elles ne pourront retenir Mr Bingley à Londres.
- Caroline dit très clairement que personne de la famille ne reviendra cet hiver dans le Hertfordshire ; je vais te lire ce qu'elle écrit à ce sujet : « Hier, lorsque mon frère nous quitta, il s'imaginait que les affaires qui l'appelaient à la ville seraient promptement terminées, mais nous sommes convaincus du contraire. D'ailleurs nous nous sommes dit qu'une fois à Londres, Charles ne serait guère tenté de revenir ici. C'est pourquoi nous nous sommes tous décidés à aller le retrouver, sachant le plaisir que nous lui ferons ; la plupart de mes connaissances sont déjà à Londres, et je regrette tant, ma tendre amie, de ne pas vous y voir aussi ! Mais un tel bonheur n'est pas fait pour moi. Je désire sincèrement que votre hiver dans le Hertfordshire se passe aussi gaiement que de coutume, et j'espère que vous aurez assez de danseurs pour ne pas vous apercevoir de l'absence des trois que nous vous enlevons. » Tu vois ? ajouta Jane. N'est-il pas évident qu'il ne reviendra pas cet hiver ?
- Non il est seulement évident que Miss Bingley n'entend pas qu'il revienne.
- Que pourrais-tu en conclure ? Ne fait-il pas ce qu'il veut ? N'est-il pas son propre maître ? Mais tu ne sais pas tout : je vais te lire les passages qui me tiennent le plus à cœur, je ne peux rien te cacher. « Mr Darcy est impatient de revoir sa sœur et, à dire vrai, nous ne le sommes guère moins que lui. Georgiana Darcy est son égale pour la beauté, les grâces et les talents ; l'amitié qu'elle nous inspire à Louisa et à moi est d'autant plus vive que nous espérons pouvoir un jour la nommer notre sœur. Je ne sais si je vous ai jamais confié mes espérances à ce sujet, mais je ne saurais quitter le pays sans vous en parler, et il me semble que vous ne les croirez pas trop déraisonnables. Mon frère était, dès l'année passée, fort assidu auprès de Miss Darcy ; il aura cet hiver l'occasion de la voir encore plus fréquemment. Sa famille désire ce mariage autant que nous, et si la partialité d'une sœur ne m'abuse pas, je crois que Charles possède merveilleusement tout ce qui peut plaire à une femme. Avec tant de circonstances en faveur de cette union, et

rien qui puisse y mettre obstacle, ai-je tort, alors, ma bien-aimée Jane, d'espérer un événement qui fera tant d'heureux ? » Que penses-tu de cette dernière phrase ? demanda Jane en finissant. Elle est, il me semble, assez significative. Caroline ne déclare-t-elle pas franchement qu'elle n'envisage ni ne désire m'avoir pour sœur, qu'elle est parfaitement convaincue que son frère éprouve de l'indifférence pour moi ? Et si elle soupçonne mes sentiments pour lui, n'essaie-t-elle pas avec gentillesse de me mettre en garde ? Y a-t-il autre chose à comprendre dans ce qu'elle m'écrit ?

- Bien sûr qu'il y a autre chose! Veux-tu connaître mon opinion?
- Très volontiers.
- Je te la dirai en peu de mots : Miss Bingley sait fort bien que son frère t'aime, mais elle veut lui faire épouser Miss Darcy ; elle l'a suivi à Londres afin de l'y retenir, et son but est de chercher à te persuader qu'il n'éprouve aucun amour pour toi.

Jane secoua la tête.

- Mais si, Jane, reprit Elizabeth, il faut absolument me croire. Tous ceux qui vous ont vus ensemble ne peuvent douter de son attachement pour toi, du moins Miss Bingley ne peut s'y méprendre, elle n'est pas si novice. Si Mr Darcy lui avait rendu le quart des attentions qu'a eues pour toi Mr Bingley, elle aurait déjà commandé sa robe de noces. Mais le fait est que nous ne sommes ni assez riches ni assez nobles pour eux, et elle désire d'autant plus marier Miss Darcy à son frère qu'elle espère que cette première union entre les deux familles pourra en produire une seconde. Ce plan, je l'avoue, est assez ingénieux ; peut-être parviendrait-elle à ses fins si Miss de Bourgh ne se trouvait pas sur son chemin. Mais, ma chère Jane, tu ne peux pas sérieusement croire que, parce que Miss Bingley t'affirme que son frère admire beaucoup Miss Darcy, il soit moins sensible à ton mérite qu'il ne l'était mardi dernier, lorsqu'il a pris congé de toi, ou qu'elle puisse le persuader que c'est de Miss Darcy qu'il est amoureux, et non de toi.
- Si nous avions sur Miss Bingley la même opinion, dit Jane, tu me persuaderais, mais tes soupçons sont injustes : Caroline est incapable de tromper quelqu'un volontairement. Tout ce que je peux souhaiter, c'est qu'elle se soit méprise de bonne foi.
- Bien sûr, tu ne saurais avoir une meilleure idée, puisque la mienne ne peut te consoler. Crois donc qu'elle s'est trompée, pour ta tranquillité : te voilà quitte envers elle, et il ne faut plus t'affliger.

- Mais, ma chère Lizzy, supposons que tout aille selon nos désirs, puisje vraiment être heureuse en épousant un homme contre le gré de ses sœurs et de ses amis ?
- À toi seule appartient de décider ce point, dit Elizabeth. Et si, après de mûres réflexions, tu penses vraiment que le chagrin de désobliger ses sœurs serait plus grand que le bonheur d'être sa femme, je te conseille bien entendu de ne pas l'épouser.

Un faible sourire parut sur les lèvres de Jane et elle demanda :

- Pourquoi dis-tu cela ? Tu sais bien que, si pénible soit pour moi l'idée de les affliger, je n'hésiterais pas une seconde.
- Et je l'espère bien! Les choses étant ainsi, je ne vois donc pas en quoi tu es à plaindre.
- Mais s'il ne revient pas de l'hiver, je n'aurai pas de choix à faire! Tant de choses se passent en six mois!

L'idée qu'il ne revienne plus parut à Elizabeth tout à fait déraisonnable ; comment croire qu'un jeune homme aussi indépendant que Bingley puisse se laisser conduire par les vues intéressées d'une sœur ? Caroline n'avait parlé que d'après ses propres espérances.

Elle exprima à Jane ses sentiments à ce sujet, et eut la joie de la voir les partager. Jane se laissa persuader que Bingley reviendrait à Netherfield et qu'il répondrait aux désirs de son cœur, même si parfois ses doutes venaient assombrir cette douce espérance.

Il fut décidé qu'elles ne parleraient à leur mère que du départ de la famille, en omettant les détails concernant Bingley. Cette nouvelle contraria fort Mrs Bennet : n'était-il pas malheureux que ces dames s'en aillent alors qu'elles avaient tant de plaisir à se voir ? Elle se consola cependant par l'idée que Bingley serait bientôt de retour, et que bientôt aussi il viendrait dîner à Longbourn. Même si elle avait parlé d'un repas sans cérémonie, elle prendrait ses dispositions pour qu'il y ait deux services ce jour-là.

Chapitre 22

Les Bennet furent invités à dîner chez les Lucas, et Miss Lucas fut encore assez bonne pour tenir compagnie à Mr Collins la plus grande partie de la journée. Elizabeth saisit la première occasion de l'en remercier :

— Cela le met de bonne humeur, dit-elle, et je vous suis vraiment obligée.

Charlotte assura son amie que le plaisir d'être utile la dédommageait bien du sacrifice de son temps. C'était certainement fort aimable de sa part, mais sa bonté allait au-delà de ce qu'Elizabeth pouvait imaginer, Charlotte ne tendant à rien de moins qu'à mettre pour toujours son amie à l'abri des assiduités de Mr Collins en les attirant sur elle-même. Tel était le plan de Miss Lucas, et le soir, lorsqu'ils se quittèrent, les apparences étaient si favorables qu'elle aurait cru son succès assuré si le départ de Mr Collins n'avait été si proche. Mais en cela, elle ne rendait pas justice à l'ardeur de Mr Collins : dès le lendemain, celui-ci s'échappa fort discrètement de Longbourn et se rendit à Lucas Lodge pour se jeter à ses pieds. Il avait pris soin d'éviter les regards de ses cousines, pensant qu'elles devineraient aisément le motif de sa promenade si elles le voyaient sortir, et il n'aurait voulu pour rien au monde que sa démarche soit connue avant qu'on puisse aussi en connaître le succès. Celui-ci était presque assuré, Charlotte l'ayant passablement encouragé, mais sa mésaventure du mercredi le rendait un tant soit peu méfiant. Cependant, il fut reçu de façon très flatteuse. Miss Lucas le vit alors qu'il s'avançait vers la maison, et elle se hâta d'aller, comme par hasard, à sa rencontre dans l'allée. Mais elle ne s'attendait pas à être abordée avec tant de tendresse et d'éloquence.

En aussi peu de temps que purent le permettre les longs discours de Mr Collins, tout fut arrangé entre eux à leur mutuelle satisfaction. En entrant dans la maison, il la priait déjà de fixer le jour qui devait faire de lui le plus heureux des mortels et, bien qu'il soit un peu tôt pour une telle demande, Charlotte était loin de vouloir la lui refuser par caprice. D'ailleurs, la stupidité dont la nature avait doté Mr Collins rendait la cour qu'il pouvait faire à sa fiancée si peu agréable qu'aucune femme sensée n'aurait désiré la prolonger. Et comme c'était seulement le désir de trouver un établissement honnête qui avait engagé Miss Lucas à accepter de l'épouser, peu lui importait que cela se fasse tôt ou tard.

Le consentement de sir William et de lady Lucas fut sur-le-champ sollicité : ils l'accordèrent avec joie. La situation de Mr Collins rendait ce mariage très avantageux pour leur fille, à laquelle ils ne pouvaient donner qu'une très petite dot. Il avait de fort belles espérances : lady Lucas se mit à calculer, avec un intérêt tout particulier, combien d'années Mr Bennet pouvait encore vivre, et sir William fit remarquer d'un air important que lorsque Mr et Mrs Collins seraient propriétaires du domaine de Longbourn, il faudrait absolument qu'ils se fassent présenter à la cour. Ce mariage, en un mot, comblait de joie toute la famille. Les jeunes sœurs eurent l'espoir d'être présentées dans le monde un ou deux ans plus tôt qu'elles n'avaient jusqu'alors osé l'espérer, et les frères étaient délivrés de la crainte de voir Charlotte finir vieille fille. Charlotte elle-même était passablement sereine : elle avait atteint son but et pouvait à loisir réfléchir à l'avenir qui l'attendait. Ses conclusions furent en général assez satisfaisantes. Mr Collins, il est vrai, n'avait ni bon sens ni esprit ; sa compagnie était fatigante, sa conversation plate, son attachement pour elle sans doute imaginaire. Mais il serait son mari! Charlotte n'avait d'ailleurs pas une trop haute opinion des hommes, ni du mariage ; elle songeait uniquement à s'établir, car c'était le seul parti honorable pour une fille bien née mais peu riche, et quelque incertain qu'on soit d'y trouver le bonheur, c'était le meilleur moyen de s'assurer contre la pauvreté. À l'âge de vingt-sept ans, et n'ayant jamais été belle, elle en sentait tout le prix. Le côté le moins agréable dans cette affaire, c'était la surprise qu'elle causerait à Elizabeth Bennet, à l'amitié de laquelle elle tenait beaucoup. Elizabeth serait fort étonnée et la blâmerait sans doute. Même si sa résolution ne pouvait être ébranlée, Charlotte avait de la peine à la seule idée de cette désapprobation. Elle décida donc de lui apprendre elle-même cette

nouvelle, et, dans cette intention, pria Mr Collins, lorsqu'il retourna dîner chez Mrs Bennet, de ne rien raconter à la famille de ce qui venait de se passer. Il fit sans peine la promesse d'être discret, même s'il eut plus de mal à la tenir, car la curiosité qu'avait éveillée son absence éclata dès qu'il fut de retour. On lui posa des questions si directes qu'il lui fallut quelque adresse pour les éluder, et sa discrétion fut d'autant plus méritoire qu'il avait un désir extrême de clamer l'heureux succès de ses amours.

Comme il partait le jour suivant trop tôt pour pouvoir parler à quelque membre de la famille, les adieux se firent au moment où les dames se retirèrent pour la nuit, et Mrs Bennet, avec politesse et cordialité, l'assura du plaisir qu'elle aurait toujours à le revoir à Longbourn.

— Cette invitation, madame, m'est d'un prix inestimable, répliqua-t-il, et connaissant votre bonté, je m'y m'attendais : soyez assurée que j'en profiterai dès que j'en aurai la possibilité.

L'étonnement fut général et Mr Bennet, que n'enchantait nullement la perspective d'un si prompt retour, demanda avec vivacité :

- Mais, mon cher monsieur, ne craignez-vous pas en vous absentant ainsi d'offenser lady Catherine ? Il est mille fois préférable de négliger vos propres parents que de risquer d'offenser votre protectrice.
- En vérité, monsieur, je vous suis très obligé de votre conseil amical, répondit Mr Collins, mais soyez assuré que je ne ferai pas une démarche si importante sans le consentement de cette noble dame.
- Vous ne sauriez être trop prudent, car la satisfaction de lady Catherine doit être votre unique préoccupation. Si vous craigniez de lui déplaire en revenant ici, ce qui me semble assez probable, croyez-moi : restez tranquillement chez vous, nous n'en prendrons pas ombrage, je vous assure.
- Monsieur, je vous suis reconnaissant de cette preuve de votre amitié, et je vous promets qu'à peine arrivé à Hunsford, je vous témoignerai par écrit ma vive gratitude pour toutes les bontés dont vous m'avez comblé durant mon séjour dans le Hertfordshire. Quant à mes charmantes cousines, bien que j'espère les revoir avant longtemps, je veux dès aujourd'hui leur souhaiter bonheur et santé, sans même excepter ma cousine Elizabeth.

Ces dames lui répondirent très poliment et se retirèrent, toutes également surprises de voir qu'il avait l'intention de revenir si vite. Mrs Bennet se dit avec plaisir qu'il comptait peut-être demander la main d'une de ses plus jeunes filles, et Mary aurait volontiers accepté une telle proposition. En effet,

elle admirait beaucoup ses talents, vantait la rigueur de son esprit et, quoiqu'il fût assurément moins savant qu'elle, ne pouvait-il pas faire de rapides progrès, ayant pour l'encourager à l'étude un exemple tel que le sien ?

Le lendemain vit s'évanouir tous ces beaux projets : Miss Lucas vint à Longbourn sitôt après le déjeuner et, au cours d'un entretien particulier avec Elizabeth, raconta l'événement de la veille.

La pensée que Mr Collins se croyait peut-être amoureux de Charlotte s'était, au cours des deux derniers jours, plus d'une fois présentée à Elizabeth ; mais que Charlotte puisse l'encourager dans cette voie lui semblait aussi impossible que de l'encourager elle-même, et sa surprise fut telle qu'elle ne put d'abord la cacher.

— Promise à Mr Collins ! s'écria-t-elle. Ma chère Charlotte, cela est impossible !

L'assurance que Charlotte s'était efforcée de prendre pour lui faire ce récit fut ébranlée par ce reproche si franc, bien qu'elle s'y soit attendue. Mais elle se maîtrisa aussitôt et reprit tranquillement :

— Pourquoi cette surprise, chère Elizabeth ? Croyez-vous impossible que Mr Collins se fasse estimer d'une femme parce qu'il n'a pas eu le bonheur de réussir près de vous ?

Mais Elizabeth, revenant de son premier trouble, fit un effort sur ellemême et lui assura avec calme que la perspective de l'avoir pour parente lui était fort agréable, et qu'elle lui souhaitait le bonheur le plus parfait.

- Je devine vos pensées, repartit Charlotte. Vous devez être d'autant plus surprise en vous rappelant qu'il y a deux jours, c'était vous que Mr Collins voulait épouser... Mais lorsque vous y aurez réfléchi à votre aise, ma conduite ne vous paraîtra pas si extraordinaire. Je ne suis pas romantique, vous le savez, je ne l'ai même jamais été. Je n'ambitionne qu'un foyer confortable, et, considérant la réputation, l'état et les relations de Mr Collins, je crois que mes espérances de bonheur sont tout aussi fondées que celles de la plupart des gens qui se marient.
 - Sans doute, admit Elizabeth.

Et, après un silence embarrassant pour toutes les deux, elles allèrent rejoindre le reste de la famille. Charlotte ne demeura pas longtemps, et Elizabeth eut alors le loisir de réfléchir à ce qu'elle venait d'apprendre. Que Mr Collins ait fait deux demandes en mariage en l'espace de trois jours lui paraissait certes un fait étrange ; mais qu'une de ses demandes soit acceptée,

voilà ce qu'elle ne parvenait pas à comprendre. Plus d'une fois, elle s'était aperçue que les idées de Charlotte sur le mariage différaient des siennes, mais elle n'aurait jamais imaginé que Charlotte sacrifierait son bonheur sentimental à des avantages mondains. L'idée de la voir devenir la femme de Mr Collins était pour elle affligeante, et le chagrin que son amie ait pu s'humilier à ce point et baisser dans son estime ajoutait encore à sa triste conviction qu'il était impossible que Charlotte puisse trouver quelque félicité dans le choix qu'elle avait fait.

Chapitre 23

Elizabeth, assise dans le salon avec sa mère et ses sœurs, réfléchissait à ce qu'elle venait d'apprendre, ne sachant s'il lui était permis de le communiquer. Sir William Lucas parut alors, chargé par sa fille d'annoncer son mariage. Après force compliments sur l'espoir d'une union entre les deux familles, il développa le sujet de sa visite à des auditeurs non seulement étonnés, mais incrédules. Mrs Bennet, avec plus de persévérance que de civilité, lui assura qu'il se trompait, et Lydia, toujours étourdie et souvent impolie, s'écria brusquement :

— Bon Dieu, sir William! Comment pouvez-vous raconter une histoire pareille? Ne savez-vous pas que Mr Collins veut épouser Lizzy?

Il ne fallait rien de moins que la complaisance d'un courtisan pour supporter d'entendre cela avec sérénité, mais l'usage du monde dont se vantait sir William le lui permettait. Tout en les priant de bien vouloir croire son récit, il écoutait leurs impertinences avec une patience vraiment admirable.

Elizabeth, sentant qu'il était de son devoir de le tirer d'une position aussi désagréable, vint confirmer cette nouvelle par l'assurance que Charlotte la lui avait déjà communiquée, et s'efforça de mettre fin aux exclamations de sa mère et de ses sœurs en félicitant sincèrement sir William. Elle fut, en cela, vivement secondée par Jane et, d'un commun accord, elles vantèrent le bonheur qu'on pouvait attendre d'un tel mariage, la bonne réputation de Mr Collins et le peu de distance qu'il y avait de Hunsford à Londres.

Mrs Bennet était, en effet, trop contrariée pour s'exprimer en présence de sir William, mais à peine fut-il parti qu'elle ne dissimula plus ses sentiments.

D'abord, elle persista à ne vouloir croire aucun mot de cette affaire, puis elle assura que l'on avait dû tromper Mr Collins, ensuite elle déclara que Charlotte et lui ne pourraient être heureux ensemble, et enfin que le mariage serait rompu. Deux choses étaient tout à fait claires dans son esprit : premièrement qu'Elizabeth était la cause de tout cela, secondement qu'on la traitait elle-même sans nul ménagement. Ces deux points devinrent le sujet de ses doléances durant le reste de la journée. En vain voulut-on la consoler, ou l'apaiser, et le jour entier ne calma pas son ressentiment. Pendant plus d'une semaine, elle ne put voir Elizabeth sans la gronder ; un mois passa avant qu'elle puisse de nouveau parler à sir William ou à lady Lucas avec civilité ; mais plusieurs mois s'écoulèrent avant qu'elle puisse pardonner à leur fille.

L'impression que cet événement fit sur Mr Bennet fut d'une tout autre nature. C'était une chose amusante pour lui, disait-il, de voir que Charlotte Lucas, qu'il avait toujours considérée comme une personne sensée, était finalement aussi sotte que sa femme et plus sotte que sa fille.

Jane avoua que ce mariage lui causait quelque étonnement, mais elle parlait bien moins de sa surprise que du désir de les voir heureux, et Elizabeth ne put la convaincre que cela n'était guère probable. Kitty et Lydia n'enviaient en rien Charlotte : Mr Collins n'était qu'un ecclésiastique et le seul intérêt qu'elles trouvaient dans cette affaire, c'était de pouvoir la raconter à leurs amies de Meryton.

Lady Lucas ne fut pas insensible au plaisir de pouvoir, à son tour, vanter à Mrs Bennet le bonheur de bien marier une fille. Elle venait à Longbourn plus souvent que de coutume pour parler de sa joie, qui n'était pas le moins du monde diminuée par l'air renfrogné et les remarques peu aimables de Mrs Bennet.

Entre Elizabeth et Charlotte s'était créée une distance qui les rendit toutes deux fort silencieuses sur ce sujet, et Elizabeth sentait bien qu'il ne pouvait plus y avoir de réelle confiance entre elles. Sa déception vis-à-vis de Charlotte augmenta encore la tendresse qu'elle avait pour Jane, dont la candeur et la délicatesse ne se démentaient jamais. Chaque jour, elle s'inquiétait davantage sur le sort de son aînée, car Bingley était absent depuis une semaine et l'on n'entendait pas parler de son retour.

Jane avait répondu sans délai à la lettre de Miss Bingley, et en attendait impatiemment une réponse. La lettre de remerciements promise par Mr Collins arriva le mardi : elle était adressée à Mr Bennet, et l'auteur y avait

épuisé toutes les expressions de reconnaissance qu'aurait pu inspirer un séjour de dix ans dans leur famille. Après avoir satisfait sa conscience sur ce point, il leur parlait avec transport du bonheur qu'il avait eu de se faire aimer de leur aimable voisine Miss Lucas : « Le désir de jouir de sa douce société, poursuivait-il, est la seule raison qui m'ait décidé à profiter de l'agréable invitation de Mrs Bennet, et je me propose d'arriver à Longbourn dans quinze jours. Lady Catherine approuve beaucoup mon mariage, elle veut même qu'il soit célébré promptement, et je ne doute pas qu'un motif si puissant n'engage mon aimable Charlotte à fixer au plus tôt le jour qui doit me rendre le plus heureux des hommes. »

Le retour de Mr Collins ne fut plus pour Mrs Bennet un sujet de joie. Au contraire, elle était comme son mari fort disposée à s'en plaindre : pourquoi venir à Longbourn plutôt qu'à Lucas Lodge ? Cela était embarrassant et fort désagréable, elle détestait avoir des étrangers chez elle lorsque sa santé était si mauvaise, et par-dessus tout des amants ! Il n'y avait pas de personnes plus désagréables. Tels furent les doux murmures de Mrs Bennet, et elle ressentait encore plus vivement le chagrin que lui causait la longue absence de Mr Bingley.

Jane et Elizabeth n'étaient pas plus rassurées à ce sujet : les jours et les semaines se succédaient sans qu'on entende parler de lui. On disait même à Meryton qu'il ne reviendrait peut-être pas à Netherfield de tout l'hiver, nouvelle qui offensait beaucoup Mrs Bennet, et qu'elle ne manquait jamais de dénoncer comme un mensonge des plus scandaleux.

Elizabeth commençait même à craindre, non l'indifférence de Bingley envers Jane, mais que ses sœurs aient assez d'empire sur lui pour le retenir à Londres. Elle tâchait d'éloigner cette pensée si contraire au bonheur de Jane et si injurieuse pour l'objet de ses pensées, mais elle n'en concevait pas moins de l'inquiétude. Les efforts conjoints de ses deux sœurs, l'influence de son ami, les charmes de Miss Darcy et peut-être aussi les plaisirs de la ville seraient-ils capables d'ébranler la constance d'un jeune homme ?

À Jane, cette incertitude était naturellement encore plus pénible qu'à Elizabeth, mais quels que soient ses sentiments, elle semblait vouloir les cacher et n'en parlait jamais à sa sœur. Mrs Bennet, quant à elle, était incapable de tant de délicatesse et il se passait rarement une heure sans qu'elle parle de Mr Bingley et de l'impatience extrême qu'elle avait de le revoir à Netherfield. Elle voulut même faire avouer à sa fille aînée que, s'il ne

revenait au plus vite, elle en serait bien malheureuse, et il fallait vraiment réunir comme Jane une charmante douceur et beaucoup de fermeté pour écouter ces propos avec quelque apparence de tranquillité.

Mr Collins revint ponctuellement au jour indiqué. Sa réception à Longbourn ne fut pas aussi gracieuse cette fois que lors de son premier voyage, mais il était trop heureux pour s'en apercevoir, et, par bonheur pour les dames Bennet, le soin de faire sa cour occupait tout son temps. Il demeurait à Lucas Lodge la plus grande partie du jour, et souvent ne revenait à Longbourn que pour s'excuser de son absence au moment où la famille allait se coucher.

Mrs Bennet était réellement dans un état de santé pitoyable. La moindre évocation de ce mariage la mettait hors d'elle, mais comment sortir sans en entendre parler ? La présence de Miss Lucas lui devenait odieuse et elle ne regardait la nouvelle héritière de Longbourn qu'avec une jalousie extrême. Lorsque Charlotte venait leur rendre visite, Mrs Bennet prétendait qu'elle anticipait le moment de prendre possession de Longbourn. Si elle parlait bas à Mr Collins, c'était qu'ils s'entretenaient du domaine et du plaisir qu'ils auraient à l'en chasser, ainsi que ses filles, au moment même de la mort de Mr Bennet. Ce fut à son mari qu'elle vint se plaindre de tout cela.

- En vérité, Mr Bennet, il est bien dur de penser que Charlotte Lucas sera un jour la maîtresse de cette maison. Faut-il que je sois réduite à la voir prendre ma place ?
- Ma chère amie, écartez ces pensées funestes. Essayons de penser de façon plus positive : flattons-nous plutôt de l'espoir que je vous survivrai.

Cette considération n'était pas celle qui pouvait le plus consoler Mrs Bennet ; aussi, sans paraître avoir entendu son mari, elle poursuivit :

- Quand je pense qu'un jour Longbourn leur appartiendra, je suis hors de moi! S'il n'y avait cette maudite substitution, cela me serait bien égal.
 - Qu'est-ce qui vous serait égal ?
 - Tout me serait égal.
- Remercions donc la providence de vous avoir préservée d'une telle insensibilité.
- Je ne saurais remercier la providence, Mr Bennet, de ce qui a rapport à cette substitution! Comment peut-on être assez barbare pour substituer un domaine au détriment de ses propres filles! C'est ce que je ne puis comprendre... et tout cela en faveur de Mr Collins! Pourquoi doit-il l'avoir

plutôt qu'un autre?

— C'est ce à quoi je vous laisse réfléchir, dit son mari en la quittant.

Chapitre 24

Enfin, la lettre tant attendue de Miss Bingley mit fin à leurs incertitudes. Dès la première phrase, elle confirmait que toute la famille était fixée à Londres pour l'hiver, et elle finissait par les regrets que son frère avait de ne pas avoir pu, avant son départ, prendre congé de ses amis du Hertfordshire.

Tout espoir était donc entièrement perdu! Jane ne trouva dans cette lettre d'autre consolation que l'assurance de l'affection de celle qui l'écrivait. L'éloge de Miss Darcy en occupait la plus grande partie : ses charmes étaient célébrés avec emphase, et Caroline se réjouissait que leur amitié grandisse jour après jour. Elle se hasardait même à prédire l'accomplissement des désirs qu'elle avait manifestés dans sa dernière lettre, disant que son frère demeurait chez Mr Darcy. Elle parlait aussi avec enthousiasme de nouveaux ameublements, dont ce dernier venait de faire l'acquisition.

Elizabeth, à qui Jane vint communiquer cette lettre, écouta la lecture de sa sœur avec indignation. Son cœur était partagé entre l'inquiétude et le ressentiment. Ce que disait Miss Bingley de l'inclination de son frère pour Miss Darcy ne lui fit aucune impression ; elle était toujours convaincue que c'était Jane seule qu'il aimait. Mais quelque bien disposée qu'elle soit à son égard, elle ne pouvait penser sans chagrin à cette faiblesse de caractère, à ce manque de résolution qui le rendait esclave de ses amis, et lui faisait sacrifier son propre bonheur à leurs caprices et à leurs convenances. S'il ne s'agissait que de son propre bonheur, il pouvait bien se conduire comme il l'entendait, mais celui de Jane était également en jeu et Elizabeth ne doutait pas qu'il n'en soit lui-même conscient. Ses réflexions étaient infructueuses et cependant elle ne pouvait penser à rien d'autre que cela. Que les sentiments

de Bingley soient réellement changés ou qu'il se laisse gouverner par ses sœurs, qu'il sache ou non l'impression qu'il avait faite sur le cœur de Jane, la situation de cette dernière restait toujours la même et son repos en serait peut-être troublé pour toujours.

Quelques jours s'écoulèrent et Jane n'avait pas encore confié ses sentiments à Elizabeth. Mais un matin, Mrs Bennet, après maintes réflexions encore plus fâcheuses que de coutume sur le propriétaire de Netherfield, les laissa toutes les deux seules dans le salon, et Jane lança alors avec émotion :

— Oh! Si ma chère maman pouvait cesser de parler ainsi! Elle ne sait pas combien ses remarques continuelles me causent de la peine. Mais je ne me languirai plus de lui. Cela ne peut durer, je finirai par l'oublier et tout redeviendra comme avant.

Elizabeth ne répondit rien, mais regarda sa sœur avec une sollicitude incrédule.

— Tu en doutes! s'écria Jane en rougissant. Tu ne devrais pas. Il restera dans ma mémoire comme le plus aimable des hommes que j'aie rencontrés, mais c'est tout. Je n'ai rien à craindre, rien à espérer et, grâce au ciel, rien à lui reprocher: j'aurai au moins évité ce chagrin-là. Ainsi, dans quelque temps encore, j'aurai recouvré ma tranquillité.

Puis elle ajouta d'une voix plus assurée :

- J'ai déjà un grand sujet de consolation : tout cela n'aura été qu'une illusion passagère et, heureusement, je suis la seule à en souffrir.
- Ma chère Jane! dit Elizabeth. Ta douceur, ton désintéressement sont vraiment angéliques. Je ne sais que te dire. Je sens que je ne t'ai jamais rendu justice, ni aimée autant que tu le mérites.

Miss Bennet se récria vivement contre ces éloges, les attribuant à l'amitié que lui portait sa sœur.

— Non, non, l'interrompit Elizabeth, tout cela n'est pas juste. Tu veux croire que tout le monde est bon et estimable, tu te fâches si je dis du mal de quelqu'un, et tu ne me permets pas de te croire parfaite. N'aie crainte, je ne saurais adopter cette bienveillance universelle qui n'appartient qu'à toi. Il y a peu de personnes que j'aime et encore moins dont je pense du bien. Plus je vois le monde et moins il me satisfait ; chaque jour me fait mieux comprendre combien le cœur humain est inconstant et qu'il ne faut pas se fier aux apparences de mérite ou de bon sens. J'en ai eu encore dernièrement deux preuves bien évidentes : l'une dont je ne veux pas parler, l'autre est le

mariage de Charlotte... C'est une chose si inconcevable, si bizarre.

- Ma chère Lizzy, ne te laisse pas aller à de telles pensées, elles te rendraient malheureuse. Tu ne prends pas suffisamment en compte les différences de caractères et de positions. Considère un peu la bonne réputation de Mr Collins et le caractère ferme et prudent de Charlotte. Souviens-toi qu'elle appartient à une famille nombreuse et qu'elle a fait un excellent mariage quant à la fortune. Pour notre satisfaction à tous, il nous faut croire qu'elle a également quelque estime et quelque inclination pour notre cousin.
- Je voudrais pouvoir y croire pour te faire plaisir, mais peu de gens sont doués d'une telle facilité. Si j'étais persuadée que Charlotte éprouve de réels sentiments pour Mr Collins, j'aurais encore plus mauvaise opinion de sa raison que je n'en ai maintenant de son cœur. Ma chère Jane, Mr Collins est sot, ignorant, suffisant et ennuyeux, tu le sais aussi bien que moi. Tu ne peux pas imaginer que la femme qui l'épouse soit sensée. Ne cherche pas à la défendre. Même si nous avons de l'affection pour Charlotte Lucas, nous ne pouvons ni changer le sens des mots *principes* et *intégrité*, ni prendre son intéressement pour de la prudence, ou sa stabilité pour du bonheur.
- Tes mots sont trop forts, répliqua Jane, et j'espère que tôt ou tard tu en seras convaincue en les voyant heureux ensemble. Mais parlons maintenant du second exemple auquel tu as fait allusion. Je t'ai comprise et je te supplie, chère Lizzy, de ne pas me donner le chagrin de te voir le blâmer. Oh! Ne me dis pas qu'il a perdu ton estime, nous ne pouvons guère nous attendre à ce qu'un jeune homme vif et enjoué soit toujours circonspect dans sa conduite. Notre vanité nous induit parfois en erreur, et les femmes pensent souvent être plus appréciées qu'elles ne le sont en réalité.
 - Et les hommes aiment à le leur faire croire.
- S'ils le font à dessein, on ne saurait leur trouver d'excuse. Mais je suis loin de penser que cela arrive aussi souvent qu'on l'imagine.
- Je ne pense pas que Mr Bingley agisse à dessein, reprit Elizabeth. Mais parfois, on peut causer des torts involontairement. Il suffit pour cela d'une étourderie, ou même d'un manque de résolution.
 - Tu persistes donc à croire qu'il se laisse conduire par ses sœurs ?
 - Oui, ainsi que par son ami.
- Je ne puis le penser. Pourquoi voudraient-elles le contrarier ? Elles ne peuvent désirer que son bonheur, et s'il m'aime, il ne peut être heureux

qu'avec moi.

- Ta première supposition est fausse : il est fort possible que son bonheur ne soit pas ce qui les occupe le plus. Elles peuvent souhaiter qu'il augmente son rang et sa fortune, et vouloir lui faire épouser une fille qui réunisse les avantages de la richesse et de la naissance, et qui ait autant d'orgueil qu'elles.
- Oh! Certainement, elles souhaitent le marier à Miss Darcy, mais ce désir peut être fondé sur des motifs plus raisonnables. Elles étaient liées avec cette demoiselle longtemps avant de me connaître, est-il donc si surprenant qu'elles la préfèrent à moi ? Mais quelles que soient leurs intentions, je ne peux pas croire qu'elles veuillent s'opposer à celles de leur frère. Quelle sœur pourrait se le permettre, sans avoir pour cela un excellent motif ? Si elles avaient pensé qu'il m'aimait, elles n'auraient pas essayé de nous séparer, et s'il m'avait réellement aimée, elles ne pourraient y parvenir. En supposant qu'il ait de l'affection pour moi, tu les fais tous agir d'une manière condamnable, et tu me rends vraiment malheureuse. Ne m'afflige pas, chère Lizzy, par cette idée. Je ne rougis pas de m'être abusée, ou du moins cette peine est légère comparée à celle que j'éprouverais à penser du mal de lui ou de ses sœurs. Laisse-moi prendre les choses du meilleur côté possible, qui est aussi le côté le plus plausible.

Elizabeth ne put contrarier un tel désir, et, à compter de ce jour, le nom de Mr Bingley fut rarement prononcé entre elles.

Mrs Bennet continuait cependant à s'étonner et à se languir de cette absence. Même si, moins d'un jour plus tard, Elizabeth lui en expliqua la cause fort clairement, elle ne pouvait la considérer avec moins de perplexité. Sa fille cherchait à la convaincre de ce dont elle-même était loin d'être persuadée : que Bingley n'avait eu pour Jane qu'une légère fantaisie, que l'éloignement lui avait bientôt fait oublier. Mais bien que cette supposition finisse par être admise, Mrs Bennet fondait encore toutes ses espérances sur le retour de Mr Bingley à Netherfield l'été suivant.

Cette affaire fut traitée par Mr Bennet d'une manière bien différente :

— Ainsi, Lizzy, dit-il un jour, votre sœur n'est pas heureuse dans ses amours, à ce que je vois. Eh bien! Je l'en félicite, car après le mariage, une déception sentimentale est ce qui peut arriver de mieux à une fille. Cela occupe son imagination et lui permet de briller parmi ses compagnes. Votre tour viendra-t-il bientôt? Vous ne pouvez pas laisser Jane l'emporter sur

vous, surtout quand il y a suffisamment d'officiers à Meryton pour décevoir toutes les jeunes filles du pays. Tenez, que Wickham soit votre homme : il est très bien, et je le pense capable de vous duper avec panache.

- Merci, père, mais je me satisferais d'un homme moins agréable. Nous ne pouvons pas toutes avoir la chance de Jane.
- Cela est vrai, acquiesça Mr Bennet. Mais il est réconfortant de penser que, quelle que puisse être la suite des événements en ce qui vous concerne, vous avez une mère attentionnée qui en tirera le meilleur parti possible.

La société de Mr Wickham venait fort à propos dissiper la tristesse de la famille de Longbourn. Il les visitait souvent, et à ses autres qualités s'ajoutait maintenant une parfaite franchise. Tout ce qu'Elizabeth avait déjà appris de ses rapports avec Mr Darcy était maintenant connu de tous et ouvertement discuté, et chacun se vantait d'avoir eu assez de discernement pour détester Mr Darcy avant même de connaître tous ces détails.

Jane était la seule à penser qu'il y avait peut-être dans cette affaire quelques circonstances atténuantes inconnues de la société du Hertfordshire. Sa bonté et sa candeur naturelles la portaient à l'indulgence et elle faisait souvent remarquer combien les apparences étaient trompeuses. Mais tous les autres s'accordaient à considérer Mr Darcy comme le plus méchant des hommes.

Chapitre 25

Après une semaine passée en protestations d'amour et en projets de bonheur, le samedi vint enfin séparer Mr Collins de son aimable Charlotte. Les peines de l'absence lui furent adoucies par les préparatifs à faire pour recevoir son épouse, car il avait tout lieu d'espérer que lorsqu'il reviendrait dans le Hertfordshire, elle aurait fixé le jour de leur mariage. Il prit congé de ses parents de Longbourn avec autant de cérémonie que la première fois, souhaita de nouveau à ses belles cousines santé et bonheur, et promit encore une lettre de remerciements.

Le lundi suivant, Mrs Bennet eut le plaisir de recevoir son frère et sa belle-sœur, qui venaient comme tous les ans passer les fêtes de Noël à Longbourn. Mr Gardiner était un homme instruit et bien élevé, fort supérieur en tout à sa sœur. Les dames de Netherfield auraient eu du mal à croire qu'un homme qui était dans le commerce et vivait non loin de ses entrepôts puisse unir autant d'esprit à des manières aussi distinguées. Mrs Gardiner, qui était beaucoup plus jeune que Mrs Bennet et Mrs Philips, possédait toutes les qualités qui rendent une femme aimable. Elle était fort attachée à ses nièces de Longbourn, surtout aux deux aînées, qui se rendaient souvent à Londres passer plusieurs mois chez elle.

Le premier soin de Mrs Gardiner à son arrivée fut de distribuer ses présents et de décrire les nouvelles modes de la capitale. Cela fait, ce fut à son tour d'écouter : Mrs Bennet avait divers sujets de se plaindre et plus d'une histoire à raconter. Ils avaient tous été cruellement tourmentés depuis la dernière visite de sa belle-sœur : elle avait été près de marier deux de ses filles, et ces mariages n'avaient finalement pas eu lieu.

— Je ne blâme pas Jane, poursuivit-elle, car elle aurait épousé Mr Bingley si elle l'avait pu. Mais Lizzy! Oh, ma sœur! Il est cruel de penser que, si elle avait été moins entêtée, elle serait maintenant la femme de Mr Collins. Il l'a demandée en mariage dans ce même salon où nous sommes, et elle a refusé; il s'ensuit que lady Lucas, avant moi, aura une fille mariée, et que le domaine de Longbourn est plus substitué que jamais. Les Lucas sont, je vous assure, ma sœur, des gens bien rusés, bien hypocrites: ils cherchent toujours qui ils peuvent duper. Je suis fâchée de le dire, mais c'est la pure vérité, tout cela affaiblit encore mes pauvres nerfs. On est bien malheureux de se voir ainsi contrarié par sa propre famille, et d'avoir des voisins qui pensent beaucoup à eux et peu aux autres. Enfin, votre visite vient à point nommé, cette consolation m'était vraiment nécessaire, et je suis fort aise d'apprendre ce que vous me dites sur les manches longues.

Mrs Gardiner, qui grâce à sa correspondance avec Jane et Elizabeth connaissait déjà une partie de ces nouvelles, répondit fort brièvement, et par compassion pour ses nièces changea de conversation.

Mais quelques moments après, se trouvant seule avec Elizabeth, elle reprit ce sujet :

- Il paraît que c'était un mariage avantageux pour Jane. Je suis fâchée qu'il ne se fasse pas, mais ces choses-là arrivent fort souvent. Un jeune homme tel que vous me dépeignez ce Bingley tombe facilement amoureux d'une jolie femme, et huit jours d'absence suffisent pour la lui faire oublier. On voit cela tous les jours.
- Ce serait un charmant motif de consolation si la chose s'était passée ainsi, dit Elizabeth. On ne voit pas tous les jours un jeune homme doté d'une fortune indépendante se laisser persuader par ses amis de renoncer à une femme dont il est passionnément amoureux.
- Mais cette expression de « passionnément amoureux » est si usitée, si vague, si indéfinie, qu'elle ne peut me donner une juste idée. On l'emploie tout aussi souvent pour exprimer une légère fantaisie, née d'un quart d'heure d'entrevue, que pour parler d'un attachement sincère! Donnez-moi, je vous prie, quelques preuves de cette passion si violente.
- Oh! Je n'ai jamais vu de ma vie une inclination plus décidée. Mr Bingley ne semblait voir que Jane, nulle autre n'obtenait de lui la plus légère attention, et chaque jour ses soins pour elle devenaient plus marqués. À son bal, il offensa plusieurs femmes en ne les invitant pas à danser; moi-

même, je lui ai parlé deux fois sans recevoir de réponse. Peut-il exister des apparences plus fortes ? Une telle impolitesse ne porte-t-elle pas la marque de l'amour ?

— Oui ! De cette espèce d'amour qu'il a sans doute éprouvé. Pauvre Jane ! J'en suis vraiment peinée : avec un caractère comme le sien, elle peut longtemps en souffrir. Il aurait mieux valu que cela vous soit arrivé, Lizzy, il me semble que vous vous en seriez rapidement consolée. Mais pensez-vous que nous puissions la convaincre de venir avec nous à Londres ? Un changement d'air lui serait peut-être bénéfique.

Cette proposition enthousiasma Elizabeth, qui ne doutait nullement que sa sœur ne l'accepte avec reconnaissance.

- J'espère, ajouta Mrs Gardiner, qu'aucune considération ayant rapport à ce jeune homme ne l'en empêchera. Nous demeurerons dans un quartier si éloigné du sien, nos relations sont si différentes, et, comme vous le savez, nous allons si peu dans le monde qu'il n'est guère probable qu'elle le rencontre, à moins qu'il ne vienne lui-même la voir.
- Et cela est absolument impossible, car il est maintenant sous la garde de son ami, et jamais Mr Darcy ne lui permettrait de rendre une visite à Jane, surtout dans un tel quartier de Londres. Ma chère tante, pouvez-vous imaginer cela ? Mr Darcy a peut-être entendu parler d'une rue nommée « Grace Church », mais si par malheur il s'y rendait, il croirait à peine qu'un mois d'ablutions puisse le laver d'une telle honte, et soyez assurée que Mr Bingley ne sort jamais sans lui.
- Tant mieux, j'espère qu'ils ne se reverront plus. Mais Jane ne correspond-elle pas avec Miss Bingley ? Elle ne saurait se dispenser de lui faire une visite.
 - Elle finira bien par interrompre leurs relations.

Malgré l'assurance qu'Elizabeth affectait sur ce point, elle pensait néanmoins que tout espoir n'était pas perdu. Elle se disait parfois qu'il était possible, probable même, que les sentiments de Bingley soient inchangés. S'il revoyait Jane, comment ne pas espérer que ses charmes et ses attraits soient plus forts que les raisonnements de ses amis!

Jane accepta avec joie l'invitation de sa tante. La possibilité de revoir Bingley ne fit pas renaître ses espérances ; elle songeait seulement, avec quelque plaisir, que Caroline ne demeurant pas dans la même maison que lui, elle pourrait parfois passer une matinée avec elle sans craindre de le

rencontrer.

Les Gardiner restèrent une semaine à Longbourn, durant laquelle les Phillips, les Lucas et même les officiers se firent un devoir de donner une fête en leur honneur. Mrs Bennet avait si bien pourvu aux divertissements de son frère et de sa belle-sœur qu'ils ne purent une seule fois dîner en famille. Lorsque la société se réunissait à Longbourn, plusieurs officiers en faisaient partie ; Mr Wickham était toujours de ce nombre. La curiosité de Mrs Gardiner étant éveillée par la manière dont Elizabeth parlait de lui, elle les observa avec soin, et bien qu'elle ne crût pas qu'ils soient réellement épris l'un de l'autre, la préférence qu'ils se témoignaient lui parut assez forte pour lui causer quelque inquiétude. Elle résolut donc d'en parler à Elizabeth, et de lui faire remarquer combien il serait imprudent d'encourager un pareil attachement.

Indépendamment de ses agréments naturels, Wickham avait tout de même un moyen de plaire à Mrs Gardiner. Dix ou douze ans auparavant, avant son mariage, elle avait passé plusieurs années dans la partie du Derbyshire où Wickham avait été élevé. Ils connaissaient donc à peu près les mêmes personnes et, bien qu'il ait quitté ce pays après la mort du père de Mr Darcy, il pouvait donner à Mrs Gardiner des nouvelles plus récentes sur ses anciennes amies que celles qu'elle avait pu jusqu'alors se procurer.

Mrs Gardiner avait déjà vu Pemberley et connaissait de réputation feu Mr Darcy, ce qui fut donc un sujet inépuisable de conversation. Elle se plaisait à comparer le souvenir qu'elle avait gardé du domaine avec la description détaillée qu'en donnait Mr Wickham, tout en faisant l'éloge de l'ancien propriétaire. Apprenant de quelle manière il avait été traité par le nouveau Mr Darcy, elle chercha à se rappeler quelque trait de caractère qu'on lui reconnaissait enfant et qui puisse avoir un rapport avec sa conduite présente. Enfin, elle crut se souvenir qu'elle avait entendu dire que le jeune Fitzwilliam Darcy était un petit garçon arrogant et méchant.



Mrs Gardiner saisit la première occasion qu'elle eut d'être seule avec Elizabeth pour lui dire franchement ce qu'elle pensait de Wickham, et termina ainsi :

- Vous êtes trop raisonnable, Lizzy, pour tomber amoureuse d'un homme seulement parce qu'on vous déconseille de le faire. Je ne crains donc pas de vous parler à cœur ouvert, et ce que je vous dis, je le pense sérieusement : ne vous engagez pas avec lui et ne l'encouragez pas dans un attachement que son manque de fortune rendrait imprudent. Je n'ai aucun grief contre lui, c'est un jeune homme fort intéressant et, s'il possédait la fortune qu'il aurait dû avoir, vous ne sauriez selon moi faire un meilleur choix. Mais les choses étant tout autres, il ne faut pas vous laisser entraîner par votre imagination. Votre père, j'en suis sûre, compte sur votre prudence ; il ne faut donc pas le décevoir.
 - Ma chère tante, voilà vraiment un discours sérieux.
 - Oui, et j'espère vous engager à être sérieuse vous aussi.
- Eh bien soit! Ne vous inquiétez donc pas, je saurai prendre soin et de moi et de Mr Wickham. Il ne tombera pas amoureux de moi si je puis l'éviter.
 - Elizabeth, vous ne parlez pas sérieusement.
- Bien sûr que si, chère tante, mais écoutez-moi : jusqu'à présent, je ne suis pas amoureuse de Mr Wickham, je peux vous l'assurer. Certes, il est sans aucun doute l'homme le plus aimable que je connaisse, et s'il me devenait sincèrement attaché, je... Mais non, il vaut mieux que cela ne se produise pas, j'en ai bien conscience. Ah, cet horrible Mr Darcy! La bonne opinion que mon père a de moi m'est d'un prix inestimable, et pour rien au

monde je ne voudrais la perdre. Mr Wickham plaît fort à mon père, pourtant. En un mot, ma chère tante, je serais désolée de faire de la peine à l'un d'entre vous, mais puisque l'on voit tous les jours que le manque de fortune n'empêche pas les jeunes gens de s'aimer, comment vous promettre d'être plus sage qu'une autre ? L'amour ne raisonne pas ; tout ce que je puis vous promettre, c'est de ne rien précipiter. Je ne me laisserai pas facilement persuader que Mr Wickham a pour moi de l'inclination... Lorsque je le rencontrerai dans le monde, je ne rechercherai plus sa conversation ; enfin, soyez assurée que je ferai de mon mieux.

- Peut-être aussi serait-il fort sage de ne pas l'encourager à vous voir aussi souvent. Il faut au moins ne pas rappeler à votre mère de l'inviter.
- Comme je l'ai fait l'autre jour, dit Elizabeth en souriant. C'est vrai, je ferais mieux de m'abstenir. Mais ne pensez pas qu'il vienne aussi souvent d'habitude : ma mère, comme vous le savez, ne croirait pas bien recevoir ses amis si elle n'avait constamment pour eux du monde à la maison... Tout de bon, je vous promets (et vous pouvez y compter) d'en user avec lui de la manière que je considérerai la plus prudente. Êtes-vous satisfaite ?

Sa tante assura qu'elle l'était et, Elizabeth l'ayant sincèrement remerciée de ses sages conseils, elles se séparèrent. Voilà un exemple rare d'un avis donné sur une affaire délicate sans avoir causé de ressentiment.

Mr Collins revint dans le Hertfordshire peu de temps après que les Gardiner et Jane en furent partis, mais, comme il alla loger chez lady Lucas, son arrivée ne causa que peu d'émotion à Mrs Bennet... Le jour de la cérémonie approchait. Mrs Bennet était enfin assez résignée pour considérer ce mariage comme une chose inévitable, et il lui arrivait même assez souvent de leur souhaiter, l'air chagrinée, « beaucoup de bonheur ». Le mariage devait avoir lieu le jeudi. La veille, Miss Lucas fit sa visite d'adieu aux Bennet, et, lorsqu'elle se leva pour se retirer, Elizabeth, toute décontenancée du peu de civilité de sa mère et sincèrement touchée du départ de son amie, la raccompagna jusqu'à la porte. Chemin faisant, Charlotte lui dit :

- Je m'attends à recevoir souvent de vos nouvelles, Eliza.
- Certainement! Vous pouvez y compter.
- Et j'ai une autre faveur à vous demander : accepteriez-vous de venir me voir ?
 - J'espère que nous nous reverrons souvent dans le Hertfordshire.
 - Il est probable que je ne pourrai pas quitter le Kent pendant un certain

temps. Promettez-moi donc de venir à Hunsford.

Elizabeth ne put refuser, bien que la perspective de ce voyage lui soit peu agréable.

— Mon père et Maria doivent venir au mois de mars, ajouta Charlotte. J'espère que vous consentirez à les accompagner. En vérité, Eliza, vous ne sauriez me faire plus grand plaisir.

La noce eut lieu, les époux partirent pour le Kent au sortir de l'église et ce mariage fut pendant longtemps le sujet de toutes les conversations. Elizabeth ne tarda pas à recevoir des nouvelles de son amie, et leur correspondance fut régulière et active, mais elles ne retrouvèrent jamais la complicité qu'elles avaient partagée. Elizabeth sentait bien que le charme de leur intimité était à jamais détruit. Les premières lettres de Charlotte furent reçues avec empressement : il y avait une certaine curiosité de savoir ce qu'elle dirait de sa nouvelle demeure, si lady Catherine lui plaisait, si elle oserait se dire heureuse. Mais une fois les lettres lues, Elizabeth se dit que Charlotte s'était exprimée sur tout exactement comme elle aurait pu le prévoir. Elle écrivait avec gaieté, ne paraissait entourée que de choses agréables et louait tout ce dont elle parlait : la maison, l'ameublement, le voisinage, tout était à son goût, et lady Catherine se conduisait avec elle de la manière la plus amicale et la plus obligeante. C'était, en un mot, les mêmes descriptions de Rosings et de Hunsford que celles de Mr Collins, seulement moins exagérées. Elizabeth vit bien que pour en savoir davantage, il lui faudrait attendre de s'y rendre.

Jane avait écrit quelques mots à sa sœur pour lui annoncer son arrivée à Londres. Elle lui promettait d'écrire à nouveau dans peu de jours, et Elizabeth eut l'espoir d'apprendre quelques nouvelles de Bingley.

Son impatience pour cette deuxième lettre fut aussi peu récompensée que l'est généralement l'impatience. Jane était en ville depuis une semaine sans avoir ni vu, ni entendu parler de Caroline. Elle s'en consolait cependant par la pensée que la lettre qu'elle avait écrite à son amie avant de quitter Longbourn pouvait s'être perdue.

« Notre tante, poursuivait-elle, doit se rendre demain dans son quartier de la ville, et je profiterai de cette occasion pour faire une visite à Grosvenor Street. »

La visite faite, elle écrivit à Elizabeth qu'elle avait vu Miss Bingley, et s'exprimait ainsi : « J'ai trouvé que Caroline manquait un peu d'entrain. Elle a cependant paru fort heureuse de me voir, et m'a reproché de ne pas l'avoir

prévenue de mon arrivée à Londres – j'avais donc raison, ma lettre ne lui est pas parvenue. J'ai naturellement pris des nouvelles de son frère, et elle m'a dit qu'il se portait bien, mais qu'il était si occupé avec Mr Darcy qu'elle ne le voyait que rarement. On attendait Miss Darcy à dîner. Oh, ce que j'aurais donné pour la voir ! Ma visite a été très courte, car Caroline et Mrs Hunt devaient sortir. Je pense qu'elles viendront bientôt me voir. »

Cette lettre attrista Elizabeth et la convainquit que seul le hasard pourrait apprendre à Bingley que Jane était à Londres.

Quatre semaines passèrent, et Jane ne l'avait toujours pas vu. Elle cherchait à se persuader qu'elle n'en éprouvait aucun regret, mais elle ne put s'abuser plus longtemps sur la froideur de Mrs Bingley. Après que Jane l'eut attendue en vain pendant plus de quinze jours, alors qu'elle avait chaque soir quelque excuse pour ce retard, Caroline vint enfin lui rendre une visite. Mais elle fut si courte, et les manières de Caroline étaient si changées, que Jane ne put s'aveugler davantage. La lettre qu'elle écrivit à sa sœur sur ce sujet exprimait bien ses sentiments.

Je suis persuadée, ma chère Lizzy, que tu auras trop de bonté pour triompher à mes dépens lorsque je t'avouerai avoir été trompée par les démonstrations d'amitié de Miss Bingley. Mais, ma chère sœur, bien que cela te donne raison, ne me crois pas obstinée si je trouve, en réfléchissant à tout ce qui s'est passé, que ma confiance a été aussi naturelle que tes soupçons. Si les mêmes circonstances se reproduisaient, je me laisserais abuser de nouveau, j'en suis sûre. Caroline ne m'a rendu ma visite qu'hier, et pendant tout ce temps je n'ai reçu d'elle ni lettre ni billet. Lorsque enfin elle est venue, il était évident qu'elle n'avait aucun plaisir à me voir, et elle ne m'a fait que quelques rapides excuses pour n'être pas venue plus tôt. Elle n'a pas dit un mot pour m'inviter de nouveau chez elle et sa conduite à mon égard était en tout si changée que lorsqu'elle m'a quittée, j'étais parfaitement décidée à ne plus entretenir nos relations. Je la plains, quoique je ne puisse m'empêcher de la blâmer. Elle a eu tort de rechercher mon amitié, car je puis dire avec sincérité que c'est elle qui a fait toutes les avances. Je la plains cependant, parce qu'elle doit sentir qu'elle s'est mal conduite avec moi, et je suis d'ailleurs persuadée que son inquiétude sur le sort de son frère en est la seule

cause. Nous savons bien que cette inquiétude est sans fondement mais, si elle l'éprouve réellement, cela suffit pour expliquer sa manière d'être à mon égard. Je pense même que s'inquiéter pour un frère si aimable est somme toute bien naturel. Toutefois, ces craintes m'étonnent vraiment car, s'il éprouvait quelque amour pour moi, il y a longtemps, bien longtemps que nous nous serions vus. D'après ce que m'a dit Caroline, il sait que je suis à Londres, j'en suis certaine. Cependant, on dirait qu'elle cherche elle-même à se persuader qu'il aime Miss Darcy! Vraiment, je n'y comprends rien. Si je ne craignais de porter un jugement téméraire, je serais tentée de dire qu'il y a quelque intrigue là-dessous. Enfin, je m'efforce d'éloigner ces réflexions pénibles et de ne songer qu'à ce qui peut me rendre heureuse : ton amitié, chère sœur, et les bontés sans nombre de notre tante... Écris-moi au plus vite. Miss Bingley a voulu me faire entendre que son frère ne retournerait plus à Netherfield; cela ne me paraît pas certain, aussi vaut-il mieux ne pas en parler. Je suis heureuse que tu reçoives d'aussi bonnes nouvelles de tes amis de Hunsford ; va les voir avec sir William et Maria, je ne doute pas que tu ne t'y plaises beaucoup.

Bien à toi, etc.

Cette lettre chagrina Elizabeth, mais sa peine fut adoucie par l'idée qu'au moins Jane ne serait plus dupe de Miss Bingley. Tout espoir quant au frère était perdu : elle ne désirait même plus que Jane le revoie. Plus Elizabeth réfléchissait à cette affaire, plus son estime pour Bingley diminuait, et elle souhaita sincèrement, tant pour le repos de Jane que pour le punir, qu'il épouse au plus tôt la sœur de Mr Darcy. En effet, jugeant cette demoiselle sur les rapports de Wickham, elle se disait que Bingley regretterait plus d'une fois la femme douce et aimable qu'il avait négligée pour elle.

Dans le même temps, une lettre de Mrs Gardiner vint rappeler à Elizabeth sa promesse au sujet de Mr Wickham. Il fallait y répondre, bien que les détails qu'Elizabeth ait à donner soient plus agréables pour sa tante que pour elle-même. Wickham ne semblait plus penser à elle. Ses visites étaient rares, une autre était maintenant l'objet de ses soins. Tout cela intéressait encore assez Elizabeth pour qu'elle y accorde quelque attention, mais elle pouvait le voir et l'écrire sans véritable chagrin. Son cœur n'avait été que faiblement

touché, et sa vanité était satisfaite par la pensée que, si sa fortune l'avait permis, elle seule aurait été l'objet de son choix. Une succession de dix mille livres était le plus grand charme de la jeune personne à laquelle il cherchait alors à plaire ; mais Elizabeth, moins clairvoyante et moins impartiale peut-être dans cette circonstance que dans l'affaire de Charlotte, ne le blâma pas de chercher ainsi une existence indépendante – rien au contraire n'était plus naturel. Tant qu'elle pouvait croire qu'il ne l'abandonnait qu'à regret, elle était encline à penser qu'il avait agi raisonnablement et sagement, et elle lui souhaitait sincèrement tout le bonheur du monde.

Tout cela fut confié à Mrs Gardiner, et, après quelques détails assez minutieux, elle poursuivit ainsi : « Je suis maintenant convaincue, chère tante, que je n'ai jamais eu d'amour pour lui, car si j'avais éprouvé ce sentiment si vif, si tendre, le nom seul de Wickham me causerait à cette heure une peine cruelle, et je ne pourrais lui souhaiter que du mal. Au contraire, non seulement je pense à lui sans humeur, mais je peux même souhaiter le meilleur à Miss King. Loin de la détester, je pense que c'est une jeune fille comme il faut. Vos conseils, comme vous le voyez, m'ont été utiles! Certes, je serais certainement devenue plus intéressante aux yeux de mes amies si j'avais eu pour lui une passion bien tendre, mais je ne peux pas dire que je regrette de ne pas avoir acquis cette célébrité, car souvent elle s'achète trop chèrement. Kitty et Lydia prennent sa défection plus à cœur que moi, elles connaissent peu le monde et ne sont pas encore convaincues de cette mortifiante vérité : que les jeunes gens beaux et aimables ne sauraient plus que les autres vivre sans fortune! »

Chapitre 27

Les mois de janvier et février se passèrent sans amener de nouveaux événements dans la famille Bennet, dont les seuls divertissements étaient les promenades jusqu'à Meryton, tantôt dans le froid, tantôt dans l'humidité. Le voyage d'Elizabeth à Hunsford était prévu pour le mois de mars. Au début, elle n'y pensait pas sérieusement, mais Charlotte en parlait dans toutes ses lettres, et elle s'habitua donc peu à peu à le considérer comme une chose arrêtée. L'absence lui avait fait sentir le besoin de revoir son amie et avait diminué son antipathie pour Mr Collins, et, avec une mère et des sœurs singulièrement dépourvues de conversation, les veillées à Longbourn se passaient assez tristement. Ce changement d'air comportait assurément quelques charmes, et c'était également une plaisante occasion de voir sa chère Jane, puisqu'il fallait passer par Londres. Plus le jour du départ approchait, plus elle aurait été contrariée du moindre retard, mais tout se décida enfin au gré de ses désirs.

Le seul chagrin qu'elle éprouva fut de quitter son père pour qui sa compagnie, elle le savait, était nécessaire. Il paraissait si peiné de la voir partir qu'il lui demanda une ou deux fois de lui écrire et alla même jusqu'à promettre de lui répondre.

Ses adieux à Wickham furent fort amicaux, peut-être plus qu'amicaux de son côté à lui. Ses nouveaux projets ne pouvaient lui faire oublier qu'Elizabeth avait été la première à recevoir ses attentions, la première à l'écouter et à le plaindre et la première à lui plaire. Dans sa manière de lui dire adieu, de lui souhaiter une bonne santé, un voyage agréable, de lui rappeler ce qu'elle avait à attendre de lady Catherine, et dans sa confiance

que leur opinion sur cette dame, sur Rosings, et sur tout, coïnciderait toujours, il y avait une sollicitude, un intérêt qui persuada à Elizabeth que jamais elle ne l'oublierait et que, marié ou non, il serait toujours pour elle un modèle d'homme aimable.

Ses compagnons de voyage n'étaient pas de ceux qui auraient pu faire paraître Wickham moins aimable. Sir William Lucas et sa fille Maria, une excellente enfant mais aussi dépourvue d'esprit que son père, n'avaient rien à dire qu'on puisse écouter avec plaisir. Les frivolités amusaient beaucoup Elizabeth, certes, mais elle connaissait trop bien celles de sir William. Il ne pouvait rien lui apprendre de nouveau sur sa présentation à Saint-James ; son habit de cour, le salon de la reine et ses compliments ne pouvaient plus la divertir.

Ce n'était qu'un voyage de vingt-quatre miles et ils partirent de bon matin pour arriver à Grace Church Street avant midi. Arrivés à la porte de Mr Gardiner, ils virent Jane, qui attendait leur arrivée à l'une des fenêtres du salon. Elle alla les recevoir dans le vestibule et sa sœur, la regardant attentivement, se réjouit de la voir aussi belle que d'habitude, et en pleine santé. Sur l'escalier attendait une troupe de petits enfants trop impatients d'embrasser leur cousine pour rester au salon, mais aussi trop timides, ne l'ayant pas vue depuis un an, pour approcher davantage. Dans la joie et la bonne humeur, le jour se passa fort agréablement : l'après-midi à faire des emplettes, le soir au spectacle.

Elizabeth s'arrangea alors pour prendre place auprès de sa tante, et Jane fut le sujet de leur conversation. Elle apprit avec plus de chagrin que de surprise que sa sœur, malgré tout son courage, laissait parfois apercevoir sa tristesse. Il y avait cependant tout lieu d'espérer que cela ne pourrait durer longtemps. Mrs Gardiner lui raconta en détail la visite de Miss Bingley, ainsi que plusieurs conversations qu'elle avait eues avec Jane, et dont le résultat était que Jane avait complètement renoncé à la revoir.

Mrs Gardiner plaisanta ensuite avec sa nièce sur la désertion de Wickham, et loua surtout l'indifférence avec laquelle celle-ci se voyait ainsi délaissée.

- Mais, ma chère Elizabeth, ajouta-t-elle, cette Miss King est-elle aimable ? Je serais vraiment fâchée de penser que l'intérêt seul guide notre ami.
 - Quelle différence y a-t-il, je vous prie, en fait de mariage, entre des

motifs prudents et des motifs intéressés ? Où finit la discrétion et où commence l'avarice ? L'hiver dernier, vous craigniez qu'il ne m'épouse parce que cela aurait été imprudent, et aujourd'hui qu'il cherche à plaire à une femme qui n'a cependant que dix mille livres, vous voulez le croire intéressé ?

- Répondez d'abord à ma question sur Miss King, et je saurai ce que je dois en penser.
- C'est une très bonne personne, à ce que je crois. Je n'en ai jamais entendu dire de mal.
- Mais il ne l'avait jamais remarquée avant que la mort de son grandpère ne l'ait laissée maîtresse de cette fortune ?
- Non ; pourquoi l'aurait-il fait ? S'il ne lui était pas permis de s'attacher à moi parce que je n'ai pas de fortune, pourquoi aurait-il cherché à se faire aimer d'une femme qui était encore moins riche que moi ?
- Mais lui offrir ses vœux si tôt après cet événement n'est pas, ce me semble, fort délicat.
- Un homme sans fortune n'a pas le loisir d'observer si minutieusement les convenances. Si d'ailleurs la jeune personne ne s'y refuse pas, pourquoi voudrions-nous y trouver à redire ?
- Que Miss King ne s'y refuse pas ne saurait justifier Wickham. Cela prouve seulement que cette demoiselle n'est pas des plus raisonnables.
- Eh bien soit! s'écria Elizabeth. Puisque vous le voulez, nous n'avons qu'à considérer qu'elle n'est qu'une sotte, et lui un homme fort intéressé.
- Non, Lizzy, ce n'est pas là mon désir. Je serais fâchée, vous le savez, de penser du mal d'un jeune homme qui a vécu si longtemps dans le Derbyshire.
- Oh! Si ce n'est que cela, j'ai une très mauvaise opinion des jeunes gens du Derbyshire, et leurs amis intimes qui habitent le Hertfordshire ne valent guère mieux. J'en suis lasse... Grâce au ciel, demain, je vais revoir un homme qui n'a ni bon sens ni esprit, et qui ne possède pas la moindre qualité. Après tout, les sots sont les seuls hommes qui vaillent la peine d'être fréquentés.
 - Ah, Lizzy! Prenez garde, ce discours révèle une certaine amertume.

Avant que la fin de la pièce ne les sépare, Elizabeth fut invitée à accompagner sa tante et son oncle dans un voyage qu'ils prévoyaient de faire vers les premiers jours de l'été.

— Nous ne savons pas encore où nous irons, dit Mrs Gardiner. Peut-être visiterons-nous les lacs du Cumberland.

Nul projet ne pouvait être plus agréable pour Elizabeth, et l'invitation fut acceptée avec joie et reconnaissance.

— Oh, ma bien-aimée tante ! s'écria-t-elle. Quel délice, quel bonheur ! Adieu chagrins, adieu tristesse, que sont les hommes comparés à des lacs, à des montagnes ? Oh, combien de moments délicieux nous passerons, et, à notre retour, que de belles choses à raconter ! Lorsque nous reviendrons, je ne serai pas, comme les autres voyageurs, incapable de donner une idée exacte de ce que nous aurons vu. Nous connaîtrons parfaitement le pays que nous aurons parcouru, nous nous rappellerons tout ! Les lacs, les rivières, les rochers ne seront pas confondus dans notre tête, et quand nous voudrons décrire quelque scène particulière, nous ne nous disputerons pas sur le lieu où elle se sera passée, et nos descriptions seront, je l'espère, moins insupportables que celles de la plupart des voyageurs.

Chapitre 28

Tout était nouveau et intéressant pour Elizabeth dans son voyage de Londres à Hunsford. Elle en profitait d'autant plus que l'air serein de sa sœur avait calmé ses inquiétudes sur sa santé. Par ailleurs, la perspective de visiter le nord de l'Angleterre avec sa tante était pour elle une source inépuisable de rêves et de projets.

Lorsqu'ils eurent quitté la grande route pour le chemin qui conduisait à Hunsford, tous les yeux cherchaient avidement le presbytère ; à chaque détour on croyait l'apercevoir. Les murs du parc de Rosings étaient à leur droite. Elizabeth sourit en se souvenant de tout ce qu'elle avait entendu dire sur ses habitants.

Enfin, on découvrit le presbytère : le jardin, formant une douce pente jusqu'à la route, la maison située au milieu, les vertes palissades, la haie de lauriers, tout leur annonçait qu'ils arrivaient à destination. Mr Collins et Charlotte parurent à leur porte et le postillon s'arrêta près d'une petite grille, au bout d'une jolie allée qui conduisait à la maison. Descendre de voiture et s'embrasser fut l'affaire d'un moment. Mrs Collins reçut son amie avec le plus vif plaisir et Elizabeth, se voyant si bien accueillie, se réjouissait de plus en plus d'être venue. Le premier coup d'œil la persuada que le mariage n'avait rien changé aux manières de son cousin ; sa démarche, ses compliments étaient aussi raides, aussi compassés qu'autrefois. Il la retint plus d'un moment à la grille pour prendre minutieusement des nouvelles de toute sa famille et ne la conduisit dans la maison qu'après lui avoir fait remarquer combien l'entrée était jolie. Arrivé dans le parloir, il la remercia de nouveau d'être ainsi venue lui rendre visite dans son humble chaumière, et

chaque offre de rafraîchissement faite par sa femme fut par lui exactement répétée.

Elizabeth s'était attendue à le voir dans toute sa gloire et elle ne put s'empêcher de penser qu'en leur faisant remarquer la grandeur de son salon, ses belles proportions et son ameublement, il s'adressait particulièrement à elle, comme s'il voulait lui faire sentir ce qu'elle avait perdu en refusant sa demande en mariage. Mais bien que tout paraisse joli et commode, elle ne put le satisfaire par le moindre regret. Au contraire, elle considérait Charlotte avec surprise, ne concevant pas qu'on puisse afficher un air si heureux avec un tel mari. Lorsque Mr Collins disait quelque chose dont sa femme aurait pu rougir (et cela n'était pas rare), les yeux d'Elizabeth se tournaient involontairement vers Charlotte; une ou deux fois elle vit ses joues se colorer quelque peu, mais, le plus souvent, Charlotte, en épouse sage, n'entendait rien.

Après être demeuré dans le parloir assez longtemps pour en admirer tous les meubles, depuis le buffet jusqu'au garde-feu, Mr Collins les invita à faire un tour dans le jardin, qui était grand, bien dessiné et qu'il cultivait lui-même. Elizabeth admira le ton sérieux avec lequel Charlotte vanta l'avantage de cet exercice et assura qu'elle l'approuvait beaucoup. Mr Collins les conduisit par toutes les grandes et petites allées, leur donnant à peine le temps de prononcer les louanges qu'il demandait. Chaque point de vue fut montré avec une minutie vraiment plaisante, mais, de toutes les vues dont on pouvait bénéficier dans le jardin, la province et même le royaume, aucune n'était comparable à celle qui donnait sur le château de Rosings, qu'un intervalle dans les arbres laissait apercevoir. C'était un beau bâtiment moderne, bien situé, sur une petite colline.

De son jardin, Mr Collins voulut les conduire dans ses deux prairies, mais les dames, se trouvant fatiguées, s'en retournèrent, et seul sir William l'accompagna. Charlotte, sans doute fort heureuse de pouvoir montrer sa maison sans le secours de son mari, la fit visiter à sa sœur et à Elizabeth : elle était petite, mais commode et bien bâtie, et les meubles y étaient placés avec un goût, un ordre qu'Elizabeth attribua entièrement à Charlotte. On pouvait réellement s'y sentir très bien en parvenant à oublier Mr Collins, et l'air de contentement de Charlotte fit présumer à Elizabeth que c'était souvent son cas.

Elle apprit que lady Catherine était à Rosings. Au dîner, on en parla de

nouveau et Mr Collins, se mêlant à la conversation, ajouta d'un air triomphant :

- Oui, Miss Elizabeth, vous aurez dimanche prochain à l'église l'honneur de voir lady Catherine de Bourgh. Je n'ai nul doute que vous ne soyez ravie de la rencontrer. Après l'office, elle vous gratifiera, j'en suis sûr, de quelques paroles bienveillantes, et j'ose même présumer que ma bellesœur Maria et vous aurez part aux invitations dont elle daignera nous honorer durant votre séjour ici. Sa conduite avec ma chère Charlotte est vraiment charmante : nous dînons à Rosings régulièrement, deux fois par semaine. Et jamais on ne nous permet de revenir à pied : la voiture de Sa Seigneurie est toujours à notre disposition je devrais dire *une* de ses voitures, car elle en possède plusieurs.
- Lady Catherine est une femme très respectable, confirma Charlotte, et une fort aimable voisine.
- Vous avez raison, ma chère, c'est ce que je disais : on ne saurait, en vérité, trop la respecter.

La soirée se passa fort gaiement à donner des nouvelles du Hertfordshire, et à redire ce qui avait déjà été écrit. Lorsqu'elle s'acheva, Elizabeth, seule dans sa chambre, eut à méditer sur le bonheur dont semblait jouir Charlotte, sur l'adresse avec laquelle elle conduisait son mari, sur le calme avec lequel elle le supportait, et elle avoua que son amie s'en acquittait fort intelligemment. La manière dont se passerait sa visite fut aussi pour elle un sujet de réflexion : elle anticipait la tranquillité de leurs occupations quotidiennes, les fâcheuses interruptions de Mr Collins, les plaisirs qu'elle trouverait à Rosings. Son imagination vive eut bientôt tout arrangé.

Vers le milieu du jour suivant, comme elle s'habillait pour aller se promener, un bruit se fit soudain entendre. Il semblait que toute la maison soit sens dessus dessous : après avoir écouté quelques instants, Elizabeth entendit quelqu'un monter l'escalier d'un pas précipité et l'appeler à haute voix. Elle ouvrit la porte et vit Maria qui, hors d'haleine et d'un air agité, lui cria :

— Oh, ma chère Elizabeth! Venez, venez, je vous en prie, car vous n'avez encore jamais rien vu de semblable. Je ne vous dirai pas ce que c'est, mais hâtez-vous de descendre.

Toutes les questions d'Elizabeth furent vaines, Maria ne voulut rien lui dire de plus, et elles coururent ensemble à la salle à manger, dont les fenêtres

donnaient sur la route, pour voir cette chose si merveilleuse. C'étaient deux dames en phaéton arrêtées à la grille.

- Quoi, c'est tout ? s'écria Elizabeth. Je croyais que tous les cochons du village étaient entrés dans le jardin, et ne voici que lady Catherine et sa fille !
- Oh, ma chère! dit Maria fort choquée d'une pareille méprise. Ce n'est pas lady Catherine: la vieille dame est Mrs Jenkinson, qui demeure avec elle; l'autre est Miss de Bourgh. Mais regardez-la donc, la pauvre créature! Qui aurait pu s'imaginer qu'elle soit si maigre et si petite!
- Elle est bien impolie de retenir Charlotte dehors, par le temps qu'il fait. Pourquoi n'entre-t-elle pas ?
- Oh! Charlotte dit qu'elle entre rarement dans la maison. C'est la plus grande des faveurs quand Miss de Bourgh vient lui rendre visite.
- J'aime assez son apparence, dit Elizabeth, préoccupée par tout autre chose. Elle a l'air maladif et elle est bossue, elle lui conviendra à merveille et sera une excellente femme pour lui.

Mr Collins et Charlotte, tous deux debout à la grille, discouraient avec les dames. Sir William, pour le plus grand divertissement d'Elizabeth, était posté près de la porte et contemplait la noble dame, la saluant fort respectueusement chaque fois qu'elle tournait les yeux de son côté.

Enfin, les deux dames partirent et ils revinrent à la maison. Mr Collins, comme il rentrait, aperçut sa belle-sœur et Elizabeth, et il vint sur-le-champ les féliciter de leur bonne fortune, ce que Charlotte expliqua en leur faisant savoir qu'ils étaient tous invités à dîner le jour suivant à Rosings.

Chapitre 29

Cette invitation mit Mr Collins au comble de la joie : pouvoir ainsi déployer aux yeux de ses hôtes tout le luxe et la splendeur de sa bienfaitrice, les rendre témoins de l'amabilité avec laquelle elle le recevait ainsi que sa femme, était pour lui un bonheur sans égal. N'ayant pas espéré le connaître si tôt, il ne savait comment louer dignement cette nouvelle preuve de l'affabilité de lady Catherine.

- J'avoue, dit-il, que je n'aurais pas été surpris si cette noble dame nous avait engagés dimanche à prendre le thé à Rosings ; je m'y attendais même, connaissant sa bonté. Mais comment prévoir une attention comme celle-ci ? Quoi ! À peine arrivés et déjà elle vous invite à dîner à Rosings, qui pouvait même l'espérer ?
- Mon rang dans le monde m'ayant rendu les manières de la haute société assez familières, dit sir William, ce qui vient de nous arriver me surprend peu. Parmi les gens de cour, il n'est pas rare de recevoir de telles marques de civilité.

Durant ce jour et la matinée suivante, il ne fut question que de la visite à Rosings. Mr Collins les instruisait avec soin de ce qu'ils devaient y voir, craignant que la magnificence des appartements, le nombre des laquais, la splendeur du repas ne leur causent une trop grande surprise.

Lorsque ces dames partirent pour aller se préparer, il dit à Elizabeth :

— Que votre ajustement ne vous inquiète pas, ma chère cousine ; lady Catherine ne s'attend nullement à nous voir vêtus avec l'élégance qui sied à son rang ainsi qu'à celui de sa fille. Je vous conseillerai seulement de choisir la plus belle de vos robes, cela suffira. Lady Catherine ne se fera pas une

mauvaise opinion de vous parce que vous êtes vêtue simplement ; au contraire, elle aime que l'on respecte en tout la distinction des rangs.

Pendant qu'elles s'habillaient, plus d'une fois il vint à leur porte pour les engager à être promptes, car lady Catherine n'aimait pas qu'on la fasse attendre. Tant de récits sur cette dame et ce qui l'entourait finirent par intimider totalement Maria Lucas, qui avait fort peu été dans le monde, et elle pensait à sa visite à Rosings avec autant d'inquiétude qu'en avait autrefois éprouvée son père lorsqu'il fut présenté à Saint-James.

Le temps était beau, et il n'y avait qu'un demi-mile à faire à travers le parc pour parvenir à la demeure de lady Catherine. Chaque parc a ses beautés et ses points de vue, et Elizabeth vit plus d'une chose à admirer, bien que le lieu ne lui puisse inspirer tout l'enthousiasme que Mr Collins aurait voulu. Et elle écoutait avec peu d'attention l'énumération des fenêtres de la façade, et le compte de ce que les vitraux seuls avaient à l'origine coûté à sir Lewis de Bourgh. Une fois dans le vestibule, l'agitation de Maria s'accrut visiblement, et même sir William ne paraissait pas parfaitement calme. Quant à Elizabeth, elle n'éprouva nulle émotion : d'après ce qu'elle avait entendu dire, lady Catherine ne possédait aucune vertu, aucun talent extraordinaire, et cette seule importance que donnent le rang et la fortune pouvait selon elle être envisagée sans crainte. Du vestibule, où Mr Collins ne manqua pas de leur faire remarquer l'élégance de l'architecture et la beauté des ornements, deux domestiques les conduisirent à travers une vaste antichambre jusqu'au salon, où lady Catherine, sa fille et Mrs Jenkinson étaient réunies. Sa Seigneurie, avec beaucoup de condescendance, se leva pour les recevoir, et comme Mrs Collins avait dit à son mari que ce serait elle qui présenterait ses amis, cette cérémonie fut faite sans toutes les excuses et tous les remerciements qu'il aurait cru nécessaires.

Sir William, malgré sa présentation à Saint-James, fut si stupéfait de la grandeur qui l'environnait qu'il n'eut que le courage de faire un profond salut, et prit un siège sans dire un seul mot ; sa fille, encore toute tremblante, s'assit juste au bord de sa chaise, osant à peine lever les yeux. Loin de partager leur timidité, Elizabeth put avec beaucoup de sang-froid considérer les trois dames de la maison. Lady Catherine, grande et fort grasse, avait des traits épais qui pouvaient avoir été beaux autrefois. Sa manière de recevoir ses convives n'était guère propre à leur faire oublier l'infériorité de leur rang ; son air suffisant rappela sur-le-champ à Elizabeth les discours de

Wickham et, d'après ses observations du jour, elle se dit que lady Catherine était telle qu'il la lui avait représentée.

Après avoir examiné la mère, dans les traits de laquelle elle trouva bientôt de la ressemblance avec Mr Darcy, elle se tourna vers la fille et fut presque tentée de partager l'étonnement de Maria en la voyant si maigre et si petite. Miss de Bourgh ne ressemblait aucunement à sa mère : elle était pâle et délicate, ses traits quoique réguliers n'avaient aucun éclat, et elle parlait peu, excepté à voix basse à Mrs Jenkinson. Cette dernière n'avait rien de remarquable et elle semblait uniquement occupée à écouter Miss de Bourgh et à placer, selon la lumière du jour, un écran devant ses yeux.

À peine étaient-ils assis que déjà on les envoya à l'une des fenêtres admirer la vue ; Mr Collins les accompagna pour leur en faire remarquer les beautés, et lady Catherine les avertit fort complaisamment que le paysage était infiniment plus varié en été.

Le dîner fut fort beau. La maîtresse de la maison invita Mr Collins (ainsi qu'il l'avait annoncé) à prendre place au bout de la table, en face d'elle : il s'y assit d'un air triomphant, semblant croire qu'il ne pouvait exister au monde de poste plus éminent. Il mangea, servit, admira avec une activité sans pareille ; chaque plat fut trouvé délicieux, d'abord par lui, puis par sir William, qui avait suffisamment recouvré de sang-froid pour devenir l'écho fidèle de son gendre. Elizabeth s'étonnait que lady Catherine puisse même supporter cette excessive adulation, mais cette dame semblait l'approuver et souriait fort gracieusement, surtout lorsqu'on servait quelque mets qu'ils ne connaissaient pas. La conversation fut peu animée. Elizabeth aurait volontiers parlé mais, assise entre Charlotte et Miss de Bourgh, elle n'en trouva pas l'occasion : la première était occupée à écouter lady Catherine et la seconde ne lui dit pas un mot de tout le repas. Mrs Jenkinson ne parla que du petit appétit de Miss de Bourgh, la pressant d'essayer certains plats et craignant qu'elle ne soit indisposée. Quant à Maria, à peine osait-elle demander à boire, et les messieurs ne firent que manger et admirer.

Les dames étant retournées au salon, leur seule occupation fut d'écouter lady Catherine qui parla sans relâche jusqu'au moment où l'on servit le café. Du ton le plus impérieux et avec une extrême familiarité, elle s'enquit des affaires domestiques de Charlotte, lui donna son avis sur la manière de les conduire, lui dicta comment tout devait se régler dans un aussi petit ménage que le sien et l'instruisit minutieusement des soins qu'exigeaient ses vaches

et sa basse-cour. Elizabeth remarqua que les plus minces sujets n'étaient pas au-dessous de l'attention de cette grande dame lorsqu'ils lui offraient l'occasion de diriger quelqu'un. Parfois, elle interrompait son entretien avec Mrs Collins pour adresser diverses questions à Elizabeth et à Maria, mais surtout à la première, dont elle connaissait moins la famille et qui, fit-elle observer à Mrs Collins, était une assez jolie personne. Elle lui demanda plusieurs fois combien elle avait de sœurs, si elles étaient plus jeunes ou plus âgées qu'elle, s'il était probable qu'une d'elles soit bientôt mariée, si elles étaient jolies, combien de chevaux son père avait et quel était le nom de jeune fille de sa mère. Elizabeth sentit que ces questions étaient inconvenantes, mais elle y répondit fort tranquillement, et lady Catherine, après une courte pause, poursuivit :

- Le domaine de votre père est, il me semble, substitué à Mr Collins ? J'en suis fort aise pour vous, dit-elle en se tournant vers Charlotte, mais autrement je n'approuve pas les substitutions. Dans la famille de sir Lewis de Bourgh, cela n'a pas été jugé nécessaire. Jouez-vous, Miss Bennet ?
 - Un peu.
- Eh bien! Un jour ou l'autre, nous serons charmés de vous entendre ; notre piano est délicieux, sans doute fort supérieur au... Vous l'essaierez, un de ces jours. Vos sœurs sont-elles musiciennes?
 - L'une d'elles joue du piano.
- Et pourquoi n'avoir pas toutes appris ? Cela aurait été plus convenable. Les demoiselles Webb sont toutes les trois musiciennes, et pourtant leur père est moins fortuné que le vôtre. Dessinez-vous ?
 - Non, madame.
 - Quoi! Aucune de vous?
 - Non, madame.
- Cela est singulier! Mais peut-être n'avez-vous pas trouvé l'occasion d'apprendre. Votre mère aurait dû vous mener à Londres tous les printemps; là, au moins, elle aurait pu vous donner de bons maîtres.
 - Maman l'aurait fait avec plaisir, mais mon père déteste la ville.
 - Votre gouvernante vous a-t-elle quittées ?
 - Nous n'en avons jamais eu.
- Pas de gouvernante! Cela n'est pas possible, élever cinq filles chez soi sans gouvernante, en vérité on a peine à le croire. Votre mère a vraiment dû mener une vie dure.

Elizabeth put à peine dissimuler un sourire alors qu'elle lui assurait que cela n'avait pas été le cas.

- Mais qui donc a veillé à votre éducation ? Qui a dirigé vos études ? Sans gouvernante, vous avez dû être cruellement négligées.
- En comparaison de certaines familles, nous l'avons peut-être été, mais celles qui désiraient s'instruire en ont toujours eu le moyen. Nous avons été encouragées à lire et nous avons eu tous les maîtres qui nous étaient nécessaires. Mais celles qui préféraient ne rien faire le pouvaient également!
- Oh, sans doute, et voilà ce qu'une gouvernante permet d'empêcher. Si j'avais connu madame votre mère, je lui aurais sérieusement conseillé d'en prendre une. Je soutiens toujours qu'on ne peut réussir en matière d'éducation sans fermeté et sans rigueur, et on ne peut les obtenir qu'avec une gouvernante. C'est étonnant le nombre de familles à qui j'ai pu en procurer. Je suis toujours ravie d'être utile à une jeune personne : quatre nièces de Mrs Jenkinson ont été merveilleusement placées par mes soins, et l'autre jour encore j'ai recommandé une jeune femme dont j'ai entendu parler par hasard. Vous ai-je dit, Mrs Collins, qu'hier lady Metcalfe est venue me remercier ? Elle est enchantée de Miss Pope. « Lady Catherine, m'a-t-elle dit, vous m'avez donné un trésor! » Vos sœurs cadettes, Miss Bennet, ne vont pas encore dans le monde, je présume ?
 - Pardonnez-moi, madame, mais elles y vont toutes.
- Toutes! Comment, les cinq à la fois? A-t-on jamais vu présenter les cadettes avant même que les aînées soient mariées... Cela n'est pas raisonnable; votre dernière sœur doit être bien jeune?
- Oui, elle n'a que quinze ans. Peut-être est-elle bien jeune pour voir le monde, mais en vérité, madame, je crois qu'il serait bien dur pour les sœurs cadettes de ne pouvoir jouir de la société tant que leurs aînées n'ont pas eu l'occasion ou la volonté de se marier. Les plus jeunes ont autant de droit que les autres de goûter aux plaisirs de la jeunesse, et être retenues par un tel motif ne serait pas, il me semble, le moyen de leur inspirer les unes pour les autres une bien tendre amitié.
- Mais, mais…, dit lady Catherine. Pour une si jeune personne, vous donnez votre opinion d'une manière bien décidée. Quel âge avez-vous ?
- Avec trois sœurs cadettes en âge d'être mariées, répondit Elizabeth en souriant, pouvez-vous croire, madame, que j'ose l'avouer ?

Ne pas recevoir de réponse directe semblait être une chose nouvelle pour

lady Catherine, et l'air étonné avec lequel elle regarda Elizabeth fit soupçonner à celle-ci que c'était la première fois que l'on osait plaisanter avec cette noble impertinente.

- Vous ne pouvez avoir plus de vingt ans, j'en suis sûre. Il n'est donc pas encore nécessaire de cacher votre âge.
 - Je n'ai pas encore vingt et un ans.

Lorsque les hommes eurent rejoint les dames et qu'on eut fini de prendre le thé, on apporta les tables à jouer. Lady Catherine, sir William, Mr et Mrs Collins se mirent au whist, et comme Miss de Bourgh désirait jouer au cassino, les deux demoiselles partagèrent avec Mrs Jenkinson l'honneur de faire sa partie. Leur table fut des plus ennuyeuses : à peine disait-on un mot qui n'ait rapport au jeu, sinon lorsque Mrs Jenkinson exprimait sa crainte que Miss de Bourgh n'ait trop chaud ou trop froid, ou que la lumière ne l'incommode. À l'autre table, la conversation fut plus animée : lady Catherine discourait sans fin, faisant remarquer les fautes des trois autres, ou racontant quelques anecdotes dont elle était toujours l'héroïne. Mr Collins n'était occupé qu'à se trouver en tout de la même opinion que Sa Seigneurie, la remerciant de l'air le plus respectueux à chaque tour qu'il emportait, lui présentant ses excuses s'il croyait trop gagner. Sir William parlait peu, ornant sa mémoire d'anecdotes et de grands noms.

Lorsque lady Catherine et sa fille eurent joué autant qu'elles le désiraient, les tables furent enlevées, la voiture fut proposée à Mrs Collins, acceptée avec reconnaissance et sur-le-champ demandée. Alors la société se réunit autour du feu pour écouter lady Catherine décider du temps qu'il ferait le lendemain. L'arrivée de la voiture vint mettre fin à cet intéressant discours et, après force remerciements de Mr Collins et saluts de sir Williams, on se sépara. La portière était à peine fermée que déjà Mr Collins demandait à sa cousine son opinion sur ce qu'elle avait vu à Rosings. Par égard pour Charlotte, Elizabeth se dit bien plus charmée du château et de ses habitants qu'elle ne l'était en effet, mais ses éloges, bien qu'ils lui coûtent assez de peine, ne purent nullement satisfaire Mr Collins, et il se vit obligé de célébrer lui-même les louanges de Sa Seigneurie.

Chapitre 30

Sir William ne resta que huit jours à Hunsford mais sa visite dura suffisamment pour le convaincre que sa fille avait fait un très bon mariage, et qu'elle possédait un mari et des voisins tels qu'il en existe peu. Mr Collins consacrait ses matinées à le promener en cabriolet, lui faisant voir tous les environs de Hunsford ; dès que sir William fut parti, la famille reprit ses occupations ordinaires, et Elizabeth fut soulagée de voir que ce changement ne lui faisait pas rencontrer son cousin plus souvent que de coutume. Il passait la plus grande partie de son temps, depuis le déjeuner jusqu'au dîner, à travailler dans son jardin, s'occupant aussi parfois de lire, d'écrire, ou bien encore de regarder par la fenêtre de son cabinet qui donnait sur la route. La pièce dans laquelle se tenaient les dames était à l'arrière du bâtiment. Elizabeth avait d'abord été surprise que Charlotte préfère cette pièce à la salle à manger, qui était plus grande et mieux située, mais bientôt elle s'aperçut qu'une sage raison avait en cela dirigé le choix de son amie, attendu que Mr Collins aurait été moins souvent dans son cabinet si le salon de sa femme avait été aussi agréable – et Elizabeth approuva l'arrangement de Charlotte. Du salon, on ne pouvait rien distinguer sur la route, mais Mr Collins prenait soin de les instruire du nombre de voitures qui l'empruntaient, n'oubliant surtout pas de les avertir chaque fois que Miss de Bourgh passait, bien que cela arrive presque tous les jours. Souvent, elle s'arrêtait au presbytère pour converser quelques instants avec Charlotte, mais on ne pouvait que bien rarement la décider à entrer.

Peu de jours s'écoulaient sans que Mr Collins aille à Rosings, et le plus souvent sa femme l'y accompagnait. Elizabeth ne comprenait pas qu'ils

puissent y passer autant de temps, à moins que Sa Seigneurie n'ait encore d'autres cures vacantes à sa disposition. De temps à autre, lady Catherine les honorait d'une visite, et rien de ce qui se passait alors dans le salon n'échappait à son attention ; elle s'informait de leurs occupations, examinait leur ouvrage, leur conseillant toujours de le faire autrement, trouvait les meubles placés sans goût, découvrait quelque négligence de la femme de chambre. Si elle acceptait des rafraîchissements, il semblait que ce soit pour le seul plaisir de trouver les provisions de Mrs Collins trop considérables pour un si petit ménage.

Elizabeth s'aperçut bientôt que, bien que cette noble dame n'ait pas la charge de juge de paix, elle exerçait dans sa paroisse un rôle actif de magistrat. Grâce à Mr Collins, elle était instruite de tout ce qui se passait ; naissait-il une querelle, quelques paysans étaient-ils mécontents ou dans la misère, elle accourait au village régler leurs différends, faire taire leurs plaintes ou les gronder afin de leur apporter paix et abondance.

Le plaisir de dîner à Rosings se répétait à peu près deux fois par semaine, et, hormis l'absence de sir William qui les obligeait à n'avoir plus qu'une partie, toutes ces visites se passaient comme la première. Leurs autres engagements furent peu nombreux, les voisins étant pour la plupart des gens du grand monde, dont le genre de vie ne convenait pas à Mrs Collins. Le manque de société ne déplut pas à Elizabeth ; lorsqu'elle s'entretenait avec Charlotte, les heures s'écoulaient rapidement. Par ailleurs, elle ne manquait pas de livres et, le temps étant très beau pour la saison, se promener était pour elle une occupation fort agréable. Sa promenade favorite, qu'elle faisait fréquemment lorsque les Collins étaient en visite chez lady Catherine, était une grande allée couverte au centre d'un des taillis qui bordaient le parc ; personne d'autre qu'elle ne semblait l'admirer et jamais elle n'avait eu l'ennui d'y trouver lady Catherine.

Ainsi se passa la première quinzaine de sa visite. Pâques approchait et la semaine suivante devait voir augmenter la société de Rosings, ce qui, dans une famille si peu nombreuse, était toujours un événement. Elizabeth avait entendu dire, peu après son arrivée dans le Kent, que Mr Darcy y était attendu et, quoiqu'il y ait peu de ses connaissances qu'elle ne préfère à lui, sa venue offrirait du moins quelques nouveaux sujets de conversation lors de leurs visites à Rosings. Elle se disait également qu'elle pourrait peut-être, par sa conduite auprès de Miss de Bourgh, juger si les espérances de

Miss Bingley étaient fondées, car il était évident que lady Catherine le destinait à sa fille. Elle parlait de lui avec un plaisir tout particulier, l'attendait avec une grande impatience et paraissait presque mécontente qu'Elizabeth et Miss Lucas le connaissent déjà.

Son arrivée fut bientôt sue au presbytère : Mr Collins s'était promené durant toute la matinée près de la principale grille du château afin d'être le premier à l'apprendre. Ayant fort respectueusement salué la voiture tandis qu'elle entrait dans le parc, il retourna à la hâte chez lui rapporter cette grande nouvelle. Le lendemain, il ne manqua pas d'aller à Rosings rendre ses devoirs, et, contre son attente, il y trouva deux neveux de lady Catherine. Mr Darcy avait amené avec lui le colonel Fitzwilliam, fils cadet de son oncle lord ***, et, au grand étonnement de toute la famille, lorsque Mr Collins revint, ces messieurs l'accompagnaient. Charlotte, qui était à ce moment-là occupée dans le cabinet de son mari, les vit alors qu'ils arrivaient par la route et courut aussitôt annoncer cette visite à sa sœur et à Elizabeth, ajoutant :

— Je puis vous remercier, Eliza, pour cette marque d'attention. Mr Darcy ne serait pas venu me voir le lendemain de son arrivée, si j'avais été seule.

À peine Elizabeth avait-elle assuré n'avoir nul droit à ce compliment que la sonnette de la porte annonça leur arrivée, et l'instant d'après ces trois messieurs parurent. Le colonel Fitzwilliam, qui entra le premier, avait à peu près trente ans ; il n'était pas bel homme, mais présentait bien et avait l'air aimable. Mr Darcy, toujours le même que dans le Hertfordshire, adressa à Mrs Collins les compliments d'usage avec sa réserve habituelle et, quels que fussent ses sentiments à l'égard d'Elizabeth, il l'aborda d'un air parfaitement tranquille.

Le colonel Fitzwilliam entra en conversation avec l'aisance d'un homme du monde ; il causait agréablement mais son cousin, après avoir fait à Mrs Collins quelques remarques sur la maison et le jardin, demeura quelque temps sans parler. Enfin, il se décida à demander à Elizabeth des nouvelles de sa famille. Elle lui répondit brièvement et, après une courte pause, poursuivit :

— Ma sœur aînée est à Londres depuis plus de trois mois. L'avez-vous vue ?

Elle savait fort bien qu'il n'en était rien, mais elle désirait voir si son regard, ses discours ne trahiraient pas le rôle qu'il avait joué dans ce qui s'était passé entre Jane et Bingley, et elle crut voir qu'il était un peu

décontenancé en répondant qu'il n'avait pas eu la chance de voir Miss Bennet. On n'en dit pas davantage sur ce sujet et, peu de temps après, les messieurs s'en allèrent.

Chapitre 31

Les manières du colonel Fitzwilliam furent réellement admirées au presbytère, et toutes les dames pensèrent que sa société allait rendre les soirées à Rosings infiniment plus agréables. Plusieurs jours s'écoulèrent cependant avant qu'elles ne puissent en juger, car lorsqu'il y avait de nouveaux hôtes au château, elles ne pouvaient y être invitées. Ce ne fut que le jour de Pâques, près de huit jours après l'arrivée de ces messieurs, qu'on voulut bien honorer la famille Collins d'une invitation, et encore n'était-ce que pour y prendre le thé. Durant cette dernière semaine, ils avaient rarement vu lady Catherine et sa fille ; le colonel Fitzwilliam s'était plus d'une fois rendu au presbytère, mais Darcy n'avait été aperçu qu'à l'église.

L'invitation fut naturellement acceptée, et, à une heure convenable, ils se rendirent chez lady Catherine. Cette dernière les reçut avec civilité; toutefois, on s'apercevait facilement que leur compagnie était loin de lui être aussi agréable lorsqu'elle pouvait en avoir une autre. Elle était, il est vrai, tout occupée par ses neveux, surtout Darcy, lui parlant beaucoup plus qu'à aucune autre personne de la société.

Le colonel Fitzwilliam parut réellement heureux de les voir : le cercle familial de Rosings ne le réjouissait guère et, par ailleurs, il trouvait la jolie amie de Mrs Collins fort à son gré. Il s'assit donc auprès d'elle et parla si agréablement du Kent et du Hertfordshire, de ses voyages, de musique et de romans nouveaux, qu'Elizabeth s'amusa bien plus qu'elle ne l'avait jamais fait dans cette maison. Ils conversaient tous deux avec tant de gaieté et de vivacité que bientôt ils attirèrent l'attention de lady Catherine. Quant à Darcy, plus d'une fois ses regards s'étaient tournés vers eux d'un air de curiosité, et

peut-être ne fut-il pas peu satisfait lorsque sa tante s'écria :

- Pourquoi tant de gaieté, Fitzwilliam ? De quoi parlez-vous donc ? Que dites-vous à Miss Bennet ? Laissez-moi connaître le sujet de votre entretien.
- Nous parlions de musique, madame, dit-il, se voyant contraint de lui répondre.
- De musique! Eh bien, parlez plus haut : il n'y a pas de sujet plus intéressant pour moi, et si vous parlez de musique, je veux prendre part à votre conversation... Il y a, je crois, peu de personnes en Angleterre qui sachent mieux que moi apprécier cet art, ou qui aient un meilleur goût ; si j'avais appris à en jouer, j'y aurais excellé. Anne aussi a beaucoup de dispositions ; si sa santé lui avait permis de s'appliquer, elle aurait de grandes aptitudes pour le piano. Georgiana fait-elle des progrès, Darcy?

Mr Darcy parla avec tendresse de l'application et des talents de sa sœur.

- Je me réjouis de vous en entendre parler ainsi, déclara lady Catherine. Dites-lui de ma part qu'elle ne peut s'attendre à exceller dans cet art si elle n'étudie pas beaucoup.
- Je vous assure, madame, qu'elle n'a pas besoin de cet avis : elle ne se lasse pas d'étudier.
- Cela est bien, elle ne saurait trop le faire. Lorsque je lui écrirai, je lui recommanderai de ne pas négliger ce point. Je dis souvent aux jeunes filles que, pour être bonne musicienne, il faut sans cesse étudier. J'ai dit plusieurs fois à Miss Bennet qu'elle ne jouera jamais bien si elle ne s'exerce davantage. Et, bien que Mrs Collins n'ait pas de piano, elle peut, comme je le lui ai proposé, venir tous les jours à Rosings s'exercer sur le piano qui est dans la chambre de Mrs Jenkinson. Ainsi, elle ne pourra gêner personne dans cette partie de la maison.

Mr Darcy parut un peu confus de la dernière phrase de sa tante, et ne répondit rien. Le café pris, le colonel Fitzwilliam rappela à Elizabeth qu'elle lui avait promis de jouer du piano ; elle y consentit sans peine et, prenant une chaise, il se plaça à son côté. Lady Catherine, après avoir écouté un premier couplet, continua à parler à son autre neveu, mais celui-ci, se levant avec sa tranquillité ordinaire, la quitta pour aller se placer presque en face de la jolie musicienne. Elizabeth rougit comme il s'approchait ; peu de temps après, ayant fini son morceau, elle se tourna vers lui et lui dit d'un air malicieux :

— Chercheriez-vous à m'intimider, Mr Darcy, en venant m'écouter avec cet air sérieux ? Mais je ne me laisserai pas troubler, même si votre sœur est

excellente musicienne. Mon courage ne fait que s'affermir chaque fois que quelqu'un cherche à me faire peur.

— Je ne dirai pas que vous vous trompez, répliqua-t-il, parce que vous ne pouvez réellement croire que j'avais le désir de vous intimider. J'ai le plaisir de vous connaître depuis suffisamment longtemps pour savoir que, parfois, vous tirez une grande satisfaction à professer des sentiments qui ne sont pas les vôtres.

Elizabeth éclata de rire à ce portrait d'elle-même, et dit au colonel Fitzwilliam :

- Votre cousin vous donne une charmante image de moi. Il vous apprend à ne pas croire un mot de ce que je dis. Je suis bien malheureuse d'avoir rencontré, dans un pays où j'espérais paraître avec quelque avantage, quelqu'un qui connaisse mon véritable caractère. En vérité, Mr Darcy, ce n'est pas généreux de votre part que de raconter tout ce que vous avez appris sur mon compte dans le Hertfordshire, et c'est même fort imprudent, car cela m'incite à la vengeance, et je pourrais révéler certaines choses qui choqueraient votre entourage.
 - Je n'ai pas peur de vous, répondit-il en souriant.
- Oh, je vous en prie! s'écria Fitzwilliam. Dites-moi ce que vous avez à lui reprocher. J'aimerais tant savoir comment il se comporte parmi les étrangers.
- Eh bien, vous allez l'apprendre, et préparez-vous à entendre des choses vraiment terribles... Sachez que j'ai rencontré Mr Darcy pour la première fois lors d'un bal, dans le Hertfordshire, où il n'a daigné danser qu'à quatre reprises! Je suis désolée de vous faire de la peine, mais la vérité doit être connue : il n'a dansé qu'à quatre reprises, quoique les messieurs soient rares, et que plus d'une demoiselle soit restée sur sa chaise faute de cavalier. Vous ne pouvez nier ce fait, Mr Darcy?
- Je n'avais alors l'honneur de connaître aucune des dames de l'assemblée, excepté les deux avec lesquelles j'étais venu.
- Cela est vrai, et personne à un bal ne peut se faire présenter... Eh bien, colonel, que voulez-vous que je joue ? Mes doigts attendent vos ordres.
- Peut-être, dit Darcy, aurais-je mieux fait de me laisser présenter à l'une d'elles, mais je n'ai pas les qualités nécessaires pour me rendre aimable auprès des étrangers.
 - Lui demanderons-nous pourquoi ? dit Elizabeth, s'adressant toujours

au colonel. Pourquoi un homme d'esprit et d'éducation, qui a une grande habitude du monde, n'aurait pas les qualités nécessaires pour se rendre agréable auprès des étrangers ?

- Je peux résoudre cette énigme sans avoir à le lui demander, répondit Fitzwilliam. C'est qu'il ne veut pas s'en donner la peine.
- Je n'ai pas ce talent que d'aucuns possèdent, dit Darcy, de discourir facilement avec les gens que je vois pour une première fois. Je ne parviens pas à prendre le ton de leur conversation et à paraître m'intéresser à ce qui les touche, ainsi que je le vois souvent faire.
- Mes doigts, expliqua Elizabeth, ne jouent pas de cet instrument avec ce goût, cette légèreté que l'on admire dans le jeu de bien des femmes. Ils n'ont pas la même vivacité et ne sauraient produire les mêmes sons, mais j'ai toujours pensé que c'était à moi qu'en revenait la faute, parce que je n'ai pas voulu me donner la peine de m'exercer. Je ne crois nullement que mes doigts soient moins capables que ceux de toute autre femme d'acquérir une brillante exécution.

Darcy sourit comme il répondait :

— Vous avez parfaitement raison, vous avez mieux employé votre temps. Vous faites plaisir à tous ceux qui ont le privilège de vous entendre. Mais comme moi, vous ne vous produisez pas devant les étrangers.

C'est alors qu'ils furent interrompus par lady Catherine qui voulut savoir de quoi ils s'entretenaient. Elizabeth commença immédiatement un air écossais. Lady Catherine s'approcha d'elle et, après l'avoir écoutée quelques instants, dit à Darcy :

— Miss Bennet ne jouerait pas mal, si elle s'exerçait davantage. Son doigté est bon, mais, pour l'oreille, Anne la surpasse de beaucoup. Anne aurait vraiment eu un talent remarquable, si sa santé lui avait permis de s'appliquer.

Elizabeth regarda Darcy, cherchant à deviner s'il écoutait avec quelque plaisir les louanges de sa cousine, mais elle ne put, ni à ce moment, ni même à aucun autre, découvrir la moindre preuve d'amour. D'après la conduite qu'elle le voyait tenir avec Miss de Bourgh, elle pensa que si l'inclination, et non les liens de famille, devait décider leur mariage, les espérances de Miss de Bourgh étaient pour le moins aussi peu fondées que celles de Miss Bingley.

Lady Catherine poursuivit ses remarques sur l'exécution d'Elizabeth, les

mêlant de diverses instructions sur la mesure et l'oreille. Elizabeth les écouta avec la plus complaisante civilité, et, à la demande de ces messieurs, resta au piano jusqu'au moment où elle fut avertie que la voiture de Sa Seigneurie était à la porte.

Chapitre 32

Le lendemain, pendant que Mrs Collins et sa sœur étaient au village, Elizabeth, seule dans le salon, écrivait à Jane. Son attention fut éveillée par le bruit de la sonnette, signal certain d'une visite. N'ayant pas entendu de voiture arriver, elle se dit que ce pouvait être lady Catherine et cacha sa lettre inachevée afin d'éviter toute indiscrétion, mais la porte s'ouvrit et, à sa grande surprise, Mr Darcy, seul, se présenta devant elle. Il parut étonné de la trouver seule également et présenta ses excuses pour être entré, assurant qu'il avait cru que toutes les dames étaient à la maison.

Ils s'assirent alors et, après avoir échangé les nouvelles d'usage sur la santé des habitants de Rosings, ils semblèrent ne plus savoir de quoi s'entretenir. Enfin, Elizabeth, se rappelant l'époque où elle l'avait vu dans le Hertfordshire, et d'ailleurs assez curieuse de savoir à quoi il attribuerait leur départ si précipité, lui dit :

- Vous avez tous quitté Netherfield bien subitement, au mois de novembre dernier, n'est-ce pas, Mr Darcy ? Mr Bingley a dû être agréablement surpris de vous voir le rejoindre si tôt, car, si ma mémoire est bonne, il me semble qu'il n'était parti qu'un jour avant vous. J'espère que lui et ses sœurs se portaient bien lorsque vous avez quitté Londres.
 - Parfaitement bien, je vous remercie.

Voyant qu'il n'était pas disposé à lui faire d'autre réponse, elle ajouta, après un moment de silence :

- Je crois avoir entendu dire que Mr Bingley ne comptait plus revenir à Netherfield.
 - Je ne connais pas ses intentions à ce sujet, mais il est probable que

désormais il l'habitera peu. Il a beaucoup d'amis, et à son âge les relations et par conséquent les engagements augmentent chaque jour.

- S'il compte ne venir que rarement à Netherfield, il serait souhaitable pour les voisins qu'il l'abandonne entièrement, car il se pourrait alors qu'une famille vienne s'y installer. Bien sûr Mr Bingley n'a certainement pas loué cette maison pour les convenances des voisins, mais pour les siennes ; aussi devons-nous nous attendre à ce qu'il la garde ou la quitte sans nous demander notre avis.
- Je ne serais pas surpris de le voir céder Netherfield si une offre se présentait, dit Darcy.

Elizabeth ne répondit rien, craignant qu'à trop parler de son ami il ne s'imagine qu'elle lui portait un intérêt particulier. Elle résolut de laisser à Darcy le soin de trouver un autre sujet de conversation ; il la comprit et peu de temps après commença par :

- Cette maison me semble fort commode. Lady Catherine y a fait beaucoup d'embellissements lors de l'arrivée de Mr Collins à Hunsford.
- Je le crois, assurément ; elle ne pouvait accorder sa protection à un être plus reconnaissant.
 - Mr Collins semble s'être trouvé une très aimable épouse.
- Oui, vraiment. Ses amis peuvent à raison se réjouir de ce mariage, car il y a peu de femmes sensées qui auraient voulu l'épouser, et encore moins qui en l'épousant l'auraient rendu heureux. Mon amie a du jugement, de l'esprit même, quoique je ne puisse dire que je regarde son mariage avec Mr Collins comme une forte preuve de son jugement. Elle paraît néanmoins très heureuse, et ce parti, quant à la fortune, était assez avantageux pour elle.
- Elle doit également être bien aise de demeurer à si peu de distance de sa famille et de ses amis.
 - À si peu de distance, dites-vous ? Mais il y a près de cinquante miles!
- Qu'est-ce que cinquante miles de grande route ? On peut les faire en quelques heures.
- Eh bien! Je n'aurais jamais considéré la proximité comme l'un des avantages de ce mariage, et je n'aurais jamais dit que Mrs Collins demeurait à peu de distance de sa famille.
- C'est une preuve de votre attachement au Hertfordshire : tout ce qui n'est pas dans le voisinage même de Longbourn vous paraît éloigné, je suppose.

Il sourit en prononçant ces mots, et Elizabeth crut en comprendre le sens : il devait s'imaginer qu'elle pensait à Jane et à Netherfield. Elle rougit et lui répondit :

— Je ne veux pas dire qu'une femme ne peut s'établir que près de sa famille. Cela dépend de diverses circonstances : lorsqu'on a assez de fortune pour regarder avec indifférence les frais de voyage, l'éloignement ne saurait nuire, mais ce n'est pas le cas ici. Mr et Mrs Collins jouissent d'une honnête aisance, mais ne peuvent faire de fréquents voyages, et je suis persuadée que mon amie ne considérerait pas qu'elle demeure près de sa famille même si elle en était deux fois plus proche.

Mr Darcy, approchant sa chaise d'elle, lui dit :

— Vous ne pouvez être si attachée que cela au Hertfordshire, car vous n'avez sûrement pas toujours vécu à Longbourn ?

Elizabeth parut surprise. Darcy semblait fort agité ; il retira sa chaise et, prenant un journal qui se trouvait sur la table, il en parcourut quelques lignes, puis dit d'un ton plus froid :

— Comment trouvez-vous le Kent?

Les beautés du comté donnèrent sujet à un court dialogue, qui fut des deux côtés calme et concis, et bientôt l'arrivée de Charlotte et de sa sœur vint y mettre un terme. Le tête-à-tête les surprit. Mr Darcy raconta la méprise qui l'avait fait importuner Miss Bennet et, après être resté assis quelques instants sans trop parler aux nouvelles venues, il se retira.

— Que peut signifier ceci ? s'exclama Charlotte dès qu'il fut parti. Ma chère Eliza, il faut qu'il soit amoureux de vous, car jamais il ne viendrait nous voir si familièrement.

Mais, lorsque Elizabeth eut raconté de quoi ils s'étaient entretenus, il parut peu probable, même à Charlotte, qu'il en soit ainsi. Après diverses conjectures, elles supposèrent enfin que le désœuvrement était la seule cause de sa visite, supposition que l'époque de l'année rendait fort naturelle. La saison de la chasse était finie et au château il n'y avait que lady Catherine, des livres et un billard ; des hommes ne peuvent pas toujours rester à la maison et la proximité du presbytère, l'agrément qu'offrait la promenade et peut-être aussi la société des habitants étaient, pour les deux cousins, un motif suffisant de s'y rendre presque tous les jours. Ils y venaient à différentes heures de la matinée, quelquefois ensemble, quelquefois séparément, et de temps à autre accompagnés de leur tante. Les dames

s'aperçurent bientôt que le colonel Fitzwilliam venait parce qu'il se plaisait fort avec elles, circonstance qui naturellement ne le leur fit pas trouver moins aimable, et le plaisir particulier qu'éprouvait Elizabeth à le voir, ainsi que les attentions marquées qu'il lui prodiguait, la fit plus d'une fois penser à son ancien ami George Wickham. Si, en les comparant, elle voyait que le colonel ne possédait pas des manières aussi séduisantes, elle reconnaissait cependant qu'il avait l'esprit plus cultivé.

Mais pourquoi Mr Darcy se rendait si souvent au presbytère, cela était plus difficile à comprendre. Ce ne pouvait être pour le plaisir de la conversation, car il demeurait souvent plus d'un quart d'heure sans dire un seul mot, et même lorsqu'il parlait, il semblait que ce soit pour lui un effort pénible, un sacrifice aux convenances et non un plaisir : il paraissait rarement se divertir. Mrs Collins ne pouvait comprendre une telle conduite, et le colonel Fitzwilliam, se moquant parfois de l'humeur taciturne de son cousin, prouvait qu'il n'avait pas coutume d'être ainsi — ce que, sans cela, elle n'aurait pu savoir, le connaissant peu. Elle aurait bien aimé se convaincre que ce changement était causé par l'amour, et que l'objet de cet amour était son amie Elizabeth. Elle résolut donc de chercher à le découvrir, et pour cela elle observa fort attentivement Darcy lorsqu'il venait à Hunsford ou quand elle le voyait au château, mais le tout en vain. Il regardait souvent Elizabeth, on s'en apercevait facilement, mais avec quelle expression, voilà ce que Charlotte s'efforça inutilement de deviner.

Une ou deux fois, en plaisantant, elle avait dit à Elizabeth qu'elle le croyait amoureux d'elle, mais cette idée la faisait toujours rire, et Mrs Collins n'osait en parler plus sérieusement, de crainte de faire naître des espérances qui pourraient ne pas se réaliser, car elle n'avait nul doute que toute l'antipathie de son amie pour Darcy ne s'évanouisse à la seule pensée qu'il éprouvait de l'amour pour elle.

Parmi ses divers projets pour le bonheur d'Elizabeth, elle la mariait parfois au colonel Fitzwilliam. Il était sans aucune comparaison le plus aimable des deux, il la voyait avec plaisir et son état dans le monde était des plus brillants, mais, pour contrebalancer tous ces avantages, Mr Darcy possédait le droit de nomination à des bénéfices considérables, et c'est ce à quoi son cousin ne pouvait prétendre.

Chapitre 33

Elizabeth, lors de ses promenades au parc, avait rencontré plus d'une fois Mr Darcy ; elle s'étonnait de le trouver là où personne d'autre n'avait coutume d'aller, et, pour éviter que le hasard ne l'y ramène encore, elle prit soin dès la première fois de l'avertir que cette allée était sa promenade favorite. Comment donc se pouvait-il qu'elle l'y retrouve une deuxième, même une troisième fois ? C'est ce qu'elle ne pouvait comprendre. Il semblait qu'il se plaise à la contrarier ou à s'infliger à lui-même un châtiment volontaire pour expier quelque péché, car il ne la quittait pas après quelques questions polies, mais se faisait toujours un devoir de l'accompagner jusqu'au presbytère. D'ordinaire, il parlait peu, et elle ne se donnait pas la peine de soutenir la conversation. Lors de leur troisième rencontre, le langage qu'il lui tint éveilla son attention : il lui demandait si elle se plaisait à Hunsford, si elle avait toujours un goût si décidé pour les promenades solitaires et surtout si elle pensait que Mr et Mrs Collins étaient heureux. Il semblait aussi qu'en parlant de Rosings, il cherchait à lui faire entendre que lorsqu'elle reviendrait dans le Kent, ce serait à Rosings et non à Hunsford qu'elle résiderait. Que signifiait ce discours ? Pensait-il au colonel Fitzwilliam ? Elle présuma que s'il voulait dire quelque chose, ce devait être une allusion à ce qui pouvait arriver de ce côté-là. Cette idée la tourmenta un peu et elle fut bien soulagée de se trouver enfin à la grille, en face du presbytère.

Un jour, en se promenant, elle s'occupait à relire la dernière lettre de Jane, remarquant avec chagrin que son style était moins gai qu'autrefois, lorsque, au lieu d'être de nouveau surprise par Mr Darcy, elle vit en levant les

yeux que le colonel Fitzwilliam venait à sa rencontre. Cachant aussitôt sa lettre, elle s'efforça de sourire et lui dit :

- Je croyais que vous ne vous promeniez jamais de ce côté-ci.
- Je viens de faire le tour du parc, comme j'ai coutume de le faire tous les ans, et je comptais le finir par une visite au presbytère. Voulez-vous poursuivre votre promenade ?
 - Non, j'allais retourner sur mes pas.

Ils prirent alors ensemble le chemin du presbytère.

- Allez-vous quitter le Kent samedi prochain ? lui demanda-t-elle.
- Oui, si Darcy ne diffère encore notre départ. Je suis à ses ordres : s'il veut partir, je suis prêt ; s'il reste, je resterai aussi.
- Mr Darcy doit être bien heureux que vous le laissiez ainsi agir à sa guise. Je ne connais personne qui semble autant apprécier le plaisir de ne faire que ce qui lui convient.
- Cela est vrai de nous tous, mais il en a plus les moyens que bien d'autres, parce qu'il est riche et les autres ne le sont pas. Je parle d'expérience : un fils cadet doit, vous le savez, s'habituer aux privations et à la dépendance.
- J'aurais cru qu'être le fils cadet d'un comte vous mettrait à l'abri... Allons, dites-moi sérieusement, avez-vous jamais connu les privations et la dépendance ? Quand le manque d'argent vous a-t-il empêché d'aller où bon vous semblait, ou de faire ce que vous désiriez ?
- Ce sont là des questions bien directes, et peut-être ne puis-je affirmer que j'ai beaucoup souffert de ce côté-là. Mais, dans des affaires plus importantes, je peux souffrir du manque de fortune. Les fils cadets ne peuvent se marier comme ils le veulent.
- À moins qu'ils ne veuillent une femme riche, et je crois que c'est souvent ce qu'ils souhaitent.
- L'habitude que nous avons de dépenser nous rend dépendants. Il y a peu d'hommes de mon rang qui puissent se marier, sans avoir égard à la fortune.

Ce discours s'adresse-t-il à moi ? se demanda Elizabeth. Cette idée la fit rougir, mais, se reprenant aussitôt, elle dit avec gaieté :

— Et quel est le prix ordinaire du fils cadet d'un comte ? À moins que l'aîné ne soit fort malade, on ne demanderait pas, je présume, plus de cinquante mille livres ?

Il lui répondit sur le même ton de plaisanterie, et cette conversation s'acheva. Pour interrompre un silence, qui aurait pu donner lieu à Fitzwilliam de la croire affectée par ce qu'il venait de dire, elle reprit ainsi :

- Votre cousin, je pense, vous a amené ici avec lui pour le plaisir d'avoir quelqu'un à sa disposition. Je m'étonne qu'il ne se marie pas, afin de s'assurer d'une compagnie. Mais peut-être que sa sœur lui suffit, maintenant : comme elle ne dépend que de lui, il peut faire ce qu'il veut d'elle.
- Non, pas vraiment, dit Fitzwilliam, car il n'est pas le seul à être chargé de la tutelle de Miss Darcy. Je partage avec lui ce soin.
- Ah! Et comment vous en acquittez-vous ? Êtes-vous un tuteur sévère ? Votre pupille vous donne-t-elle beaucoup d'embarras ? Les jeunes personnes à son âge sont souvent difficiles, et si elle a le caractère de son frère, elle doit aimer à faire sa propre volonté.

Comme elle parlait, Fitzwilliam la regarda attentivement. Elle s'en aperçut, et la manière dont il lui demanda pourquoi elle pensait que Miss Darcy pouvait leur donner de l'inquiétude la convainquit que, sans le savoir, elle avait d'une manière ou d'une autre approché de la vérité. Elle répondit sur-le-champ :

- Oh, ne vous effrayez pas ! Je n'ai jamais entendu du mal d'elle, et je ne doute pas qu'elle ne soit un modèle de douceur et de docilité. Elle est fort liée à deux femmes de ma connaissance, Mrs Hurst et sa sœur ; je crois vous avoir entendu dire que vous les connaissiez.
- Je les ai vues une ou deux fois. Leur frère est un homme aimable et, de plus, un grand ami de Darcy.
- Oui, repartit sèchement Elizabeth, Mr Darcy s'intéresse vivement à Mr Bingley. Il prend grand soin de lui.
- « Soin de lui »! Eh bien, je crois que c'est vrai : Darcy prend soin de lui quand il en a le plus besoin. D'après différentes choses qu'il m'a dites pendant notre voyage, j'ai des raisons de croire que Bingley lui est redevable. Cependant, je ne suis pas positivement sûr qu'il s'agisse de Bingley. Ce ne sont que des conjectures.
 - Que voulez-vous dire ?
- C'est une affaire que, naturellement, Darcy ne désire pas qu'on rende publique. Si elle venait à être connue des parents de la demoiselle, cela serait embarrassant.
 - Vous pouvez compter sur ma discrétion.

- Rappelez-vous aussi, mademoiselle, que je n'ai nulle raison de supposer qu'il ait voulu parler de Mr Bingley. Il m'a simplement dit qu'il se félicitait d'avoir récemment empêché un de ses amis de contracter un mauvais mariage, sans toutefois me nommer aucune des personnes intéressées. Mais ce qui m'a fait penser que ce pouvait être Bingley, c'est que je crois ce dernier d'un caractère à se laisser facilement séduire. D'ailleurs, ils ont passé tout l'été dernier ensemble.
- Mr Darcy vous a-t-il donné les motifs qui l'ont engagé à intervenir dans cette affaire ?
 - J'ai compris qu'il avait contre la demoiselle de très fortes objections.
 - Et de quelles ruses s'est-il servi pour les séparer ?
- Il ne m'en a pas parlé, dit Fitzwilliam en riant. Il ne m'a confié que ce que je viens de vous apprendre.

Elizabeth ne répondit pas et poursuivit son chemin, s'efforçant vainement de cacher son émotion. Après l'avoir regardée quelques instants, Fitzwilliam lui demanda pourquoi elle était si pensive.

- Je songe à ce que vous venez de me dire, répliqua-t-elle. La conduite de votre cousin ne me plaît pas : pourquoi s'est-il érigé en juge ?
 - Vous êtes peut-être tentée de qualifier sa conduite d'offensante ?
- Je ne vois pas de quel droit Mr Darcy a contrarié l'inclination de son ami, ou pourquoi il devait décider d'une chose dont pouvait dépendre le bonheur de cet ami. Mais, poursuivit-elle en se calmant, comme nous ignorons les détails de cette affaire, il ne serait pas juste de le condamner. D'ailleurs, on peut supposer que l'attachement de son ami n'était pas très fort dans ce cas.
- Cette supposition est assez naturelle, dit Fitzwilliam, mais elle diminue cruellement le triomphe de mon cousin.

Fitzwilliam plaisantait, mais ces paroles parurent à Elizabeth une si juste critique de Mr Darcy qu'elle n'osait se hasarder à y répondre. Changeant donc brusquement de sujet, elle parla de diverses autres choses jusqu'à leur arrivée au presbytère. Dès que le colonel les eut quittés, elle s'enferma dans sa chambre et put à son aise réfléchir à ce qu'elle venait d'apprendre. Il était inimaginable qu'il soit question d'autres personnes que Jane et Mr Bingley. Pouvait-il exister deux hommes sur lesquels Mr Darcy ait un pouvoir si absolu ? Jamais elle n'avait douté qu'il n'ait contribué à éloigner Mr Bingley de Jane, mais elle pensait que c'était en grande partie la faute de

Miss Bingley, et que c'était elle qui avait d'abord formé ce projet. Ainsi, les caprices et l'orgueil de Mr Darcy étaient la cause de tout ce que Jane avait souffert et souffrait encore. Il avait détruit, du moins pour un temps, toutes les espérances de bonheur du cœur le plus tendre et le plus généreux au monde, et nul ne pouvait prévoir la durée des maux qu'il avait causés.

« *Il avait contre la demoiselle de très fortes objections.* » Telles étaient les paroles du colonel Fitzwilliam, et ces fortes objections provenaient sans doute de ce qu'elle avait un oncle procureur dans une petite ville, et l'autre négociant à Londres.

Car pour ce qui était de Jane elle-même, impossible qu'il y ait eu d'objection contre elle, bonne et aimable comme elle l'était, avec un jugement parfait, un esprit cultivé, des manières si séduisantes. Il ne pouvait rien y avoir à redire contre leur père qui, malgré ses bizarreries, était un homme dont Mr Darcy ne saurait nier les mérites, et qui jouissait d'une réputation que sans doute il n'acquerrait jamais. Lorsqu'elle pensa à sa mère, l'assurance d'Elizabeth l'abandonna un peu, mais elle ne voulut pas admettre que les faiblesses de Mrs Bennet aient fait si mauvaise impression sur Mr Darcy, étant persuadée que les titres de noblesse, non les qualités du cœur, étaient ce qu'il voulait le plus trouver dans les parents de son ami. Elle décida enfin qu'il s'était laissé conduire par son détestable orgueil, et aussi par le désir de garder Mr Bingley pour Miss Darcy.

L'émotion et les pleurs causés par ces réflexions lui donnèrent un violent mal de tête, qui, joint au peu de désir qu'elle avait de revoir Mr Darcy, la décida à ne pas accompagner ses hôtes à Rosings, où ils étaient invités à passer la soirée. Mrs Collins, la voyant réellement indisposée, ne l'encouragea pas à venir et fit ce qu'elle put pour empêcher son mari de le faire, mais Mr Collins ne put cacher sa crainte que lady Catherine ne soit mécontente de ne pas la voir répondre à son invitation.

Chapitre 34

Lorsqu'ils furent partis, Elizabeth, comme si elle désirait accroître encore son ressentiment contre Mr Darcy, choisit pour occupation l'examen des lettres que Jane lui avait écrites depuis son arrivée dans le Kent. Elles ne contenaient aucune plainte réelle : Jane ne parlait pas des événements passés, ni de ce qu'elle souffrait encore, mais chaque phrase, chaque ligne trahissait sa tristesse. Cette naïve gaieté qui autrefois caractérisait son style et qui tirait sa source dans la sérénité de son esprit, dans le calme de son âme et dans ses aimables dispositions à l'égard des autres, avait disparu. Elizabeth lut et relut les passages qui pouvaient lui donner la moindre preuve de l'inquiétude de sa sœur, avec une attention qu'elle accordait rarement à une première lecture. L'idée que Mr Darcy se soit vanté des chagrins qu'il avait pu causer lui fit sentir plus vivement les peines de Jane ; elle trouvait quelque consolation à penser qu'il devait quitter Rosings le surlendemain, et une plus grande encore en songeant que, quinze jours plus tard, elle serait elle-même aux côtés de sa sœur et pourrait, par les soins les plus tendres, contribuer à lui rendre sa tranquillité.

Elle ne pouvait penser au départ de Darcy sans se rappeler que son cousin aussi devait l'accompagner. Mais le colonel Fitzwilliam avait assez clairement fait entendre qu'il ne songeait pas à elle et, quelque aimable qu'il soit, elle n'était nullement disposée à se désoler pour lui.

Pendant qu'elle était ainsi absorbée dans sa réflexion, elle fut tout à coup tirée de sa rêverie par la cloche de la porte d'entrée. Elle fut un peu troublée à l'idée que ce pouvait être le colonel Fitzwilliam lui-même, qui était quelquefois venu passer la soirée au presbytère et venait peut-être prendre de

ses nouvelles. Mais cette idée s'évanouit aussitôt, et Elizabeth fut bien différemment affectée lorsque à son extrême surprise elle vit entrer Mr Darcy... D'un ton mal assuré, il s'informa aussitôt de sa santé, attribuant sa visite au désir de voir si elle allait mieux. Elle lui répondit avec une froide civilité. Il s'assit quelques instants, puis se leva et se mit à marcher à grands pas dans le salon. Elizabeth, surprise, ne disait rien. Enfin, après un moment de silence, il s'approcha d'elle, l'air agité, et déclara :

— En vain ai-je lutté, mais rien n'y fait. Il m'est impossible de dissimuler mes sentiments ; laissez-moi vous dire combien je vous estime et combien je vous aime.

L'étonnement d'Elizabeth fut tel qu'il n'y avait aucun moyen de l'exprimer ; elle le regarda, rougit, douta encore de ce qu'elle venait d'entendre et ne répondit rien. Ce silence fut pour lui un encouragement suffisant, et il avoua tout ce qu'il éprouvait pour elle, et ce depuis longtemps. Il parlait bien ; cependant, les sentiments qu'il exprimait ne paraissaient pas être ceux du cœur ; l'amour ne lui prêtait pas plus d'éloquence que l'orgueil. Sur la différence des rangs, sur le sacrifice qu'il faisait de sa dignité et sur les obstacles que la raison avait toujours opposés à ses désirs, il insistait avec une verve à la mesure de la blessure qu'il ressentait sur son statut, mais qui était offensante pour Elizabeth.

Malgré l'extrême antipathie qu'elle éprouvait à son égard, celle-ci ne pouvait être insensible à l'hommage que lui rendait cet homme. Bien que sa décision ne varie pas un seul instant, elle fut d'abord touchée en pensant à la peine qu'elle allait lui causer, mais son ressentiment se réveilla à la suite de ce discours et toute compassion s'évanouit. Elle chercha cependant à se calmer afin de pouvoir lui répondre avec tranquillité lorsqu'il cesserait de parler. Il finit en lui représentant la constance de cet amour que, malgré tant d'efforts, il n'avait pu vaincre, et espérait, disait-il, qu'elle récompenserait un attachement si sincère en lui offrant sa main. Il évoquait la crainte, l'inquiétude, mais ses regards exprimaient l'assurance, circonstance qui accrut encore l'indignation d'Elizabeth, et la plus vive rougeur colorait ses joues lorsqu'elle lui répondit :

— Il est, je crois, d'usage, dans des cas comme celui-ci, d'être reconnaissante pour les sentiments qu'on vous exprime, même s'ils ne sont pas partagés. Cette reconnaissance est naturelle, et, si je pouvais l'éprouver, je vous remercierais, mais cela m'est impossible : je n'ai jamais désiré votre

estime, et vous me l'avez certainement accordée bien malgré vous. L'idée de causer du chagrin à qui que ce soit est pour moi une chose pénible ; je l'ai fait cependant sans le vouloir et j'espère qu'il sera de courte durée. Les raisons qui, me dites-vous, ont si longtemps empêché l'aveu de vos sentiments pour moi, sauront facilement les vaincre après une pareille explication.

Mr Darcy, appuyé contre la cheminée, les yeux fixés sur elle, semblait l'écouter avec non moins de surprise que d'indignation ; il devenait pâle de colère, tous ses traits trahissaient le trouble de son âme. Il s'efforça cependant de reprendre un air tranquille et ne voulut parler que lorsqu'il crut y avoir réussi. Ce silence était un martyre pour Elizabeth. Enfin, d'une voix qu'il s'imaginait être calme, il répliqua :

- C'est donc la seule réponse que j'aurai l'honneur de recevoir ! Je pourrais désirer savoir pourquoi, d'une manière si peu polie, mes vœux sont ainsi rejetés ; mais ce n'est pas d'une grande importance.
- Tout aussi raisonnablement, reprit-elle, je pourrais vous demander pourquoi, étant décidé à me mortifier et à m'insulter, il vous a plu de me dire que vous m'aimiez contre votre volonté, votre raison, vos principes et même contre votre caractère : cela ne serait-il pas une excuse pour ce manque de politesse, si toutefois j'ai été incivile ? Mais j'ai encore d'autres griefs contre vous, et vous les connaissez. Même si mes sentiments ne vous avaient été contraires, croyez qu'aucune considération n'aurait pu m'engager à accepter pour époux un homme qui a détruit, peut-être pour toujours, le bonheur d'une sœur que je chéris ?

Comme elle prononçait ces mots, Darcy parut troublé, mais cette émotion dura peu, et il l'écouta sans même chercher à l'interrompre lorsqu'elle reprit :

— J'ai toutes les raisons du monde d'avoir une mauvaise opinion de vous ; rien ne saurait excuser la conduite si peu généreuse que vous avez tenue dans cette circonstance-là. Vous n'oseriez, vous ne pouvez nier que c'est vous, vous seul peut-être, qui les avez séparés ; et en agissant ainsi, exposant l'un à la censure du monde comme un homme capricieux et inconstant, l'autre à la dérision pour s'être vue trompée dans ses espérances, vous les avez plongés tous deux dans la plus vive affliction.

Elle se tut, et vit avec la plus profonde indignation qu'il ne semblait nullement touché de ce discours. Il la regarda même d'un air d'incrédulité et s'efforça de sourire.

— Pouvez-vous le nier ? répéta-t-elle.

Avec une tranquillité feinte, il répondit :

— Je n'ai nul désir de le nier. J'ai alors fait tout ce qui était en mon pouvoir pour éloigner mon ami de votre sœur, et je me réjouis d'y avoir réussi. J'ai été plus sage pour lui que pour moi.

Elizabeth feignit de ne pas avoir entendu cette réflexion si polie, mais le sens ne lui en échappa pas pour autant, et cela ne contribua pas à l'apaiser.

- Cette circonstance, poursuivit-elle, n'est pas la seule qui ait élevé mon indignation contre vous : longtemps avant qu'elle ait lieu, mon opinion sur vous était formée. Il y avait déjà plusieurs mois que les récits de Mr Wickham m'avaient fait connaître votre caractère : que pouvez-vous me répondre à ce sujet ? Quel acte d'héroïsme idéal pourrez-vous imaginer pour vous excuser ? Sous quelle forme pourrez-vous déguiser la cruauté de votre conduite envers lui ?
- Vous prenez un intérêt bien vif aux affaires de ce monsieur, dit Darcy d'une voix agitée.
- Ceux qui connaissent les infortunes qu'il a éprouvées ne peuvent s'empêcher de sentir de l'intérêt pour lui!
- Ses « infortunes » ! répéta Darcy d'un air de mépris. En effet, ses infortunes ont été grandes.
- Et causées par vous seul ! s'écria Elizabeth avec énergie. C'est vous qui, le frustrant d'un avantage que vous saviez lui être destiné, l'avez réduit à l'état de pauvreté où il est maintenant ; à cause de vous, il s'est vu privé, pendant ses plus belles années, de cette aisance qui lui était due et qu'il méritait. Vous avez fait tout cela, et vous pouvez encore traiter son malheur avec mépris et le couvrir de ridicule !
- Ainsi, s'écria Darcy en se promenant dans le salon à pas précipités, voilà l'opinion que vous avez de moi! Voilà l'estime que vous m'accordez! Je vous remercie de vous être expliquée si franchement. Mes fautes, selon ce calcul, sont graves, en vérité; mais peut-être, ajouta-t-il en s'arrêtant et en se tournant vers elle, que ces torts auraient pu être oubliés si je n'avais pas blessé votre orgueil par l'honnête aveu des scrupules qui m'ont longtemps empêché de former à votre égard un dessein sérieux. Ces amères accusations ne m'auraient sans doute pas été adressées si j'avais su cacher ma pensée avec plus d'adresse, et si, en vous flattant, je vous avais persuadée que l'inclination la plus vive, la plus raisonnable et la plus réfléchie m'entraînait vers vous. Mais toute dissimulation m'est odieuse, et je ne saurais rougir des

sentiments que j'ai exprimés : ils étaient naturels et justes. Pouviez-vous me croire insensible au ridicule auquel je me serais exposé en m'alliant à votre famille ? Auriez-vous pu croire que je me félicite de la perspective d'avoir pour parents des gens d'un rang si inférieur au mien ?

L'indignation d'Elizabeth croissait à chaque instant ; cependant, elle s'efforça de la modérer et lui répondit avec assez de sérénité :

— Vous vous méprenez, Mr Darcy, si vous croyez que le ton de votre déclaration m'a véritablement affectée ; elle m'a seulement évité le chagrin que j'aurais éprouvé en refusant votre demande, si votre comportement avait été celui d'un homme bien élevé.

Elle le vit tressaillir, mais il ne répondit pas.

— De quelque manière que vous m'eussiez fait votre demande, je n'aurais pas eu le moindre désir de l'accepter.

L'étonnement de Darcy était extrême ; il la regardait d'un air humilié, semblant encore douter de son refus. Elle poursuivit :

- Dès le premier jour, je puis presque dire dès le premier moment où je vous ai vu, votre manière d'être m'a dévoilé toute votre arrogance, tout votre amour-propre et votre mépris des sentiments d'autrui. Voilà les premières causes de cette aversion que les événements qui se sont succédé depuis lors ont rendu insurmontable. Il n'y avait pas un mois que je vous connaissais que je sentais déjà que vous seriez le dernier homme au monde que je consentirais à épouser.
- Il suffit, mademoiselle, vous en avez assez dit ; je comprends parfaitement vos sentiments et n'ai plus qu'à rougir de ceux que vous m'avez inspirés. Veuillez pardonner mon importunité, et acceptez mes souhaits sincères pour votre santé et votre bonheur.

Il sortit précipitamment du salon et, l'instant d'après, Elizabeth l'entendit ouvrir la porte du vestibule et quitter la maison. Le trouble de son esprit était extrême, et, sans trop savoir pourquoi, elle s'assit et se mit à pleurer pendant plus d'une demi-heure. Plus elle réfléchissait à ce qui venait de lui arriver, plus son étonnement était grand. Elle avait peine à se persuader que Mr Darcy l'ait demandée en mariage, qu'il l'ait aimée pendant plusieurs mois, et aimée au point de vouloir l'épouser, malgré tous les obstacles qui l'avaient engagé à s'opposer à l'union de son ami avec Jane – obstacles qui, lorsqu'il s'agissait de lui-même, devaient paraître bien plus forts. C'était une chose presque incroyable! Il était flatteur pour elle d'avoir inspiré une si

violente passion! Mais son orgueil, son abominable orgueil, l'aveu honteux de sa conduite à l'égard de Jane, son assurance impardonnable bien qu'il ne puisse se justifier, l'insensibilité qu'il avait montrée en parlant de Wickham et la cruauté avec laquelle il l'avait traité, cruauté qu'il n'avait même pas essayé de nier, surmontèrent bientôt le sentiment de commisération que la passion avait éveillé en elle pendant quelques instants.

Elle était encore plongée dans ces réflexions lorsque le bruit de la voiture de lady Catherine se fit entendre ; elle craignit de s'exposer aux regards de Charlotte et s'enfuit dans sa chambre.



Elizabeth s'éveilla le lendemain avec les mêmes pensées qui l'avaient occupée pendant la plus grande partie de la nuit. Elle ne pouvait encore revenir de la surprise que lui avait causée l'événement de la veille, il lui était impossible de songer à autre chose et, se trouvant fort peu disposée à la lecture ou à la conversation, elle résolut aussitôt après le déjeuner de partir en promenade. Elle se rendait à son allée favorite lorsque l'idée que Mr Darcy s'y trouvait quelquefois l'arrêta, et, au lieu d'entrer dans le parc, elle prit le chemin de traverse qui conduisait à la grande route.

Ce chemin était bordé d'un côté par le mur du parc de Rosings. Elizabeth, après y avoir marché quelque temps, fut tentée, par la beauté du jour, de s'arrêter à l'une des grilles du parc, d'où l'on découvrait un point de vue assez étendu. Les cinq semaines écoulées depuis son arrivée dans le Kent avaient opéré un grand changement dans la campagne : l'amandier et le lilas commençaient à fleurir, et chaque jour offrait quelques beautés nouvelles. Elle se disposait à continuer sa promenade lorsque à sa droite, dans une allée assez touffue, elle aperçut quelqu'un qui marchait de ce côté. Craignant que ce ne soit Mr Darcy, elle allait se retirer, mais cette même personne, s'avançant d'un pas précipité, l'appela à haute voix. Elle s'était détournée mais, bien qu'elle eût reconnu la voix de Mr Darcy, elle revint de nouveau à la grille. Il la rejoignit aussitôt et, lui présentant une lettre qu'elle prit sans y songer, lui dit d'un air fier, mais posé :

— Il y a déjà quelque temps que je me promène dans cette allée, espérant vous y rencontrer. Voulez-vous me faire l'honneur de lire cette lettre ?

Et, la saluant très froidement, il retourna dans le bois et fut bientôt hors de

vue.

Sans en espérer le moindre plaisir, mais avec la plus vive curiosité, Elizabeth ouvrit la lettre, et sa surprise s'accrut encore en voyant que l'enveloppe renfermait deux feuilles de papier couvertes jusqu'aux bords d'une très fine écriture ; on avait également écrit sur l'enveloppe. Elizabeth, continuant sa promenade, en commença la lecture ; elle était datée depuis Rosings, à 8 heures du matin, et contenait ce qui suit :

Ne vous alarmez pas, mademoiselle, à la réception de cette lettre, par la crainte qu'elle ne contienne un nouvel aveu des sentiments et des offres qui vous causèrent hier au soir tant de déplaisir. J'écris sans la moindre intention de vous chagriner ou de m'humilier moi-même, en m'arrêtant à des désirs qui pour notre bonheur mutuel ne sauraient être trop tôt oubliés ; et la peine que cette lettre coûte à écrire et à lire aurait été épargnée si ma réputation n'exigeait qu'elle soit écrite et lue. Il faut donc que vous me pardonniez la liberté avec laquelle je demande votre attention ; votre cœur, je le sais, ne me l'accordera qu'à regret, mais je l'attends de votre sens de la justice.

Deux fautes de nature bien différente, et loin d'être également graves, m'ont été imputées par vous hier au soir. La première était que, sans égard pour leurs sentiments mutuels, j'avais éloigné Mr Bingley de votre sœur ; et l'autre que, en dépit des droits les plus sacrés et des lois de l'honneur et de l'humanité, j'avais frustré toutes les espérances et détruit pour un temps le bonheur de Mr Wickham. Me brouiller volontairement et sans cause avec mon ami d'enfance, le protégé de mon père, un jeune homme qui n'avait pour ainsi dire d'autre ressource que notre famille, et qui avait été élevé dans l'idée d'en attendre tout, serait une dépravation à laquelle la séparation de deux jeunes gens, dont l'inclination née de quelques jours de connaissance se laissait à peine apercevoir, ne saurait être comparée. Mais j'espère dorénavant être exempt des reproches sévères que vous m'avez si librement adressés hier au soir, lorsque les détails de ma conduite et des motifs qui m'ont fait agir seront connus. Si dans cette explication, que je me dois à moi-même, je me trouve obligé de rappeler des sentiments qui peuvent vous offenser, je dirai seulement que j'en suis fâché; il me faut obéir à la nécessité, et une plus longue

excuse serait déplacée. Je n'étais pas depuis longtemps dans le Hertfordshire lorsque je m'aperçus que Bingley préférait votre sœur à toute autre femme de la société, et ce ne fut qu'au bal de Netherfield que je commençai à craindre qu'il ne lui devienne sérieusement attaché. Je l'ai souvent vu amoureux mais, à ce bal, je fus d'abord instruit par les plaisanteries de sir William Lucas que les attentions de Bingley pour votre sœur avaient fait naître l'idée de leur mariage. Il en parlait comme d'une chose décidée, dont l'époque seule était incertaine ; dès ce moment, j'observai attentivement la conduite de mon ami et je m'aperçus alors que la préférence qu'il témoignait à Miss Bennet était bien plus réelle que je ne l'avais d'abord imaginé. Je voulus aussi observer votre sœur ; son air, ses manières étaient aussi douces, aussi aimables, aussi séduisantes que jamais; mais rien en elle n'annonçait un attachement particulier et je demeurai convaincu, d'après mes observations au cours de cette soirée, que même si elle recevait avec plaisir les soins de Bingley, elle ne cherchait pas à se les attirer en partageant ses sentiments. Si vous ne vous êtes pas abusée, j'ai été dans l'erreur et, le caractère de votre sœur vous étant mieux connu qu'à moi, cette dernière supposition est plus naturelle. S'il en est ainsi, si vraiment par mon erreur je lui ai causé de la peine, votre ressentiment contre moi n'est pas déraisonnable, mais je puis dire ici avec assurance que la sérénité de votre sœur était telle qu'elle aurait persuadé l'observateur le plus pénétrant que quelque aimable que soit son caractère, son cœur ne pouvait être facilement touché. Il est certain que je désirais la croire indifférente, mais je me hasarderai aussi à dire que mes opinions, dans quelque occasion que ce soit, ne sont pas d'ordinaire dictées par mes craintes ou mes espérances, et je ne la jugeai pas indifférente parce que je le souhaitais, mais parce que tout en elle annonçait une parfaite indifférence. Mes objections à ce mariage n'étaient pas simplement celles qui m'ont, comme je vous l'ai avoué hier soir, empêché si longtemps de songer à vous, et que la passion la plus vive a pu à peine me faire oublier. S'allier à une famille peu distinguée ne pouvait être pour mon ami un aussi grand inconvénient que pour moi, mais il y avait d'autres motifs pour s'y opposer, des motifs qui existent encore, qui existeront toujours, et que je me suis un instant

efforcé d'oublier parce qu'ils n'étaient pas sous mes yeux. Ces motifs doivent être expliqués, quoique brièvement : la situation de certains de vos parents, bien qu'inconvenante, n'est rien en comparaison de ce manque absolu d'usage et d'éducation que trahissait en tout la conduite ridicule et déplacée de votre mère, de vos sœurs cadettes, et parfois, le dirai-je ? de votre père. Il m'est pénible de vous offenser, mais si les défauts de vos plus proches parents vous causent du déplaisir, si le récit que j'en fais ici vous mortifie, ne devez-vous pas aussi trouver quelque consolation à songer que vous et votre sœur aînée n'avez pas eu part à ces censures ? Et les louanges que votre manière d'être à toutes deux vous a si justement méritées ne font pas moins honneur à votre esprit qu'à votre jugement.

Je n'ai plus qu'à ajouter que tout ce qui se passa durant cette soirée, en confirmant mon opinion sur les deux parties, accrut encore le désir que j'avais de faire éviter à mon ami un mariage qui me semblait si déraisonnable. Le jour suivant, il quitta Netherfield avec l'intention d'y revenir au plus tôt, comme sans doute vous vous le rappelez. La conduite que j'ai tenue doit maintenant être expliquée. Ses sœurs n'étaient pas moins inquiètes que moi ; la conformité de nos sentiments fut bientôt découverte et, étant tous également persuadés qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour éloigner leur frère de votre sœur, nous prîmes sur-le-champ la résolution d'aller le rejoindre à Londres, et l'heure d'après nous vit en route. Arrivé près de mon ami, je m'engageai sans peine à lui représenter tous les inconvénients d'un pareil choix; je les lui peignis sous les plus vives couleurs, mais ces remontrances, bien qu'elles lui fassent impression, n'auraient pu, je le crois, l'empêcher de conclure enfin ce mariage si je ne les avais secondées par l'assurance, que je n'hésitai pas à lui donner, de l'indifférence de votre sœur. Jusqu'à ce moment, il avait pensé qu'il était aimé, sinon avec une égale ardeur, du moins avec sincérité ; mais Bingley a naturellement beaucoup de modestie et se repose bien plus sur mon jugement que sur le sien. Le convaincre qu'il s'était abusé fut donc pour moi chose peu difficile ; le persuader alors de ne pas retourner dans le Hertfordshire fut à peine l'affaire d'un instant. Je ne puis me repentir d'avoir agi ainsi. Il n'y a qu'une circonstance dans cette affaire à laquelle je ne puis penser avec satisfaction : je

n'ai pas craint d'employer la ruse pour éviter que le séjour de votre sœur à Londres ne soit connu de lui. Il est possible, probable même, que leur rencontre n'eût produit aucune suite fâcheuse, mais la passion de Bingley ne me paraissait pas assez éteinte pour qu'il puisse voir Miss Bennet sans danger. Cette ruse, ce déguisement était peut-être répréhensible ; enfin, j'ai agi pour le mieux. Sur ce sujet, je n'ai plus rien à dire, et nulle autre excuse à vous offrir. Si j'ai causé de la peine à votre sœur, je l'ai fait sans le savoir, et quoique les motifs qui m'ont guidé puissent naturellement vous paraître insuffisants, je n'ai pas encore appris à les condamner.

Quant à cette autre et bien plus grave accusation, au sujet de ma conduite avec Mr Wickham, je ne puis la réfuter qu'en vous donnant un détail exact de ses liaisons avec notre famille. J'ignore ce dont il m'a particulièrement accusé, mais je puis offrir plus d'une preuve à l'appui du récit que je vais vous faire. Mr Wickham est le fils d'un homme respectable, qui pendant de longues années a régi le domaine de Pemberley. La probité, l'exactitude avec lesquelles il s'acquittait de cette gestion engagèrent naturellement mon père à lui être utile ; sa générosité s'est manifestée à l'égard de George Wickham, dont il était le parrain. Il le plaça d'abord en pension dans le Derbyshire, puis au collège de Cambridge, service d'autant plus important que son père, toujours gêné par la prodigalité de sa femme, n'aurait pu subvenir aux frais de son éducation. Mon père non seulement se plaisait fort en compagnie de ce jeune homme, dont les manières ont toujours été séduisantes, mais avait aussi la plus haute opinion de lui et, espérant que l'état ecclésiastique serait celui qu'il choisirait, il comptait le placer avantageusement. Quant à moi, il y avait longtemps, très longtemps que j'avais commencé à le juger bien différemment; ses inclinations vicieuses, son manque de principes, qu'il avait soin de cacher aux yeux de son parrain, ne pouvaient échapper aux yeux d'un jeune homme d'à peu près son âge, et qui avait l'occasion de le voir dans ces moments d'abandon où l'homme le plus adroit ne saurait se déguiser. Ici encore, je vais vous affliger ; à quel point ? Vous seule pouvez le savoir. Mais quels que soient les sentiments que Mr Wickham vous ait inspirés, je ne dois pas, en ce moment, y avoir égard ; au contraire, mes soupçons à ce sujet

m'engagent plus vivement à vous dévoiler son caractère. Mon excellent père mourut, il y a à peu près cinq ans, et son attachement pour Mr Wickham ne se démentit pas un seul instant. Dans son testament, il me recommandait particulièrement de l'aider autant qu'il me serait possible dans l'état qu'il choisirait, ajoutant que s'il se décidait à se faire ordonner, il désirait que la meilleure cure dont notre famille ait la nomination lui soit donnée dès qu'elle serait vacante. Il y avait aussi un legs de mille livres. Son propre père ne survécut pas longtemps au mien et, six mois après ces événements, Mr Wickham m'écrivit qu'étant enfin décidé à ne pas se faire ordonner, il espérait que je ne le croirais pas déraisonnable s'il me demandait quelque dédommagement pécuniaire, au lieu de la cure qu'il ne pouvait plus obtenir. Il avait l'intention, poursuivait-il, de devenir avocat, et je devais savoir que l'intérêt de mille livres n'était nullement suffisant pour l'entretenir durant ses études. Je désirai le croire sincère, bien que ce projet me paraisse peu vraisemblable ; d'ailleurs, j'étais fort disposé à accéder à ses propositions, car je savais trop bien que Mr Wickham ne possédait pas les vertus nécessaires à un ecclésiastique. Cette affaire fut donc bientôt terminée ; il renonça à tous les droits sur la cure qui lui avait été promise, fusse-t-il un jour en état de l'obtenir, et accepta trois mille livres. Toutes liaisons entre nous semblaient être rompues ; je l'estimais trop peu pour le recevoir à Pemberley ou l'admettre dans ma société à Londres. Ce fut dans cette ville, je présume, qu'il passa la plus grande partie de son temps, mais l'étude des lois n'était qu'un vain prétexte, et sa vie oisive fut celle d'un homme de plaisir.

Pendant près de trois ans, j'entendis peu parler de lui, mais à la mort du bénéficiaire de la cure qui lui avait été destinée, il m'écrivit pour me la demander. Ses moyens pécuniaires n'étaient pas, m'assurait-il, fort considérables ; je le crus sans peine. La situation d'avocat lui avait paru fort peu avantageuse et il était enfin décidé à se faire ordonner, si toutefois je voulais le nommer à la cure en question. Il ne paraissait pas douter que sa prière soit accueillie, disant qu'il était assuré que je n'avais personne d'autre que lui à placer, et que d'ailleurs je ne pouvais oublier les dernières volontés de mon respectable père. Vous ne pouvez, je crois, me blâmer, mademoiselle,

de ne pas avoir répondu à sa prière et d'avoir résisté à toutes les instances qu'il me fit à ce sujet. Son indignation fut aussi vive que ses besoins étaient pressants, et sans doute ses plaintes à mon sujet n'ontelles pas été plus mesurées que ne le fut son langage lorsqu'il se présenta pour la dernière fois chez moi. Dès ce moment, il me devint absolument étranger. Comment il vécut, je l'ignore ; mais l'été dernier, une circonstance bien pénible vint encore le rappeler à mon souvenir. Il me faut maintenant vous faire part d'une chose que je voudrais moi-même pouvoir oublier, et que rien de moins qu'une aussi grave circonstance n'aurait pu m'engager à révéler à qui que ce soit au monde. J'en ai trop dit pour n'être pas assuré de votre discrétion. Ma sœur, qui a dix ans de moins que moi, a été laissée aux soins du neveu de ma mère, le colonel Fitzwilliam, et aux miens. Elle a quitté sa pension il y a à peu près un an ; on loua une maison à Londres pour elle, et l'été dernier elle se rendit à Ramsgate avec la dame qui présidait à son éducation. Mr Wickham s'y trouva aussi, sans doute à dessein, car j'ai su depuis qu'il connaissait bien Younge, sur le compte de laquelle nous avions été malheureusement trompés. À l'aide de cette dame, il sut si bien se faire valoir auprès de ma sœur, dont le cœur bon et généreux conservait encore un tendre souvenir des complaisances qu'il avait eues pour elle lorsqu'elle n'était encore qu'une enfant, que bientôt il la persuada qu'elle ressentait de l'amour à son égard, et elle consentit à ce qu'il l'enlève – elle n'avait encore que quinze ans, ce qui la rend excusable. Et après avoir parlé de son imprudence, je me trouve heureux de pouvoir ajouter que ce fut elle qui m'en fit l'aveu : je les rejoignis inopinément un ou deux jours avant l'enlèvement projeté, et alors Georgiana, incapable de supporter l'idée d'offenser et d'affliger un frère qu'elle regardait presque comme son père, m'avoua tout. Vous pouvez juger quels furent et mes sentiments et ma conduite : par égard pour la réputation de ma sœur, j'évitai tout éclat, mais j'écrivis à Mr Wickham, qui quitta sur-le-champ Ramsgate, et Mrs Younge fut renvoyée. Le principal but de Mr Wickham était sans doute d'obtenir la dot de ma sœur, qui est de trente mille livres, et je ne puis m'empêcher de penser que le désir de se venger de moi aura également été un de ses motifs. Sa vengeance,

en effet, eût été complète... Voilà, mademoiselle, un récit sincère de tous les démêlés que nous avons eus ensemble, et, si vous ne le rejetez pas comme entièrement faux, vous ne m'accuserez plus, je l'espère, d'en avoir mal usé envers Mr Wickham.

Vous me demanderez peut-être pourquoi tout cela ne vous a pas été confié hier au soir, mais alors je n'étais pas assez maître de moimême pour savoir ce qui pouvait et devait être dit.

Pour confirmer tout ce que je viens d'écrire, je puis en appeler au témoignage du colonel Fitzwilliam, qui étant mon parent, mon intime ami et de plus un des exécuteurs testamentaires de mon père, a naturellement connu les moindres détails de ces transactions. Si votre haine pour moi rendait mes assertions peu satisfaisantes, vous ne sauriez, pour le même motif, douter de la parole de mon cousin ; et afin qu'il vous soit possible de le consulter, je chercherai l'occasion de vous remettre cette lettre dans le courant de la matinée.

Je ne veux plus qu'ajouter : Dieu vous bénisse ! Fitzwilliam Darcy.

Chapitre 36

Si Elizabeth, en recevant cette lettre, ne s'attendait pas à y trouver une répétition des offres de la veille, elle n'avait formé nulle conjecture sur son contenu. Mais on peut se figurer avec quelle avidité elle la lut, et les émotions que cela lui causa. D'abord, elle s'étonna que Darcy daigne même se justifier, étant fermement persuadée qu'il ne pourrait jamais expliquer sa conduite d'une manière qui lui fasse honneur. Avec les plus forts préjugés contre ce qu'il pourrait lui dire, elle commença la lecture du récit de ce qui s'était passé à Netherfield. Elle lisait avec une vivacité qui lui donnait à peine le temps de comprendre, et le désir de voir la phrase suivante la rendait incapable de réfléchir à celle qui était sous ses yeux. Elle ne voulut d'abord pas ajouter foi à l'idée qu'il avait eue de l'indifférence de Jane, et le détail des tristes et véritables obstacles qu'il avait vus à son mariage avec Bingley l'irrita trop pour qu'elle puisse lui rendre justice. Il n'exprimait aucun regret quant à sa conduite dans cette affaire, c'est ce qu'elle vit avec satisfaction ; son style n'était pas repentant, mais toute sa lettre respirait l'orgueil et l'insolence.

Mais lorsque à ce sujet vint succéder ce qui concernait Mr Wickham, lorsqu'elle lut avec un peu plus de tranquillité un récit qui, s'il était vrai, devait détruire toute opinion favorable sur lui, et qui avait une si malheureuse conformité avec l'histoire qu'il lui avait lui-même contée, ses sentiments furent bien plus douloureux et difficiles à définir. L'étonnement, la crainte, l'horreur même l'oppressait ; elle s'efforçait de n'en rien croire, répétant avec indignation : « Ceci est faux ! Ceci ne peut être ! Oh, voilà la plus noire des calomnies ! » Et quand elle eut achevé sa lecture, survolant seulement la fin de la lettre, elle la ferma précipitamment et se promit de ne pas y ajouter foi

et de ne jamais la relire.

Dans cet état cruel de doute et d'inquiétude, l'esprit agité par mille pensées déchirantes, elle continua sa promenade, mais rien n'y fit : à peine avait-elle fait quelques pas qu'elle rouvrait la lettre. Cherchant autant que possible à retrouver sa tranquillité, elle recommença la mortifiante lecture de tout ce qui concernait Wickham. Le récit de ses liens avec la famille de Pemberley était conforme à ce qu'il lui avait lui-même appris, et les bontés de feu Mr Darcy s'accordaient également avec ses propres dires. Jusqu'à ce moment, chaque récit confirmait l'autre, mais quand elle en arriva au testament, la différence était grande. Ce que Wickham lui avait dit touchant la cure était encore présent à sa mémoire et, se rappelant ses paroles, elle ne put s'empêcher de voir qu'il y avait duplicité d'un côté ou de l'autre. Pendant quelques instants, elle se flatta que son espoir ne serait pas déçu, mais lorsqu'elle lut et relut, avec une extrême attention, les détails du renoncement aux droits à cette cure, fait volontairement par Wickham, qui en dédommagement avait reçu une somme aussi considérable que trois mille livres, elle ne sut de nouveau que penser. Elle interrompit sa lecture et pesa chaque circonstance avec autant d'impartialité qu'il lui fut possible, mais sans succès. Des deux côtés, il n'y avait que des paroles ; cependant, chaque ligne lui démontrait plus clairement que cette affaire, qui lui avait paru ne jamais pouvoir être expliquée d'une manière favorable à Mr Darcy, était néanmoins susceptible d'une interprétation qui le disculpait entièrement.

L'extravagance et la prodigalité dont il ne se faisait nul scrupule d'accuser Wickham la blessèrent extrêmement, d'autant plus qu'elle ne pouvait donner nulle preuve du contraire. Jamais elle n'avait entendu parler de lui avant son entrée au régiment de ***, dans lequel il s'était engagé après avoir retrouvé à Londres une ancienne connaissance à laquelle il n'était que peu lié, Mr Denny. Sur sa manière de vivre avant cette époque, rien n'était su dans le Hertfordshire que ce que lui-même en avait dit ; quant à sa conduite, même si Elizabeth avait eu occasion de s'en informer, elle n'en aurait pas eu le désir : sa physionomie, son air, ses manières l'avaient persuadée dès le premier coup d'œil qu'il possédait toutes les vertus. Elle essaya de se rappeler quelques traits de bonté, quelques preuves d'intégrité ou de bienfaisance, qui puissent le dédouaner des accusations de Mr Darcy, ou qui prouvent du moins que par des vertus solides il rachetait d'excusables erreurs de jeunesse. C'est ainsi qu'elle voulait qualifier ce que Mr Darcy disait être

l'habitude du vice et de l'oisiveté, mais aucun souvenir ne vint la consoler. Son imagination la reportait dans le Hertfordshire : elle l'y voyait encore avec tous les charmes que peuvent donner une apparence agréable et les manières les plus séduisantes, mais elle s'efforça en vain de se rappeler chez lui une autre qualité que la considération dont il jouissait dans le voisinage et l'amitié que ses manières lui avaient gagnée au régiment. Après avoir réfléchi fort longtemps sur ce sujet, elle reprit sa lecture, mais hélas! l'histoire qui suivait, relatant ses desseins sur Miss Darcy, recevait quelque confirmation par ce qui s'était passé seulement le jour précédent entre elle-même et le colonel Fitzwilliam; et finalement, pour preuve de tous ces détails, on la renvoyait au colonel lui-même. Elle fut d'abord presque tentée de le consulter, mais cette pensée dura peu. L'inconvenance d'une telle démarche vint bientôt l'anéantir, et d'ailleurs, pensait-elle, n'était-il pas évident que Mr Darcy ne se serait pas hasardé à faire une pareille proposition s'il n'avait été sûr d'être appuyé par son cousin?

Elle se rappelait parfaitement la conversation entre elle et Mr Wickham, lors de leur première entrevue chez Mrs Philips; elle fut maintenant frappée de l'inconvenance d'un tel récit à une personne qui lui était étrangère et s'étonna de ne pas s'en être aperçue plus tôt. Elle sentit le peu d'accord de ses discours avec sa conduite; elle se souvenait qu'il s'était vanté de ne pas craindre Mr Darcy, que Mr Darcy pouvait quitter le Hertfordshire mais que lui y demeurerait. Cependant, la semaine suivante, il avait évité d'aller au bal de Netherfield. Elle se rappelait aussi que tant que les habitants de ce domaine étaient dans le pays, il n'avait raconté ses histoires qu'à elle seule; mais qu'aussitôt après leur départ, il en avait parlé à tout le monde sans la moindre réserve, sans la crainte de blesser la réputation de Mr Darcy, alors qu'il avait affirmé à Elizabeth que son respect pour la mémoire du père l'empêcherait toujours de faire connaître la conduite du fils.

Que tout ce qui avait rapport à Mr Wickham lui paraissait maintenant sous un point de vue différent! Ses assiduités auprès de Miss King n'étaient sans doute dictées que par les vues les plus viles et les plus méprisables. La modicité même de la dot de cette demoiselle était une preuve, non plus de la modération de Wickham, mais du besoin où l'avait réduit sa prodigalité. La conduite même qu'il avait tenue vis-à-vis d'Elizabeth pouvait bien avoir été dictée par des motifs peu louables : il avait été trompé sur sa fortune, ou bien s'était plu par vanité à encourager la préférence qu'elle pensait lui avoir si

indiscrètement montrée. Peu à peu, tout ce qui parlait en sa faveur s'affaiblissait, et, pour justifier davantage Mr Darcy, elle se vit contrainte d'admettre que lorsque Jane avait interrogé Mr Bingley à ce sujet, il avait assuré que la conduite de son ami, loin d'être blâmable, ne pouvait que lui faire honneur. Ses manières, il est vrai, étaient fières et désagréables mais jamais elle n'avait rien vu en lui qui annonce un homme injuste et sans principes, ou dénué de morale et de religion. Il était aimé et estimé de toutes ses connaissances ; Wickham même avait avoué qu'il était bon frère, et souvent elle l'avait entendu parler de sa sœur avec une affection qui montrait qu'il était capable de bons sentiments. Si sa conduite avait été telle que Wickham la représentait, elle n'aurait pu être ignorée, et toute intimité entre une personne capable d'une telle infamie et un homme aussi bon que Bingley était impossible.

Elizabeth eut alors honte d'elle-même : elle ne pouvait penser ni à Darcy ni à Wickham sans sentir qu'elle avait été aveuglée par les préjugés les plus ridicules et les plus absurdes.

— Oh, je me suis conduite de façon méprisable! s'écria-t-elle. Et moi qui me piquais de posséder du discernement, qui avais une si haute idée de mon jugement! Moi qui ai si souvent dédaigné la généreuse candeur de ma sœur pour me complaire dans de vains et injustes soupçons! Quelle humiliation! Mais elle est méritée... L'amour ne m'aurait pas rendue plus aveugle, or c'est la vanité, et non l'amour, qui a causé ma folie. Flattée par les attentions de l'un, offensée de la négligence de l'autre, je me suis livrée aux préjugés les plus injustes. J'ai tellement honte: jusqu'à ce moment, mon propre caractère ne m'était pas connu.

Ses pensées se portant d'elle-même à Jane, de Jane à Bingley, la ramenèrent bientôt à l'explication de Mr Darcy sur ce qui les concernait ; elle lui avait paru bien peu satisfaisante alors, et elle la relut. Bien différente fut l'impression que produisit cette seconde lecture! Comment douter maintenant de ses assertions, puisque déjà elle s'était vue obligée d'y ajouter foi ? Il assurait n'avoir jamais soupçonné les sentiments de Jane, et elle ne put oublier ce que Charlotte avait toujours pensé à ce sujet. Elle ne pouvait pas non plus nier la justesse de ses observations sur Jane : elle connaissait suffisamment sa sœur pour savoir que ses sentiments, quoique vifs dans le fond, se manifestaient peu, et que la douceur constante qui régnait sur son visage ne laissait rien deviner de sa grande sensibilité.

Quand elle en vint à l'endroit de la lettre où Mr Darcy parlait de sa famille d'une manière si peu favorable, sa mortification fut grande ; la vérité du reproche la frappait trop vivement pour qu'elle puisse le nier, et les circonstances auxquelles il faisait plus particulièrement allusion, s'étant passées au bal de Netherfield, ne pouvaient avoir fait plus d'impression sur lui que sur Elizabeth.

Le compliment adressé à elle-même et à sa sœur fut apprécié, mais s'il adoucit sa douleur, il ne put la consoler du mépris que le reste de sa famille s'était ainsi attiré. Et lorsqu'elle songeait que tous les chagrins de sa sœur adorée étaient l'ouvrage de ses plus proches parents, sa tristesse était extrême.

Après s'être promenée pendant plus de deux heures, s'abandonnant à l'agitation de ses pensées, considérant inlassablement chaque événement et cherchant à se réconcilier avec un changement d'idées si prompt, la fatigue et la crainte d'avoir été trop longtemps absente l'engagèrent enfin à retourner au presbytère. Elle y entra avec le désir de paraître aussi gaie que de coutume, et la résolution d'éloigner toute réflexion qui pourrait nuire à son enjouement.

Aussitôt qu'on l'aperçut, on lui dit que les deux hôtes de Rosings étaient venus pendant son absence ; Mr Darcy n'était resté que peu de temps, mais le colonel Fitzwilliam avait attendu plus d'une heure, espérant qu'elle reviendrait, et se serait même décidé à aller la chercher si on avait pu lui dire quel chemin elle avait pris. Elizabeth ne put que feindre quelque regret de ne pas l'avoir vu, mais elle n'en éprouvait aucun ; au contraire, elle s'en réjouissait. Le colonel n'occupait plus ses pensées, elle ne pouvait songer qu'à sa lettre.

Chapitre 37

Les deux cousins quittèrent Rosings le lendemain matin et Mr Collins, ayant attendu près de la grille du château afin de leur souhaiter fort respectueusement un bon voyage, put apporter au presbytère l'heureuse assurance de les avoir trouvés tous deux en bonne santé, et aussi résignés qu'on pouvait s'y attendre après la triste scène d'adieux qui venait de se passer à Rosings. Alors il se hâta d'aller au château pour consoler lady Catherine et sa fille ; et, à son retour, il eut la satisfaction d'annoncer à sa famille que cette noble dame, ressentant un chagrin extrême, voulait que, pour la distraire, ils viennent tous dîner avec elle.

Elizabeth ne put voir lady Catherine sans se rappeler que, si elle l'avait voulu, elle aurait pu lui être présentée comme sa future nièce, et elle ne pouvait penser qu'en souriant à l'indignation que cette nouvelle aurait fait naître : *Qu'aurait dit lady Catherine ? Comment aurait-elle réagi ?* étaient des questions qui l'amusaient intérieurement.

Les adieux du matin furent le premier sujet de conversation.

— Je vous assure, dit lady Catherine, que j'en suis réellement affectée ; je crois que personne ne sent si vivement que moi l'absence d'un ami. Je suis, il est vrai, particulièrement attachée à ces deux jeunes gens, et je sais qu'ils me le rendent bien. Ils étaient si désolés de s'en aller! Mais il en est toujours ainsi : ce cher colonel s'efforçait encore d'être gai, bien que son émotion le trahît; quant à Darcy, il a paru vivement affecté, plus, je le crois, que l'année dernière : son attachement à Rosings ne cesse de croître, évidemment.

Mr Collins eut ici un compliment à offrir, une allusion à faire, auxquels sourirent avec bonté et la mère et la fille.

Après le dîner, lady Catherine fit remarquer que Miss Bennet semblait moins gaie que de coutume, mais aussitôt après elle expliqua elle-même ce changement, en supposant qu'elle voyait avec peine approcher le moment de son retour à Longbourn.

- Mais, s'il en est ainsi, ajouta-t-elle, il faut écrire à votre mère et la prier de vous laisser ici pour quelque temps encore. Mrs Collins, j'en suis sûre, sera fort heureuse de vous avoir.
- Je vous suis très obligée, madame, répliqua Elizabeth, mais je ne puis accepter votre aimable invitation. Je dois être à Londres samedi prochain.
- Comment, samedi prochain! Mais, à ce compte, vous ne serez restée ici que six semaines; je m'attendais à ce que vous restiez au moins deux mois. Je l'ai dit à Mrs Collins avant votre arrivée, votre présence à Longbourn ne saurait être si nécessaire. Mrs Bennet peut bien se passer de vous encore une quinzaine.
- Mais mon père ne le peut ; il m'a écrit avant-hier pour presser mon retour.
- Oh! Votre père saura naturellement se passer de vous, si madame votre mère le peut : les filles ne sont jamais si nécessaires à un père, et, si vous voulez demeurer ici encore un mois révolu, il me sera possible de conduire l'une de vous jusqu'à Londres, où je dois aller passer une semaine aux premiers jours de juin. Comme Dawson ne répugne pas à voyager sur le siège de la voiture, il y aura à l'intérieur une place pour l'une d'entre vous ; et même, si le temps n'est pas trop chaud, je pourrais bien vous prendre toutes les deux, car ni l'une ni l'autre n'êtes bien épaisses.
- Vous êtes trop bonne, madame, mais je vais m'en tenir à mon premier plan.

Lady Catherine parut résignée.

— Mrs Collins, vous devez faire accompagner ces demoiselles par un domestique. Vous savez que je dis toujours ma pensée, et je ne puis souffrir l'idée que deux jeunes personnes voyagent seules en poste, cela serait tout à fait inconvenant. De jeunes personnes doivent toujours être accompagnées et surveillées autant que le permet leur rang dans le monde. Lorsque ma nièce Georgiana est allée à Ramsgate, j'ai insisté pour qu'elle ait deux laquais : Miss Darcy, fille de Mr Darcy de Pemberley et de lady Anne, n'aurait pu sans cela paraître convenablement. Je porte une grande attention à toutes ces choses-là. Il vous faut absolument envoyer John avec ces demoiselles.

Mrs Collins, je suis fort aise d'avoir songé à vous le dire. Il aurait été honteux pour vous de les laisser partir seules.

- Mon oncle nous envoie un domestique, dit Elizabeth.
- Ah, ah! Votre oncle a donc un domestique? Je me réjouis que vous ayez quelqu'un qui pense à ces choses-là. Où changerez-vous de chevaux? Oh! À Bromley, sans doute. Si vous parlez de moi au maître de poste, vous serez bien servies.

Lady Catherine avait bien d'autres questions concernant leur voyage, et, comme elle ne répondait pas à toutes elle-même, il fallut donner quelque attention à ses discours ; Elizabeth pensa que c'était une bonne chose pour elle car, avec un esprit aussi préoccupé que le sien, elle aurait bien pu oublier où elle était. Ce n'est que dans la solitude qu'on peut se livrer sans réserve à la réflexion ; aussi, dès qu'Elizabeth se retrouvait seule, elle s'y abandonnait entièrement, et il n'y avait presque pas un jour où elle ne faisait pas de grande promenade pendant laquelle elle se livrait à toute l'amertume de ses souvenirs.

Elle était sur le point de connaître par cœur la lettre de Mr Darcy ; elle en étudiait chaque phrase et ses sentiments envers l'auteur étaient parfois bien différents. Lorsqu'elle se rappelait la manière avec laquelle il lui avait fait sa déclaration, son indignation était extrême ; mais lorsqu'elle songeait aussi combien les reproches qu'elle lui avait adressés étaient injustes et mal fondés, sa colère se tournait contre elle-même ; et le souvenir de la peine que devait lui avoir causée son refus éveillait en elle une vive compassion. L'attachement de Darcy pour elle lui inspirait de la reconnaissance, son caractère de l'estime, mais elle ne pouvait ni se repentir de l'avoir refusé, ni éprouver le moindre désir de le revoir. Le souvenir de sa propre conduite était pour elle une source continuelle de regrets et de chagrins, et penser de nouveau aux malheureux défauts de ses parents accroissait encore sa peine. Elle n'y voyait même nul remède : son père se contentait de rire de la folle étourderie de ses filles cadettes, sans chercher à la réprimer, et sa mère, dont les manières étaient loin d'être parfaites, ne pouvait apercevoir l'inconvenance de leur conduite. Souvent, Elizabeth s'était jointe à Jane pour représenter à leurs jeunes sœurs combien leur imprudence les exposait, mais tant qu'elles seraient encouragées par leur mère, comment espérer les corriger ? Catherine, faible, susceptible et entièrement gouvernée par Lydia, s'était toujours offensée de leur avis ; et Lydia, entêtée et insouciante,

daignait à peine les écouter. Elles étaient non seulement ignorantes et paresseuses, mais aussi coquettes. Tant qu'il y aurait un officier à Meryton, elles rechercheraient sa compagnie, et tant que Meryton serait à un demi-mile de Longbourn, elles y passeraient tout leur temps.

L'inquiétude sur le compte de Jane était encore un autre sujet de chagrin, et l'explication de Mr Darcy, en rendant à Bingley toute l'estime d'Elizabeth, lui fit sentir plus vivement ce que sa sœur avait perdu. Maintenant, il était prouvé que les sentiments de Bingley avaient toujours été sincères. Comme il était pénible de penser que Jane avait été privée d'un établissement si avantageux, si honorable, par la folie et l'imprudence de sa propre famille!

Lorsque à ces souvenirs vint se joindre encore la connaissance du vrai caractère de Wickham, on peut aisément croire qu'Elizabeth avait du mal à conserver ne serait-ce que l'apparence de cette heureuse gaieté qui, jusqu'à ce moment, avait été si rarement altérée.

Leurs visites à Rosings furent, durant cette dernière semaine, aussi fréquentes qu'elles l'avaient été durant les premiers jours de leur séjour dans ce pays. La veille de leur départ, ils y prirent le thé. Lady Catherine s'informa encore minutieusement des détails de leur voyage, leur apprit comment leurs effets devaient être emballés et insista tant sur la nécessité de plier les robes de la seule bonne manière qui soit que Maria, à son retour au presbytère, se vit contrainte de défaire tous ses bagages pour suivre ses instructions.

Quand elles se séparèrent, lady Catherine, avec beaucoup de condescendance, leur souhaita un bon voyage, les invitant à revenir à Hunsford l'année suivante, et Miss de Bourgh alla même jusqu'à les saluer et à leur donner la main.

Chapitre 38

Le samedi matin, Elizabeth et Mr Collins se rencontrèrent dans la salle à manger, quelques instants avant l'arrivée du reste de la famille. Il saisit cette occasion de lui faire ses derniers compliments, ce qu'il croyait être une chose indispensable.

— Je ne sais, mademoiselle, lui dit-il, si Mrs Collins vous a encore exprimé toute sa reconnaissance pour votre aimable visite, mais je suis sûr qu'elle ne vous laissera pas partir sans vous remercier. La faveur que vous nous avez accordée a été, je vous assure, dignement appréciée. Nous savons que notre humble demeure n'a rien qui puisse plaire à une femme du monde ; notre manière de vivre si simple, le peu d'élégance de nos appartements, le petit nombre de nos domestiques et surtout le peu de société que nous voyons, doivent rendre Hunsford bien morne pour une demoiselle telle que vous. Aussi, soyez persuadée que nous sentons vivement la faveur que vous nous avez faite et croyez que nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir pour que votre temps ne passe pas trop désagréablement.

Elizabeth fut prodigue de remerciements : elle avait passé ces six semaines de la manière la plus agréable. Le plaisir d'être avec Charlotte et toutes les prévenances qu'elle avait reçues lui faisaient sentir que c'était à elle à les remercier. Mr Collins parut flatté et, d'un air satisfait, il reprit :

— J'éprouve un sensible plaisir à vous entendre dire que vous ne vous êtes pas trop ennuyée avec nous. Nous avons, il est vrai, fait de notre mieux pour bien vous recevoir. Heureusement, il nous a été possible de vous présenter aux nobles habitants de Rosings ; les fréquentes visites que nous y avons faites ayant souvent rompu la monotonie de notre vie, je crois pouvoir

me flatter que vous n'avez aucun sujet de regretter les moments que vous nous avez donnés. Nos liens avec la famille de Bourgh sont de ces rares avantages dont peu de gens peuvent se vanter. Vous voyez comment lady Catherine nous reçoit ; vous avez été témoin de ses honnêtetés et, en vérité, je dois avouer que, quels que soient les désavantages de cet humble presbytère, je ne saurais regarder en pitié ceux qui l'habitent lorsqu'ils partagent avec nous les bontés de cette noble dame.

Les mots n'exprimaient pas suffisamment à son goût l'élévation de ses sentiments, et il fut obligé de se promener de long en large dans la pièce tandis qu'Elizabeth s'efforçait de ne pas rire en répondant quelques courtes politesses.

— En effet, reprit Mr Collins, je me flatte, ma chère cousine, que vous pourrez porter dans le Hertfordshire un rapport bien favorable sur nous. Vous avez été témoin des soins que lady Catherine ne cesse de prodiguer à Mrs Collins, et, tout bien considéré, j'ai lieu de croire qu'on ne peut dire que votre amie ait fait un trop mauvais choix ; mais sur ce point, je dois garder le silence. Permettez-moi seulement de vous assurer, ma chère Miss Elizabeth, que je peux de grand cœur vous souhaiter un bonheur égal au sien. Ma chère Charlotte et moi, nous n'avons qu'un cœur, qu'un esprit ; nos goûts, nos sentiments sympathisent en tout, il semble que nous soyons nés l'un pour l'autre.

Elizabeth put avec assurance lui dire que, lorsqu'il en était ainsi, on devait se trouver bien heureux, et elle put avec une égale sincérité ajouter qu'elle croyait fermement à son bonheur et l'en félicitait. Elle fut cependant assez satisfaite d'en voir le récit interrompu par l'arrivée de celle qui en était la source. Pauvre Charlotte! Il était triste de l'abandonner à une telle société, mais enfin elle l'avait elle-même choisie, et bien qu'elle paraisse affligée du départ de son amie et de sa sœur, elle ne semblait pas demander leur pitié. Sa maison et son ménage, sa paroisse et sa basse-cour, et tous les soins divers qu'ils exigeaient, avaient encore pour elle tout le charme de la nouveauté.

Enfin, la voiture arriva, les malles et les paquets y furent placés, et l'on annonça que tout était prêt. Après un adieu fort tendre entre les deux amies, Elizabeth fut conduite à la voiture par Mr Collins ; comme elle traversait le jardin, il la chargeait de tous ses respects pour sa famille, sans oublier ses remerciements pour les civilités qu'il avait reçues l'hiver précédent à Longbourn, et ses compliments à Mr et Mrs Gardiner, bien qu'il ne les

connaisse pas. Il lui donna la main pour monter en voiture, puis Maria la suivit ; la portière allait être fermée lorsque soudain il se rappela, non sans confusion, qu'elles ne l'avaient encore chargé d'aucune commission pour les dames de Rosings.

— Mais, ajouta-t-il, vous désirez sans doute qu'on leur offre vos très humbles respects, et les remerciements les plus sincères pour les bontés dont elles vous ont honorées durant votre séjour ici.

Elizabeth n'y fit pas d'objection. La portière fut fermée et elles partirent.

- Comme le temps est passé vite ! s'écria Maria après quelques moments de silence. Il me semble qu'il y a à peine deux jours que nous avons quitté le Hertfordshire, et cependant que de choses se sont passées depuis !
 - Oui, vraiment, dit sa compagne en soupirant.
- Nous avons dîné neuf fois à Rosings, et nous y avons passé deux soirées. Oh! Que de choses j'aurai à raconter!
 - Et moi, ajouta tout bas Elizabeth, que de choses j'aurai à cacher!

Leur voyage se fit sans aucun événement remarquable et quatre heures après leur départ de Hunsford, elles arrivèrent à la maison de Mr Gardiner, où elles devaient rester quelques jours.

Jane paraissait bien portante et Elizabeth eut peu d'occasions d'étudier son humeur, au milieu des nombreux engagements que leur bonne tante leur avait préparés. Mais Jane devait s'en retourner avec elle à Longbourn, et Elizabeth pensa qu'elle aurait alors tout le loisir de l'observer.

Ce ne fut pas sans quelque effort qu'elle put se résoudre à attendre leur arrivée à Longbourn pour communiquer à sa sœur la déclaration de Mr Darcy. Savoir qu'il était en son pouvoir de révéler une chose qui causerait à Jane une si vive surprise, et qui en même temps satisferait un faible reste de vanité que tous ses raisonnements n'avaient pu vaincre, était un motif puissant d'être confiante, mais elle n'avait pas encore arrêté ce qu'elle pouvait dire et ce qu'elle devait taire, et la crainte d'être entraînée à répéter quelque chose au sujet de Bingley, qui puisse renouveler les chagrins de Jane, la contraignit au silence.



Ce fut lors de la deuxième semaine de mai que les trois demoiselles partirent ensemble de Grace Church Street pour retourner dans le Hertfordshire; et, comme elles approchaient de l'hôtel où devait se trouver la voiture de Mr Bennet, elles aperçurent, preuve certaine de l'exactitude du cocher, Kitty et Lydia à l'une des fenêtres du premier étage. Les deux jeunes femmes les attendaient depuis plus d'une heure, et avaient été heureusement occupées à visiter un magasin de modes qui se trouvait en face, à observer la sentinelle de faction et à assaisonner une salade de concombres.

Après avoir souhaité le bonjour à leurs sœurs, elles montrèrent d'un air triomphant une table couverte de ces viandes froides qu'offrent d'ordinaire les auberges, et s'écrièrent :

- Voilà pour vous! N'est-ce pas une surprise agréable?
- Et nous comptons vous inviter toutes les trois, ajouta Lydia, mais il faut que vous nous prêtiez de l'argent, car nous venons de dépenser le nôtre dans ce magasin.

Alors, montrant les emplettes, elle poursuivit :

— Regardez, j'ai acheté un chapeau ; il n'est pas fort joli, mais j'ai pensé que je ferais bien de le prendre. Dès que nous serons à la maison, je le déferai et je verrai si je peux mieux l'arranger.

Et comme ses sœurs lui dirent qu'il était affreux, elle ajouta d'un air indifférent :

— Oh! Mais il y en avait deux ou trois bien plus laids dans le magasin, et quand je lui aurai mis un autre ruban, il sera passable. D'ailleurs, peu importe comment nous serons mises cet été, après le départ du régiment de ***, qui

nous quitte dans quinze jours.

- Cela est-il bien vrai? dit Elizabeth avec satisfaction.
- Oui, il part en détachement près de Brighton. Oh! Si seulement papa voulait nous y amener pour passer l'été! Quel charmant voyage! Je suis sûre que cela ne lui coûterait presque rien. Maman en a très envie, car sans cela nous passerons un été bien triste.

Un charmant voyage, en vérité, pensait Elizabeth, et surtout bien convenable. Ciel, à Brighton! Au milieu d'un campement de soldats! Nous à qui un pauvre régiment de milice et quelques bals à Meryton ont déjà fait tant de mal.

— Maintenant, j'ai une nouvelle à vous apprendre, annonça Lydia comme elles se mettaient à table. Devinez-la si vous le pouvez ! C'est une grande, une excellente nouvelle, et qui concerne une personne que nous aimons toutes.

Jane et Elizabeth échangèrent un regard, et firent signe au domestique de se retirer. Lydia se mit à rire et dit :

- Ah, oui! Je reconnais bien là votre prudence, vous craigniez que ce garçon n'écoute ce que je vais vous dire, comme si cela le regardait. Vraiment, s'il n'a jamais rien entendu de pire, il doit être bien novice! Mais après tout, il est si laid que je ne suis pas fâchée qu'il soit parti: je n'ai jamais vu un menton si pointu de ma vie... Eh bien, revenons à ma nouvelle, elle concerne notre cher Wickham... Allons, réjouissez-vous, Wickham n'épouse pas Mary King! Elle est partie vivre chez son oncle à Liverpool... Ainsi, Wickham est encore libre.
- Et Mary King, ajouta Elizabeth, est sauvée d'un mariage fort imprudent quant à la fortune.
 - Elle est bien sotte de s'en aller, si elle l'aime.
 - Mais j'espère qu'ils n'étaient pas trop attachés l'un à l'autre, dit Jane.
- Oh! Je suis sûre que Wickham n'en était pas amoureux, je parierais ma tête qu'il ne s'est jamais soucié d'elle... Qui pourrait aimer un laideron pareil?

Elizabeth rougit, en songeant que, même si elle était bien incapable de tenir un langage si grossier, les sentiments qu'elle avait autrefois cru justes et généreux n'étaient pas différents de ceux que Lydia exprimait en ce moment.

Dès qu'elles eurent fini leur goûter, les deux aînées payèrent ; la voiture fut demandée et, non sans beaucoup de peine, les cinq demoiselles, leurs

malles, leurs paquets et le fâcheux surcroît des emplettes de Kitty et de Lydia y trouvèrent place.

— Oh! Comme nous voilà joliment pressées! s'écria Lydia en riant aux éclats. Je suis bien contente d'avoir acheté mon chapeau, quand bien même ce ne serait que pour avoir un carton de plus. Allons, mettons-nous à notre aise, rions et causons pendant la route. D'abord, dites-nous tout ce qui vous est arrivé depuis votre départ : avez-vous vu beaucoup d'hommes aimables ? Vous a-t-on bien fait la cour ? J'avais espéré qu'au moins l'une de vous reviendrait avec un mari. Vraiment, Jane sera bientôt une vieille fille; elle va avoir vingt-trois ans ! Oh ciel ! Comme je serais honteuse de ne pas être mariée à vingt-trois ans ! Ma tante Philips a extrêmement envie de vous voir établie; elle dit que Lizzy aurait mieux fait d'épouser Mr Collins, mais je ne suis pas de son avis, il était trop sérieux... Quel bonheur si je me mariais avant vous deux! Alors, je vous mènerais au bal, aux assemblées. Mais j'oubliais de vous raconter la bonne plaisanterie que nous avons faite l'autre soir chez le colonel Forster, Kitty et moi. Nous étions invitées à y passer la soirée, Mrs Forster nous avait promis de nous faire danser. (À ce propos, Mrs Forster et moi sommes désormais inséparables.) Elle a aussi prié les deux petites Harrington de venir se joindre à nous. Henriette était malade, et Pen fut obligée de venir seule. Que pensez-vous que nous ayons fait ? Nous avons habillé Chamberlayne en femme, et les seuls à être au courant étaient le colonel, Mrs Forster, Kitty, moi et ma tante, car nous avons été obligées d'emprunter une de ses robes, et vous n'imaginez même pas à quel point ce costume lui seyait à merveille... Quand Denny, Wickham, Pratt et quelques autres officiers sont venus, ils ne l'ont pas reconnu. Oh, comme j'ai ri! Et Mrs Forster! Elle n'en pouvait plus... Cela a éveillé quelques soupçons et ils n'ont pas tardé à découvrir la supercherie.

Avec de tels récits, Lydia, secondée par Kitty, s'efforça de divertir ses compagnes jusqu'à leur arrivée à Longbourn. Elizabeth y prêtait peu d'attention, mais comment ne pas entendre le nom de Wickham si souvent répété ?

Leur réception à Longbourn fut des plus tendres. Mrs Bennet se réjouit en voyant Jane aussi belle que de coutume et, plus d'une fois, pendant le dîner, Mr Bennet avoua à Elizabeth :

— Je suis bien heureux que vous soyez de retour, Lizzy! Il y avait ce jour-là à Longbourn une nombreuse société, car presque toute

la famille Lucas vint y rejoindre Maria, et les sujets de conversation ne manquèrent pas. Lady Lucas, d'un bout de la table à l'autre, demandait à Maria les détails les plus minutieux sur le ménage de sa fille aînée. Mrs Bennet avait plus d'une occupation ; d'abord elle voulait apprendre de Jane, qui était assise assez loin d'elle, les dernières modes londoniennes, puis il fallait répéter ses paroles aux jeunes sœurs de Maria, et Lydia, élevant la voix plus haut que tous les autres, racontait à qui voulait bien l'écouter les divers plaisirs de sa matinée.

— Oh, Mary! dit-elle. Je regrette que tu ne sois pas venue avec nous, nous avons été si gaies en chemin; on aurait pu nous entendre rire et parler à trois miles.

À ce récit, Mary repartit fort gravement :

— Loin de moi, ma chère sœur, l'idée de déprécier vos plaisirs : ils seraient sans doute goûtés par le plus grand nombre de femmes. Mais j'avoue qu'ils ne sauraient avoir de charme pour moi ; un livre et mon piano, voilà mes seules réjouissances.

Cette réponse ne fut pas entendue de Lydia : il était rare qu'elle écoute qui que ce soit pendant plus d'une seconde, et, dans le cas de Mary, elle n'écoutait même pas la première syllabe de ses discours.

Dans l'après-midi, Lydia pressa vivement ses sœurs d'aller faire un tour à Meryton, mais Elizabeth s'y opposa : il ne serait pas dit que les demoiselles Bennet ne pouvaient rester chez elles un seul jour sans courir après les officiers. Ce motif ne fut pas le seul qui l'engagea à s'y opposer : elle redoutait de revoir Wickham et était décidée à l'éviter aussi longtemps que possible. La satisfaction qu'elle éprouvait à songer au prochain départ du régiment ne saurait être exprimée. Quinze jours plus tard, il devait partir et elle espérait alors ne plus être tourmentée au sujet de Wickham.

Elle était à Longbourn depuis quelques heures à peine quand elle s'aperçut que le projet du voyage à Brighton, dont Lydia avait parlé, était vivement discuté par ses parents. Elizabeth vit bientôt que son père n'avait nulle intention de céder, mais ses réponses étaient parfois si vagues et si équivoques que Mrs Bennet, quoique souvent découragée, ne perdait pas encore tout espoir de réussir.

Chapitre 40

L'impatience qu'avait Elizabeth de communiquer à Jane ce qui lui était arrivé ne pouvait plus être réprimée. Décidée à lui cacher les détails qui la concernaient, et l'ayant prévenue qu'elle allait lui causer une vive surprise, elle lui raconta ce qui s'était passé entre elle et Mr Darcy.

L'étonnement de Miss Bennet fut bientôt diminué par le vif attachement qu'elle avait pour Elizabeth, qui la portait facilement à croire tout ce qui pouvait être à l'avantage de cette sœur adorée ; d'ailleurs, toute surprise s'évanouit vite pour laisser place à un autre sentiment. Jane était fâchée que Mr Darcy ait fait sa demande d'une manière si peu propre à la faire accepter, et bien plus affligée encore de la peine qu'avait dû lui causer le refus d'Elizabeth.

- Il a eu tort de se croire si sûr de réussir, dit-elle, et il n'aurait pas dû le montrer. Mais sa déception n'a dû en être que plus grande!
- Certes, acquiesça Elizabeth. Je le plains de tout mon cœur, mais je ne doute pas que son orgueil ne sache bientôt vaincre sa passion pour moi. Tu ne me blâmes donc pas de l'avoir refusé ?
 - Te blâmer ? Non!
- Mais peut-être désapprouves-tu la manière dont j'ai parlé de Wickham?
 - Non, je ne pense pas que tu aies eu tort de t'exprimer sur ce point.
 - Tu vas changer d'avis en apprenant ce qui s'est passé le jour suivant.

Alors elle parla de la lettre, répétant tous les détails qui concernaient George Wickham. Quel coup pour cette bonne Jane, qui aurait voulu traverser la vie sans imaginer que tant de méchanceté puisse exister dans ce

monde, alors qu'elle était là réunie dans un seul et même individu! La conviction de l'innocence de Mr Darcy, bien qu'agréable pour elle, ne put la consoler de cette triste découverte. Avec quelle ardeur elle s'efforça de justifier l'un sans condamner l'autre!

— Tous tes efforts sont vains, dit Elizabeth, ils ne peuvent tous deux avoir raison. Choisis l'un ou l'autre, mais il te faudra ne penser du bien que de l'un des deux. À eux deux, il y a assez de mérite pour faire un seul homme estimable, et je suis maintenant portée à croire qu'il appartient entièrement à Mr Darcy, mais tu peux en penser ce qu'il te plaira.

Il se passa cependant quelques instants avant qu'elle puisse obliger Jane à sourire.

- Jamais je n'ai éprouvé une si vive surprise, dit-elle. Se peut-il que Wickham soit si pervers ? Cela est presque incroyable, et ce pauvre Mr Darcy! Chère Lizzy! Imagine seulement ce qu'il a dû souffrir. Recevoir une telle mortification, être assuré du mépris que tu avais pour lui, se retrouver contraint de raconter une affaire si affligeante pour sa sœur! Oh, c'en est trop à la fois! Tu ne saurais être insensible à sa peine.
- Si, vraiment. Mes regrets, ma compassion s'évanouissent en te voyant si vivement affectée. Je sais que tu lui rendras si pleine et si entière justice que je crois pouvoir m'en dispenser ; ta loquacité me rend économe et si tu continues à te lamenter sur son compte, je perdrai jusqu'au souvenir de mes regrets.
- Pauvre Wickham! Son regard exprime la bonté, ses manières sont si franches et si aimables!
- Il y a certainement eu dans l'éducation de ces deux jeunes gens une singulière méprise : l'un possède toutes les vertus et l'autre en a toutes les apparences.
- Je n'ai jamais trouvé que Mr Darcy soit aussi dépourvu de ces apparences.
- Et moi qui prenais l'aversion qu'il m'inspirait pour de la perspicacité! Détester quelqu'un de la sorte est une belle incitation à faire de l'esprit : à force de se moquer continuellement, on trouve parfois de belles saillies.
- Lizzy, quand tu as lu cette lettre pour la première fois, je suis sûre que tu n'as pas pu traiter ce sujet si légèrement.
- Non, il est vrai. J'étais embarrassée, très embarrassée, je peux même dire malheureuse. Je n'avais personne à qui confier mes peines ; ma Jane

n'était pas là pour me consoler, pour me dire que je n'avais pas agi d'une manière aussi absurde, aussi ridicule que je le craignais. Oh, tu m'as tellement manqué!

- Il est malheureux qu'en parlant de Wickham à Mr Darcy, tu te sois servie d'expressions aussi fortes. Elles paraissent maintenant si mal fondées.
- Certainement, mais l'amertume avec laquelle je me suis exprimée était la conséquence des préjugés que j'avais nourris. Il y a un point sur lequel j'ai besoin de tes conseils. Dis-moi si je dois ou non dévoiler le vrai caractère de Mr Wickham...

Jane réfléchit quelques instants, puis elle répondit :

- Il n'y a nul besoin de rendre ses torts publics, il me semble. Qu'en penses-tu ?
- Qu'on ne doit pas le faire. Mr Darcy ne m'a pas autorisée à parler de ce qu'il m'a confié ; au contraire, il désire que l'événement concernant sa sœur soit tenu sous le plus grand secret. Et si je voulais détromper le monde sur le reste de sa conduite, qui me croirait ? Les préjugés contre Mr Darcy sont si forts et si répandus qu'essayer seulement de le représenter comme un homme aimable serait comme vouloir la mort de la moitié des bonnes gens de Meryton. Non, non, je dois y renoncer. Wickham sera bientôt parti et alors, il importera peu qu'on sache ou non qui il est vraiment. Un jour ou l'autre, tout sera connu ; d'ici là, nous devons nous taire.
- Tu as raison. Si ses erreurs étaient connues, il pourrait en être déshonoré pour toujours. Peut-être se repent-il de ce qu'il a fait et désire-t-il rétablir sa réputation ; nous ne devons pas lui en ôter les moyens.

Cette conversation rendit à Elizabeth un peu de sa tranquillité : elle avait confié deux des secrets qui, depuis quinze jours, la tourmentaient si cruellement, et elle était sûre de trouver Jane toujours disposée à l'écouter si jamais elle voulait en reparler. Mais comment être parfaitement satisfaite puisque la prudence l'obligeait à encore cacher quelque chose ? Elle n'osait confier à Jane l'autre partie de la lettre de Mr Darcy, ni lui dire combien elle avait été chère à Bingley : ce secret, elle devait le garder pour elle seule. Rien de moins qu'une parfaite intelligence entre les deux parties intéressées ne pourrait lui permettre de le divulguer, et même alors, se disait-elle, *je ne pourrais dire que ce que Bingley saura expliquer lui-même d'une manière bien plus agréable*.

Maintenant qu'elle était de retour chez elle, rien ne l'empêchait plus

d'étudier les sentiments de sa sœur. Jane n'était pas heureuse, elle conservait encore pour Bingley une tendre affection. Ses sentiments avaient toute la vivacité d'un premier attachement, et l'âge et le caractère de Jane leur donnaient plus de force et de consistance qu'ils n'en ont d'ordinaire. Elle chérissait si tendrement son souvenir, et sa préférence pour lui était si décidée, que toute sa raison et tout son amour filial pouvaient à peine l'empêcher de s'abandonner à des regrets, qui, en altérant sa santé, auraient nui au bonheur de ses parents.

- Eh bien, Lizzy, dit un jour Mrs Bennet. Quelle est maintenant votre opinion sur cette triste affaire de Jane ? Pour ma part, je suis décidée à ne plus en parler ; je l'ai dit l'autre jour à ma sœur Philips. Je ne puis comprendre qu'elle n'ait pas entendu parler de lui de tout son séjour à Londres ; enfin, tout ce que je peux dire, c'est que c'est un jeune homme bien peu estimable, et je ne pense pas qu'on puisse espérer les voir unis désormais. Je n'ai rien entendu dire au sujet d'un éventuel retour à Netherfield, même si j'ai questionné tous ceux qui auraient pu le savoir.
 - Je doute qu'il revienne jamais à Netherfield.
- Tant mieux pour lui, personne ne désire le revoir. Moi, je dirai toujours qu'il s'est bien mal conduit avec ma fille, et si j'avais été elle, je ne l'aurais pas supporté... Enfin, ce qui me console, c'est que Jane en mourra de chagrin, et qu'alors il se repentira d'avoir agi de la sorte avec elle.

Elizabeth, qu'une pareille idée ne consolait pas, ne fit aucune réponse.

- Eh bien! Lizzy, poursuivit sa mère quelques instants après. Les Collins sont donc heureux ensemble? J'espère que cela durera. Comment est tenue leur maison? Je ne doute pas que Charlotte ne soit une excellente ménagère; si elle ressemble à lady Lucas, elle doit être incroyablement économe. Ils ne jettent pas l'argent par les fenêtres, je présume?
 - Non, leur maison est tenue avec beaucoup d'ordre.
- Oh! De l'ordre, je le crois facilement, Charlotte a été à bonne école pour cela... Enfin, grand bien lui fasse... Ils parlent sans doute souvent de ce qu'ils feront à la mort de votre père ? Je suppose qu'ils considèrent que le domaine de Longbourn leur appartient déjà ?
 - C'est un sujet sur lequel ils ne pouvaient s'entretenir en ma présence.
- Non, cela aurait été assez singulier... Mais je ne doute pas qu'ils n'en parlent souvent entre eux. Enfin, s'ils peuvent posséder sans remords un domaine si illégalement acquis, tant mieux pour eux. En ce qui me concerne,

j'aurais honte d'obtenir un bien par substitution...



La première semaine de leur retour à Longbourn s'écoula rapidement ; la deuxième commençait et le lundi suivant devait voir partir le régiment de ***. Toutes les demoiselles de Meryton et des environs étaient inconsolables, la désolation était presque générale. Les deux aînées de la famille Bennet étaient les seules qui pussent encore boire, manger, dormir et vaquer à leurs occupations ordinaires. Souvent, on leur reprochait cette étonnante indifférence : Kitty et Lydia surtout, dont la douleur était extrême, ne pouvaient comprendre le peu de sensibilité de leurs sœurs.

— Oh, ciel! Qu'allons-nous devenir? Comment allons-nous passer notre temps? répétaient-elles souvent dans l'excès de leur douleur. Oh, Lizzy! Comment peux-tu avoir l'air si gai!

Ce chagrin si affreux était vivement partagé par leur tendre mère ; elle se rappelait encore ce qu'elle avait souffert elle-même lors d'une occasion semblable, bien que vingt-cinq années se fussent écoulées depuis.

- Je suis sûre, disait-elle, d'avoir pleuré pendant plus de deux jours lorsque le régiment du colonel Millar a quitté Meryton. J'ai bien cru que j'en mourrais de chagrin.
 - Quant à moi, je n'y survivrai pas, dit Lydia.
- Si seulement nous pouvions nous rendre à Brighton, reprit Mrs Bennet.
 - Oh oui! Si nous pouvions aller à Brighton, mais papa est si méchant!
 - Quelques bains de mer me rétabliraient parfaitement.
 - Et ma tante Philips assure qu'ils me feraient grand bien, ajouta Kitty. Telles étaient les plaintes qui retentissaient sans cesse dans la maison de

Longbourn. Elizabeth essayait de s'en divertir, mais la honte prenait rapidement le dessus : jamais elle n'avait senti si vivement la justesse des reproches de Mr Darcy, et jamais non plus elle n'avait été si disposée à lui pardonner son opposition aux désirs de son ami.

Mais bientôt, la tristesse de Lydia fit place à la joie la plus vive, car elle reçut une invitation de Mrs Forster, l'épouse du colonel du régiment, lui demandant de l'accompagner à Brighton. Cette inestimable amie était une très jeune femme tout nouvellement mariée ; une ressemblance de caractère entre elle et Lydia avait fondé leur relation et, se connaissant depuis à peine trois mois, elles étaient amies intimes depuis deux mois.

Le ravissement de Lydia, son amitié pour Mrs Forster, la joie de Mrs Bennet et la mortification de Kitty pourraient difficilement être décrits. Lydia, sans même s'apercevoir du chagrin de sa sœur, courait çà et là, contant son bonheur à tout le monde, tandis que la moins fortunée Kitty demeurait au parloir, se plaignant de son sort dans les termes les plus déraisonnables.

— Je ne vois pas pourquoi Mrs Forster ne m'a pas invitée aussi. Bien que je ne sois pas sa meilleure amie, j'ai autant de droits que ma sœur à ses attentions, plus même, car je suis son aînée de deux ans.

Elizabeth s'efforça vainement de la raisonner et Jane de la consoler. Quant à Elizabeth, cette invitation était loin de lui faire éprouver les mêmes sentiments qu'à sa mère et à Lydia. Au contraire, elle la considérait comme nuisible à sa sœur et, quelque reproche que puisse lui attirer une telle démarche si elle venait à être connue, elle résolut cependant de prier secrètement son père de ne pas la laisser partir. Elle lui représenta toute l'inconvenance de la conduite de Lydia, le peu d'avantages qu'elle pourrait retirer de ses relations avec une femme comme Mrs Forster, et combien il était probable qu'avec une telle compagne, et dans un lieu comme Brighton, elle serait encore plus imprudente que d'habitude. Il l'écouta fort attentivement et lui dit alors :

- Lydia ne sera jamais satisfaite tant qu'elle ne se sera pas montrée dans quelque lieu public, et nous ne pouvons espérer une occasion où elle puisse le faire avec moins d'inconvénient pour sa famille.
- Oh! dit Elizabeth. Si vous saviez le tort que peut nous faire la conduite inconsidérée de Lydia, et même le tort qu'elle nous a déjà fait, vous en jugeriez bien différemment.
 - « Déjà fait » ! répéta Mr Bennet. Quoi ? A-t-elle fait fuir certains de

vos amoureux ? Pauvre petite Lizzy! Mais ne vous chagrinez pas, cependant, croyez-moi: des jeunes gens assez délicats pour craindre ne serait-ce que l'ombre d'un ridicule ne méritent pas un regret. Allons, laissez-moi voir la liste de ces pauvres amants que la folie de Lydia a éloignés de vous.

— En vérité, vous vous trompez, ce ne sont pas de pareils griefs dont je veux me plaindre, mais de maux plus réels et qui doivent nous affecter tous. L'étourderie, le mépris de toute bienséance dont se glorifie Lydia, nuisent, je le sais, à votre réputation et à celle de votre famille. Pardonnez-moi, mais il faut qu'une fois au moins je m'exprime avec franchise. Si vous, mon père, ne voulez prendre la peine de réprimer les défauts de Lydia, bientôt on ne pourra plus la corriger et, à seize ans, elle sera une coquette qui couvrira sa famille de ridicule, une coquette sans autre charme que la jeunesse et quelque peu de beauté, et ne possédant ni l'esprit ni le talent pour se garantir du mépris auquel son désir extrême de plaire l'exposera sans cesse. Kitty court les mêmes dangers : elle suivra toujours et partout l'exemple de Lydia ; toutes deux vaines, ignorantes, paresseuses et complètement abandonnées à ellesmêmes ! Oh, mon père, pouvez-vous croire qu'elles ne seront pas critiquées partout où elles se présenteront, et leurs sœurs ne partageront-elles pas trop souvent le même sort ?

Mr Bennet, la voyant réellement affectée, lui prit la main avec tendresse et répliqua :

— Ne vous affligez pas, mon enfant ; partout où vous et Jane serez connues, on vous rendra justice, et vous n'en paraîtrez pas avec moins d'avantages parce que vous avez deux sœurs bien sottes, et je peux même dire trois. Nous n'aurons pas de repos ici tant que Lydia ne sera pas à Brighton : qu'elle y aille donc. Le colonel Forster est un homme sensé, il saura veiller sur elle ; et heureusement, elle est trop pauvre pour être courtisée par un intrigant. À Brighton, sa coquetterie sera même moins remarquée qu'ici ; les officiers trouveront d'autres femmes qui mieux que Lydia méritent leurs attentions. Espérons donc que ce voyage, au contraire, lui fera connaître ses défauts. En tout cas, elle ne peut guère devenir pire qu'elle ne l'est sans nous autoriser à l'enfermer pour le restant de ses jours.

Elizabeth fut contrainte de se contenter de cette réponse, même si elle n'avait pas changé d'avis, et elle quitta son père triste et mécontente, mais persuadée qu'elle avait fait son devoir. Elle résolut de ne pas se désoler davantage pour un mal auquel elle ne voyait nul remède.

Si Lydia et sa mère avaient connu le sujet de son entretien avec Mr Bennet, toute leur volubilité n'aurait pu exprimer assez vivement leur indignation. Une visite à Brighton était pour Lydia le comble du bonheur ; elle se représentait d'avance les rues de ce joli port emplies d'officiers, elle se voyait l'objet des attentions du plus grand nombre. Les beautés d'un camp militaire ne furent pas non plus oubliées : les tentes régulièrement alignées, formant les plus belles allées fréquentées par tout ce qu'il y a de jeune et d'aimable ; pour couronner le tout, elle se voyait elle-même assise sous une tente, recevant les hommages d'au moins six officiers à la fois. Aurait-elle pu croire que sa sœur voulait l'arracher à d'aussi chères espérances ? Quels auraient été ses sentiments ? Sa mère seule pouvait la comprendre, car le voyage de Lydia à Brighton était tout ce qui pouvait la consoler de la mortifiante conviction que son mari ne comptait jamais y aller lui-même.

Mais elles ignoraient tout de ce qui venait de se passer, et leurs transports de joie continuèrent, sans interruption, jusqu'au jour fixé pour le départ de Lydia.

Elizabeth devait alors voir Wickham pour la dernière fois. Elle l'avait quelquefois rencontré dans le monde depuis son retour : les moments les plus désagréables étaient passés et tout intérêt pour lui à jamais détruit. Elle s'était même aperçue que cette douceur dans ses manières qui d'abord l'avait charmée n'était réellement que de l'affectation, et, dans la conduite qu'il tenait présentement avec elle, elle trouva un nouveau sujet de déplaisir, car le désir qu'il témoigna bientôt de lui renouveler les soins qui avaient marqué les premiers jours de leur relation ne pouvait, après ce qui s'était produit, que l'irriter davantage. Elle perdit tout égard pour lui en se voyant ainsi l'objet d'une galanterie si vaine et si frivole ; et tandis qu'elle le repoussait avec fermeté, elle ne put qu'être vivement mortifiée en songeant qu'il s'imaginait sans doute que, quel que soit le motif qui l'avait conduit à la négliger, il lui serait toujours facile, en revenant à elle, de flatter encore sa vanité et d'obtenir son approbation.

La veille du départ du régiment, il dîna avec plusieurs officiers à Longbourn. Elizabeth était si peu disposée à se séparer de lui en bonne intelligence que, lorsqu'il vint lui poser quelques questions sur la manière dont elle avait passé son temps dans le Kent, elle lui parla du séjour qu'y avaient fait le colonel Fitzwilliam et Mr Darcy, et lui demanda aussi s'il connaissait le colonel.

Il parut surpris, mécontent, mais, se remettant aussitôt, il répondit qu'il l'avait beaucoup connu autrefois, ajoutant que c'était un homme aimable, et demanda à Elizabeth si elle l'avait trouvé ainsi. La réponse de celle-ci fut très favorable au colonel et Wickham, quelques moments après, reprit d'un air indifférent :

- Combien de temps, me dites-vous, est-il resté à Rosings ?
- Trois semaines.
- Et vous l'avez vu souvent ?
- Oui, presque tous les jours.
- Ses manières sont bien différentes de celles de son cousin.
- Oui, bien différentes, mais je trouve que Mr Darcy gagne beaucoup à être connu.
- Vraiment! s'écria Wickham, jetant sur Elizabeth un regard inquiet qui ne put échapper à celle-ci. Et pourrais-je vous demander...

Mais, se reprenant, il poursuivit d'un ton plus gai :

- Si ce sont ses manières qui gagnent à être connues, a-t-il daigné en user envers vous avec un peu plus de civilité qu'il n'a coutume de le faire avec tout le monde ? Car je ne puis espérer, ajouta-t-il d'un air plus sérieux, que ses principes soient changés.
- Oh non! dit Elizabeth. Ses principes sont, je le crois, ce qu'ils ont toujours été.

À ces paroles, Wickham ne sut trop s'il devait se réjouir ou se méfier. Il y avait dans le regard d'Elizabeth quelque chose qui l'inquiétait, et il l'écouta avec la plus vive agitation tandis qu'elle poursuivait ainsi :

— Quand j'ai dit que Mr Darcy gagnait à être connu, je n'ai pas voulu faire entendre par là que ses principes ou ses manières se soient perfectionnés, mais que, le connaissant mieux, on apprenait aussi à mieux définir son caractère.

Le trouble de Wickham augmentait ; il garda quelque temps le silence, mais bientôt, quittant son air embarrassé, il se tourna vers elle et, du ton le plus doux, lui dit :

— Vous qui connaissez si bien mes sentiments à l'égard de Mr Darcy, vous pouvez facilement comprendre combien je dois me réjouir en apprenant qu'il est assez sage pour chercher à passer pour un homme de bien. Son orgueil ainsi dirigé peut être utile, sinon à lui-même, du moins aux autres, en l'empêchant de se livrer encore à cet esprit de haine et de vengeance qui l'a

conduit à me faire tant de mal. Mais je crains que cette apparence de modération, à laquelle sans doute vous voulez faire allusion, ne soit adoptée par lui que lors de ses visites chez sa tante, dont il craint la perspicacité, et dont l'estime lui est précieuse. Peut-être aussi peut-on attribuer ce changement au désir de hâter son mariage avec Miss de Bourgh, car je sais que depuis longtemps il souhaite vivement former cette alliance.

Cela fit sourire Elizabeth, mais elle ne lui répondit que par une légère inclination de tête; elle voyait bien qu'il désirait lui raconter encore tous ses griefs et elle n'était nullement d'humeur à l'écouter. Pendant le reste de la soirée, il parut aussi gai que de coutume, mais il ne chercha plus à se rapprocher d'Elizabeth et ils se quittèrent enfin avec beaucoup de civilité, peut-être même avec un désir mutuel de ne jamais se revoir.

Quand l'assemblée se sépara, Lydia retourna avec Mrs Forster à Meryton, d'où elle devait partir le lendemain de bonne heure. Les adieux avec sa famille furent plus bruyants que touchants : Kitty était la seule à verser quelques larmes, et encore ne pleurait-elle que de dépit et de colère. Mrs Bennet fut prodigue en souhaits de bonheur pour sa fille, lui recommandant surtout de ne manquer aucune occasion de bien se divertir – conseil qui, selon toutes les apparences, serait exactement suivi – et la joie extrême de Lydia lui permit à peine d'écouter les tendres adieux de ses deux sœurs aînées.

Chapitre 42

Si les opinions d'Elizabeth n'avaient été formées que d'après ce qu'elle connaissait dans sa famille, elle n'aurait pu se faire une idée bien séduisante de la félicité conjugale et des douceurs de la vie domestique. Son père, séduit par la jeunesse et la beauté, et par l'air de gaieté que donnent en général ces deux avantages, avait épousé une femme dont l'esprit têtu et le manque absolu de jugement lui firent bientôt regretter son choix : l'estime et la confiance s'évanouirent à jamais et il se vit trompé dans ses plus chères espérances. Mais Mr Bennet n'était pas homme à se consoler dans le tumulte des plaisirs des peines causées par sa propre imprudence. Il aimait la campagne et la lecture, et c'était à ce goût heureux qu'il devait ses principaux plaisirs. Sa femme lui en fournissait peu, même si son ignorance et sa sottise l'amusaient quelquefois. Ce n'est pas en général l'espèce de bonheur qu'un homme peut désirer obtenir de son épouse, mais lorsque tous les autres lui sont refusés, le philosophe doit savoir en tirer parti.

Elizabeth ne s'aveuglait pas sur les torts de son père en tant qu'époux ; elle les voyait avec peine mais, respectant ses autres qualités et reconnaissante de la tendresse particulière qu'il lui témoignait, elle s'efforçait d'oublier ce qu'elle ne pouvait manquer d'apercevoir, et d'éloigner d'elle la triste pensée que cette négligence et le manque absolu d'égards pour sa femme étaient d'autant plus répréhensibles qu'il l'exposait ainsi au mépris même de ses propres filles. Mais jamais elle n'avait senti si vivement qu'à cette heure les désavantages qui résultaient pour les enfants d'un mariage si mal assorti, et combien il était malheureux que les talents réels de Mr Bennet soient si mal employés ; car enfin, s'il ne pouvait rendre sa femme moins

ignorante, il aurait pu du moins veiller à l'éducation de ses filles, et leur préparer par ses soins un sort plus heureux.

Excepté le plaisir qu'elle ressentit au départ de Wickham, l'éloignement du régiment offrit peu d'autres sujets de satisfaction à Elizabeth. Les assemblées de Meryton étaient moins gaies qu'auparavant et, chez elle, elle avait une mère et une sœur dont les lamentations continuelles sur l'ennui rendaient leur cercle de famille fort peu agréable. Si l'on pouvait espérer que Kitty deviendrait avec le temps plus raisonnable, puisque ceux qui lui troublaient l'esprit s'étaient éloignés, l'on pouvait craindre pour la vaine et imprudente Lydia le double danger de se trouver dans un lieu où l'on prenait les eaux, et au milieu d'un camp militaire. De tout cela, Elizabeth déduisit ce que d'autres avaient compris avant elle, que l'accomplissement d'un événement tant désiré n'apporte pas toujours l'entière satisfaction qu'on en attendait. Le commencement d'un bonheur nouveau n'était donc pas pour maintenant, et il lui fallait se fixer de nouvelles attentes, de nouveaux événements à espérer et à souhaiter, afin d'adoucir le présent et de se préparer à la prochaine déception qui finirait par arriver. L'idée de son voyage aux lacs vint fort à propos occuper son imagination : c'était tout ce qui pouvait la consoler des moments fâcheux que lui faisait vivre la mauvaise humeur de sa mère et de Kitty, et tout aurait été parfait si Jane avait pu l'accompagner.

Il est heureux, cependant, pensait-elle, que j'aie quelque chose à reprocher à ce voyage, car s'il me promettait un bonheur parfait, je pourrais craindre qu'il ne finisse par m'occasionner quelque chagrin. Mais la source constante de regrets qu'engendrera la privation de ma sœur me laisse raisonnablement espérer que mon attente sur d'autres points ne sera pas trompée. Un projet qui ne nous offre que du plaisir réussit rarement, et une faible contrariété empêche quelquefois d'être en tout désappointés!

En quittant Longbourn, Lydia avait promis d'écrire souvent et de manière très détaillée à sa mère et à Kitty, mais ses lettres se firent longtemps attendre et étaient très courtes. Celles adressées à sa mère contenaient peu de chose, sinon qu'elles revenaient d'une promenade où Untel et Untel les avaient accompagnées, et où elle avait vu une toilette à lui faire tourner la tête ; qu'elle venait de faire l'acquisition d'une nouvelle robe ou d'une ombrelle délicieuse, dont elle aurait volontiers fait la description si elle n'avait été si pressée, mais Mrs Forster l'attendait pour aller au camp. Celles adressées à sa sœur étaient encore moins instructives, car, quoique plus longues, elles

contenaient trop de lignes soulignées pour qu'elles puissent être communiquées au reste de la famille.

Après les quinze premiers jours de son absence, la santé, la tranquillité, l'enjouement apparurent de nouveau à Longbourn; tout y prit un aspect plus gai. Les familles qui étaient allées passer l'hiver à Londres revinrent dans leurs domaines, et les modes d'été et les fêtes champêtres offrirent quelques distractions. Mrs Bennet avait repris sa dolente sérénité et, vers la mi-juin, même Kitty était assez bien remise pour entrer dans Meryton sans fondre en larmes, circonstance qui parut d'un si bon augure à Elizabeth qu'elle lui fit espérer que vers Noël, elle serait assez raisonnable pour ne plus parler d'officiers qu'une fois par jour, à moins que par quelque fatal décret du ministre de la Guerre un autre régiment ne soit cantonné à Meryton.

La date fixée pour leur excursion au nord approchait à grands pas ; les premiers jours de juillet devaient les voir en route, et l'on était déjà au quinze juin lorsqu'une lettre de Mrs Gardiner vint apporter à Elizabeth la fâcheuse nouvelle que leur voyage était non seulement différé, mais encore écourté. Mr Gardiner se trouvait dans l'impossibilité de partir avant la dernière quinzaine de juillet, et encore ne pouvait-il être absent qu'un mois. Comme ce laps de temps était trop court pour leur permettre d'aller aussi loin qu'ils l'avaient d'abord projeté, il fallait renoncer aux lacs et se contenter d'un tour moins étendu ; le Derbyshire devait maintenant représenter leur limite au nord. Dans ce comté, il y avait certes de quoi bien les occuper pendant trois semaines. Ce lieu offrait à Mrs Gardiner un attrait particulier : la ville où elle avait passé plusieurs de ses plus jeunes années, et où ils devaient demeurer quelques jours, était sans doute pour elle un objet aussi intéressant que toutes les célèbres beautés de Matlock, de Chatsworth, de Dovedale ou du Peak.

Elizabeth fut extrêmement déçue ; elle désirait tant voir les lacs et croyait encore qu'ils avaient tout le temps d'y aller ; mais enfin il fallut se consoler de cette contrariété.

Plus d'un souvenir vint s'attacher à l'idée d'un voyage dans le Derbyshire. Comment lire le nom même du comté sans penser à Pemberley et à son propriétaire ? *Mais sûrement*, se disait-elle, *je puis entrer dans cette province en toute impunité*, et y dérober quelques brins de bruyère sans être aperçue.

Quatre longues semaines au lieu de deux devaient maintenant s'écouler avant l'arrivée de sa tante. Elles finirent enfin ; et Mr et Mrs Gardiner

parurent à Longbourn, accompagnés de leurs quatre enfants. Ces derniers, deux filles de six et huit ans et deux garçons encore plus jeunes, devaient être laissés aux soins de Jane, qui en était fort chérie, et dont le bon sens et la douceur angélique étaient propres à les instruire et à les divertir.

Les Gardiner ne restèrent qu'une nuit à Longbourn, et ils repartirent dès le lendemain avec Elizabeth en quête de plaisir et de nouveauté. Si leur voyage ne répondait pas en tout point à leurs désirs, le bonheur d'être ensemble, la ressemblance de leurs caractères et de leurs opinions pouvaient amplement les dédommager.

Le but de cet ouvrage n'est pas de donner une description du Derbyshire ou des lieux remarquables que nos voyageurs visitèrent. Oxford, Blenheim, Warwick, Kenilworth, Birmingham, etc., sont assez connus. Une toute petite partie du Derbyshire est tout ce qui nous intéresse maintenant. Ils se dirigèrent vers la ville de Lambton, où Mrs Gardiner avait autrefois résidé, et où demeuraient encore (comme elle venait tout récemment de l'apprendre) quelques-uns de ses anciens amis. Pemberley était situé à cinq miles de Lambton: c'est ce qu'Elizabeth apprit de sa tante. Ils n'avaient pas prévu de s'y rendre, mais y aller les détournait peu de leur route et, le soir, en traçant le plan de leur excursion du lendemain, Mrs Gardiner témoigna le désir de revoir ce château. Son mari y consentit avec plaisir et l'approbation d'Elizabeth fut aussi demandée.

— Ne seriez-vous pas heureuse, ma chère, de voir un lieu dont on vous a si souvent parlé, et qui intéresse tant de gens de votre connaissance ? dit sa tante. Wickham, vous le savez, y a passé toute son enfance.

Elizabeth était embarrassée. Elle savait qu'elle ne devrait pas aller à Pemberley et dut feindre de n'en avoir nul désir. Elle se dit lassée des palais et des châteaux, et assurait qu'elle ne trouvait aucun plaisir à voir de beaux tapis et de riches draperies.

Mrs Gardiner rit de sa simplicité.

— Si ce n'était qu'une belle maison richement meublée, dit-elle, je n'aurais moi-même nulle envie de la voir, mais le parc est d'une grande beauté ; les bois surtout méritent d'être vus.

Elizabeth ne répondit pas, n'osant refuser et craignant encore plus d'accepter. La possibilité d'y rencontrer Mr Darcy se présenta soudain à son esprit et cette idée seule la fit rougir. Elle se dit qu'il valait peut-être mieux tout confier à sa tante plutôt que prendre un pareil risque. Il y avait aussi des

inconvénients à lui faire cette confidence ; elle résolut enfin que ce serait sa dernière ressource, si les informations qu'elle prendrait sur l'absence de la famille n'étaient pas favorables.

En conséquence, lorsqu'elle se retira pour la nuit, elle demanda à la fille de chambre si Pemberley était un beau château, à qui il appartenait et, non sans quelque inquiétude, si les propriétaires l'occupaient cet été-là. La réponse à cette dernière question fut négative et reçue avec plaisir. Ses craintes étant dissipées, elle éprouva elle-même un vif désir de voir ce château et, lorsque le sujet fut abordé le lendemain et qu'on lui redemanda ce qu'elle en pensait, elle put sans hésiter et d'un air assez indifférent répondre que ce projet ne lui était pas désagréable.

Il fut donc décidé qu'ils iraient à Pemberley.

Chapitre 43

En chemin, Elizabeth, non sans quelque trouble, cherchait des yeux le bois de Pemberley et, arrivée enfin à la grille, son émotion s'accrut encore.

Le parc était fort grand ; ils y entrèrent par la partie la plus basse et firent route pendant quelque temps à travers un bois magnifique qui couvrait une grande étendue de terrain.

Mille pensées diverses occupaient trop Elizabeth pour lui permettre de se livrer à la conversation, mais elle put admirer les sites remarquables et les points de vue ; ils montèrent graduellement sur un demi-mile et atteignirent alors un plateau sur lequel le bois venait à s'ouvrir, offrant une vue sur le château de Pemberley. C'était un grand et beau bâtiment, d'une noble architecture, situé sur le penchant d'un coteau, et qu'une longue chaîne de collines boisées couronnait par-derrière ; devant lui coulait une rivière assez considérable. Elizabeth était enchantée : jamais elle n'avait vu un lieu plus favorisé par la nature, et où ses beautés soient moins contrariées. Tous trois à l'envi exprimèrent leur admiration, et en ce moment elle sentit qu'elle aurait pu trouver quelques charmes à être la maîtresse de Pemberley.

Ils descendirent la pente, traversèrent le pont et arrivèrent à la porte. Tout en examinant de plus près la façade du château, Elizabeth fut de nouveau tourmentée par ses craintes d'y rencontrer le propriétaire. Elle frémit à l'idée que la fille d'auberge pouvait s'être trompée. Ayant demandé à voir la maison, ils furent admis dans le vestibule, et Elizabeth, pendant qu'ils attendaient la gouvernante qui devait leur faire visiter les lieux, eut tout le loisir de s'étonner de se trouver dans ces murs.

La gouvernante vint : c'était une vieille femme d'un air respectable, bien

moins arrogante et plus polie qu'elle ne s'y était attendue. Ils la suivirent dans la salle à manger, qui était belle et richement meublée. Elizabeth, l'ayant un moment contemplée, s'approcha d'une des fenêtres pour jouir du point de vue. Les collines couronnées de bois qu'ils venaient de descendre, recevant de la distance un aspect plus majestueux, étaient magnifiques, et elle parcourut des yeux avec délices ce charmant tableau : la rivière, les arbres, tantôt élégamment groupés sur la rive ou négligemment épars ; ailleurs ouvrant dans le lointain une scène imprévue ; les sinuosités de la vallée, la verte pelouse, se réunissaient pour orner le paysage. Comme ils passaient dans les différentes pièces, ces scènes prenaient un nouvel aspect, et chaque fenêtre en offrait une qui lui était particulière. Les appartements étaient vastes et l'ameublement à la hauteur de la fortune du propriétaire, mais Elizabeth vit avec admiration que le goût n'avait pas été sacrifié à la richesse ; tout y était moins splendide, mais aussi plus élégant qu'à Rosings.

Dire que j'aurais pu être la maîtresse de ce château! pensait-elle. Ces appartements me seraient maintenant familiers; au lieu de les voir comme une étrangère, je pourrais y recevoir avec joie mon oncle et ma tante! Mais non, se dit-elle en recouvrant ses esprits, cela n'aurait pas été possible! Mon oncle, ma chère tante seraient perdus pour moi : jamais on ne m'aurait permis de les inviter. Cet heureux souvenir lui épargna peut-être un regret.

Elle avait bien envie de demander à la gouvernante si son maître était vraiment absent, mais elle n'en avait pas le courage. Cette question enfin fut posée par son oncle et, toute tremblante, elle détourna les yeux pendant que Mrs Reynolds répondait :

— Oui, mais nous l'attendons demain, avec une nombreuse société.

Combien Elizabeth se réjouit alors que son propre voyage n'ait pas été retardé d'un jour !

Sa tante l'appela à ce moment pour lui montrer une miniature ; elle s'approcha et vit le portrait de Wickham parmi beaucoup d'autres. Sa tante lui demanda en souriant comment elle le trouvait, et Mrs Reynolds, s'approchant, leur dit que c'était le portrait d'un jeune homme, le fils de l'intendant de feu Mr Darcy, qu'il avait fait élever à ses frais.

— Il est entré dans l'armée, ajouta-t-elle, mais je crains qu'il n'ait bien mal tourné.

Mrs Gardiner sourit à sa nièce, mais celle-ci s'en aperçut à peine.

— Et voici, dit Mrs Reynolds en montrant une autre miniature, le portrait

de mon maître. Il est parfaitement ressemblant ; il a été peint en même temps que l'autre il y a près de huit ans de cela.

— J'ai souvent entendu vanter la belle figure de votre maître, dit Mrs Gardiner en regardant le portrait. Ce visage est beau, en effet... Mais, Lizzy, pourrez-vous nous dire si le portrait est flatteur ?

Le respect de Mrs Reynolds pour Elizabeth sembla s'accroître quand elle apprit qu'elle connaissait le maître de Pemberley.

- Cette demoiselle connaît-elle Mr Darcy?
- Un peu, répondit Elizabeth en rougissant.
- Et ne trouvez-vous pas, mademoiselle, qu'il est bien bel homme ?
- Oui, certainement.
- Quant à moi, je n'ai jamais vu quelqu'un qui ait une si belle tournure. Dans la galerie du premier, vous verrez un autre portrait de lui, mais plus grand. Cette pièce était le cabinet de feu mon maître, et ces miniatures ont été laissées comme il les avait lui-même fait placer; il y tenait beaucoup.

Cela expliqua à Elizabeth pourquoi celle de Wickham s'y trouvait.

Mrs Reynolds leur fit alors remarquer un petit portrait de Miss Darcy, peint lorsqu'elle n'avait encore que huit ans.

- Et Miss Darcy a-t-elle aussi belle allure que son frère ? demanda Mrs Gardiner.
- Oh oui, madame, la plus belle demoiselle qu'on puisse voir, et la plus accomplie : elle fait de la musique toute la journée. Dans la pièce voisine, il y a un piano magnifique qu'on a apporté hier pour elle ; c'est un présent de mon maître. Elle vient ici demain avec lui.

Mr Gardiner, dont les manières étaient fort affables, l'encourageait par ses questions et ses remarques à continuer cette conversation ; et Mrs Reynolds, par vanité ou par attachement, avait évidemment du plaisir à parler de son maître et de sa sœur.

- Votre maître est-il souvent à Pemberley?
- Pas autant que je pourrais le désirer, monsieur. Cependant, il y vient assez régulièrement, et Miss Darcy y passe toujours les mois d'été.

Excepté lorsqu'elle va à Ramsgate, pensa Elizabeth.

- Si votre maître se décidait à se marier, vous le verriez peut-être plus souvent ?
- Je le pense aussi, monsieur, mais je ne sais quand cela se fera. Il trouvera bien difficilement une femme qui soit digne de lui.

Mr et Mrs Gardiner sourirent, et Elizabeth ne put s'empêcher de dire :

- C'est un bien grand éloge, madame.
- Je ne dis que la simple vérité, mademoiselle, et tous ceux qui le connaissent vous diront la même chose que moi.

Elizabeth pensa que c'était aller un peu loin, et sa surprise s'accrut encore lorsque Mrs Reynolds ajouta :

— Jamais il n'a eu pour moi de parole désagréable, et pourtant il n'avait que quatre ans lorsque je suis entrée ici.

Cette louange était des plus extraordinaires, et bien opposée aux idées d'Elizabeth, car jamais elle n'avait douté qu'il ne soit d'une humeur dure et hautaine. Sa curiosité, son désir d'en savoir davantage devinrent extrêmes, et elle fut ravie d'entendre son oncle dire :

- Peu de gens méritent un tel éloge, vous avez vraiment de la chance d'avoir un si bon maître.
- Oui, monsieur, et je le sais bien. Je chercherais dans le monde entier sans pouvoir en trouver un meilleur, mais j'ai toujours remarqué que ceux qui étaient bons étant enfants le restent lorsqu'ils deviennent des hommes, et jamais il n'a existé un garçon plus doux et plus affectueux que lui.

Se peut-il que ce soit de Mr Darcy qu'on parle ainsi? pensait Elizabeth.

- Son père était un homme bien respectable, dit Mrs Gardiner.
- Oui, vraiment, madame, et son fils lui ressemblera en tout ; comme lui, il est affable avec les pauvres.

Chaque mot accroissait l'étonnement d'Elizabeth et elle ne se lassait pas d'écouter. Rien d'autre ne pouvait l'intéresser et en vain Mrs Reynolds parlait-elle du sujet des tableaux, de la dimension des appartements ou du prix des meubles. Mr Gardiner, qui attribuait à la prudence l'éloge excessif qu'elle faisait de son maître, s'en amusait fort et ramena bientôt la conversation sur ce sujet. Alors elle insista de nouveau sur ses nombreuses qualités, tandis qu'ils montaient ensemble le grand escalier.

— C'est le meilleur seigneur et le meilleur maître qui soit, dit-elle. Il ne ressemble vraiment pas à ces jeunes hommes de maintenant qui ne pensent qu'à eux ; vous ne trouverez pas un seul de ses fermiers ou de ses domestiques qui n'en dise du bien. Il y a des gens qui le trouvent fier ; je ne m'en suis jamais aperçue pour ma part, mais peut-être le croit-on ainsi parce qu'il ne parle pas sans rime ni raison, comme le font la plupart des jeunes gens.

Comme tous ces éloges lui font honneur ! pensait Elizabeth.

- Ces beaux récits, dit à voix basse Mrs Gardiner à sa nièce, ne coïncident guère avec sa conduite envers notre pauvre ami.
 - Peut-être avons-nous été trompées.
 - Cela est peu probable! Nos informations étaient des plus fiables.

Ayant atteint la vaste antichambre du premier, ils furent conduits dans un bien joli salon, meublé avec une élégance et un goût remarquables. Ils apprirent que cette pièce venait d'être arrangée pour faire une surprise à Miss Darcy, qui lors de son dernier séjour au château en avait montré le désir.

Tout prouve qu'il est le meilleur des frères, se disait Elizabeth, en s'approchant d'une des fenêtres.

Mrs Reynolds anticipait la joie qu'éprouverait Miss Darcy en entrant dans cet appartement.

— Oh! C'est bien lui, cela, poursuivait-elle. Les désirs de sa sœur sont aussitôt réalisés; il n'y a rien qu'il ne ferait pas pour elle.

La galerie de tableaux et deux ou trois des principales chambres à coucher étaient maintenant tout ce qu'il leur restait à voir. Dans la première se trouvaient de nombreux beaux tableaux, mais Elizabeth, peu connaisseuse en peinture, regarda surtout les dessins au crayon de Miss Darcy, dont les sujets étaient plus intéressants pour elle.

Dans la galerie, il y avait aussi des portraits de famille qui ne devaient pas beaucoup retenir l'attention des étrangers. Elizabeth rechercha le seul visage qui pouvait être connu d'elle. Bientôt, elle se vit arrêtée par la plus parfaite ressemblance de Mr Darcy, dont tous les traits étaient embellis par ce sourire aimable qu'elle se rappela lui avoir vu quelquefois, lorsqu'il la regardait. Elle demeura quelque temps à contempler ce tableau et y retourna avant de quitter la galerie. Mrs Reynolds leur apprit que ce portrait avait été peint et placé là avant la mort du père.

Il y avait certainement en cet instant, dans le cœur d'Elizabeth, une sensation qu'elle n'avait pas encore éprouvée envers le modèle. L'énumération de ses maintes qualités faite par Mrs Reynolds n'était pas insignifiante : quel témoignage a plus de poids que celui d'un bon domestique ? En tant que frère, que seigneur, que maître, combien de gens y avait-il dont le bonheur devait dépendre de lui ? Combien de bien ou de mal il pouvait faire ! Elle s'en fit la réflexion et, debout devant cette toile sur laquelle il était représenté, fixant ses yeux sur les siens, elle pensa à l'amour

qu'il avait eu pour elle avec une reconnaissance plus vive que jamais ; elle se rappelait avec quelle ardeur il avait fait sa déclaration et cela lui fit oublier l'inconvenance de celle-ci.

Lorsqu'ils eurent parcouru toute la maison, ils redescendirent l'escalier et, prenant congé de la gouvernante, furent confiés aux soins du jardinier, qui les rencontra à la porte du vestibule.

Comme ils traversaient la pelouse pour se rendre à la rivière, Elizabeth se détourna pour regarder encore le château. Son oncle et sa tante s'arrêtèrent aussi et, tandis que celui-ci formait quelques conjectures sur la date de construction du bâtiment, le propriétaire lui-même parut soudain, au détour de la route qui conduisait aux écuries.

Il n'était qu'à peu de distance, et son apparition fut si subite qu'il était impossible de l'éviter. Ses yeux rencontrèrent ceux d'Elizabeth; la plus vive rougeur vint déceler leur embarras. Mr Darcy tressaillit et sembla quelques instants frappé de stupeur, mais, recouvrant vite son sang-froid, il s'avança vers les voyageurs et adressa la parole à Elizabeth, sinon d'un air tout à fait calme, du moins avec une parfaite politesse.

Elle s'était détournée presque involontairement, mais s'arrêta à son approche et reçut ses compliments avec une gêne qu'il lui fut impossible de vaincre. Si la parfaite ressemblance de Darcy avec le portrait qu'ils venaient d'examiner n'avait pas suffi à Mr et Mrs Gardiner pour reconnaître le maître des lieux, la surprise témoignée par le jardinier en apercevant son maître leur aurait bientôt appris son identité. Ils se tinrent un peu à l'écart tandis qu'il parlait à leur nièce, qui, confuse et étonnée, osait à peine lever les yeux et ne savait quelles réponses faire aux demandes polies qu'il lui adressait sur sa famille. Elle était stupéfaite du changement qui s'était opéré dans ses manières depuis la dernière fois qu'elle l'avait vu, et chaque phrase qu'il prononçait augmentait son malaise. Toute l'inconvenance qu'il y avait pour elle à se trouver chez lui se représenta vivement à son esprit et les quelques minutes pendant lesquelles ils discutèrent ensemble furent peut-être les plus désagréables de sa vie. Quant à lui, il ne paraissait guère mieux ; son ton n'était pas aussi froid qu'à l'ordinaire. Mais il répéta ses questions sur le moment où elle avait quitté Longbourn et le temps qu'elle avait déjà passé dans le Derbyshire si souvent et d'un air si agité, qu'il était aisé d'apercevoir le trouble de son âme.

À la fin, toutes ses idées semblèrent lui manquer, et après être resté

quelques instants sans dire un mot, il se remit soudain et prit congé d'elle.

Les Gardiner la rejoignirent alors et louèrent beaucoup la belle tournure de Mr Darcy, mais Elizabeth ne put les écouter et, tout absorbée dans ses réflexions, les suivit en silence. Elle était accablée de honte et de chagrin : sa présence à Pemberley était la chose la plus imprudente et la plus malheureuse. Qu'allait-il en penser ? Quelle idée une telle démarche ne pouvait-elle pas donner à un homme aussi vain ? Ne pouvait-il pas croire qu'elle se soit jetée à dessein sur son chemin ? Oh, maudit voyage! Pourquoi y avait-elle consenti, ou pourquoi était-il arrivé un jour plus tôt que prévu ? Si seulement il avait eu quelques instants de retard ; si seulement elle s'était déjà avancée dans le parc, cette fatale rencontre n'aurait pas eu lieu, car il était évident qu'il venait tout juste d'arriver, qu'il descendait seulement de voiture... Ces réflexions, ajoutant encore à sa confusion, la firent rougir plus d'une fois. Elle songeait aussi, avec une vive surprise, au changement qu'elle avait remarqué dans les manières de Darcy; elle ne savait à quoi l'attribuer. Qu'il ait daigné lui parler était déjà fort surprenant, mais lui parler avec tant de civilité, et prendre des nouvelles de sa famille, cela l'était bien plus encore. Jamais elle ne lui avait vu un air si peu fier ; jamais il ne lui avait adressé la parole avec tant de douceur qu'au cours de cette rencontre si imprévue. Quel contraste entre leur entrevue d'aujourd'hui et celle qu'ils avaient eue dans le parc de Rosings, lorsqu'il lui avait remis sa lettre! Elle ne savait qu'en penser, et y réfléchissait inutilement.

Ils venaient alors de s'engager dans une allée charmante, au bord de la rivière ; chaque pas leur offrait un plus beau paysage ou une plus belle vue sur les bois, mais quelque temps se passa avant qu'Elizabeth puisse y prêter la moindre attention. Et bien qu'elle répondît machinalement aux sollicitations de son oncle et de sa tante, tournant la tête vers les objets qu'ils lui indiquaient, elle n'en regardait vraiment aucun ; ses pensées étaient toutes fixées sur un seul lieu du château de Pemberley, celui, quel qu'il soit, où Mr Darcy se trouvait en ce moment. Elle désirait si ardemment savoir ce qui se passait alors dans son esprit, ce qu'il avait pensé d'elle et si, contre toute attente, elle lui était encore chère ! Peut-être ne lui avait-il adressé la parole avec tant de civilité que parce qu'il se sentait à son aise ; cependant sa voix, son ton n'annonçaient pas une parfaite tranquillité. Elle n'aurait su dire s'il l'avait revue avec peine ou avec plaisir, mais il était évident que ce n'était pas avec indifférence.

Enfin cependant, les remarques de ses compagnons de voyage sur sa distraction prolongée la firent revenir à elle-même, ou du moins lui firent sentir la nécessité de paraître moins préoccupée.

Ils entrèrent alors dans les bois et, quittant la rivière, parcoururent des sites plus élevés. Mr Gardiner témoigna le désir de faire le tour du parc, mais le jardinier lui apprit, d'un air triomphant, qu'il avait dix miles de circonférence. Cela mit naturellement fin au projet et ils continuèrent le circuit ordinaire, qui les ramena par une pente douce au bord de la rivière ; ils la traversèrent grâce à un pont de bois dont la simplicité répondait aux sites environnants. C'était un lieu plus sauvage que ceux qu'ils avaient déjà visités, et la vallée ici resserrée ne laissait de place au bord de la rivière que pour un sentier fort étroit, au milieu du taillis qui bordait le cours d'eau. Elizabeth voulait en visiter tous les détours, mais lorsqu'ils eurent traversé le pont et remarqué la distance qui les séparait encore de la maison, Mrs Gardiner, qui marchait rarement, ne put aller plus loin et ne songeait plus qu'à regagner la voiture. Sa nièce se vit donc obligée de modérer ses désirs et, repassant encore la rivière, ils dirigèrent leurs pas vers le château. Leur marche fut lente, car Mr Gardiner aimait passionnément la pêche, même s'il avait rarement l'occasion de pratiquer cette activité, et il était si occupé à guetter les truites qui se jouaient dans ces eaux limpides et à discuter avec le jardinier qu'il n'avançait que très lentement. Pendant qu'ils erraient ainsi, tout occupés des beautés qui les entouraient, ils virent, à quelque distance, Mr Darcy qui s'avançait vers eux. Elizabeth, quoique étonnée, fut du moins mieux préparée à l'entrevue qu'elle ne l'avait été la première fois, et résolut de paraître calme s'il comptait vraiment les rejoindre. Pendant un instant elle en douta, s'imaginant qu'il prendrait un autre sentier. Un détour du chemin le cacha quelques secondes à sa vue, lui donnant cette pensée, mais le détour passé, il se trouva près d'eux. Un seul regard apprit à Elizabeth qu'il n'avait toujours pas perdu son air aimable et, voulant se montrer elle aussi polie, elle se mit à admirer les lieux. Mais à peine eut-elle prononcé les mots « charmants et enchanteurs » qu'un souvenir malheureux vint la tourmenter, et, s'imaginant que tout éloge de Pemberley venant d'elle pourrait être malicieusement interprété, elle rougit et se tut.

Mrs Gardiner était debout à quelques pas et, comme elle s'était arrêtée derrière eux, Darcy demanda à Elizabeth si elle voulait lui faire l'honneur de le présenter à ses amis. C'était de sa part un effort de civilité auquel elle ne

s'attendait pas, et elle put à peine réprimer un sourire en songeant qu'il cherchait à présent à connaître ces mêmes gens contre lesquels son orgueil s'était tant révolté quelques mois auparavant. Quelle sera sa surprise, pensait-elle, lorsqu'il saura de qui il s'agit! Il les prend sans doute pour des gens du grand monde.

La présentation fut faite à l'instant, et, tout en lui expliquant leur degré de parenté, elle ne put se défendre de jeter sur lui un regard curieux, s'attendant à le voir s'éloigner au plus vite d'une société si vulgaire. Mais en cela elle se trompait, car bien qu'évidemment surpris, il en prit son parti avec courage ; loin de les quitter, il revint sur ses pas et entra en conversation avec Mr Gardiner. Elizabeth ne pouvait qu'être satisfaite : c'était une consolation pour elle qu'il sache qu'elle avait également des parents dont elle n'avait pas à rougir. Elle écouta avec la plus vive attention tout ce qui se passait entre eux et se réjouit à chaque phrase, à chaque expression qui prouvait l'intelligence, le goût et l'instruction de son oncle.

Après s'être entretenus sur divers sujets, ils parlèrent de pêche, et elle entendit Mr Darcy inviter son oncle à venir pêcher à Pemberley aussi souvent qu'il le souhaiterait pendant son séjour dans le voisinage, lui offrant même de lui prêter son matériel et montrant les endroits où il y avait en général le plus de poissons. Mrs Gardiner, qui prenait le bras de sa nièce, la regarda d'un air étonné. Elizabeth ne disait rien, mais elle était extrêmement flattée, car comment douter que ce ne soit pour elle qu'il agissait ainsi ? Elle n'en était pas moins très surprise, et elle se répétait continuellement : *Pourquoi est-il si changé ? D'où cela peut-il venir ? Ce ne peut pas être pour moi, ce ne peut être pour mériter mon estime qu'il a tant adouci sa fierté. Les reproches que je lui ai adressés à Hunsford ne peuvent pas lui avoir fait une si forte impression. Il est impossible qu'il m'aime encore.*

Après qu'ils se furent ainsi promenés pendant quelque temps, les deux dames en avant, les deux messieurs à l'arrière, Mrs Gardiner se trouva trop fatiguée pour que le bras d'Elizabeth lui soit d'un soutien assez ferme et lui préféra celui de son mari. Mr Darcy la remplaça alors près d'Elizabeth ; ils gardèrent quelques moments le silence, et ce fut elle qui l'interrompit en premier. Elle désirait lui faire savoir qu'elle était venue à Pemberley en étant certaine de ne pas l'y trouver, et, pour cela, fit remarquer :

— Votre retour a dû être bien imprévu, car votre gouvernante nous avait assuré que vous n'arriveriez que demain ; et même avant de quitter Bakewell,

nous avions entendu dire que vous n'étiez pas attendu de sitôt dans le pays.

Il reconnut que c'était le cas, mais que certaines affaires à régler avec son intendant l'avaient obligé à devancer de quelques heures ses compagnons de voyage.

— Ils me rejoindront demain, poursuivit-il, et parmi eux vous retrouverez quelques-uns de vos amis, Mr Bingley et ses sœurs.

Une légère inclination de tête fut la seule réponse d'Elizabeth ; elle songeait avec quelque embarras à la dernière fois où le nom de Bingley avait été prononcé entre eux, et, à en juger par le teint animé de Darcy, sa pensée n'était guère différente.

— Il y a avec eux une autre personne, reprit-il après une courte pause, qui souhaite particulièrement faire votre connaissance. Me permettrez-vous, mademoiselle, si ma demande n'est pas trop indiscrète, de vous présenter ma sœur pendant votre séjour à Lambton ?

La surprise qu'une telle demande causa à Elizabeth fut grande en vérité! Trop grande pour qu'elle sache même comment répondre; elle sentait bien que si Miss Darcy avait envie de la connaître, ce désir n'avait pu lui être inspiré que par son frère; et, sans en tirer une autre conséquence, il était flatteur pour elle de voir que sa conduite envers lui à Hunsford ne l'avait pas porté à la juger d'une manière trop défavorable. Ils marchèrent alors en silence, tous deux absorbés dans leurs pensées. Elizabeth n'était pas à son aise; comment aurait-elle pu l'être? Mais son amour-propre était flatté et peut-être ne regrettait-elle plus d'être venue à Pemberley. Le désir témoigné par Darcy de lui présenter sa sœur était une civilité des plus aimables. Ils eurent bientôt devancé les autres et, lorsqu'ils arrivèrent à la voiture, Mr et Mrs Gardiner étaient encore loin derrière.

Il la pria alors d'entrer dans la maison, mais elle assura qu'elle n'était pas fatiguée et ils restèrent tous deux sur la pelouse. Beaucoup de choses auraient pu se dire à un semblable moment, et le silence était très embarrassant. Elle voulait parler, mais chaque sujet lui semblait interdit : elle se rappela enfin qu'elle était en voyage, et ils parlèrent de Matlock et de Dovedale avec une persévérance admirable. Mais le temps et Mrs Gardiner avançaient bien lentement ! La patience et les idées d'Elizabeth étaient presque épuisées avant la fin du tête-à-tête. Lorsque Mr et Mrs Gardiner les rejoignirent, ils furent tous invités à prendre quelques rafraîchissements, mais ils refusèrent et ils se séparèrent avec la plus parfaite politesse. Mr Darcy donna la main à ces

dames pour monter en voiture et, comme elle partait, Elizabeth le vit qui prenait lentement le chemin du château.

Mr et Mrs Gardiner commencèrent alors leurs observations, déclarant l'un et l'autre qu'ils l'avaient trouvé fort supérieur à l'idée qu'ils s'en étaient faite.

- Il est parfaitement humble, poli et aimable, déclara Mr Gardiner.
- Il y a effectivement quelque chose en lui d'imposant, reprit Mrs Gardiner. Mais je trouve que cela lui sied assez, et je puis maintenant dire avec sa gouvernante que s'il y a des gens qui le trouvent fier, « je ne m'en suis pas aperçue pour ma part ».
- J'ai été, je l'avoue, fort surpris de sa conduite à notre égard. Rien ne l'obligeait à être aussi attentionné avec nous, car il a fort peu connu Elizabeth.
- Il est vrai, Lizzy, dit sa tante, qu'il n'est pas aussi bel homme que Wickham, ou plutôt sa tournure n'est pas aussi élégante, car ses traits sont parfaitement réguliers. Mais comment se fait-il que vous nous ayez parlé de lui d'une manière si peu favorable ?

Elizabeth s'excusa du mieux qu'elle put :

- Dans le Hertfordshire, je l'avais mal jugé. Il m'a davantage plu quand je l'ai revu dans le Kent, mais je ne l'avais jamais vu aussi aimable qu'il l'a été ce matin.
- Peut-être est-il un peu capricieux dans ses manières ? reprit Mrs Gardiner. Ces grands messieurs le sont souvent. Aussi, je ne le prendrai pas au mot pour ses offres de pêche ; il pourrait changer d'avis et me prier un autre jour de ne pas entrer chez lui.

Elizabeth vit qu'il avait mal évalué son caractère, mais n'osa le contredire.

— D'après ce que nous venons de voir, poursuivit Mrs Gardiner, j'ai du mal à croire qu'il se soit si mal conduit envers notre pauvre Wickham. Il n'a pas l'air dur, au contraire son sourire est aimable, et dans toute sa personne il y a un certain air de noble dignité qui d'ordinaire annonce une belle âme. La bonne dame qui nous a montré le château a fait de lui un éloge si pompeux que j'étais parfois tentée de rire, mais je présume que c'est un maître généreux, et cette qualité-là, dans l'esprit d'un domestique, comprend souvent toutes les autres.

Elizabeth se sentit ici obligée de justifier la conduite de Mr Darcy avec

Wickham, et pour cela leur donna à entendre, avec autant de précautions que possible, que par ce qu'elle avait appris des parents de Darcy dans le Kent, ses actions pouvaient être interprétées d'une manière bien différente. Elle leur dit qu'il y avait tout lieu de croire que le caractère de Darcy était loin d'être aussi mauvais et celui de Wickham aussi aimable qu'on le pensait dans le Hertfordshire. Pour prouver ce qu'elle avançait, elle raconta ce qui avait trait aux transactions pécuniaires entre ces deux messieurs, sans toutefois dire de qui elle tenait ses informations, mais assurant qu'on pouvait y ajouter foi.

Ce récit surprit et chagrina Mrs Gardiner, mais elle y accorda peu de réflexions, car elle approchait maintenant du lieu des plaisirs de son enfance et elle était trop occupée à montrer à son mari le moindre détail des environs lui rappelant quelque souvenir aimable pour pouvoir songer à autre chose. Toute fatiguée qu'elle était de la promenade du matin, elle n'eut pas plus tôt dîné qu'elle se mit à la recherche de ses anciennes connaissances, et la soirée se passa dans les plaisirs si doux qu'offrent des relations renouées après une longue absence.

Les événements de la journée avaient trop d'intérêt aux yeux d'Elizabeth pour qu'elle puisse donner une grande attention à ces nouveaux amis. Les civilités de Mr Darcy occupaient seules sa pensée, et elle songeait non sans étonnement au désir qu'il avait témoigné de lui présenter sa sœur.

Chapitre 44

Elizabeth avait présumé que Mr Darcy lui amènerait sa sœur le lendemain de son arrivée à Pemberley, et par conséquent était décidée à ne pas s'éloigner de l'auberge de toute la matinée. Mais elle avait mal calculé, car il l'amena à Lambton le jour même. Elizabeth et les Gardiner venaient de se promener dans les environs avec plusieurs de leurs nouveaux amis et ils rentrèrent pour s'habiller avant d'aller dîner. Le bruit d'une voiture les appela à la fenêtre et ils virent un monsieur et une dame en phaéton qui avançaient vers l'auberge. Elizabeth, reconnaissant sur-le-champ la livrée, devina ce que cela signifiait et surprit ses parents en leur apprenant quelle visite ils allaient recevoir. Son trouble comme elle leur parlait ainsi que les circonstances du jour précédent leur ouvraient sur cette affaire une idée nouvelle. Rien encore ne leur avait suggéré cette possibilité, mais ils sentirent que le seul moyen de comprendre les attentions de Mr Darcy était de lui supposer quelque inclination pour leur nièce. Tandis que cette pensée les occupait, l'agitation d'Elizabeth s'accroissait. Elle était étonnée du désordre de son esprit et, à divers autres sujets de gêne s'ajoutait la crainte que la partialité du frère ne l'ait fait parler trop favorablement d'elle. Animée du plus vif désir de plaire, elle craignait de peu y réussir.

Elle se retira de la fenêtre, de peur d'être vue, et, comme elle arpentait sa chambre, cherchant à se calmer, elle vit son oncle et sa tante qui l'observaient attentivement et son trouble s'accrut encore.

Miss Darcy et son frère parurent, et les fameuses présentations eurent lieu. Elizabeth vit avec étonnement que sa nouvelle connaissance était pour le moins aussi embarrassée qu'elle-même. Depuis son arrivée à Lambton, elle

avait entendu dire que Miss Darcy était extrêmement fière, mais une rapide observation la persuada qu'elle n'était qu'extrêmement timide. Elle eut beaucoup de peine à obtenir d'elle autre chose que des monosyllabes.

Miss Darcy était plus grande et plus forte qu'Elizabeth, et, bien qu'elle n'ait encore que seize ans, sa taille était formée et sa tournure élégante. Ses traits, moins réguliers que ceux de son frère, avaient aussi plus d'expression, et ses manières étaient douces et naturelles. Elizabeth, qui s'était attendue à trouver en elle un observateur aussi imposant, aussi pénétrant que Darcy l'avait été autrefois, fut bien rassurée en voyant la différence qu'il y avait entre eux.

Après quelques moments, Darcy lui annonça que Bingley allait lui aussi venir la voir ; et à peine avait-elle eu le temps d'en exprimer sa satisfaction que le pas léger de Bingley se fit entendre dans l'escalier. L'instant d'après, il entra dans le salon. Le ressentiment d'Elizabeth contre lui s'était depuis longtemps évanoui, mais, même si elle lui avait gardé quelque rancune, l'aimable cordialité avec laquelle il l'aborda la lui aurait bientôt fait oublier. Il prit amicalement, quoique d'une manière générale, des nouvelles de sa famille, et lui fit la conversation avec cette même aisance et cette même gaieté qui l'avaient tant fait admirer dans le Hertfordshire.

Il n'était pas un objet moins intéressant pour Mr et Mrs Gardiner que pour elle-même ; depuis longtemps ils désiraient le connaître. D'ailleurs, tous les visiteurs éveillèrent une vive curiosité de leur part. Les nouveaux soupçons formés au sujet de Mr Darcy et de leur nièce les engageaient à les observer l'un et l'autre avec le plus grand intérêt, et bientôt ils furent convaincus qu'au moins l'un des deux était amoureux. Ils étaient incertains des sentiments de la demoiselle, mais ils ne pouvaient douter que Darcy débordât d'admiration pour elle.

Elizabeth, de son côté, avait beaucoup à faire : elle voulait connaître les sentiments de ses visiteurs, cacher les siens et, ce qu'elle craignait le plus de ne pas réussir, se montrer agréable à tous. Elle n'eut en fait aucune peine à y parvenir, car ils étaient prévenus en sa faveur : Bingley et Georgiana étaient très disposés à la trouver charmante, et Darcy y était fermement décidé.

Revoir Bingley lui avait naturellement fait repenser à Jane. Oh, avec quelle ardeur ne désirait-elle pas savoir s'il pensait également à elle! Parfois, elle s'imaginait qu'il était moins gai que de coutume, et elle se plaisait à croire que lorsqu'il la regardait, c'était pour chercher à se rappeler quelque

ressemblance. Que cela soit vrai ou pas, elle ne pouvait s'abuser sur sa conduite envers Miss Darcy, dont on lui avait parlé comme de la rivale de Jane. Nul regard, nulle parole, ni d'un côté ni de l'autre, n'annonçait un attachement particulier, et rien ne se passa entre eux qui pût justifier les espérances de Miss Bingley. Sur ce point, Elizabeth fut bientôt satisfaite. Quelques détails dans la conversation, avant la fin de la visite, la convainquirent qu'il n'avait pas encore oublié Jane et que, s'il n'en parlait pas, c'est qu'il ne l'osait pas. À un moment où les autres causaient ensemble, et d'un ton qui exprimait le regret, il dit à Elizabeth qu'il y avait bien longtemps qu'il n'avait eu le plaisir de la voir ; et avant qu'elle puisse lui répondre, il ajouta :

— Il y a plus de huit mois ; nous ne nous sommes pas vus depuis le 26 novembre, le jour du bal à Netherfield.

Elizabeth fut charmée de lui trouver la mémoire si exacte, et peu après, alors que le reste de la société semblait ne pas pouvoir l'entendre, il lui demanda si *toutes* ses sœurs étaient à présent à Longbourn. Cette question, cette remarque en elles-mêmes signifiaient peu, mais elles furent faites d'une manière qui les rendait expressives.

Elizabeth osait à peine lever les yeux sur Mr Darcy, mais lorsqu'un regard jeté à la dérobée lui permettait de l'apercevoir, son air aimable et son langage si poli la persuadaient que le changement de manières dont elle avait été témoin la veille, quelque passager qu'il soit, durait au moins depuis plus d'un jour. Lorsqu'elle le vit rechercher l'amitié, solliciter l'estime de ces mêmes gens avec lesquels tout entretien, quelques mois auparavant, lui aurait paru un déshonneur ; quand elle le vit en user si poliment non seulement avec elle, mais avec ces mêmes parents qu'il avait si ouvertement dédaignés ; quand elle se rappela leur dernière entrevue au presbytère de Hunsford, la transformation était telle et faisait sur elle une si forte impression qu'elle pouvait à peine cacher son étonnement. Jamais, même dans la société de ses chers amis de Netherfield ou celle de ses illustres parentes de Rosings, elle ne l'avait vu si désireux de plaire, si peu suffisant qu'il le paraissait dans ce moment, où tout le succès qu'il pouvait escompter se bornait à obtenir l'estime de gens dont la seule connaissance pouvait lui attirer la censure des dames de Netherfield et de Rosings.

Leurs visiteurs demeurèrent avec eux plus d'une demi-heure et, lorsqu'ils se levèrent pour prendre congé, Mr Darcy dit à sa sœur de se joindre à lui

pour prier Mr Gardiner et ses dames de leur faire l'honneur de dîner à Pemberley avant leur départ de Lambton. Miss Darcy, quoique avec une timidité qui trahissait son peu d'habitude à faire des invitations, parut obéir avec plaisir. Mrs Gardiner regarda sa nièce, cherchant à deviner comment *elle*, que cette invitation concernait plus particulièrement, était disposée à l'accepter, mais Elizabeth avait détourné la tête... Présumant qu'il s'agissait d'un embarras momentané plutôt que d'une objection à ce projet, et voyant son mari fort enclin à y accéder, elle se hasarda à acquiescer à leur demande, et le surlendemain fut le jour fixé pour cet événement.

La certitude de revoir Elizabeth parut fort agréable à Bingley, qui avait, assurait-il, encore bien des choses à lui dire, et plus d'une question à lui faire sur tous leurs amis du Hertfordshire. Elizabeth se plut à attribuer la joie qu'il semblait éprouver à son désir de l'entendre parler de Jane et cette circonstance ainsi que plusieurs autres lui permirent de réfléchir avec satisfaction à la demi-heure qui venait de s'écouler, bien que sur le moment elle n'en ait profité que faiblement.

Fort empressée d'être seule, et craignant les questions ou les remarques de son oncle et de sa tante, elle ne resta avec eux qu'assez de temps pour connaître leur opinion sur Mr Bingley, qui était des plus favorables, et les quitta pour aller s'habiller.

Mais elle n'avait nulle raison de craindre la curiosité de Mr et Mrs Gardiner, qui ne désiraient aucunement forcer sa confiance. Tout leur disait que Mr Darcy était bien mieux connu d'elle qu'ils ne l'avaient d'abord imaginé, et qu'il était même fort épris d'elle. Mais s'ils en avaient assez vu pour être vivement intéressés, ils pensaient aussi que la moindre question à ce sujet serait, de leur part, fort indiscrète.

Prendre de Mr Darcy une opinion favorable était maintenant l'objet de leurs désirs, et le peu qu'ils avaient vu de lui ne devait que les satisfaire. Ils ne pouvaient être insensibles à ses civilités et, s'ils avaient tracé son caractère d'après leur propre sentiment et les rapports de la gouvernante, sans égard à aucune circonstance précédente, la société du Hertfordshire aurait eu peine à le reconnaître. Ils avaient maintenant un intérêt réel à croire Mrs Reynolds, et ils sentirent bientôt que l'opinion d'une domestique qui le connaissait depuis son enfance ne devait pas être si légèrement rejetée : d'ailleurs, ils n'avaient rien appris sur lui depuis leur séjour à Lambton qui puisse les engager à ne pas y ajouter foi. On ne lui reprochait que son orgueil. De l'orgueil, il en

avait probablement, et s'il n'en avait pas, n'était-il pas naturel que les habitants d'un petit bourg que sa famille ne visitait pas le croient ? On admettait cependant qu'il était fort généreux, et qu'il était bon pour les pauvres.

En ce qui concernait Wickham, les Gardiner découvrirent bientôt qu'on ne le tenait pas en grande estime dans le pays, car, bien que ses démêlés avec le fils de son patron ne soient qu'imparfaitement connus, tout le monde savait qu'il avait quitté le Derbyshire fort endetté, et que ses créanciers avaient ensuite été payés par Mr Darcy.

Quant à Elizabeth, ses pensées la transportèrent à Pemberley, ce jour-là encore plus que la veille. Bien que la soirée lui parût longue, elle ne le fut pas suffisamment pour lui permettre de déterminer ses sentiments envers un certain habitant de ce château, et elle resta éveillée deux bonnes heures, cherchant encore à les définir. Bien certainement, elle ne le haïssait pas : non! Toute haine s'était évanouie depuis longtemps; elle était même honteuse d'en avoir jamais éprouvé pour lui. Le respect qu'il lui inspirait, fondé sur la certitude de ses qualités et d'abord admis à regret, avait cessé de lui répugner ; et maintenant il s'accroissait encore par le souvenir du témoignage, si favorable pour lui, qu'elle avait entendu la veille. Mais si le respect, si l'estime la portaient déjà à penser à lui avec bienveillance, un motif plus puissant, et qu'elle ne pouvait se dissimuler, l'y engageait bien plus encore : c'était la reconnaissance ! Elle lui était reconnaissante non seulement de l'avoir aimée autrefois, mais de l'aimer encore assez pour lui pardonner l'aigreur avec laquelle elle l'avait rejeté, et même les injustes accusations dont elle avait accompagné ce rejet. Lui qui aurait dû, du moins le pensait-elle, l'éviter comme une ennemie, avait au contraire semblé, à cette rencontre si imprévue, fort empressé de renouer connaissance avec elle ; et, sans lui témoigner de préférence trop marquée, s'efforçait de mériter non seulement son estime, mais celle de Mr et Mrs Gardiner, et, de plus, montrait un désir extrême de la présenter à sa sœur. Un tel changement chez un homme aussi fier éveillait non seulement une vive surprise, mais aussi la reconnaissance, car c'est à l'amour, à l'amour le plus tendre qu'on pouvait seul l'attribuer ; et l'impression que cette pensée faisait sur elle était des plus agréables, bien qu'elle ne puisse entièrement la définir. Elle le respectait, elle l'estimait ; sa gratitude pour lui était vive ; elle souhaitait sincèrement son bonheur et elle voulait seulement savoir à quel point elle souhaitait que ce

bonheur dépende d'elle, et si vraiment il serait à désirer, pour leur félicité mutuelle, qu'elle se serve du pouvoir qu'elle pensait encore posséder pour l'amener à lui faire un nouvel aveu de ses sentiments.

Durant la soirée, il avait été décidé entre la tante et la nièce que la politesse si particulière que leur avait faite Miss Darcy, en venant les voir le jour même de son arrivée à Pemberley, devait être imitée, quoiqu'elle ne puisse être égalée par quelques démarches polies de leur part, et que, par conséquent, il serait fort convenable de lui rendre visite dès le lendemain matin. La résolution en fut donc prise et Elizabeth s'en réjouit, bien que, lorsqu'elle s'en demandait la raison, elle ne sache trop que répondre.

Le lendemain, Mr Gardiner les quitta aussitôt après le déjeuner, car la proposition de pêche ayant été renouvelée la veille, il s'était positivement engagé à rejoindre vers midi plusieurs hôtes de Pemberley.

Chapitre 45

Convaincue que l'antipathie de Miss Bingley pour elle avait été causée par la seule jalousie, Elizabeth ne put s'empêcher de penser combien son apparition à Pemberley serait peu agréable à cette dame. Elle était donc curieuse de voir quel accueil celle-ci lui réserverait.

Lorsqu'elles arrivèrent au château, on les fit entrer dans le salon, dont l'exposition septentrionale était délicieuse en été. Les croisées ouvertes jusqu'au sol laissaient apercevoir les collines couronnées de bois où le soleil semblait n'oser pénétrer et les chênes majestueux, épars çà et là sur la pelouse voisine.

Elles furent reçues par Miss Darcy, qui travaillait dans la pièce avec Mrs Hurst, Miss Bingley et la dame avec laquelle elle demeurait à Londres. La réception que leur fit Georgiana fut parfaitement polie, mais accompagnée de cet air embarrassé dû à son extrême timidité et à sa crainte de mal faire, ce qui pouvait facilement faire croire à ceux qui se sentaient ses inférieurs qu'elle était fière et réservée. Mrs Gardiner et sa nièce lui rendirent cependant justice et la plaignirent.

Elles ne reçurent de Mrs Hurst et de Miss Bingley qu'une simple révérence et, une fois qu'elles se furent assises, un silence assez désagréable s'installa pendant quelques instants. Il fut d'abord interrompu par Mrs Annesley, femme aimable et gracieuse, et la conversation se lia entre elle et Mrs Gardiner, avec le secours d'Elizabeth. Miss Darcy paraissait désireuse de parler, mais n'en avait pas le courage, et hasardait parfois une courte phrase lorsqu'elle avait le moins de chance d'être entendue.

Elizabeth s'aperçut bientôt qu'elle était elle-même étroitement observée

par Miss Bingley et qu'elle ne pouvait dire un mot, surtout à Miss Darcy, sans éveiller toute son attention. Cela ne l'aurait pas empêchée de chercher à causer avec cette dernière si elle avait été assise plus près d'elle, mais elle n'était nullement fâchée de ne pas être en position de discuter, car ses pensées l'accaparaient. Elle s'attendait à tout instant à voir entrer au salon quelques-uns de ces messieurs. Elle craignait, elle souhaitait que le maître de la maison soit avec eux. Après être restée ainsi plus d'un quart d'heure sans entendre la voix de Miss Bingley, Elizabeth reçut d'elle une froide question sur la santé de sa famille ; elle y répondit brièvement avec une égale indifférence et Miss Bingley ne dit plus rien.

Quelques moments après, l'arrivée de deux domestiques avec des pâtisseries, des biscuits et les plus beaux fruits de la saison vint un peu varier la scène, mais cela n'eut lieu qu'après que Mrs Annesley, à force de regards et de sourires expressifs à Miss Darcy, eut rappelé à celle-ci de prendre la place d'honneur. Il y avait maintenant de quoi occuper toute la société car, si ces dames ne pouvaient toutes discourir, elles pouvaient du moins se mettre à table elles aussi : les belles pyramides de raisins, de brugnons et de pêches, étaient un motif pour se rapprocher.

Pendant que chacune était ainsi occupée, Elizabeth eut une bonne occasion de déterminer si elle souhaitait ou craignait l'arrivée de Mr Darcy par les sentiments qui la dominèrent en le voyant entrer. Bien que peu d'instants auparavant elle se soit imaginé que le désir prédominerait, elle commença à regretter qu'il soit venu.

Il avait passé un moment avec Mr Gardiner, qui, avec deux ou trois autres personnes, était occupé près de la rivière, et ne l'avait quitté qu'en apprenant que Mrs Gardiner et sa nièce devaient rendre visite à Georgiana dans le courant de la matinée. Dès qu'il entra, Elizabeth résolut fort sagement de paraître parfaitement calme et à l'aise, une résolution nécessaire mais difficile à tenir, car elle constatait qu'ils éveillaient l'un et l'autre les soupçons de toute la société. Depuis qu'il était entré au salon, tous les regards étaient fixés sur lui, à étudier sa conduite. La physionomie où se laissait apercevoir la plus vive curiosité était celle de Miss Bingley, malgré l'air riant qu'elle s'efforçait de prendre, car la jalousie ne l'avait pas encore réduite au désespoir et elle n'avait nullement renoncé à ses attentions pour Mr Darcy. Miss Darcy, à la vue de son frère, s'efforça de prendre part à la conversation, et Elizabeth vit qu'il avait très envie qu'elle et Georgiana se connaissent, car il cherchait

autant que possible à les faire causer ensemble. Miss Bingley s'en aperçut également et attendit le premier moment de silence pour dire, d'un air moqueur :

— Est-il vrai, Miss Eliza, que le régiment de *** a quitté Meryton ? Ce doit être une grande perte pour votre famille.

En présence de Darcy, elle n'osait prononcer le nom de Wickham, mais Elizabeth comprit facilement que c'était de lui qu'elle voulait parler, et divers souvenirs l'affligèrent un moment. Mais, faisant un effort sur elle-même pour repousser cette méchante attaque, elle put bientôt répondre à la question d'un air assez indifférent. Tandis qu'elle parlait, un coup d'œil involontaire lui révéla que Darcy, dont le teint animé trahissait l'émotion, la regardait attentivement, et que sa sœur, accablée de honte, n'osait lever les yeux. Si Miss Bingley avait su la peine qu'elle causait en ce moment à sa chère amie, elle aurait sans doute regretté d'avoir fait une semblable allusion, mais elle n'avait voulu que déconcerter Elizabeth en lui rappelant un homme auquel elle la croyait attachée, cherchant ainsi à lui faire trahir un sentiment qui aurait pu lui nuire dans l'esprit de Darcy. Peut-être voulait-elle aussi lui rappeler toutes les folies et les bêtises auxquelles s'étaient livrés certains des parents d'Elizabeth vis-à-vis des officiers. Jamais un seul mot sur l'enlèvement projeté de Miss Darcy ne lui était parvenu ; ce secret n'avait été révélé à aucun étranger, excepté Elizabeth. En particulier, Darcy l'avait soigneusement caché à la famille de Bingley, ayant quelque désir que Georgiana en fasse un jour partie, comme Elizabeth le pensait depuis longtemps. Il avait effectivement ce projet, et si ce n'était pas une des raisons qui l'avaient déterminé à éloigner Bingley de Miss Bennet, il pouvait ajouter encore à l'intérêt si vif qu'il prenait au bonheur de cet ami.

Cependant, le calme d'Elizabeth le tranquillisa bientôt et comme Miss Bingley, trompée dans ses attentes, n'osait faire d'autres allusions à Wickham, Georgiana se remit également de son émoi, quoique difficilement. Son frère, dont elle craignait de croiser le regard, ne semblait plus se souvenir de cette affaire, et ce sujet de conversation qu'on n'avait amené que dans l'intention de nuire à Elizabeth parut avoir augmenté l'estime de Mr Darcy pour elle.

Leur visite ne se prolongea guère après la question et la réponse qu'on vient de mentionner et, tandis que Mr Darcy les conduisait à leur voiture, Miss Bingley soulageait sa frustration en critiquant impitoyablement les

manières, l'allure et la toilette d'Elizabeth. Georgiana ne voulut nullement la seconder. L'opinion de son frère était sacrée pour elle : il ne pouvait s'abuser et il avait parlé d'Elizabeth en des termes tels qu'elle ne pouvait guère ne pas la trouver jolie et aimable. Lorsque Mr Darcy revint au salon, Miss Bingley ne put s'empêcher de lui répéter une partie de ce qu'elle venait de dire à sa sœur.

— Comme Eliza Bennet avait mauvaise mine ce matin! Je n'avais jamais vu quelqu'un changer autant en quelques mois. Elle est devenue brune et si commune! Nous disions Louisa et moi-même que nous ne l'aurions pas reconnue.

Quelque peu agréable que puisse être pour Mr Darcy une semblable remarque, il se contenta de répondre d'un air indifférent qu'il n'avait remarqué en Miss Bennet aucun changement, sinon que son teint était un peu hâlé, effet assez ordinaire d'un voyage au cœur d'une saison aussi chaude.

— Pour ma part, poursuivit-elle, je dois avouer que jamais je n'ai pu la trouver jolie. Sa figure est trop maigre, son teint n'a pas d'éclat et ses traits ne sont pas réguliers. Son nez est trop court, ses dents sont passables il est vrai, mais on en voit beaucoup de plus belles. Quant à ses yeux qu'on s'est parfois plu à qualifier de beaux, je n'ai jamais pu les admirer : ils ont une expression dure, méchante même, que je ne puis souffrir ; dans toute sa personne, il y a un air de suffisance sans dignité qui est vraiment insupportable.

Miss Bingley étant intimement convaincue que Darcy chérissait Elizabeth, elle ne choisissait pas le meilleur moyen de se rendre agréable auprès de lui, mais on ne réfléchit guère quand l'amour-propre est blessé. Le voyant enfin un peu piqué, elle crut avoir obtenu tout le succès qu'elle se promettait ; il garda cependant le silence, ce qui la contrariait fort, et, voulant absolument le forcer à parler, elle ajouta :

- Je me souviens combien nous avons été étonnés, en arrivant dans le Hertfordshire, d'apprendre qu'elle était réputée pour sa beauté! Je me rappelle même ce que vous nous avez dit à ce sujet, un jour que les Bennet avaient dîné à Netherfield: « Elle, une belle femme? On pourrait aussi bien dire que sa mère est spirituelle! » Mais depuis, elle a gagné dans votre opinion, et je crois même qu'à un moment vous la trouviez presque jolie.
- Oui, repartit Darcy, qui ne pouvait plus se retenir. Mais je la connaissais assez peu quand je parlais d'elle ainsi. Cela fait longtemps maintenant que je la considère comme une des plus belles femmes de ma

connaissance.

Il quitta alors la pièce, et Miss Bingley eut alors la triste satisfaction de l'avoir contraint à dire ce qui ne pouvait causer de peine qu'à elle seule.

Sur le chemin du retour, Mrs Gardiner et Elizabeth s'entretinrent de tout ce qui était arrivé pendant leur visite, excepté de ce qui les avait toutes deux le plus intéressées ; elles discutèrent des manières et des airs de toute l'assemblée, hormis ceux de la personne qui avait mérité le plus leur attention ; elles parlèrent de sa sœur, de ses amis, de sa maison, des fruits, mais jamais de lui. Cependant, Elizabeth désirait ardemment savoir ce que Mrs Gardiner pensait de lui, et celle-ci aurait été enchantée que sa nièce aborde ce sujet.

Chapitre 46

Elizabeth avait été fort désappointée en ne trouvant pas de lettre de Jane à son arrivée à Lambton, et cette contrariété se renouvela les deux jours suivants. Mais le troisième, ses plaintes cessèrent lorsqu'elle reçut deux lettres à la fois, ce qui excusa sa sœur. L'une d'elles avait été envoyée depuis longtemps et avait dû se perdre, ce dont Elizabeth ne fut nullement surprise, car l'adresse était presque indéchiffrable.

À l'arrivée des lettres, ils se préparaient tous les trois à aller se promener; Mr et Mrs Gardiner laissèrent leur nièce les lire à son aise et partirent seuls. Celle qui avait été égarée retint d'abord l'attention d'Elizabeth; elle était datée de cinq jours auparavant. Elle commençait par un récit de visites, de soirées et autres nouvelles semblables, mais la dernière partie, datée d'un jour plus tard et écrite d'une manière qui prouvait toute l'agitation de Jane, apprenait quelque chose de plus important. Elle était ainsi conçue :

Lorsque j'ai fermé cette lettre il y a quelques heures, je n'imaginais guère, chère Lizzy, qu'un événement aussi fâcheux qu'inattendu m'obligerait à la rouvrir, mais je crains de devoir t'alarmer. Sois assurée au moins que nous sommes tous en bonne santé ; ce que j'ai à te dire concerne la pauvre Lydia. Un exprès nous est venu hier soir tard, de la part du colonel Forster, pour nous apprendre qu'elle était partie pour l'Écosse avec un des officiers du régiment. Je ne puis te taire la vérité : Wickham est cet officier. Tu imagines notre surprise! Kitty fut moins étonnée que nous, cependant. Je suis vraiment peinée. Un mariage si peu convenable pour les deux parties! Mais je veux

espérer qu'on a jugé le caractère de Wickham trop sévèrement. Il est sans doute étourdi, inconséquent, mais ce qui peut nous consoler un peu, c'est que sa démarche prouve qu'au fond il a bon cœur, et au moins son choix est désintéressé car il ne saurait ignorer que notre père ne peut rien donner à Lydia. Notre pauvre mère est bien affligée ; notre père prend la chose plus tranquillement. Heureusement que nous ne leur avons rien dit de ce que nous savions de Wickham! Il nous faut l'oublier nous-mêmes. On pense qu'ils sont partis samedi vers minuit, mais on ne s'en est aperçu que le lendemain à l'heure du déjeuner, et c'est à ce moment que l'exprès nous fut envoyé. Chère Lizzy! Ils ont dû passer à dix miles de Longbourn! Nous nous attendons à voir arriver ici le colonel Forster. Lydia a écrit un mot à Mrs Forster lui faisant part de ses intentions. Je dois te quitter, notre pauvre mère me fait appeler : adieu, je ne sais même plus ce que j'écris.

Sans se donner le temps de la réflexion, ne sachant même ce qu'elle éprouvait, Elizabeth en finissant cette lettre ouvrit l'autre avec vivacité, et lut ce qui suit :

Tu dois maintenant avoir reçu, ma chère sœur, la lettre que je t'ai écrite à la hâte, avant-hier matin. J'espère que celle-ci sera un peu plus intelligible, mais bien que je ne sois pas pressée par le temps, ma pauvre tête est si troublée que je ne puis promettre de m'expliquer très clairement... Chère Lizzy! Je me vois encore obligée de t'apprendre une mauvaise nouvelle. Oh Dieu! Si seulement je pouvais te la cacher! Mais cela est impossible : tout imprudent qu'aurait été le mariage de notre pauvre Lydia avec Mr Wickham, nous craignons à présent qu'il n'ait même pas eu lieu, car il y a des raisons de croire qu'ils ne sont pas allés en Écosse. Le colonel Forster est arrivé ici hier matin, ayant quitté Brighton le jour précédent, quelques heures après l'exprès. Même si le billet de Lydia à Mrs Forster annonçait qu'ils se rendaient à Gretna Green, le capitaine Denny a laissé entendre que Mr Wickham n'avait en réalité pas l'intention d'y aller, ni d'épouser Lydia. Ces paroles ayant été répétées au colonel Forster, il s'en est alarmé et a quitté Brighton

dans le dessein de découvrir la route qu'ils avaient prise. Il les a suivis facilement jusqu'à Clapham, mais là il a perdu leur piste car, à l'entrée de cette ville, les fugitifs avaient pris un fiacre et renvoyé la chaise de poste qui les avait amenés d'Epsom. Tout ce qu'il a pu apprendre, c'est qu'on les avait vus prendre la route de Londres. Je ne sais vraiment pas quoi en penser; après avoir fait toutes les recherches imaginables de ce côté-là, le colonel Forster a pris la direction du Hertfordshire, prenant des informations à toutes les postes et dans toutes les auberges de Barnet et de Hatfield, mais en vain. Désespérant de pouvoir les découvrir, il est venu à Longbourn nous faire part de ses craintes d'une manière qui fait honneur à sa sensibilité. Je souffre vraiment pour lui et sa femme, mais personne ne peut les blâmer. Notre malheur, chère Lizzy, est bien grand! Nos parents veulent supposer le pire ; pour ma part, je ne puis avoir si mauvaise opinion de Wickham. Plus d'un motif peut les engager, me semble-t-il, à se marier secrètement à Londres plutôt que de suivre leur premier projet. Et même si Wickham avait pu former un pareil dessein sur une jeune fille d'une famille respectable, ce qui n'est quère probable, pourrais-je croire Lydia à ce point étrangère à tout sentiment de vertu? C'est impossible! Je suis cependant bien peinée de voir que le colonel Forster ne croit pas à leur mariage : lorsque je lui ai parlé hier soir de mes espérances, il m'a regardée d'un air affligé et m'a répondu qu'il craignait bien que Wickham ne soit pas un homme sur qui on puisse compter. Notre pauvre mère en est vraiment malade, elle garde le lit; quant à notre père, je ne l'ai jamais vu si affecté de ma vie. La pauvre Kitty est très en colère contre elle-même d'avoir gardé cette inclination secrète, mais on ne peut pas lui reprocher de ne pas avoir trahi leur confiance. Je suis vraiment contente, ma chère Lizzy, que tu n'aies pas été témoin de ces scènes si pénibles, mais à présent que le premier choc est passé, je dois avouer que je suis impatiente de te voir revenir. Cependant je ne suis pas égoïste au point de te demander de précipiter ton retour.

Adieu!

P.-S.: Je reprends la plume pour faire ce que je ne voulais pas, mais les circonstances étant ce qu'elles sont, je vous conjure de tous

revenir aussi tôt que possible. Je connais suffisamment bien mon oncle et ma tante pour me permettre de leur demander cette faveur. Notre père part à l'instant même pour Londres avec le colonel Forster, pour tâcher de retrouver Lydia. Je ne sais trop ce qu'il pourra y faire, mais son extrême affliction ne lui permettra sûrement pas de prendre les meilleures et les plus prudentes décisions. Le colonel Forster doit être de retour à Brighton demain soir. Dans un tel moment, les avis et les conseils de mon oncle seraient nécessaires ; il comprendra ce que nous devons éprouver et je m'en remets entièrement à sa bonté.

— Oh, ciel! s'écria Elizabeth. Où est mon oncle?

Elle se leva en finissant la lettre, impatiente d'aller le chercher sans perdre de temps, mais, comme elle approchait de la porte, un domestique l'ouvrit et Mr Darcy apparut. La pâleur, l'air agité d'Elizabeth le firent tressaillir et, avant qu'il puisse se remettre suffisamment pour lui parler, elle s'écria avec vivacité, absorbée par la situation de sa sœur :

- Excusez-moi, mais je suis contrainte de vous quitter, il faut que j'aille trouver Mr Gardiner. Je n'ai pas un instant à perdre.
- Bonté divine ! Qu'est-il donc arrivé ? demanda-t-il avec plus de sentiment que de politesse.

Alors, se remettant, il ajouta :

— Je ne vous retiendrai pas une seconde, mais laissez-moi, ou laissez le domestique aller chercher Mr et Mrs Gardiner. Vous n'êtes pas assez bien, vous ne pouvez y aller vous-même.

Elizabeth hésitait mais, tremblante et agitée, elle sentit qu'elle ne pourrait faire un pas. Rappelant donc le domestique, elle lui ordonna, d'une voix si émue qu'on pouvait à peine la comprendre, d'aller sur-le-champ chercher ses maîtres.

Lorsqu'il eut quitté la pièce, Elizabeth s'assit, incapable de rester debout plus longtemps, et elle paraissait si malade que Darcy ne put se résoudre à la quitter. La regardant avec la plus douce compassion, il lui dit :

- Permettez-moi d'appeler votre femme de chambre. Si vous preniez quelque chose, cela vous soulagerait peut-être... Puis-je aller vous chercher un verre de vin ? Vous avez vraiment l'air bien mal.
 - Non, je vous remercie, répondit-elle, s'efforçant de reprendre ses

esprits. Je n'ai rien, je ne suis pas indisposée, mais je reçois à l'instant une lettre de Longbourn qui m'apprend une nouvelle des plus affligeantes.

Elle fondit en larmes et fut pendant quelques instants incapable de prononcer un seul mot. Darcy, dans la plus cruelle incertitude, la regardait, désireux d'en demander davantage, n'osant le faire, et ne put dire que quelques paroles incohérentes sur la part qu'il prenait à sa peine. Enfin, elle rompit le silence :

— Je viens de recevoir une lettre de Jane qui m'annonce une affreuse nouvelle... On ne pourra la cacher à personne. Ma plus jeune sœur a quitté sa famille ; elle s'est enfuie avec Mr Wickham ; ils ont quitté Brighton ensemble. Vous le connaissez trop bien pour douter du reste. Elle n'a pas de fortune, ni aucun autre avantage qui puisse l'engager à l'épouser... Elle est perdue pour toujours!

Darcy demeura muet d'étonnement.

- Quand je pense, ajouta-t-elle d'une voix encore plus émue, que j'aurais pu éviter ce malheur, moi qui connaissais Wickham... Oh! Que n'aije dit à mes parents un mot, un seul mot de ce que je savais sur son compte! Si son caractère avait été connu, tout cela ne serait pas arrivé, mais, hélas! Le mal est fait.
- J'en suis consterné! s'écria Darcy. Mais est-ce une chose parfaitement sûre?
- Hélas oui! Ils sont partis ensemble de Brighton samedi soir; on n'a pu les suivre que jusqu'à Londres. Ils ne sont certainement pas allés en Écosse.
 - Et qu'a-t-on fait ? Quels moyens a-t-on employés pour les découvrir ?
- Mon père est allé à Londres, et Jane a écrit pour prier mon oncle de venir l'aider de ses conseils ; j'espère que dans une heure nous serons en route. Mais toute démarche est inutile, je ne le sais que trop bien. Que peut-on espérer d'un homme pareil ? Comment même pourra-t-on les retrouver ? Je n'ai pas le moindre espoir. Tout cela est affreux !

Darcy resta silencieux, secouant la tête.

— Oh, si seulement j'avais parlé, lorsque mes yeux ont été ouverts sur son véritable caractère! Si j'avais osé parler! Mais j'ai craint de trop en dire... Quelle horrible, horrible erreur!

Darcy ne fit pas de réponse, il paraissait même ne plus l'écouter et arpentait la pièce, absorbé dans ses réflexions. Ses sourcils étaient froncés, son air sombre. Elizabeth s'en aperçut bientôt et en comprit à l'instant la

cause : tous les charmes qu'elle avait eus à ses yeux s'évanouissaient, tout sentiment devait s'éteindre à la suite d'un tel déshonneur dans la famille ! Elle ne pouvait ni s'en étonner ni le blâmer. Mais la victoire que la raison de Mr Darcy emportait sur son cœur n'était pas ce qui pouvait le mieux adoucir le chagrin d'Elizabeth ; au contraire, cette persuasion lui fit, pour la première fois, comprendre l'étendue de ses propres sentiments ; et jamais elle n'avait si bien senti qu'elle aurait pu l'aimer qu'en ce moment où l'amour était devenu impossible.

Mais si cette nouvelle pensée lui fit une vive impression, elle ne put cependant l'occuper que peu d'instants : la position humiliante de Lydia, la honte, le chagrin dont elle couvrait toute sa famille, autant de souvenirs déchirants qui l'éloignèrent d'elle-même. Se couvrant la figure de son mouchoir, Elizabeth perdit bientôt toute autre pensée, et ce ne fut qu'après une pause assez longue qu'elle fut rappelée à la réalité par la voix de Darcy, qui, d'un air à la fois mêlé de compassion et de gêne, lui dit :

- Je crains que vous ne désiriez mon départ depuis longtemps, mais que puis-je dire pour excuser mon importunité ? Sinon que vous voyant malade, affligée, je n'ai pensé qu'à votre douleur. Ah! Si le ciel me permettait, par mes actes ou mes paroles, de pouvoir adoucir un si cruel malheur! Mais je ne veux pas vous fatiguer par de vaines déclarations, qui sembleraient n'être exprimées que pour obtenir des remerciements en retour. Cette malheureuse affaire privera ma sœur, je le crains, du plaisir de vous avoir aujourd'hui à Pemberley.
- Hélas oui ! Ayez la bonté de nous excuser auprès de Miss Darcy ; dites-lui qu'une affaire importante nous oblige à retourner sur-le-champ à Longbourn. Cachez la triste vérité aussi longtemps que possible ; elle ne sera que trop vite connue.

Il l'assura de sa parfaite discrétion, lui exprima encore toute la part qu'il prenait à sa peine, et son espoir que cette affaire se terminerait enfin plus heureusement qu'on n'avait alors raison de le croire. Puis, après qu'il l'eut priée d'offrir ses respects à Mr et Mrs Gardiner, un regard qui trahissait son émotion fut son unique adieu.

Comme il quittait l'appartement, Elizabeth sentit combien il était peu probable qu'ils se revissent jamais avec cette douce cordialité qui avait marqué leurs retrouvailles dans le Derbyshire, et, tout en se remémorant les diverses circonstances de leur relation, si pleines de contrariétés et de

changements, elle soupira de la perversité de ses sentiments qui la faisaient maintenant regretter si vivement celui qu'elle se serait réjouie autrefois de ne plus voir.

Si la reconnaissance et l'estime sont les bases véritables d'un attachement sincère, le changement des sentiments d'Elizabeth ne paraît pas improbable. Mais s'il en est autrement, si une inclination fondée sur de pareils motifs est déraisonnable et peu naturelle, comparée à celle qu'on dépeint si souvent et qui naît d'une première entrevue, avant même que deux mots soient échangés, Elizabeth n'aurait aucune excuse, sinon qu'elle avait déjà essayé cette méthode avec Wickham et que le peu de succès qu'elle y avait rencontré l'autorisait peut-être à rechercher un attachement un peu plus réfléchi. Quoi qu'il en soit, elle vit partir Darcy à regret, et le chagrin qu'allait produire la conduite déshonorante de Lydia accrut encore sa peine. Depuis la lecture de la seconde lettre de sa sœur, Elizabeth n'espérait même plus que Wickham veuille épouser Lydia ; personne d'autre que Jane ne pouvait se flatter d'un tel espoir. En lisant la première lettre, son étonnement, il est vrai, avait été extrême. Pourquoi Wickham se décidait-il à épouser une femme sans fortune ? Comment Lydia avait-elle su se faire aimer de lui ? Mais tout cela maintenant ne lui paraissait hélas que trop naturel. Elle possédait bien assez de charmes pour inspirer un attachement de ce genre, et bien qu'Elizabeth ne suppose pas que Lydia se soit décidée à s'enfuir avec lui sans avoir le projet de l'épouser, elle pensait aussi qu'elle n'avait ni assez de vertu, ni assez d'esprit pour résister longtemps à un si habile séducteur.

Elle ne s'était jamais aperçue, pendant que le régiment était à Meryton, que Lydia avait une inclination pour Wickham, mais elle était convaincue qu'il ne lui avait pas fallu beaucoup de peine pour la captiver. Lydia changeait souvent de favori : tantôt un officier, tantôt l'autre, selon que leurs attentions pour elle étaient plus ou moins marquées. Ses affections étaient toujours flottantes, mais jamais sans objet. L'insouciance et l'indulgence de leurs parents avaient fait bien du mal à sa sœur, Elizabeth le ressentait vivement!

Elle mourait d'impatience d'être à Longbourn, de tout voir, de tout entendre, d'être sur place, de partager avec Jane les nombreuses tâches qui devaient reposer sur elle seule dans une maison en désordre, avec un père absent et une mère malade qui nécessitait des soins constants... Bien qu'Elizabeth soit persuadée que rien ne pouvait être fait pour Lydia, la

présence de son oncle lui paraissait de la plus haute importance et, jusqu'au moment où il entra dans la chambre, l'inquiétude d'Elizabeth fut bien pénible. Mr et Mrs Gardiner étaient revenus à la hâte, supposant, d'après le récit du domestique, que leur nièce se trouvait indisposée. Les ayant rassurés sur ce point, elle leur apprit la raison pour laquelle elle les avait fait appeler, en leur lisant à haute voix les deux lettres de Jane. Bien que Lydia ne leur eût jamais été fort chère, Mr et Mrs Gardiner ne pouvaient qu'être vivement affectés, car non seulement Lydia, mais toute la famille se trouvait comprise dans cette disgrâce. Après les premières expressions de surprise et de douleur, Mr Gardiner promit, de grand cœur, d'aider la famille dans tout ce qui dépendrait de lui. Elizabeth, quoiqu'elle ne se soit attendue à rien de moins, lui exprima sa vive reconnaissance de la manière la plus tendre et, tous les trois étant animés du même désir, tout ce qui concernait leur départ fut bientôt arrêté.

- Mais que faire au sujet de notre invitation à Pemberley ? dit Mrs Gardiner. John nous a dit que Mr Darcy était avec vous lorsque vous nous avez envoyé chercher, cela est-il vrai ?
- Oui, et je lui ai dit que nous nous trouvions dans l'obligation de manquer à notre parole ; cette affaire est réglée.
- Quelle affaire est réglée ? répéta sa tante en courant dans sa chambre se préparer au départ. Se pourrait-il qu'ils soient assez proches pour qu'elle lui ait confié la vérité ? Oh, si seulement je pouvais le savoir!

Mais les souhaits étaient vains, ou du moins ils ne pouvaient servir qu'à la distraire pendant l'heure qui précéda leur départ. Si Elizabeth était restée oisive, elle serait demeurée convaincue que toute occupation était impossible à quelqu'un d'aussi malheureux qu'elle. Mais, comme sa tante, elle avait plus d'une chose à faire, et entre autres il fallait écrire à tous leurs amis de Lambton pour donner quelques raisons supposées de leur départ précipité. Une heure cependant y suffit, pendant laquelle Mr Gardiner régla leur compte à l'auberge, et Elizabeth, après tout le chagrin et le tourment de la matinée, se retrouva, dans un plus court laps de temps qu'elle ne l'avait espéré, assise dans la voiture et sur la route de Longbourn.



- Plus je réfléchis à cette affaire, Elizabeth, dit son oncle comme ils quittaient la ville, et plus je suis enclin à partager l'opinion de votre sœur aînée. Il me semble si peu probable qu'un homme forme un pareil dessein sur une jeune femme qui ne manque ni de parents ni d'amis, et qui résidait chez le colonel Forster lui-même, que l'on doit vraiment espérer que les choses tourneront bien. Pouvait-il croire que les parents de Lydia ne viendraient pas lui demander la raison d'une telle entreprise ? Pourrait-il espérer jouir encore de quelque considération dans le régiment après avoir fait un pareil affront à son colonel ? Non, non, il ne peut s'aveugler à ce point !
 - Le pensez-vous réellement ? s'écria vivement Elizabeth.
- Vraiment, dit Mrs Gardiner, je commence à être de l'avis de votre oncle ; je ne puis penser que Wickham soit assez dépravé pour violer à ce point les lois de l'honneur et de l'amitié. Son propre intérêt le lui défend ; vous-même, Lizzy, pouvez-vous l'en croire capable ?
- Pas de négliger ses propres intérêts, dit Elizabeth, mais de négliger tout le reste, en revanche... Cependant, si la chose est telle que vous le supposez, ce que je n'ose espérer, pourquoi ne sont-ils pas allés sur-le-champ en Écosse ?
- En premier lieu, reprit Mr Gardiner, rien ne prouve qu'ils ne soient pas allés en Écosse.
- Oh! Mais quitter la chaise de poste, prendre un fiacre, voilà, ce me semble, des indices suffisants? Et d'ailleurs, on n'a pu découvrir aucune trace d'eux sur la route de Barnet.
 - Eh bien! À supposer qu'ils soient à Londres, ils peuvent s'y être

rendus dans la seule vue de se cacher. Il est fort probable que ni l'un ni l'autre n'ont beaucoup d'argent, et peut-être ont-ils pensé qu'ils pourraient se marier, sinon promptement, du moins plus économiquement à Londres qu'en Écosse ?

- Mais pourquoi tout ce mystère ? Pourquoi tant craindre d'être découverts ? Pour quelle raison leur mariage doit-il être un secret ? Oh non, non, tout cela n'est pas probable ! Wickham n'épousera jamais une femme sans fortune, il ne peut s'en passer. Et quels charmes a Lydia, après ceux que donnent la santé, la jeunesse et la gaieté, qui puissent lui faire renoncer à un bon mariage ? Pour ce qui est de la crainte d'être mal vu dans le régiment, je ne puis en juger, mais pour les autres considérations qui selon vous auraient dû l'arrêter, je ne les crois pas fondées. Lydia n'a pas de frère qui puisse la venger, et Wickham peut supposer, d'après la conduite ordinaire de mon père, à savoir son extrême indolence et le peu de soin qu'il semble donner à sa famille, que dans ce cas-ci il se mettra peu en peine d'agir et de le poursuivre.
- Mais pouvez-vous penser que Lydia soit aveuglée par sa passion au point de consentir à vivre avec lui sans être sa femme ?
- Il est en vérité bien pénible, reprit Elizabeth les yeux remplis de larmes, de pouvoir sur un tel point mettre en doute la vertu d'une sœur ; mais vraiment, je ne sais qu'en penser. Peut-être que je ne lui rends pas justice, mais elle est bien jeune, et jamais on ne lui a appris à réfléchir ; et depuis six mois, que dis-je ? depuis plus d'un an, elle ne s'est adonnée qu'au plaisir... On lui a permis de disposer de son temps de la manière la plus frivole et d'adopter toutes les opinions qui lui passaient par la tête. Depuis que le régiment a été cantonné à Meryton, l'amour, la coquetterie ont seuls occupé son imagination, qui, déjà vive et ardente, l'est devenue bien plus encore, et nous savons tous que Wickham possède un don pour captiver les femmes.
- Mais, dit sa tante, vous voyez bien que Jane ne pense pas Wickham capable d'une telle infamie.
- De qui Jane a-t-elle jamais dit du mal ? Existe-t-il un homme sur Terre, quelle qu'ait été sa conduite précédente, qu'elle veuille croire capable d'un pareil dessein, à moins qu'on n'en ait des preuves irrécusables ? Mais Jane sait comme moi ce que l'on doit penser de Wickham. Nous savons l'une et l'autre qu'il a été libertin dans toute l'étendue du mot ; qu'il n'a ni intégrité ni honneur ; qu'il est aussi trompeur qu'hypocrite.

- Vous savez réellement tout cela ? s'écria Mrs Gardiner fort curieuse de savoir d'où provenaient ces informations.
- Oui, malheureusement nous ne pouvons en douter, reprit Elizabeth en rougissant. Je vous ai dit l'autre jour quelle avait été sa conduite à l'égard de Mr Darcy, et vous-même, ma tante, lors de votre dernier voyage à Longbourn, vous avez entendu de quelle manière il parlait de l'homme qui s'est conduit envers lui avec tant de grandeur et de générosité... Il y a d'autres circonstances qu'il ne m'est pas permis de... qui ne valent pas la peine d'être racontées ici. Mais ses mensonges sur la famille de Pemberley sont sans nombre. D'après ce qu'il m'avait dit de Miss Darcy, je m'attendais à voir en elle une femme fière, hautaine, dédaigneuse! Cependant, il savait fort bien ce qu'il en était : il ne pouvait douter qu'elle ne soit aussi douce, aussi aimable qu'elle nous a paru l'être.
- Mais Lydia ne sait-elle rien de tout cela ? Peut-elle ignorer ce que vous et Jane semblez si bien connaître ?
- Hélas oui, elle l'ignore! Et voilà ce qui accentue ma douleur! Jusqu'à mon voyage dans le Kent, où j'ai tant fréquenté Mr Darcy et son cousin le colonel Fitzwilliam, j'ignorais moi-même la vérité. Lorsque je suis revenue à Longbourn, dans la mesure où le régiment devait quitter Meryton huit ou quinze jours plus tard, ni Jane (à qui j'ai tout confié), ni moi n'avons jugé nécessaire de rendre public ce que nous savions, car il nous semblait inutile alors de détruire la bonne opinion qu'on avait généralement de lui. Même quand il a été décidé que Lydia accompagnerait Mrs Forster, l'idée qu'il pourrait être nécessaire de lui dévoiler le caractère de Wickham ne s'est pas présentée une seule fois à mon esprit. Qu'un malheur comme celui-ci serait la conséquence de ce silence, c'est vraiment ce dont on ne pouvait se douter!
- Quand ils sont tous partis pour Brighton, vous n'aviez, je présume, aucune raison de penser qu'ils soient attachés l'un à l'autre ?
- Pas la moindre ; je ne puis me rappeler nulle preuve d'attachement d'un côté comme de l'autre, et si quelque chose de cette nature avait pu être remarqué, vous savez que ce n'est pas dans notre famille qu'on aurait pu le cacher. Quand il est arrivé dans le Hertfordshire, elle l'a trouvé fort aimable, mais en cela nous partagions toutes son opinion. Toutes les demoiselles de Meryton et des environs ont raffolé de lui pendant les deux premiers mois, mais jamais il n'a montré pour Lydia de soin particulier ; par conséquent, sa vive admiration pour lui dura peu, et d'autres officiers, qui la traitaient avec

plus de distinction, sont bientôt devenus ses favoris.

On croira sans peine que, même si toutes les discussions sur un tel sujet ne pouvaient rien ajouter à leurs craintes ni à leurs espérances, ils furent incapables de parler d'autre chose sur la route. Elizabeth en particulier ne pouvait penser à quoi que ce soit d'autre ; son inquiétude et les reproches qu'elle se faisait l'empêchèrent de trouver le repos. Ils voyagèrent avec beaucoup de célérité et, n'ayant couché qu'une nuit en route, ils arrivèrent à Longbourn le jour suivant vers l'heure du dîner. C'était une consolation pour Elizabeth de penser que Jane n'avait pas été tourmentée par une trop longue attente.

Les petits Gardiner, attirés par la vue d'une chaise de poste, accoururent sur le perron quand ils entrèrent dans la cour, et, lorsque la voiture s'arrêta, la surprise et la joie exprimées par leurs cris et leurs bonds furent le premier signal du plaisir que causait leur retour.

Elizabeth se précipita hors de la voiture, et, après les avoir embrassés à la hâte, courut au vestibule où Jane vint la recevoir. En se voyant, leurs yeux s'emplirent de larmes, et Elizabeth, tout en embrassant tendrement sa sœur, s'empressa de lui demander si on avait eu des nouvelles des fugitifs.

- Non, pas encore, répondit Jane. Mais maintenant que notre bon oncle est arrivé, j'espère que tout ira bien.
 - Notre père est-il à Londres ?
 - Oui, il est parti mardi matin, comme je te l'ai écrit.
 - Et tu as reçu de ses nouvelles?
- Une seule fois : il nous a écrit mercredi pour nous dire qu'il était bien arrivé, et pour nous donner son adresse ; je la lui avais particulièrement demandée. Il ajoutait qu'il n'écrirait de nouveau que lorsqu'il aurait quelque chose d'important à nous communiquer.
 - Et notre mère, comment va-t-elle ? Comment allez-vous tous ?
- Maman va assez bien, bien qu'elle soit très affectée ; ton retour lui fera un grand plaisir ; elle ne quitte pas encore sa chambre... Mary et Kitty, grâce au ciel, vont bien.
- Mais toi ! s'écria Elizabeth. Comment vas-tu ? Tu es si pâle. Comme tu as dû souffrir !

Sa sœur lui assura cependant qu'elle n'était pas indisposée, et cette conversation, qui avait eu lieu pendant que Mr et Mrs Gardiner s'occupaient

de leurs enfants, finit à leur approche. Jane, allant de son oncle à sa tante, leur exprima tour à tour, par son sourire et par ses larmes, le plaisir qu'elle avait à les revoir et ses regrets que leur retour ait été hâté par un événement si désagréable.

Ils entrèrent au salon et les questions déjà posées par Elizabeth furent réitérées par son oncle et sa tante. Ils virent que Jane ne pouvait rien leur apprendre de nouveau, mais que les douces espérances suggérées par la bonté de son cœur ne l'avaient pas encore abandonnée. Elle pensait toujours que cette affaire se terminerait bien, et chaque matin elle attendait qu'une lettre de Lydia ou de son père vienne expliquer sa fuite et annoncer peut-être son mariage.

Mrs Bennet, auprès de qui ils se rendirent ensuite, les reçut, comme on pouvait le prévoir, avec des pleurs et des lamentations, se plaignant amèrement de l'indigne conduite de Wickham, de ses propres souffrances, et surtout du peu de cas que l'on faisait toujours de ses avis, blâmant tout le monde hormis la personne qui, par sa folle complaisance, était la principale cause des erreurs de sa fille.

— Si j'avais pu suivre mes désirs, dit-elle, et aller avec mes enfants à Brighton, tout cela ne serait pas arrivé, mais ma pauvre Lydia n'avait personne pour prendre soin d'elle! Pourquoi les Forster lui ont-ils permis de les quitter un seul instant? Je suis sûre qu'il y a eu une grande négligence de leur part, car elle n'était pas fille à se conduire ainsi si on l'avait un peu surveillée. J'ai toujours dit et pensé que Mrs Forster n'était nullement faite pour lui servir de mentor, mais comme de coutume, on n'a pas voulu m'écouter. Pauvre chère enfant! Et à cette heure, voilà Mr Bennet parti. Je suis sûre qu'il se battra avec Wickham où qu'il le trouve. Il sera tué, j'en suis certaine, et alors que ferons-nous? À peine sera-t-il enterré que les Collins nous chasseront d'ici, et si vous ne prenez pitié de nous, mon frère, je ne sais en vérité ce que nous deviendrons!

Ils se récrièrent tous contre des idées aussi sinistres et Mr Gardiner, après l'avoir assurée de l'intérêt qu'il prendrait toujours pour elle et sa famille, lui dit qu'il comptait être à Londres le lendemain matin, et qu'il ferait, avec Mr Bennet, toutes les démarches possibles pour retrouver Lydia.

— Ne vous laissez pas aller ainsi à des craintes inutiles, ajouta-t-il. Même s'il est fort raisonnable de se préparer au pire, il ne faut pas pour autant le considérer comme certain. À peine une semaine s'est écoulée depuis leur

départ de Brighton ; dans quelques jours, peut-être, nous entendrons parler d'eux, et jusqu'à ce que nous sachions positivement qu'ils ne sont pas mariés ou qu'ils n'ont pas l'intention de l'être, il ne faut pas regarder l'affaire comme perdue. Dès que je serai en ville, j'irai chercher mon beau-frère et je l'amènerai chez moi, afin que nous puissions discuter du meilleur parti à prendre.

— Oh, mon bon ami! répliqua Mrs Bennet. C'est exactement ce que je voulais: dès que vous serez à Londres, trouvez-les, où qu'ils soient, et s'ils ne sont pas encore mari et femme, faites en sorte qu'ils le deviennent. Quant au trousseau, que cela ne les inquiète pas; dites à Lydia qu'après son mariage, elle aura autant d'argent qu'elle voudra pour faire les emplettes d'usage. Et surtout, empêchez Mr Bennet de se battre, dites-lui dans quel état je suis, combien je suis inquiète, combien je souffre; mes nerfs sont agités, je ne puis trouver de repos ni la nuit ni le jour, et dites à ma bien-aimée Lydia de ne donner aucun ordre pour ses robes, broderies, etc., avant de m'avoir vue, car ne connaissant pas les meilleurs magasins, elle pourrait être trompée. Oh, mon frère, comme vous êtes bon! J'étais sûre que vous arrangeriez tout cela au mieux.

Mais Mr Gardiner, tout en lui assurant de nouveau qu'elle pouvait compter sur ses bons offices, ne put s'empêcher cependant de lui recommander de la modération dans ses craintes comme dans ses espérances. Après avoir discouru sur ce sujet jusqu'au moment du dîner, ils la laissèrent avec sa gouvernante, qui la soignait en l'absence de ses filles. Bien que son frère et sa belle-sœur soient persuadés qu'il n'y avait nulle raison pour elle de s'isoler ainsi de sa famille, ils n'essayèrent pas de s'y opposer, sachant qu'elle n'avait ni assez de prudence, ni assez de discrétion pour se taire devant les domestiques pendant qu'ils servaient à table. Ils pensèrent donc qu'il valait mieux qu'une seule d'entre eux, celle à qui on pouvait le mieux se fier, soit la confidente de ses craintes et de ses ennuis.

Ils furent rejoints dans la salle à manger par Mary et Kitty, qui avaient été trop occupées toutes les deux pour paraître plus tôt ; l'une par son piano et l'autre par sa toilette. Elles paraissaient cependant l'une et l'autre fort calmes et rien en elles ne semblait changé, sinon que la perte de sa sœur favorite, ainsi que les reproches qu'elle avait essuyés sur cette affaire, avait donné à Kitty un air encore moins aimable qu'à l'ordinaire. Quant à Mary, peu d'instants après qu'ils furent à table, elle se trouva assez maîtresse d'elle-

même pour dire à demi-voix à Elizabeth, d'un air grave et réfléchi :

— Cette affaire est des plus malheureuses, et on en parlera sans aucun doute longtemps, mais il faut s'efforcer de mettre un frein aux discours des malveillants et verser, dans nos cœurs affligés, le baume si doux que l'amitié sait offrir aux plus infortunés.

Voyant qu'Elizabeth ne semblait pas disposée à lui répondre, elle ajouta :

— Quelque malheureux que cet événement soit pour Lydia, nous pouvons du moins en tirer cette leçon : que la perte de la vertu est pour une femme un mal irréparable, qu'un seul faux pas conduit à la ruine, que la réputation est une fleur fragile autant que belle qu'un souffle suffit pour flétrir, et qu'on ne saurait trop se méfier de la séduction des hommes.

Cette froide tranquillité étonna vivement Elizabeth, mais elle était trop affectée pour répondre et Mary, bien qu'elle ne puisse attirer l'attention de sa sœur, continua néanmoins à se consoler elle-même par de semblables réflexions.

Dans l'après-midi, Jane et Elizabeth eurent la satisfaction de se retrouver quelques instants ensemble, sans témoins. Elizabeth saisit cette occasion pour lui poser diverses questions, auxquelles sa sœur était fort empressée de répondre. Après s'être entretenues des terribles suites de cet événement, qu'Elizabeth regardait comme presque certaines et que Miss Bennet n'osait croire possibles, la première poursuivit ainsi :

- Mais dis-moi tout ce que je n'ai pas encore entendu sur cette affaire. Donne-moi tous les détails. Qu'a dit le colonel Forster ? S'était-il douté de quelque chose avant leur fuite ? J'imagine qu'on devait les voir constamment ensemble ?
- Le colonel Forster a avoué qu'il avait souvent soupçonné quelque intelligence entre eux, mais rien qui pût l'inquiéter cependant. Je suis vraiment fâchée pour lui : sa conduite à notre égard a été des plus attentives. Il voulait venir à Longbourn nous assurer de la part qu'il prenait à notre peine avant même d'avoir eu l'idée que Wickham ne comptait pas aller en Écosse ; et lorsqu'on vint lui manifester quelques doutes à ce sujet, il hâta encore plus son voyage.
- Et Denny, était-il convaincu que Wickham ne voulait pas se marier ? Savait-il d'avance qu'ils avaient dessein de s'enfuir ? Le colonel Forster a-t-il lui-même vu Denny ?
 - Oui, mais lorsque Denny fut questionné par lui à ce sujet, il assura

n'avoir eu aucune connaissance de leurs projets et ne voulut même pas dire ce qu'il en pensait.

- Jusqu'à l'arrivée du colonel Forster, aucun de vous, je présume, n'avait le moindre doute sur leur mariage ?
- Non, vraiment ; qui aurait pu former une semblable pensée ? J'étais inquiète, je l'avoue, sachant que la conduite de Wickham n'avait pas toujours été très convenable ; je craignais que ma sœur ne soit pas heureuse avec lui. Nos parents ignoraient tout cela ; seul le manque de fortune leur faisait désapprouver le mariage. Kitty avoua alors qu'elle en savait plus que les autres, et que Lydia, dans ses dernières lettres, l'avait préparée à cette nouvelle. À ce qu'il paraît, Kitty savait déjà depuis quelque temps qu'ils étaient attachés l'un à l'autre, mais s'aimaient-ils avant leur départ pour Brighton ? Je ne le crois pas.
- Et le colonel Forster, semblait-il avoir mauvaise opinion de Wickham ? Connaissait-il son véritable caractère ?
- Je dois avouer qu'il ne vantait plus comme autrefois ses bonnes qualités ; il le croit même étourdi, imprudent. Depuis que cette triste affaire a eu lieu, on dit même qu'il aurait laissé beaucoup de dettes à Meryton ; j'espère que cette dernière accusation, du moins, n'est pas fondée.
- Oh, Jane! Si nous avions été moins discrètes, moins craintives, tout cela n'aurait pas eu lieu.
- Peut-être, mais il semblait tellement injuste de rendre publiques ses erreurs du passé sans savoir quels étaient ses sentiments actuels! Nous avons agi avec les meilleures intentions.
- Le colonel Forster a-t-il pu se rappeler le contenu de la lettre de Lydia à sa femme ?
 - Il nous l'a apportée.

Jane, la tirant alors de son portefeuille, la donna à Elizabeth qui lut ce qui suit :

Ma chère Harriet,

Vous allez rire quand vous saurez où je suis partie, je peux à peine m'empêcher de rire moi-même en pensant à votre étonnement demain matin, lorsqu'on s'apercevra de mon absence. Je pars pour Gretna Green, et vous êtes bien sotte si vous ne devinez pas avec qui, car il

n'y a qu'un homme dans le monde que j'aime, et cet homme est un ange! Je ne pourrais être heureuse sans lui, c'est pourquoi je pense qu'il n'y a aucun mal à le suivre. Inutile d'en faire part à mes parents si cela vous embarrasse; leur surprise n'en sera que plus grande lorsque je leur écrirai et que je signerai Lydia Wickham! Oh, quelle bonne plaisanterie ce sera, cette idée me fait mourir de rire. Excusezmoi, je vous prie, auprès de Pratt, avec qui j'avais promis de danser ce soir; dites-lui que j'espère qu'il me pardonnera lorsqu'il saura pourquoi je manque à ma parole, et qu'au premier bal où je le reverrai, je m'engage avec plaisir à ne danser qu'avec lui. J'enverrai chercher mes effets dès que je serai à Longbourn, mais si vous vouliez bien dire à Sally de raccommoder ma robe de mousseline brodée avant de la mettre dans la malle, vous m'obligeriez. Adieu, mille amitiés de ma part au colonel Forster, j'espère que vous lèverez vos verres au succès de notre voyage.

Votre sincère amie, Lydia Bennet

- Oh, Lydia! Écervelée Lydia! répétait Elizabeth, avec la plus vive émotion, en finissant cette lecture. Quelle lettre! Tant de gaieté dans un pareil moment! Au moins, ce billet prouve qu'elle était bien convaincue qu'elle allait se marier. Quelle que soit la conduite que Wickham l'ait ensuite engagée à tenir, elle ne croyait pas en partant compromettre son honneur. Oh, mon pauvre père! Qu'a-t-il dû éprouver!
- Je n'ai jamais vu quelqu'un si choqué. Il a été incapable de parler pendant dix bonnes minutes! Maman s'est sentie mal sur-le-champ, et toute la maison était sens dessus dessous.
- Oh, Jane ! s'écria Elizabeth. Cette déplorable histoire n'est-elle pas sue de tout le voisinage ? Nos domestiques n'en sont-ils pas tous instruits ?
- Je l'ignore, j'espère que non. Mais dans un tel moment, il est difficile de ne pas commettre quelque imprudence. Maman a eu plusieurs crises de nerfs ; j'ai essayé de lui donner tous les secours qui dépendaient de moi et je crains de n'en avoir pas fait assez pour elle, mais mon trouble était si grand que je ne sais trop comment j'ai agi.
- Tu en as fait plus que tu ne le pouvais. Tu n'as pas l'air bien. Oh, si seulement j'avais été avec toi! Nous aurions partagé nos peines et nos

inquiétudes!

- Mary et Kitty ont été très aimables, elles auraient bien voulu m'aider, j'en suis sûre, mais je trouvais que cela ne convenait ni à l'une ni à l'autre. Kitty est trop mince et délicate, Mary étudie trop pour qu'on trouble ses heures de repos. Notre tante Philips est venue à Longbourn mardi, après le départ de notre père, et elle a été assez bonne pour rester jusqu'à jeudi. Elle s'est rendue utile et nous a bien soulagées. Lady Lucas aussi a montré beaucoup de bonté, et elle nous a offert ses services et ceux de ses filles.
- Elle aurait mieux fait de rester chez elle! Peut-être avait-elle de bonnes intentions, mais dans de pareils malheurs, on ne saurait trop s'éloigner de ses voisins. Ils ne sont d'aucune consolation et leur compassion est insupportable.

Puis Elizabeth s'enquit des mesures que son père comptait prendre à Londres pour retrouver sa fille.

— Il voulait, je pense, aller à Epsom, dit Jane. C'est là qu'ils ont changé de chevaux pour la dernière fois. Notre père espérait apprendre quelque chose auprès des postillons, mais son intention était également de découvrir le numéro du fiacre qu'ils ont pris à Clapham. Ce fiacre venait de Londres, et mon père pensait que quelqu'un, en voyant un officier et une jeune femme passer d'une chaise de poste à un fiacre, aurait pu en remarquer le numéro. Je ne pense pas qu'il ait d'autre projet, mais il est parti si précipitamment et son esprit était si troublé que j'ai déjà eu du mal à apprendre de lui ces simples détails.

Chapitre 48

Toute la famille espérait recevoir une lettre de Mr Bennet le lendemain, mais la poste arriva sans apporter un seul mot de lui. Ses filles savaient qu'il était d'ordinaire un correspondant fort négligent, toutefois elles avaient espéré que, dans une circonstance aussi grave, il ferait quelques efforts. Elles durent donc en conclure qu'il n'avait aucune bonne nouvelle à leur donner, mais elles auraient voulu en avoir l'assurance. Mr Gardiner n'avait attendu que l'arrivée du courrier pour se mettre en route.

Quand il fut parti, la famille Bennet trouva quelque consolation à songer que les moindres nouvelles sur l'affaire qui les intéressait leur seraient au moins communiquées. Il avait promis de convaincre Mr Bennet de retourner à Longbourn dès que possible ; promesse fort agréable pour Mrs Bennet, qui considérait ce retour comme le seul expédient qui puisse empêcher son mari d'être tué en duel.

Mrs Gardiner et ses enfants devaient rester encore quelques jours dans le Hertfordshire, car celle-ci pensait que sa présence pouvait être utile à ses nièces. Elle partageait avec elles les soins sans nombre qu'exigeait Mrs Bennet, et sa société leur était une grande consolation dans leurs moments de loisir. L'autre tante les visitait aussi très fréquemment, et toujours, disait-elle, avec le désir de les consoler, quoique ses discours fussent bien peu favorables à cela, car jamais elle ne venait sans leur raconter quelque preuve nouvelle de la prodigalité et de la mauvaise conduite de Wickham; par conséquent, elle les quittait souvent plus tristes, plus abattues qu'elle ne les avait trouvées.

Tout Meryton semblait maintenant s'efforcer de noircir la réputation de

l'homme que trois mois auparavant on avait presque élevé au rang des demidieux. On assura qu'il devait de l'argent à tous les marchands de la ville et, selon la rumeur, il n'y avait pas une fille d'artisan dans le voisinage qui n'ait été trompée par lui. Chacun déclarait qu'il était l'homme le plus méprisable, le plus dépravé qui soit, et beaucoup de gens commençaient même à dire qu'ils s'étaient toujours défiés de son air affable.

Elizabeth, bien qu'elle n'ajoutât que peu de foi à la plupart de ces rapports, en crut assez cependant pour être plus persuadée que jamais du déshonneur de sa malheureuse sœur, et même Jane, qui en croyait bien moins encore, commença presque à perdre espoir, d'autant plus que deux semaines s'étaient écoulées depuis leur fuite. Et si vraiment ils étaient allés en Écosse, comme toujours elle l'avait espéré, on aurait pu maintenant avoir reçu de leurs nouvelles.

Mr Gardiner quitta Longbourn le dimanche et, le mardi suivant, sa femme reçut une lettre de lui, qui leur disait qu'il était allé trouver son beau-frère dès son arrivée, l'avait invité chez lui à Grace Church Street, que Mr Bennet s'était déjà rendu à Epsom et à Clapham mais en vain, que toutes ses recherches avaient été infructueuses et qu'il était maintenant décidé à visiter tous les hôtels de Londres, car il pensait fort probable qu'à leur arrivée dans cette ville, ils étaient descendus dans une auberge avant de se procurer un appartement. Mr Gardiner ne paraissait attendre aucun succès de cette démarche, mais son beau-frère semblant en espérer beaucoup, il voulut le satisfaire. Il ajoutait aussi que Mr Bennet était fort décidé à rester à Londres et promettait d'écrire dans peu de jours. À cette lettre, il y avait aussi un post-scriptum, et tel en était le contenu :

J'ai écrit au colonel Forster pour le prier de demander aux relations de Wickham s'ils lui connaissaient des parents ou des amis à Londres, qui pourraient nous aider à découvrir dans quel quartier il s'est caché. Si nous pouvions avoir des informations là-dessus, cela nous serait fort utile, car jusqu'à présent nous n'avons rien qui puisse nous guider. Je ne doute nullement que le colonel Forster ne fasse tout ce qui dépendra de lui pour nous satisfaire sur ce point. Mais il me vient une idée : peut-être que Lizzy pourra nous dire mieux que personne s'il a encore quelques parents vivants.

Elizabeth comprit bien d'où venait la confiance que son oncle semblait avoir dans ses lumières, mais elle ne put y répondre par aucune information satisfaisante.

Jamais elle n'avait entendu parler d'un parent de Wickham, hors son père et sa mère qui tous deux étaient morts depuis plusieurs années. Il était cependant possible que quelques-uns de ses frères d'armes en sachent plus qu'elle sur ce sujet, aussi attendit-on avec la plus vive impatience une seconde lettre de Mr Gardiner.

Chaque jour à Longbourn était maintenant un jour d'inquiétude, inquiétude qui était à son comble à l'heure de la poste. Chaque matin, on s'attendait à recevoir quelque importante nouvelle.

Mais, avant qu'on n'entende de nouveau parler de Mr Gardiner, une lettre d'un tout autre genre, adressée à Mr Bennet, leur fut apportée ; elle venait de Mr Collins. Jane avait reçu ordre de son père d'ouvrir les lettres qui viendraient pour lui en son absence ; elle la décacheta donc et Elizabeth, sachant combien les missives de son cousin étaient extraordinaires, voulut la lire aussi. Voici quel en était le contenu :

Cher monsieur,

Je suis appelé, par les liens qui m'unissent à votre famille ainsi que par ma vocation, à m'affliger avec vous de l'affreux malheur qui pèse en ce moment sur vous, et que nous avons appris hier par une lettre du Hertfordshire. Soyez assuré, monsieur, que Mrs Collins et moimême partageons sincèrement votre peine et celle de votre respectable famille. Cette douleur doit être bien amère, vraiment, puisqu'elle provient d'une source que le temps ne saurait jamais atténuer. Aucun raisonnement capable d'adoucir de si justes, de si cuisants regrets, ne sera par moi épargné : le but de cette lettre est de chercher à vous offrir quelques consolations dans une épreuve si pénible pour un cœur paternel. La mort de votre fille aurait été une bénédiction comparée à ce déplorable événement, et qui doit d'autant plus vous affliger qu'il y a lieu de croire, comme me le disait ma chère Charlotte, que la conduite licencieuse de votre fille peut être attribuée à cette extrême indulgence qu'on a toujours eue pour elle. Mais en même temps, pour votre consolation et celle de Mrs Bennet, il m'est doux de pouvoir vous dire que, pour ma part, je suis enclin à

penser que son cœur était naturellement dépravé, sans quoi elle n'aurait pu, dans un âge aussi tendre, se rendre coupable d'un pareil forfait. Quoi qu'il en soit, vous êtes fort à plaindre, et c'est une opinion que je partage non seulement avec Mrs Collins, mais encore avec lady Catherine et sa fille, à qui j'ai raconté cette affaire. Elles craignent comme moi que le déshonneur d'une de vos filles nuise essentiellement à toutes les autres! Car, comme le remarquait avec bonté lady Catherine, qui voudra s'allier à une semblable famille? Et cette considération me fait réfléchir, avec une nouvelle satisfaction, à un certain événement du mois de novembre dernier ; s'il n'avait pas eu lieu, je me trouverais aujourd'hui enveloppé dans votre cruelle disgrâce. Laissez-moi donc vous conseiller, mon cher monsieur et ami, de ne pas vous abandonner trop vivement à votre chagrin ; chassez loin de vous tout souvenir d'une enfant si indigne de votre tendresse et laissez-la seule recueillir les fruits de sa coupable conduite.

Je suis, etc.

Mr Gardiner attendit d'avoir reçu la réponse du colonel Forster avant de leur réécrire, et même alors il n'avait rien d'agréable à leur apprendre : aucun des officiers du régiment n'avait entendu dire que Wickham ait quelque parent avec lequel il serait en relation. On croyait même que ses plus proches étaient tous morts depuis longtemps. Ses anciennes relations avaient été, il est vrai, fort nombreuses, mais il semblait les avoir entièrement perdues de vue depuis son entrée dans la milice. On ne connaissait donc personne qui puisse donner de nouvelle de lui. Outre la crainte d'être découvert par les parents de Lydia, le mauvais état de ses finances semblait être un puissant motif pour cacher le lieu de sa retraite, car le bruit venait de se répandre qu'il avait laissé des dettes d'honneur pour une somme considérable. Selon le colonel Forster, mille livres ne suffiraient pas pour payer ses créanciers dans la ville de Brighton, mais ses dettes de jeu étaient bien plus grandes encore. Mr Gardiner ne chercha pas à cacher ces tristes détails à la famille Bennet. Jane les écouta avec horreur :

— Qui aurait pu s'attendre que ce soit un joueur! s'écria-t-elle.

Mr Gardiner ajoutait qu'elles pouvaient espérer le retour de leur père le jour suivant, qui était le samedi. Le peu de succès de ses démarches l'ayant

absolument découragé, il s'était enfin rendu aux instances que lui faisait son beau-frère de retourner dans sa famille et de lui laisser faire ce que l'occasion et le hasard lui suggéreraient pour poursuivre les recherches. Lorsque Mrs Bennet apprit ce retour, elle n'en parut pas aussi satisfaite que ses filles l'auraient imaginé, considérant combien ses craintes pour la vie de son mari avaient été extrêmes.

— Comment ! Il revient ? Et sans ma pauvre Lydia ! s'écria-t-elle. Se peut-il qu'il quitte Londres sans les avoir retrouvés ? Et s'il n'est pas là, qui donc se battra avec Wickham pour le forcer à épouser ma fille ?

Comme Mrs Gardiner commençait à vouloir rentrer chez elle, il fut décidé que ses enfants et elle partiraient pour Londres le jour où Mr Bennet devait quitter cette ville. La voiture qui les conduirait à la poste voisine ramènerait Mr Bennet à Longbourn.

Mrs Gardiner quitta donc le Hertfordshire sans avoir pu satisfaire sa curiosité ni éclaircir ses soupçons sur les liens entre Elizabeth et le propriétaire de Pemberley. Son nom n'avait jamais été volontairement prononcé devant eux par leur nièce, et bien qu'elle se fût attendue à voir cette dernière recevoir une lettre de lui, Elizabeth n'en avait eu aucune depuis son retour qui puisse venir de Pemberley.

Le malheur qui affligeait toute la famille rendait la tristesse d'Elizabeth si naturelle qu'on ne pouvait raisonnablement en tirer aucune conjecture, mais elle-même, qui, à cette heure commençait à mieux connaître son propre cœur, était parfaitement convaincue que si elle n'avait pas connu Mr Darcy, elle aurait supporté avec plus de courage l'idée du déshonneur de Lydia.

Lorsque Mr Bennet rentra chez lui, il avait son habituel air calme et philosophe. Il ne dit pas un mot de plus que de coutume, ne mentionna pas l'affaire qui l'avait obligé à faire ce voyage, et quelques heures se passèrent avant que ses filles aient le courage de lui en parler.

Ce ne fut que dans l'après-midi, lorsqu'il les rejoignit pour le thé, qu'Elizabeth se hasarda à aborder ce sujet. Lui ayant brièvement exprimé son désir sincère de pouvoir lui offrir quelque consolation, elle reçut de lui la réponse suivante :

- Ne parlons pas de cela! Qui doit en souffrir, si ce n'est moi? Ce malheur est mon ouvrage, je dois le supporter sans me plaindre.
 - Ne soyez pas si sévère avec vous-mêmes, mon père, reprit Elizabeth.
 - Oui, vraiment, un tel avis m'est fort utile. L'homme est naturellement

si enclin à se juger sévèrement! Non, Lizzy, laissez-moi au moins une fois dans ma vie sentir combien j'ai été coupable. Je ne crains pas que cette pensée me fasse une trop vive impression; elle passera assez tôt.

- Les croyez-vous réellement à Londres ?
- Où pourraient-ils être si bien cachés ?
- Et Lydia a toujours voulu aller à Londres, dit Kitty.
- Elle est donc bien contente à présent, rétorqua sèchement son père, d'autant que le séjour qu'elle y fait risque de durer longtemps.

Après un moment de silence, il poursuivit :

— Lizzy, ne croyez pas que je vous en veuille pour avoir fait preuve de plus de clairvoyance que moi dans la discussion que nous avons eue au mois de mai. Votre avis montrait alors une grande perspicacité en considérant ce qui est arrivé par la suite.

Ils furent interrompus par Jane, qui venait chercher le thé de sa mère.

- Voilà vraiment une comédie qui donne de l'élégance à nos malheurs ! s'écria-t-il. Un autre jour, je pourrai suivre cet exemple. Je resterai dans mon cabinet en robe de chambre et en bonnet de nuit, afin de donner autant d'embarras que possible. Ou peut-être pourrais-je attendre pour le faire que Kitty ait à son tour pris la fuite.
- Je ne compte pas m'enfuir, papa, dit Kitty avec aigreur. Si jamais j'allais à Brighton, je me comporterais mieux que Lydia.
- Vous, aller à Brighton ? Dieu m'en garde ! Je ne vous permettrai même pas d'en approcher. Non, non, Kitty, j'ai enfin appris à être prudent et vous en sentirez les effets. Aucun officier ne doit désormais entrer dans cette maison, ni même passer par le village ; les bals ou les assemblées vous seront interdits, à moins qu'une de vos sœurs ne vous accompagne, et vous ne sortirez plus de la maison avant d'avoir pu prouver que vous vous êtes occupée, pendant au moins dix minutes, à quelque chose de raisonnable.

Kitty, prenant toutes ces menaces au pied de la lettre, se mit à pleurer.

— Allons, allons, ne vous chagrinez pas trop cependant, ajouta Mr Bennet. Si pendant dix ans vous vous conduisez en bonne fille, je pourrai bien alors vous mener voir un spectacle.



Deux jours après le retour de Mr Bennet, alors que Jane et Elizabeth se promenaient ensemble dans le jardin, elles virent la gouvernante qui s'avançait vers elles. Présumant qu'elle venait les chercher de la part de leur mère, elles allèrent à sa rencontre, mais elles conjecturaient mal, car Mrs Hill dit à Miss Bennet :

- Je vous demande pardon de vous interrompre, mademoiselle, mais j'espérais que vous auriez de bonnes nouvelles de Londres, c'est pourquoi je prends la liberté de venir vous les demander.
- Que voulez-vous dire, Hill ? Nous n'avons pas reçu de lettre de Londres!
- Comment, mademoiselle! s'écria Mrs Hill avec la plus vive surprise. Vous ne savez pas que voici plus d'une demi-heure qu'un exprès a apporté à mon maître une lettre de Mr Gardiner?

Les deux sœurs se mirent à courir aussitôt, trop impatientes pour prendre le temps de lui répondre ; elles traversèrent à la hâte le vestibule et le salon, mais, arrivées au cabinet de leur père, elles ne l'y trouvèrent pas. Pensant alors qu'il était chez sa femme, elles s'y rendaient lorsqu'elles rencontrèrent le sommelier, qui leur dit :

— Si vous cherchez mon maître, mesdemoiselles, il se promène du côté de l'allée.

Sur cette information, elles reprirent le chemin du jardin et traversèrent la pelouse sur les traces de leur père, qui fort tranquillement continuait sa promenade vers un petit bois situé au bout de l'allée.

Jane, n'étant pas aussi légère qu'Elizabeth, demeura bientôt derrière,

tandis que sa sœur, tremblante et hors d'haleine, le rejoignit et s'écria avec vivacité :

- Oh, papa! Quelles sont les nouvelles? Mon oncle vous a-t-il écrit?
- Oui, je viens de recevoir une lettre de lui par un exprès.
- Eh bien! Quelles nouvelles vous apprend-il, sont-elles bonnes ou mauvaises?
- Pouvait-on en attendre de bonnes ? Mais vous désirez peut-être voir cette lettre, dit-il en la tirant de sa poche.

Elizabeth la saisit avec impatience. Jane les rejoignit à ce moment.

— Lisez-la à haute voix, dit leur père, car je comprends à peine moimême ce qu'elle contient.

Grace Church Street, lundi 2 août.

Mon cher beau-frère,

Je me félicite de pouvoir enfin vous donner quelques nouvelles de ma nièce ; j'espère même que vous les trouverez assez satisfaisantes. Samedi dernier, peu après votre départ, j'ai eu la bonne fortune de découvrir dans quel quartier de Londres ils étaient tous deux cachés ; je réserve tous les détails à ce sujet pour le moment où nous nous reverrons. Il vous suffit pour l'instant de savoir qu'ils sont découverts, et que je les ai vus l'un et l'autre.

— C'est donc comme je l'avais toujours espéré! s'écria Jane. Ils sont mariés!

Elizabeth poursuivit sa lecture :

... que je les ai vus l'un et l'autre. Ils ne sont pas mariés et je ne pense pas qu'ils en aient même l'intention, mais, si vous voulez remplir les engagements que je me suis hasardé à prendre en votre nom, j'espère qu'ils le seront dans peu de jours. Tout ce qu'on exige de vous est d'assurer à votre fille, par contrat, sa part des cinq mille livres qui doivent revenir à vos enfants après votre mort et celle de ma sœur ; de plus, de vous engager à lui faire, votre vie durant, une pension annuelle de cent livres. Telles sont les conditions que je n'ai

pas hésité à accepter, du moins autant que je pouvais le faire sans votre consentement. J'enverrai la présente par un exprès, désirant recevoir votre réponse le plus tôt possible. Vous comprendrez facilement, d'après ces détails, que Mr Wickham ne se trouve pas dans une position aussi désespérée que nous l'avions d'abord imaginé, et je vois même avec plaisir qu'une fois toutes ses dettes payées, il restera encore quelque argent qu'on pourra placer au nom de ma nièce. Si, comme je le présume, vous m'autorisez à conclure cette affaire en votre nom, je donnerai sur-le-champ mes instructions à Haggerston pour le contrat, etc. Votre présence ici ne m'est pas nécessaire, aussi restez tranquillement à Longbourn et comptez sur mes soins et ma diligence. Ne tardez pas à m'envoyer votre réponse, et surtout qu'elle soit nette et précise. Nous avons pensé qu'il serait plus convenable que ma nièce vienne demeurer avec nous jusqu'à son mariage, j'espère qu'en cela vous nous approuverez. Nous l'attendons aujourd'hui ; je vous écrirai dès que possible s'il devait y avoir du nouveau.

Bien à vous, etc. Edw. Gardiner.

- Est-il possible que Wickham consente à l'épouser ? s'écria Elizabeth en rendant la lettre à son père.
- Il n'est donc pas aussi dépravé que nous le pensions, dit Jane. Cher papa, je vous félicite.
 - Et avez-vous répondu à mon oncle ? demanda Elizabeth.
 - Non, mais je dois le faire au plus vite.

Avec quelle ardeur ne le pria-t-elle pas alors de ne pas différer davantage!

- Oh, mon père! Rentrez et écrivez-lui immédiatement. Pensez combien chaque instant est précieux dans une semblable circonstance.
- Permettez-moi d'écrire à votre place, dit Jane, si c'est une trop grande peine pour vous.
 - C'en est une, mais je dois le faire.

Et alors, revenant sur ses pas, il reprit avec ses filles le chemin de la maison.

— Puis-je vous demander si... ? s'enquit Elizabeth. Enfin, je présume

que vous allez accepter ces conditions.

- Les « accepter » ? Je suis même honteux qu'on me demande si peu!
- Ce mariage doit donc avoir lieu ? Ce Wickham est un si mauvais sujet!
- Oui, oui, ce mariage doit avoir lieu. Il n'y a rien d'autre à faire. Mais il y a deux choses que j'aimerais bien savoir. La première : combien d'argent votre oncle a dépensé pour terminer cette affaire, et la seconde : comment pourrai-je jamais m'acquitter envers lui.
 - De l'argent ? Mon oncle ? s'écria Jane. Que voulez-vous dire, papa ?
- Je veux dire qu'à moins d'avoir perdu l'esprit, aucun homme n'épouserait Lydia pour la modique somme de cent livres par an durant ma vie et cinquante après ma mort.
- Cela est vrai, renchérit Elizabeth, je n'y avais pas encore songé. Les dettes de Wickham seront payées et il resterait encore quelque argent ? Oh oui ! Voilà sans doute l'ouvrage de mon oncle, mais je crains qu'il ne se soit mis dans l'embarras, car une petite somme n'aurait pu y suffire.
- Non, dit son père. Wickham serait un imbécile s'il l'épousait pour moins de dix mille livres. Je serais vraiment fâché d'avoir une si pauvre idée de lui, maintenant qu'il va devenir mon gendre.
- Dix mille livres! Le ciel nous préserve! Comment rembourser ne serait-ce que la moitié de cette somme?

Mr Bennet ne répondit pas et tous les trois, fort occupés par leurs réflexions, gagnèrent en silence le vestibule. Ils se séparèrent : le père se rendit à son cabinet et les deux sœurs au salon.

- Quoi ! Ils se marient ! Cela est-il croyable ? s'écria Elizabeth dès qu'elles furent seules. Et nous devons en rendre grâces au ciel... Se peut-il qu'un mariage si imprudent, qui ne peut promettre aucun bonheur à ceux qui le contractent, doive cependant être pour nous un sujet de joie ? Oh, Lydia!
- Je me console, répondit Jane, en me disant qu'il ne l'épouserait pas s'il n'avait vraiment aucune estime pour elle, et bien qu'il me soit facile de croire que notre bon oncle l'a aidé à payer ses dettes, je ne pense pas cependant que la moitié, le quart même de dix mille livres ait été nécessaire à cela. Mon oncle a plusieurs enfants, il peut en avoir d'autres, comment aurait-il pu sacrifier une somme si considérable ?
- Si nous pouvions savoir à combien s'élevaient les dettes de Wickham, et combien l'on attribuera à ma sœur, nous saurions alors exactement ce que

mon oncle a fait pour elle, car Wickham n'avait aucune fortune ; mais nous ne pourrons jamais connaître la bonté de mon oncle et de ma tante : la recevoir chez eux, la prendre sous leur protection dans la position où elle s'est mise, est un sacrifice que des années de reconnaissance ne sauraient acquitter ; si tant de bonté ne la mortifie pas, elle ne mérite pas d'être heureuse. Quel moment que celui où elle reverra ma tante !

- Il faudra faire tous nos efforts pour oublier ce qui s'est passé ; j'espère et je crois qu'ils seront heureux. Wickham est revenu à de meilleurs sentiments, son consentement à épouser Lydia en est la preuve ; leur affection mutuelle les affirmera dans la vertu, et je me flatte qu'ils vivront d'une manière si sage, si raisonnable, qu'ils parviendront à faire oublier leur conduite passée.
- Leur conduite a été telle, dit Elizabeth, que ni toi, ni moi, ni personne ne pourra jamais oublier.

Mais à ce moment, l'idée leur vint que Mrs Bennet pouvait bien ignorer encore ce qui venait d'arriver ; elles allèrent donc au cabinet de leur père lui demander s'il ne désirait pas que cette nouvelle soit communiquée à sa femme. Il écrivait et, sans même lever la tête, répondit très froidement :

- Comme il vous plaira.
- Pouvons-nous prendre la lettre de notre oncle pour la montrer à maman ?
 - Prenez tout ce que vous voudrez, et laissez-moi en paix.

Ayant pris la lettre, Elizabeth se rendit avec sa sœur dans la chambre de Mrs Bennet, où se trouvaient Mary et Kitty. On les prépara quelque peu à une bonne nouvelle et la lettre fut lue à haute voix. Mrs Bennet pouvait à peine se contenir ; dès que Jane arriva au passage où Mr Gardiner parlait du mariage de Lydia comme chose probable, sa joie se manifesta par les expressions les plus vives, et chaque phrase qui suivit ne fit qu'y ajouter encore. Toutes ses craintes, ses souffrances furent oubliées ; l'idée d'avoir sous peu une fille mariée l'absorbait tout entière et aucun souvenir humiliant ne vint troubler cette joie.

— Ma chère, ma bien-aimée Lydia! s'écriait-elle. Quelle joie, vraiment! Quoi, elle sera mariée! Je la reverrai! Quel bonheur! Le bon, l'aimable frère, comme je l'aime! Je savais bien qu'il conclurait cette affaire à ma satisfaction; oh, combien il me tarde de la revoir! Et ce cher Wickham! Mais le trousseau, les bijoux, les habits de noces, il faut que j'écrive sur-le-

champ à ma belle-sœur ; Lizzy, ma chère, descendez demander à votre père combien il compte donner pour le trousseau de ma fille ; mais non, je lui en parlerai moi-même. Kitty, sonnez, je vous en prie, que Hill vienne m'habiller. Oh, cette chère enfant! Quel plaisir nous aurons à nous revoir!

La fille aînée s'efforça de calmer ces transports en lui rappelant la conduite si généreuse de Mr Gardiner et les obligations que toute la famille lui avait.

- Car nous ne pouvons, ajouta-t-elle, attribuer cet heureux dénouement qu'à ses soins officieux. Nous sommes persuadées qu'il a lui-même fourni à Mr Wickham l'argent nécessaire pour acquitter ses dettes.
- Eh bien, cela est fort juste ; qui donc devait plus que lui chercher à conclure le mariage de sa propre nièce ? S'il n'avait pas eu d'enfants, nous serions vous et moi ses héritières, et c'est la première fois que nous recevons quoi que ce soit de lui, excepté de petits cadeaux... Oh, je suis si heureuse ! Sous peu, j'aurai une fille mariée ! Mrs Wickham ! Quel joli nom ! Et elle vient seulement d'avoir seize ans ! Ma chère Jane, je suis si agitée que je ne puis écrire à votre tante, écrivez pour moi. Quant à l'argent, nous arrangerons cela plus tard avec mon mari, mais il faut que ses habits de noces soient ordonnés sur-le-champ.

Elle entra alors dans les détails les plus minutieux de tout ce qui concerne la toilette d'une femme ; les broderies et les dentelles surtout ne furent pas oubliées et elle aurait préparé un splendide trousseau en moins de temps qu'il ne faut pour le dire si Jane n'avait, non sans peine, réussi à la persuader qu'il valait mieux attendre et consulter Mr Bennet sur tout cela :

— Un jour de retard, observa-t-elle, ne saurait être d'aucune conséquence.

Sa mère, joyeuse et satisfaite, ne fut pas aussi entêtée que de coutume ; d'ailleurs d'autres projets vinrent l'occuper.

— Dès que je serai habillée, je veux aller à Meryton, dit-elle, raconter cette heureuse nouvelle à ma sœur Philips. En revenant, je pourrai bien passer chez les Lucas et chez Mrs Long ; Kitty, allez demander la voiture ! J'ai besoin de prendre l'air. Mes filles, avez-vous besoin de quoi que ce soit à Meryton ? Oh, voilà Hill. Eh bien, Hill, avez-vous entendu la bonne nouvelle ? Miss Lydia va se marier, nous la verrons bientôt.

Mrs Hill en témoigna sa joie. Elizabeth reçut à son tour ses félicitations et, fatiguée de ces scènes ridicules, elle se réfugia dans sa chambre, où du

moins elle pouvait sans contrainte se livrer à ses réflexions. La position de Lydia était toujours bien malheureuse, mais qu'elle ne soit pas pire encore, c'était de quoi il fallait remercier le ciel. Elizabeth ne pouvait espérer pour sa sœur ni bonheur durable, ni prospérité, mais en se rappelant ce qu'ils avaient craint quelques heures auparavant, elle sentit tous les avantages de leur présente situation.



Depuis longtemps, Mr Bennet regrettait énormément de n'avoir pas épargné sur ses revenus une somme annuelle, qui, placée prudemment, aurait assuré une existence indépendante à sa femme et à ses enfants. Il le regrettait bien plus encore à présent ; si à cet égard il avait fait son devoir, Lydia ne serait pas en ce moment redevable à son oncle du peu de considération et de bonheur qu'on pouvait désormais espérer pour elle. La satisfaction d'avoir forcé un des plus mauvais sujets de la Grande-Bretagne à épouser sa fille aurait au moins appartenu à qui de droit.

Il était sincèrement affligé qu'une affaire si peu avantageuse pour eux tous soit conclue par les soins de son beau-frère, et aux dépens du même ; il résolut de faire tout ce qui dépendrait de lui pour découvrir le montant concédé et s'acquitter de cette dette sacrée aussi vite que possible.

Pendant les premières années du mariage de Mr Bennet, toute économie avait été considérée comme parfaitement inutile, car, naturellement, ils ne pouvaient manquer d'avoir un fils ; ce fils, dès qu'il aurait été majeur, se serait joint à son père pour annuler la substitution, et par ce moyen aurait assuré le sort de la veuve et des autres enfants. Cinq filles vinrent successivement au monde, mais le fils se faisait attendre, et Mrs Bennet avait continué de l'attendre bien des années après la naissance de Lydia. Lorsque tout espoir fut perdu, il n'était plus temps de faire des économies ; Mrs Bennet ne pouvait d'ailleurs s'y résoudre, et seule la fermeté de son mari les avait empêchés de dépenser plus que leur revenu.

Cinq mille livres avaient été placées par contrat sur Mrs Bennet et ses filles, mais comment cette somme devait-elle être partagée entre celles-ci ?

Voilà ce qui dépendait entièrement de la volonté des parents. Ce point, quant à Lydia du moins, devait à cette heure être décidé, et Mr Bennet ne pouvait hésiter à accepter les propositions qui lui étaient faites. Avec la plus grande reconnaissance, quoique brièvement exprimée, il coucha sur le papier son approbation de tout ce qui avait été fait par Mr Gardiner, et sa promesse solennelle de remplir tous les engagements qu'on pourrait prendre en son nom. Jamais il n'avait espéré que, si même on réussissait à décider Wickham à épouser sa fille, cela puisse se faire à des conditions aussi avantageuses que celles qu'on lui imposait aujourd'hui. En leur versant cent livres par an, il n'en perdait en réalité qu'une dizaine, si l'on considérait tout l'argent de poche que recevait Lydia par l'intermédiaire de sa mère.

Mais ce qui lui plaisait peut-être le plus dans cet arrangement, c'était que tout cela se soit réglé sans presque aucune peine de sa part, car, une fois passés les premiers transports de colère qui l'avaient lancé à la poursuite des fugitifs, il avait repris son indolence habituelle, et son désir le plus vif était de s'occuper de cette histoire le moins possible. Sa lettre fut néanmoins bientôt expédiée, car quoique lent à entreprendre une affaire, il était prompt dans l'exécution. Il priait son beau-frère de lui laisser connaître plus en détail les obligations qu'il lui avait, mais il était trop fâché contre Lydia pour lui envoyer le plus simple message.

La bonne nouvelle se répandit bientôt dans toute la maison, puis le voisinage, où elle fut reçue avec philosophie. Si Miss Lydia Bennet avait été abandonnée sur le pavé de Londres, ou bien encore si ses parents l'avaient envoyée cacher sa honte et la leur dans quelque ferme éloignée, cela aurait certes fourni plus de matière à la conversation. Mais enfin on parla beaucoup du mariage et il y eut de nombreux vœux de prospérité pour la jeune femme de la part de vieilles voisines malveillantes qui se consolaient en se disant qu'avec un mari pareil, son malheur était assuré.

Mrs Bennet n'avait pas quitté sa chambre depuis deux semaines, mais ce beau jour la vit reprendre et sa place à table, et ses occupations habituelles. Aucun sentiment de honte ne venait troubler sa joie : le mariage d'une de ses filles, qui était son rêve depuis que Jane était entrée dans sa seizième année, allait enfin se réaliser ; elle n'avait de pensées que pour le trousseau et les bijoux ; elle cherchait avec empressement une maison dans le voisinage qui puisse convenir à sa fille et, sans même savoir quel pourrait être le revenu de son ménage, en rejetait beaucoup comme n'étant ni assez grandes ni assez

bien situées.

— Haye Park pourrait convenir, dit-elle, si les Goulding voulaient bien partir, ou la grande maison à Stoke, si le salon était plus grand. Ashworth est trop loin ; je serais malheureuse si je ne pouvais la voir tous les jours. Quant à Purvis Lodge, le grenier est affreux.

En présence des domestiques, son mari la laissa parler sans l'interrompre, mais dès qu'ils se furent retirés, il lui dit :

— Mrs Bennet, avant que vous choisissiez une de ces maisons, ou toutes même, pour votre fille et votre gendre, entendons-nous, je vous prie : il en est une dans le voisinage où ils ne seront *jamais* admis. Je ne veux pas paraître approuver leur impudence en les recevant à Longbourn.

Une vive dispute suivit cette déclaration, mais Mr Bennet campa sur ses positions, ce qui donna bientôt lieu à une nouvelle scène encore plus animée, car Mrs Bennet vit avec horreur et étonnement que son mari ne voulait pas lui faire la moindre avance pour acheter les habits de noces de sa fille. Elle ne pouvait concevoir que son ressentiment soit poussé au point de refuser à Lydia un avantage sans lequel un mariage lui paraissait à peine valide, et elle était bien plus vivement humiliée par l'inconvenance qu'il y avait pour sa fille à se marier sans bijoux et chiffons que par le souvenir de sa fuite honteuse et des quinze jours qu'elle avait passés avec Wickham avant leur mariage.

Elizabeth, à cette heure, regrettait amèrement d'avoir été entraînée, dans le premier mouvement d'effroi et de douleur, à révéler à Mr Darcy leur crainte concernant Lydia, car son mariage devait bientôt donner à leur fuite une couleur moins défavorable et on pouvait espérer en cacher les funestes débuts.

Toutefois, elle n'appréhendait pas que cela se répande plus loin par son entremise; il y avait peu de personnes à la discrétion desquelles elle se serait fiée avec plus de confiance, mais il n'en existait également aucune à qui elle aurait désiré davantage cacher la faiblesse de sa sœur, non qu'elle craigne que cette connaissance puisse lui faire de tort particulier, car de toute manière il semblait qu'une barrière insurmontable les séparait désormais. Même si le mariage de Lydia avait été conclu de la manière la plus honorable, on ne pouvait croire que Mr Darcy veuille s'unir à une famille qui venait d'ajouter, à tant d'autres inconvénients, une alliance la plus étroite, la plus intime avec l'homme qu'il méprisait si justement.

Elle ne pouvait s'étonner qu'une semblable liaison lui fasse horreur ; comment même espérer que le désir d'être estimé d'elle, qu'il lui avait si ouvertement montré dans le Derbyshire, puisse résister à une pareille épreuve ? Elle était triste, humiliée ; elle se repentait sans trop savoir de quoi ; elle devenait jalouse de son estime maintenant qu'elle ne pouvait plus en espérer aucun avantage ; elle désirait avoir de ses nouvelles lorsqu'il était si peu probable qu'elle en reçoive jamais ; et maintenant que, selon toutes les apparences, ils ne devaient plus se revoir, elle sentait qu'elle aurait pu être heureuse avec lui.

Quel triomphe pour lui, pensait-elle souvent, s'il savait que la proposition que j'ai rejetée avec tant de mépris il y a quatre mois serait reçue maintenant avec autant de plaisir que de reconnaissance! Même si elle ne doutait pas qu'il ne soit aussi généreux que le plus généreux des hommes, il restait un simple mortel et à ce titre capable de triompher.

Elle commençait maintenant à comprendre qu'il était précisément l'homme qui lui aurait le mieux convenu par ses qualités et sa manière d'être. Son esprit et son caractère, quoique bien différents des siens, répondaient cependant à l'idée qu'elle se faisait de l'homme qu'elle aurait pu aimer. Cette union aurait fait le bonheur de tous deux : Elizabeth pensait qu'elle aurait adouci sa sévérité par sa gaieté, tandis que lui, par sa connaissance du monde et son jugement, aurait pu lui servir de guide.

Mais elle ne devait plus espérer qu'un mariage si heureux vienne révéler aux yeux de tous la véritable félicité conjugale. Une union bien différente allait avoir lieu dans la famille et devait mettre un obstacle invincible à l'accomplissement de ses vœux.

Elle ne pouvait comprendre comment on pourrait procurer quelque indépendance à Lydia et Wickham, mais elle devinait facilement qu'un couple ne pouvait espérer que peu de bonheur s'il ne s'était uni que parce que ses passions avaient été plus fortes que sa vertu.

Mr Gardiner ne tarda pas à réécrire à son frère ; aux remerciements de Mr Bennet, il ne répondit que par l'assurance du plaisir qu'il aurait toujours à faire ce qui pouvait lui être utile ou agréable, et il finissait en le priant instamment de ne plus parler de cette affaire. Le principal but de sa lettre était de leur faire savoir que Mr Wickham avait le projet de quitter la milice.

C'était mon souhait le plus cher dès que son mariage a été décidé, et vous penserez comme moi qu'il était impossible, pour lui comme pour ma nièce, qu'il reste dans le régiment de ***. Mr Wickham a l'intention d'entrer dans l'armée régulière, et, parmi ses anciens amis, il s'en trouve quelques-uns qui ont la volonté et les moyens de le servir dans ce projet. On lui promet une sous-lieutenance dans le régiment du général ***, maintenant en garnison au nord de l'Angleterre. Cet éloignement même nous offre quelque avantage. Wickham fait de belles promesses, et j'espère que, parmi des étrangers où ils auront tous deux une réputation à préserver, ils seront plus raisonnables. J'ai écrit au colonel Forster pour lui faire connaître nos arrangements et le prier d'apaiser les créanciers de Wickham à Brighton par la promesse d'un prompt paiement, dont je m'offre moi-même pour garant. Voulez-vous porter la même nouvelle à ses créanciers de Meryton ? Voici ci-joint la liste telle que Wickham me l'a donnée ; j'espère que sur ce point au moins, il ne nous trompe pas. Haggerston a maintenant nos instructions, et je pense que dans huit jours tout sera conclu... Ils se rendront alors à leur destination, à moins qu'ils ne soient auparavant invités à aller passer quelques jours à Longbourn ; j'apprends par Mrs Gardiner que ma nièce est fort désireuse de vous voir tous avant son départ pour le Nord. Elle se porte bien et me prie de vous offrir, ainsi qu'à sa mère, ses respectueux souvenirs.

> Je suis, etc. Edw. Gardiner

Mr Bennet et ses filles virent aussi bien que Mr Gardiner les avantages de l'éloignement de Wickham; mais Mrs Bennet n'en fut pas aussi satisfaite. Ce fut une vive contrariété pour elle que Lydia soit obligée de s'installer dans le Nord, justement au moment où elle aurait tiré le plus de vanité de l'avoir auprès d'elle, car elle n'avait nullement abandonné le projet de les installer dans le Hertfordshire; et d'ailleurs, n'était-il pas cruel d'éloigner Wickham d'un régiment où sa femme avait tant d'amis?

— Elle aime tant Mrs Forster, dit-elle, il est bien dur de l'en séparer! Et puis les officiers du général *** peuvent bien ne pas être aussi aimables que ceux du colonel Forster.

La demande de Lydia d'être admise dans sa famille avant son départ reçut d'abord de Mr Bennet un refus absolu. Mais Jane et Elizabeth désiraient toutes les deux, pour la réputation de leur sœur, qu'elle soit accueillie par ses parents après son mariage, et elles le prièrent avec tant de douceur et pourtant si instamment de la recevoir à Longbourn ainsi que son mari, qu'il se laissa enfin persuader qu'elles avaient raison et accepta de recevoir Lydia. Mrs Bennet eut donc la satisfaction de savoir qu'elle pourrait montrer sa fille nouvellement mariée à tout le voisinage avant qu'elle ne soit bannie à Newcastle. Lorsque Mr Bennet répondit à son beau-frère, il donna son assentiment au voyage de Lydia et de Wickham dans le Hertfordshire, et il fut décidé qu'aussitôt après la cérémonie ils se rendraient à Longbourn. Elizabeth cependant fut étonnée que Wickham consente à ce plan et, si elle n'avait consulté que ses propres sentiments, le revoir aurait été le dernier de ses désirs.

Chapitre 51

Le jour du mariage de leur sœur arriva, et Jane et Elizabeth y pensaient avec plus d'inquiétude qu'elle n'en éprouvait probablement elle-même. La voiture fut envoyée à leur rencontre dans la ville de *** et ils devaient être à Longbourn vers l'heure du dîner. Leur arrivée était redoutée par les deux filles aînées, surtout par Jane, qui, prêtant à Lydia les sentiments qu'elle aurait eus à sa place, souffrait extrêmement en pensant à la position embarrassante de sa sœur.

Ils arrivèrent ; la famille était réunie dans le salon pour les recevoir. À l'approche de la voiture, tous les traits de Mrs Bennet exprimèrent la plus vive satisfaction ; son mari avait l'air extrêmement grave et sérieux ; leurs filles étaient inquiètes, émues, agitées.

La voix de Lydia fut entendue dans le vestibule, la porte s'ouvrit et elle s'élança dans le salon. Sa mère alla à sa rencontre, l'embrassa avec des transports de joie, donna la main à Wickham qui suivait sa jeune femme, et leur fit à tous deux son compliment avec un empressement, une allégresse qui montrait qu'elle n'avait aucun doute quant à leur bonheur.

La réception qu'ils reçurent de Mr Bennet, vers lequel ils se tournèrent alors, ne fut pas tout à fait aussi cordiale ; son air même devint plus austère et à peine leur dit-il deux mots. L'assurance, la gaieté des nouveaux époux étaient en effet bien propres à l'irriter. Elizabeth en fut outrée et Miss Bennet en demeura tout interdite. Lydia était toujours la même : si folle, si hardie, si inconsidérée, si bruyante. S'adressant tour à tour à chacune de ses sœurs, elle réclama leurs félicitations ; lorsque enfin ils furent tous assis, elle regarda autour de la pièce, remarqua quelques légers changements faits dans

l'ameublement pendant son absence et dit en riant qu'il y avait bien longtemps qu'elle n'y était venue.

Wickham ne paraissait pas plus embarrassé qu'elle, mais ses manières étaient si gracieuses que, si sa conduite avait toujours été celle d'un homme d'honneur, son aimable sourire les aurait comblées de joie. Elizabeth ne l'avait pas cru capable d'un pareil aplomb, mais elle résolut de ne plus jamais sous-estimer l'impudence d'un impudent. Elle rougissait, et Jane aussi ; mais le teint de ceux qui causaient leur embarras n'éprouva aucune altération.

La conversation fut vive ; la mariée et la mère ne pouvaient discourir assez vite, et Wickham, que le hasard avait placé près d'Elizabeth, se mit à lui demander des nouvelles de toutes les personnes qu'il avait connues dans le voisinage, le tout avec une aisance et une gaieté qu'elle se sentait bien peu capable d'imiter. Ils paraissaient avoir tous deux la plus heureuse mémoire, car aucun souvenir du passé ne leur semblait pénible ; c'était Lydia ellemême qui les ramenait à des sujets auxquels ses sœurs ne voulaient pas faire allusion.

— Quand je pense qu'il y a trois mois que je suis partie! s'écria-t-elle. Il me semble qu'il y a à peine huit jours que je vous ai quittés, et pourtant bien des choses se sont passées depuis! Ciel! Qui aurait cru que je serais mariée avant mon retour? Je n'en avais nulle idée, mais je me disais que si cela pouvait se produire, ce serait une chose bien singulière.

Son père leva les yeux au ciel ; Jane était au supplice ; Elizabeth regarda Lydia d'une manière expressive, mais elle, qui ne comprenait jamais ce qu'elle ne voulait pas comprendre, poursuivit gaiement :

— Oh, maman, nos voisins savent-ils que je me suis mariée aujourd'hui ? Je craignais qu'ils ne l'ignorent ; aussi, sur la route, quand nous avons croisé William Goulding en phaéton, j'ai baissé la vitre de la voiture et, ayant ôté mon gant, je lui ai montré ma bague. J'espère qu'il m'a comprise!

Elizabeth ne put en écouter davantage ; elle quitta le salon et ne revint que lorsqu'elle les entendit passer dans la salle à manger. Mais même ainsi, elle les rejoignit à temps pour voir Lydia se placer d'un air triomphant à la droite de Mrs Bennet, et l'entendre dire à sa sœur aînée :

— Ah! Jane, je prends ta place, maintenant, et tu dois descendre un peu plus bas, car je suis une femme mariée à présent.

Impossible de présumer que Lydia en vienne à éprouver quelque embarras, dans la mesure où elle en avait éprouvé si peu dès les premiers

moments ; son aisance, sa belle humeur ne firent que croître, au contraire. Elle mourait d'envie de voir Mrs Philips, les Lucas et tous leurs autres voisins, de s'entendre appeler Mrs Wickham par chacun d'eux, et, en attendant, elle alla aussitôt après le dîner montrer sa bague et se vanter d'être mariée à Mrs Hill et aux deux femmes de chambre.

- Eh bien, maman! dit-elle lorsqu'elles furent toutes revenues au salon. Que pensez-vous de mon mari? N'est-il pas un homme charmant? Je suis sûre que mes sœurs m'envient, je leur souhaite seulement la moitié de ma bonne fortune, mais il faut qu'elles aillent à Brighton! Voilà vraiment l'endroit pour trouver des maris; quel dommage, maman, que nous n'y soyons pas toutes allées!
- Cela est vrai ! J'en avais bien envie. Mais, ma bien-aimée Lydia, je suis fâchée de vous voir partir dans le Nord. Ce voyage est-il indispensable ?
- Oh oui! Mais cela ne doit pas vous chagriner, car j'en suis très contente pour ma part. Il faut que vous, papa et mes sœurs veniez me voir à Newcastle, nous y passerons tout l'hiver. On y donne sans doute beaucoup de bals, et j'aurai soin de choisir pour elles les plus agréables danseurs.
 - Cela me ferait un plaisir extrême, dit sa mère.
- Et quand vous partirez, vous pourrez me laisser une ou deux de mes sœurs, et je ne doute pas de leur trouver des maris avant la fin de l'hiver.
- Je te remercie infiniment, dit Elizabeth, mais je n'aime pas beaucoup ta manière de trouver des maris.

Les jeunes mariés ne devaient demeurer que dix jours à Longbourn ; Mr Wickham, ayant reçu son brevet avant de quitter Londres, se trouvait obligé de joindre son régiment à la fin de la quinzaine.

Seule Mrs Bennet regrettait que leur séjour dans le Hertfordshire soit si court, aussi voulut-elle le mettre à profit. Chaque jour, elle sortait avec sa fille ou recevait du monde chez elle. Cela convenait à tous, car les assemblées permettaient d'éviter le cercle familial aussi bien à ceux qui réfléchissaient qu'à ceux qui ne réfléchissaient pas, ce qui était encore plus désirable aux premiers qu'aux seconds.

L'attachement de Wickham pour Lydia était exactement comme Elizabeth l'avait supposé : il n'égalait pas celui qu'avait Lydia pour lui. À peine eut-elle besoin de la plus légère observation pour être persuadée que la passion de Lydia, bien plus que celle de Wickham, avait été la cause de leur fuite, et elle se serait demandé avec étonnement pourquoi il s'était décidé à

l'enlever si elle n'avait été assurée que, de son côté, c'étaient les dettes qui l'avaient obligé à partir, mais qu'il n'était pas homme à résister à l'occasion d'avoir une compagne.

Lydia l'aimait éperdument, il était toujours son cher, son bien-aimé Wickham, on ne pouvait le comparer à qui que ce soit ; il excellait en tout et elle était certaine qu'au 1^{er} septembre, il tuerait plus de gibier que le meilleur chasseur du pays.

Un matin, peu de jours après leur arrivée, alors qu'elle était assise avec ses deux sœurs aînées, elle dit à Elizabeth :

- Lizzy, je ne t'ai jamais donné de détail sur mon mariage, tu n'étais pas là lorsque j'ai tout raconté à maman. Tu ne veux pas savoir comment cela s'est passé ?
- Non, vraiment, répondit Elizabeth. Je pense que tu ne saurais trop garder le silence sur ce sujet.
- Oh! Que tu es étrange! Mais il faut absolument que je te raconte tout ceci : nous nous sommes mariés à St Clement, tu sais, parce que l'appartement de Wickham se trouvait dans cette paroisse. Il a été décidé que nous nous y rendrions à 11 heures, mon oncle, ma tante et moi ; et les autres devaient nous retrouver à l'église. Eh bien le lundi matin arriva, et j'étais si agitée, si impatiente, je craignais qu'un événement imprévu ne vienne différer la cérémonie, oh! j'en serais devenue folle de chagrin! Et puis, pendant que je m'habillais, ma tante est venue me réprimander avec un air si sérieux que j'ai vraiment cru qu'elle me lisait un sermon, mais grâce au ciel, je n'en ai pas entendu dix mots, car je pensais, comme tu peux l'imaginer, à mon cher Wickham. Je mourais d'envie de savoir s'il se marierait avec son habit bleu! Enfin nous avons déjeuné à 10 heures, comme de coutume, et j'ai cru que nous n'aurions jamais fini, car à ce propos, tu dois savoir que mon oncle et ma tante ont été bien désagréables tout le temps que j'étais chez eux. Je ne suis pas sortie une seule fois, cela est-il croyable ? J'y suis pourtant restée quinze jours : pas une pauvre soirée, aucune assemblée. Il est vrai que Londres était bien désert, mais enfin le petit théâtre de Haymarket était ouvert, et ne voilà-t-il pas qu'au moment où nous allions monter en voiture, ce vilain Mr Stone arrive et veut absolument parler affaires avec mon oncle, et vous savez qu'une fois qu'ils sont ensemble, ils n'en finissent plus... Oh! J'étais si contrariée, car mon oncle devait me servir de témoin, et si nous avions passé l'heure, nous n'aurions pas pu nous marier ce jour-là.

Heureusement, il est vite revenu et nous sommes partis ; cependant, je me suis rappelé depuis, que même si mon oncle n'avait pas pu venir, cela ne nous aurait pas obligés à différer notre mariage, car Mr Darcy aurait tout à fait pu le remplacer.

- « Mr Darcy », répéta Elizabeth avec la plus vive surprise.
- Mais oui! Il devait accompagner Wickham, tu sais... Oh ciel! Qu'aije fait? Je ne devais pas en parler, je le leur avais promis solennellement, que dira Wickham? Cela devait rester secret!
- Si cela devait être un secret, repartit Jane, n'en parlons plus. Tu peux être assurée que je ne chercherai pas à en savoir davantage.
- Oh, certainement ! dit Elizabeth, quoique sa curiosité soit vivement piquée. Nous ne te poserons aucune question.
- Je vous remercie, car si vous m'en posiez, je vous dirais tout, et Wickham serait si fâché!

Pour ne pas profiter d'un tel encouragement, Elizabeth se vit obligée d'en fuir l'occasion en quittant le salon.

Mais demeurer dans l'ignorance sur un tel point lui était impossible, ou du moins il était impossible de ne pas chercher quelque éclaircissement. Mr Darcy avait assisté au mariage de Lydia! Quel motif pouvait le conduire dans un tel moment parmi des personnes que, selon toutes les apparences, il devrait avoir tant de répugnance à fréquenter? Les conjectures les plus étranges, les plus diverses, se présentèrent en foule à son esprit, mais aucune ne put la satisfaire. Celles qui lui plaisaient le mieux, et plaçaient la conduite de Darcy dans le jour le plus favorable, lui semblaient aussi les moins plausibles. Elle ne put demeurer longtemps dans cet état d'incertitude et, saisissant avec vivacité une feuille de papier, elle écrivit une courte lettre à sa tante, pour lui demander l'explication du peu de mots que Lydia avait laissé échapper, si toutefois cela était compatible avec le secret qu'on semblait vouloir garder.

« Vous pouvez facilement concevoir, ajoutait-elle, à quel point ma curiosité est éveillée en sachant qu'une personne qui n'a nul rapport avec nous, et qui est pour ainsi dire inconnue, étrangère à notre famille, s'est trouvée parmi vous dans un pareil moment ? Je vous supplie de me répondre à la réception de la présente, et de m'expliquer cette énigme, à moins que des raisons bien graves ne vous obligent à garder sur ce point un silence inviolable, comme Lydia semble le croire, auquel cas il me faudra me

contenter, si cela est possible, de mon ignorance. »

Ce que je ne saurai faire, se dit-elle à elle-même en finissant la lettre. Car, ma chère tante, si vous ne me le dites pas franchement, je serai contrainte d'user de finesse pour le découvrir.

La délicate discrétion de Jane l'empêchait de parler en particulier à Elizabeth de ce qu'avait dit Lydia, et Elizabeth n'en fut pas fâchée. Jusqu'à ce qu'elle connaisse le succès qu'auraient ses recherches, elle préférait ne pas avoir de confidente.



Elizabeth eut la satisfaction de recevoir, par le retour du courrier, une réponse à sa lettre. Dès qu'on la lui remit, elle courut se réfugier dans le petit bois afin de s'assurer de ne pas être interrompue, et, s'étant assise sur un des bancs, se prépara à trouver satisfaction, car la longueur de la lettre laissait présager qu'elle ne contenait pas un refus.

Grace Church Street, ce 6 septembre

Je reçois votre lettre à l'instant, ma chère nièce, et je consacre ma matinée à vous répondre, car je vois bien qu'une courte lettre ne saurait contenir tout ce que j'ai à vous communiquer. J'avoue que votre demande me cause une vive surprise ; je ne m'attendais pas à en recevoir une semblable de vous. Ne croyez pas cependant que j'en sois fâchée, mais je n'imaginais guère que vous ne soyez pas mieux instruite de tout ce qui s'est passé. Si vous ne voulez pas me comprendre, excusez du moins mon indiscrétion. Votre oncle est aussi étonné que je puis l'être moi-même. Rien d'autre au monde que la ferme persuasion que vous étiez une personne intéressée dans cette affaire n'aurait pu l'engager à agir comme il l'a fait, mais si vraiment vous êtes dans l'ignorance, il faut que je m'explique plus clairement. Le jour même de mon retour ici, votre oncle a reçu une visite bien inattendue : Mr Darcy est venu et il est resté plusieurs heures avec lui. Tout était terminé avant que j'arrive ; ainsi, ma curiosité n'a pas été aussi vivement piquée que la vôtre semble l'être. Il était venu dire

à votre oncle qu'il avait découvert la retraite des deux fugitifs ; qu'il les avait vus l'un et l'autre ; qu'il leur avait parlé, à Wickham plusieurs fois et à Lydia une seule. D'après ce que j'ai pu entrevoir, il avait quitté le Derbyshire seulement un jour après nous et s'était rendu à Londres dans le dessein de les chercher. Son motif pour agir ainsi était, selon lui, la conviction qu'il était la cause de ce malheur : si l'indignité de Wickham avait été mieux connue, aucune femme honnête n'aurait pu l'aimer ni se fier à lui. Il a fort généreusement attribué son silence à un orgueil mal placé qui l'avait empêché de révéler publiquement les torts de Wickham vis-à-vis de lui et de dévoiler son caractère, et il a ajouté qu'il croyait de son devoir de chercher à porter remède au mal dont il était la cause. S'il a un autre motif, je suis persuadée qu'il ne saurait être qu'honorable. Découvrir les fugitifs lui a pris plusieurs jours, mais il avait quelques indices qui pouvaient diriger ses recherches et qui nous manquaient. Il y a, à ce qu'il paraît, une certaine Mrs Younge, qui était autrefois la gouvernante de Miss Darcy, et qu'on a renvoyée pour quelque raison qu'il ne nous a pas expliquée. Elle a pris une belle maison dans Edward Street, et s'est depuis occupée à louer des appartements garnis. Cette dame Younge était, il le savait, intimement liée avec Mr Wickham: il s'est donc rendu chez elle dès son arrivée, mais cette démarche a d'abord été infructueuse. Il lui a fallu, je présume, acheter son secret, car elle savait évidemment où trouver son ami. Il paraît même que Wickham, lors de leur arrivée à Londres, s'était rendu chez elle avec l'intention d'y demeurer, mais elle n'avait pu leur donner un appartement. À la fin, cependant, notre ami a obtenu cette adresse tant désirée ; il a vu Wickham et insisté pour voir Lydia. Son but, comme il nous l'a avoué depuis, était de persuader votre sœur d'abandonner sur-le-champ cette honteuse situation et de retourner chez ses parents dès qu'on pourrait les décider à la recevoir, offrant de la servir en tout ce qui dépendrait de lui ; mais Lydia était fort peu disposée à écouter ses avis. Elle ne se souciait pas de ses parents, elle n'avait nul besoin de ses services et ne voulait surtout pas se séparer de Wickham ; elle était sûre qu'ils se marieraient un jour ou l'autre, peu lui importait que cela se fasse tôt ou tard. Il pensa donc qu'il ne restait plus d'autre ressource que de

conclure promptement leur mariage. Dès sa première entrevue avec Wickham, il apprit facilement qu'il n'avait jamais eu la moindre intention de l'épouser ; des dettes d'honneur très pressantes l'avaient obligé, il l'avouait, à quitter le régiment, et il ne se faisait aucun scrupule d'attribuer à l'étourderie, à la vanité de Lydia toutes les conséquences fâcheuses que pouvait entraîner sa fuite. Il comptait donner sur-le-champ sa démission mais il n'avait pas encore formé de plan pour sa conduite future. Il fallait bien qu'il aille quelque part, mais où ? Voilà ce qu'il ignorait, et de toute manière il se trouvait sans aucune ressource. Mr Darcy lui demanda alors pourquoi il n'avait pas épousé votre sœur, car même si Mr Bennet n'était pas réputé pour être très riche, il aurait au moins pu faire quelque chose pour lui. Mais par la réponse de Wickham, Mr Darcy vit qu'il chérissait encore l'espoir de faire un jour un mariage riche et brillant. Dans des circonstances aussi embarrassantes, on ne pouvait supposer qu'il résiste longtemps à l'offre d'un secours immédiat. Ils se virent plusieurs fois, car il y avait force matière à discussion. Mr Wickham, comme de raison, demandait beaucoup plus qu'on ne voulait lui donner, mais à la fin il se vit dans l'obligation d'être raisonnable. Tout étant décidé entre eux, Mr Darcy voulut alors en instruire votre oncle, et il passa chez nous pour la première fois la veille de mon arrivée. Mais Mr Gardiner n'était pas visible, et Mr Darcy apprit aussi que votre père était encore avec lui, et qu'il devait quitter Londres le lendemain matin. Pensant donc que, dans une semblable affaire, il était plus à propos de consulter votre oncle que votre père, il résolut d'attendre que ce dernier soit parti. Il ne laissa pas son nom, et, jusqu'au lendemain, on sut seulement qu'un monsieur était passé pour affaires. Il revint ; votre père était parti et votre oncle était à la maison : ils eurent, comme je vous l'ai déjà dit, une longue entrevue ensemble. Ils se revirent le dimanche, et alors je le rencontrai à mon tour. Tout fut terminé le lundi, et on envoya un exprès sur-le-champ à votre père, mais notre ami fut (comment diraije ?) fort obstiné. Je crois, Lizzy, que l'obstination est son défaut véritable ; on lui en a plusieurs fois trouvé beaucoup d'autres, mais voilà celui vers lequel il a le plus de penchant. Démarches, recherches, dépenses, tout enfin a été fait par lui seul. Quoique je sois

persuadée (et je ne le dis pas pour recevoir des remerciements, aussi ne m'en faites pas) que votre oncle aurait avec plaisir conclu luimême cette affaire, ce point a été longtemps et évidemment discuté entre eux. C'était plus que ne le méritaient ceux qui causaient cette discussion, mais enfin votre oncle s'est vu forcé de céder et, au lieu d'être vraiment utile à sa nièce, il a été obligé de consentir à le laisser présumer, ce qui le contrariait fort. Je suis donc persuadée que votre lettre de ce matin lui a causé un plaisir extrême, parce que, en exigeant une explication, elle lui ravit une gloire qui ne lui appartient pas pour la porter sur celui à qui elle est due. Mais tout cela ne doit pas aller plus loin que vous, ou Jane tout au plus : vous savez à peu près, je pense, ce qui a été fait pour les jeunes époux : les dettes de Wickham, qui se montaient bien au-dessus de mille livres, ont été payées, son brevet acheté, et mille livres supplémentaires ajoutées à la dot de Lydia. Mr Darcy a voulu assumer seul tous les frais pour le motif dont je vous ai parlé plus haut, à savoir que s'il avait fait connaître comme il le devait le caractère de Wickham, celui-ci n'aurait pas reçu dans le Hertfordshire un accueil si favorable. C'est peut-être vrai, mais je doute fort cependant que son silence, ou le silence de qui que ce soit, ne doive être rendu responsable d'un pareil événement. En dépit de tous ces beaux discours, vous pouvez être assurée, chère Lizzy, que votre oncle n'aurait jamais cédé s'il n'avait cru que Mr Darcy avait un autre intérêt dans cette affaire. Quand tout a été décidé, il est allé rejoindre ses amis qui étaient encore à Pemberley et a promis d'être de retour à Londres pour le mariage, les affaires pécuniaires devant alors se terminer. Je crois maintenant vous avoir tout raconté ; c'est un récit qui doit, si j'en crois votre lettre, vous causer une vive surprise, j'espère du moins qu'il ne vous fera pas de peine. Lydia est demeurée avec nous, et Wickham a eu la permission de venir la voir tous les jours. Je l'ai trouvé tel que je l'avais vu dans le Hertfordshire, mais je ne vous aurais pas avoué à quel point j'ai été peu satisfaite du comportement de Lydia durant son séjour chez nous si je n'avais entrevu, par la dernière lettre de Jane, que sa conduite chez vous n'a pas été plus raisonnable ; par conséquent, ce que j'ai à ajouter ne saurait vous causer de nouveaux chagrins. Je lui ai parlé plusieurs

fois de la manière la plus sérieuse, lui représentant le tourment, les angoisses que sa conduite coupable avait causés à sa famille, la honte dont elle s'était elle-même couverte. Si elle m'a entendue, c'est bien par hasard, car je suis sûre que jamais elle ne m'a écoutée. Parfois, i'en étais indignée, mais alors, me rappelant ma chère Elizabeth, ma bonne Jane, je prenais patience pour l'amour d'elles. Mr Darcy est revenu au jour fixé et a assisté, comme vous l'a dit Lydia, à leur mariage. Il a dîné avec nous le jour suivant et devait quitter Londres le mercredi ou le jeudi. M'en voudrez-vous, chère Lizzy, si je prends cette occasion de vous confier (ce que je n'ai encore jamais osé vous dire) à quel point il est noble et estimable ? Sa conduite à notre égard a été en tout point aussi aimable que lors de notre rencontre dans le Derbyshire; ses opinions, sa tournure d'esprit, sa conversation sont fort à mon goût. Il ne lui manque qu'un peu d'enjouement et de vivacité, et voilà, s'il se marie convenablement, ce que sa femme pourra lui apporter. Je l'ai trouvé d'une prudence extrême, car à peine a-t-il prononcé deux fois votre nom, mais la prudence semble être à l'ordre du jour. Je vous en prie, pardonnez-moi si mes conjectures vous déplaisent, ou du moins, pour me punir, ne me bannissez pas de P. Je ne serai satisfaite que lorsque j'aurai fait le tour du parc dans une calèche basse, avec deux petits chevaux. Mais il faut que je vous quitte, voilà plus d'une heure que mes enfants me réclament.

Toute à vous, bien sincèrement.

Mrs Gardiner

Le contenu de cette lettre fit éprouver à Elizabeth une bien vive émotion, mêlée à la fois de plaisir et de peine. Ses vagues soupçons sur ce que Mr Darcy avait pu faire pour faciliter le mariage de Lydia se trouvaient en tout confirmés. Il les avait à dessein suivis jusqu'à Londres, il avait pris sur lui le tourment et l'humiliation qu'entraînait une telle recherche, il avait dû non seulement voir, mais supplier une femme qu'il méprisait si justement, et chez cette femme il s'était soumis à rencontrer, à entretenir et finalement à gagner par la persuasion et l'appât du gain celui qu'il désirait le plus éviter, et dont le nom seul lui était pénible à entendre. Et il avait fait tout cela pour une fille pour laquelle il ne pouvait avoir la moindre considération. Le cœur

d'Elizabeth lui disait bien tout bas qu'il l'avait fait pour elle, cependant d'autres réflexions vinrent bientôt anéantir cet espoir. Il ne pouvait avoir fait cela pour une femme qui l'avait rejeté, et il ne pouvait avoir surmonté le sentiment d'horreur que devait lui inspirer l'idée seule de devenir le beaufrère de Wickham! Son orgueil devait se révolter à la pensée d'une pareille alliance. Certes, il avait rendu à leur famille un service bien important, au point qu'elle en avait honte. Mais la raison qu'il avait alléguée pour en user ainsi pouvait paraître naturelle. Il sentait évidemment le tort qu'il avait eu ; il était généreux et avait les moyens de l'être et, sans le placer comme sa motivation principale, elle pouvait peut-être croire qu'un reste d'attachement pour elle l'avait aussi quelque peu encouragé à intervenir dans une affaire qui touchait de si près à sa tranquillité d'esprit. Il était pénible, extrêmement pénible de penser que ses parents avaient, sans même le savoir, contracté une telle obligation envers une personne qu'ils ne pourraient jamais obliger à leur tour. Sans lui, que serait devenue la malheureuse Lydia ? Son déshonneur aurait été certain. Avec quelle honte et quelle douleur ne se souvenait-elle pas des préjugés qu'elle avait nourris contre lui! Elle en était humiliée, mais aussi elle était fière de lui, fière de ce qu'il avait su sacrifier son ressentiment, ses préventions même, au désir d'être utile. Elle lut et relut plus d'une fois l'éloge fait de lui par Mrs Gardiner ; elle le trouvait trop modeste, cependant elle en était flattée. Elle éprouva même un certain plaisir, quoique mêlé de regrets, en voyant que Mr et Mrs Gardiner étaient encore persuadés que l'affection et la confiance existaient entre elle et Mr Darcy.

Quelqu'un s'approchant d'elle vint la tirer de ses réflexions, et, avant qu'elle n'ait le temps de passer dans une autre allée, Wickham la rejoignit.

- J'interromps peut-être mal à propos votre promenade solitaire, ma chère sœur ? demanda-t-il.
- Vous l'interrompez, il est vrai, répondit-elle en souriant. Mais il n'est pas dit pour cela que ce soit mal à propos.
- J'en serais vraiment désolé : nous avons toujours été bons amis, et maintenant nous devons l'être bien plus encore.
 - Sans doute. Le reste de la famille vous suit-il ?
- Je l'ignore. Mrs Bennet et Lydia sont allées en voiture à Meryton. Il est donc vrai, ma chère sœur, comme me l'a assuré notre tante, que vous êtes allée à Pemberley ?

Elle répondit affirmativement.

- C'est un plaisir que je vous envie, et si je ne craignais que cela m'affecte trop, je m'y rendrais sur la route de Newcastle. Vous avez sans doute vu la bonne gouvernante ? Pauvre Reynolds ! Elle m'a toujours beaucoup aimé, mais naturellement elle n'a pas prononcé mon nom devant vous ?
 - À vrai dire, si!
 - Et qu'a-t-elle dit?
- Que vous aviez pris la carrière militaire, mais qu'elle craignait fort que vous n'ayez mal tourné. À une si grande distance, les choses, vous le savez, sont souvent singulièrement rapportées.
 - Certainement, dit-il avant de se mordre la lèvre.

Elizabeth espérait l'avoir réduit au silence, mais bientôt il reprit :

- J'ai été fort surpris de voir Mr Darcy à Londres, le mois dernier. Nous nous sommes vus plusieurs fois. Que pouvait-il y faire ?
- Peut-être se prépare-t-il à conclure son mariage avec Miss de Bourgh, répondit Elizabeth. Il n'y a que des affaires bien importantes qui puissent l'y conduire dans cette saison.
- Sans doute. L'avez-vous vu, durant votre séjour à Lambton ? Je crois avoir entendu les Gardiner en parler.
 - Oui, nous l'avons vu. Il nous a présenté sa sœur.
 - Et vous plaît-elle?
 - Oui, beaucoup.
- J'ai entendu dire, il est vrai, qu'en deux ans elle avait infiniment changé, en mieux. La dernière fois que je l'ai vue, elle ne promettait pas beaucoup. Je suis vraiment heureux qu'elle vous ait plu. J'espère qu'elle donnera de la satisfaction à sa famille.
 - Je le crois, elle a passé l'âge le plus difficile.
 - Êtes-vous passée par le village de Kympton ?
 - Je ne m'en souviens pas.
- Je vous en parle, parce que c'est la cure que je devais avoir. D'ailleurs, c'est un site enchanteur : le presbytère est charmant, cela m'aurait convenu sous tous les rapports.
 - Vraiment ? Vous auriez aimé faire des sermons!
- Assurément ; j'aurais considéré cela comme une partie essentielle de mon devoir, et bientôt cela m'aurait demandé de moins en moins d'efforts. Enfin, il ne faut pas se plaindre, mais une vie si douce, si tranquille, si retirée

aurait répondu à toutes mes attentes de bonheur. Mais cela n'a pu se faire ! Avez-vous entendu Darcy parler de cette circonstance, lors de votre séjour dans le Kent ?

- J'ai appris, et d'une personne qui m'a semblé tout aussi instruite que lui sur cette affaire, que cette cure ne vous avait été laissée que conditionnellement, à la volonté du présent donataire.
- Mais oui ! C'est à peu près cela. Je vous l'avais dit autrefois, si vous vous le rappelez.
- J'ai appris aussi qu'il fut un temps où écrire des sermons ne vous paraissait pas une occupation aussi agréable qu'elle vous semble maintenant ; que vous aviez même solennellement déclaré votre résolution de ne pas entrer dans les ordres, et que cette affaire s'était terminée comme vous le désiriez ?
- Il y a quelque vérité dans tout cela. Vous pouvez vous rappeler ce que je vous ai dit à ce sujet la première fois que nous en avons parlé.

Ils approchaient maintenant de la maison, car Elizabeth, désirant se séparer de lui, avait pressé le pas ; mais ne voulant pas le fâcher par égard pour Lydia, elle lui répondit avec un sourire gai :

— Allons, Mr Wickham, nous sommes frère et sœur, vous le savez. Ne nous querellons donc pas sur le passé ; j'espère que dorénavant nous serons toujours d'accord.

Elle lui tendit la main, qu'il baisa avec une affectueuse galanterie, bien qu'il puisse à peine garder contenance, et ils entrèrent dans la maison.



Dès lors, Mr Wickham n'eut plus aucune envie de ramener la conversation sur ce sujet, et Elizabeth se réjouit de lui en avoir dit assez pour le réduire au silence.

Le jour fixé pour son départ et celui de Lydia arriva bientôt, et Mrs Bennet se vit obligée de se soumettre à une séparation qui devait durer au moins un an, car son mari ne semblait pas vraiment approuver son projet d'aller à Newcastle.

- Oh, ma chère, ma bien-aimée Lydia! s'écria-t-elle. Quand nous reverrons-nous?
 - Je ne sais, vraiment : dans deux ou trois ans, peut-être.
 - Chère enfant! Écrivez-moi bien souvent.
- Aussi souvent que je le pourrai, mais les femmes mariées n'ont jamais, vous le savez, le temps de tenir de longues correspondances. Mes sœurs peuvent m'écrire, elles qui n'ont rien de mieux à faire.

Les adieux de Mr Wickham furent bien plus affectueux que ceux de sa femme ; il sourit, l'air gracieux, et dit à tous un mot aimable.

— Il est vraiment bon garçon, dit Mr Bennet, dès qu'ils furent partis. Il nous fait à tous des sourires et les yeux doux, et trouve toujours un compliment à nous faire. J'en suis prodigieusement fier et je défie même sir William Lucas de trouver un gendre plus accompli.

La perte de sa fille attrista Mrs Bennet pendant plusieurs jours.

- Je pense souvent, dit-elle, qu'il n'y a rien d'aussi pénible que les séparations. Tout me paraît si morne à présent…
 - Voilà ce que c'est, maman, que de marier ses filles, repartit Elizabeth.

Cela doit vous faire moins regretter que les quatre autres soient encore célibataires.

— Ce n'est pas cela du tout. Lydia ne me quitte pas parce qu'elle est mariée, mais seulement parce que le régiment de son mari se trouve cantonné au loin ; s'il avait été plus proche de nous, elle ne m'aurait pas quittée si tôt.

Cependant, une nouvelle qui commençait à se répandre dans le voisinage vint bientôt dissiper sa tristesse et lui redonner les plus vives espérances. La gouvernante de Netherfield avait reçu l'ordre de tout préparer pour l'arrivée de son maître, qui devait venir chasser pendant quelques semaines. Mrs Bennet était dans une agitation extrême. Elle regardait Jane, souriait et secouait la tête.

- Ainsi, Mr Bingley revient enfin dans le Hertfordshire, ma sœur (car ce fut Mrs Philips qui lui apporta la nouvelle en premier). Eh bien tant mieux, mais ce retour ne m'intéresse guère ; il ne nous est rien, vous le savez, et je me soucie fort peu de le revoir ; il fait bien néanmoins d'aller à Netherfield, si cela lui convient. Et qui sait ce qui peut arriver ? Enfin, cela ne doit pas nous occuper. Vous savez, ma sœur, que nous nous sommes promis il y a longtemps de ne plus en parler ? Cependant, êtes-vous bien sûre qu'il doit arriver ?
- Vous pouvez y compter, reprit l'autre, car Mrs Nicholls était hier soir à Meryton. Je l'ai vue passer et je suis aussitôt sortie pour lui parler moimême... Elle m'a assuré que son maître serait ici jeudi au plus tard, peut-être même mercredi ; elle allait justement commander de la viande chez le boucher afin d'en avoir pour le mercredi.

Miss Bennet n'avait pu entendre parler de ce retour sans rougir. Cela faisait bien des mois qu'elle ne prononçait plus le nom du locataire de Netherfield, mais dès qu'elle fut seule avec Elizabeth, elle lui confia :

— Je t'ai vue me regarder fixement ce matin, Lizzy, quand notre tante a annoncé la nouvelle du jour... Je sais que j'ai paru décontenancée, mais ne t'imagine pas qu'une sotte faiblesse en soit la cause! J'ai rougi parce que je savais qu'on me regarderait; je t'assure que ce retour ne me fait ni plaisir ni peine. Je suis bien aise qu'il vienne seul, parce que nous le verrons moins souvent; ce n'est pas que je craigne quoi que ce soit, mais je redoute les remarques des autres.

Elizabeth ne savait trop qu'en penser. Si elle ne l'avait pas vu dans le Derbyshire, elle aurait pu croire qu'il venait à Netherfield sans autre projet

que celui qu'on lui supposait, mais elle le croyait toujours fort attaché à Jane, et elle ne savait s'il était venu avec la permission de son ami ou s'il avait été suffisamment hardi pour le faire sans le consulter.

Cependant, il est bien cruel, pensait-elle quelquefois, que ce pauvre jeune homme ne puisse se rendre dans une maison qu'il a louée sans donner lieu à tant de conjectures. Allons ! Je vais le laisser tranquille.

Malgré les sentiments que Jane professait et qu'elle croyait sincèrement éprouver, Elizabeth s'aperçut facilement qu'elle était plus pensive et beaucoup moins calme qu'à l'accoutumée.

Le sujet qui avait été si vivement discuté par leurs parents un an auparavant le fut encore cette fois-ci, avec non moins de chaleur.

- Dès que Mr Bingley sera ici, dit Mrs Bennet, vous lui ferez sans doute une visite, mon cher ?
- Non, non! Vraiment, vous m'avez forcé à y aller l'année dernière en me promettant qu'il épouserait une de mes filles, mais il n'en a rien été, et on ne m'attrape pas deux fois.

Sa femme lui représenta combien il serait nécessaire, important même, que tous les voisins donnent à Mr Bingley, dès son retour, une semblable marque d'attention.

- C'est une question d'étiquette que je méprise, rétorqua Mr Bennet. S'il désire me voir, qu'il me cherche, il sait où je demeure. Je ne veux pas passer mon temps à courir après mes voisins chaque fois qu'il leur plaît de s'en aller et de revenir.
- Eh bien, tout ce que je sais, c'est qu'en n'y allant pas, vous lui ferez une incivilité; enfin peu importe, cela ne m'empêchera pas de l'inviter à dîner. Nous devons un de ces jours avoir Mrs Long et les Goulding, mais cela ferait treize personnes; ainsi, il y aura justement à table une place pour lui.

Consolée par cette résolution, elle put supporter avec plus de résignation le manque de politesse de son mari, quoiqu'il soit mortifiant de songer que tous ses voisins verraient Mr Bingley avant elle.

Comme le jour de son arrivée approchait :

— Je commence à être fâchée de son retour, avoua Jane à sa sœur. Si ce n'était que moi seule, ce ne serait rien, je peux le revoir avec une parfaite indifférence, mais il m'est bien pénible d'entendre continuellement parler de lui. Notre mère a de bonnes intentions, je n'en doute pas, mais ni elle, ni personne au monde ne peut savoir le mal qu'elle me fait. Oh! Que je serai

heureuse, quand il aura pour toujours abandonné Netherfield!

— Je voudrais pouvoir te donner quelque consolation, repartit Elizabeth, mais cela m'est impossible. Je prêcherais bien la patience, comme on le fait d'habitude à ceux qui souffrent, mais tu en as déjà tellement!

Mr Bingley arriva ; par l'entremise des domestiques, Mrs Bennet fut parmi les premières instruites. Elle comptait les jours qui devaient s'écouler avant qu'elle puisse envoyer son invitation, désespérant de le voir avant ; mais le troisième jour après son arrivée dans le Hertfordshire, alors qu'elle travaillait dans le salon avec ses enfants, elle le vit entrer à cheval dans la cour et s'avancer vers la maison.

Ses filles furent aussitôt appelées à partager sa joie ; Jane resta à sa place, mais Elizabeth, pour contenter sa mère, s'approcha de la fenêtre. Elle regarda et vit Mr Darcy avec lui, et se rassit sur-le-champ à côté de sa sœur.

- Il y a un monsieur avec lui, maman, dit Kitty. Qui peut-il être?
- Quelqu'un de ses amis, je suppose, ma chère ; en vérité, je ne le connais pas.
- Là ! reprit Kitty. Il ressemble à celui qui était avec lui l'an passé. Mr... Quel est son nom, le grand prétentieux ?
- Mr Darcy ? C'est bien lui, vous avez raison! Les amis de Mr Bingley seront toujours les bienvenus ici, même si je dois dire que je déteste cet homme-là.

Jane regarda Elizabeth avec étonnement. Elle ignorait presque tout de leur entrevue dans le Derbyshire et s'imaginait que sa sœur devait se trouver embarrassée en le revoyant pratiquement pour la première fois depuis qu'elle avait reçu la fameuse lettre justificative. Les deux sœurs n'étaient, il est vrai, nullement à leur aise ; chacune souffrait pour l'autre et naturellement pour elle-même, et leur mère continuait à discourir sur Mr Darcy, à parler de son antipathie pour lui et de son intention de ne le recevoir poliment que par égard pour Mr Bingley, sans être entendue de ses deux filles aînées. Mais Elizabeth avait une cause d'inquiétude qui ne pouvait être soupçonnée par Jane, à qui elle n'avait pas encore eu le courage de montrer la lettre de Mrs Gardiner, ou de confier le changement qui s'était opéré dans ses sentiments envers lui. Pour Jane, il n'était que l'homme qu'elle avait déprécié et dont elle avait refusé la main, mais pour elle, que n'était-il pas ? Elle voyait en lui la personne à qui toute sa famille était hautement redevable, et pour lequel elle avait elle-même une inclination, sinon aussi tendre, du moins

aussi juste et aussi raisonnable que celle que Jane avait pour Bingley. Sa surprise de le savoir à Netherfield, à Longbourn, de ce qu'il la recherchait encore, était au moins égale à celle qu'elle avait éprouvée dans le Derbyshire en remarquant pour la première fois la transformation de son ton et de ses manières.

La pâleur qui avait envahi son visage au premier moment d'émotion laissa place à un teint éclatant, et un sourire de bonheur donna encore plus de brillance à ses yeux quand elle comprit que les sentiments, les désirs de Darcy pouvaient bien ne pas être altérés. Toutefois, elle ne voulut pas s'abandonner entièrement à cet espoir.

Voyons d'abord comment il se conduira, se dit-elle. Je pourrai alors plus sûrement former des conjectures.

Elle reprit donc son ouvrage, s'efforçant de se calmer, et n'osa lever les yeux jusqu'au moment où une tendre curiosité les porta sur sa sœur. Comme le domestique approchait de la porte, Jane était un peu plus pâle que de coutume, mais bien moins qu'Elizabeth ne l'aurait présumé. À l'approche de ces messieurs, ses joues se colorèrent davantage. Cependant, elle les reçut sans embarras, et ses manières polies, sans être trop prévenantes, ne laissèrent apercevoir aucune marque de ressentiment.

Elizabeth leur dit à l'un et à l'autre aussi peu que la politesse le permettait, puis se remit à son ouvrage avec une assiduité que rarement elle y mettait. Une seule fois, elle avait osé lancer un regard à Darcy ; il paraissait aussi sérieux que de coutume, et cet air aimable qu'elle lui avait vu à Pemberley semblait l'avoir abandonné, mais peut-être qu'en présence de Mrs Bennet, il ne pouvait se montrer avec autant d'avantage que devant Mr et Mrs Gardiner ; cette conjecture, quoique pénible, était cependant assez probable.

Elle observa aussi Bingley pendant un instant et, dans ce court laps de temps, elle le vit content mais embarrassé. Il fut reçu par Mrs Bennet avec un degré de civilité qui fit honte à ses filles, surtout comparé au froid et cérémonieux accueil qu'elle réserva à Mr Darcy.

Elizabeth, particulièrement, qui savait que sa mère devait à ce dernier la réputation de sa fille préférée, souffrait extrêmement d'une si maladroite distinction.

Après lui avoir demandé des nouvelles de Mr et Mrs Gardiner, question à laquelle Elizabeth ne put répondre sans rougir, Darcy ne parla presque plus.

Certes, il n'était pas à côté d'elle, et c'était peut-être la cause de son silence, mais il n'en avait pas été ainsi dans le Derbyshire. Là-bas, il discutait avec ses amis lorsqu'il ne pouvait lui parler ; mais ici, plusieurs minutes se passèrent avant qu'on entende le son de sa voix. Si parfois, ne pouvant vaincre sa curiosité, elle se hasardait à lever les yeux sur lui, elle le trouvait aussi souvent regardant Jane qu'elle-même, et plus fréquemment encore ses regards semblaient se perdre dans le vague. Il exprimait clairement plus de réserve et moins d'empressement à plaire que lors de leur dernière rencontre. Elle en était contrariée et se le reprochait.

Pouvais-je m'attendre à autre chose ? se disait-elle. Mais pourquoi est-il venu ?

Elle n'était pas d'humeur à causer avec un autre que lui, mais elle n'avait pas le courage de lui adresser la parole. Elle lui demanda néanmoins des nouvelles de sa sœur, mais ne put en dire davantage.

- Vous avez été bien longtemps absent, Mr Bingley, dit Mrs Bennet.
- Il est vrai, madame!
- Je commençais à craindre que vous ne reveniez plus, on disait même que vous rendriez la maison à la fin septembre. J'espère que cela est faux ? Bien des choses se sont passées dans le voisinage depuis votre départ : Miss Lucas s'est mariée, une de mes filles aussi ; vous en avez entendu parler, je présume ? Vous avez dû le voir dans les journaux. C'était dans le *Times* et le *Courier*, je le sais, mais l'article était mal rédigé, il n'y avait que ces mots : « Dernièrement George Wickham, Esq. et Miss Lydia Bennet », sans même mentionner son père ni son lieu de résidence. C'est pourtant mon frère Gardiner qui a envoyé la note au rédacteur, et je m'étonne vraiment qu'il s'en soit si mal acquitté. L'avez-vous lu ?

Bingley répondit que oui, et il lui fit son compliment. Elizabeth n'osa lever les yeux ; elle ne put donc savoir quelle contenance avait Mr Darcy.

— C'est vraiment un grand bonheur d'avoir une fille bien mariée, poursuivit la mère. Mais en même temps, Mr Bingley, il est bien pénible de s'en séparer! Ils sont allés à Newcastle, qui, dit-on, est tout à fait au nord, et ils doivent y rester bien longtemps: le régiment de mon gendre est en garnison dans cette ville, car vous avez sans doute appris qu'il a quitté la milice pour entrer dans l'armée régulière? Grâce au ciel, il a encore quelques amis, pas autant cependant qu'il le mérite.

Elizabeth, qui savait que tout cela s'adressait à Mr Darcy, souffrait le

martyre ; à peine pouvait-elle cacher son impatience, mais, faisant un nouvel effort sur elle-même, elle chercha à changer de sujet en demandant à Bingley s'il comptait rester quelque temps dans le pays.

- Quinze jours ou trois semaines, répondit-il.
- Quand vous aurez tué tout le gibier qu'il y a chez vous, Mr Bingley, lui dit Mrs Bennet, j'espère que vous viendrez chasser tant qu'il vous plaira sur les terres de Mr Bennet. Je suis sûre qu'il en sera très flatté.

Une attention aussi inutile, aussi empressée, accrut encore le tourment d'Elizabeth et de Jane, et persuada la première que même si les espérances flatteuses qui l'an passé les avaient tant séduites renaissaient, elle aurait de nouveau le chagrin de les voir se terminer de la même manière. En ce moment, elle pensait que des années de bonheur ne pourraient les dédommager de ce qu'elles éprouvaient alors.

Mon désir le plus sincère, se dit-elle, est de ne jamais les revoir ! Rien ne peut compenser des moments si pénibles que ceux-là. Puissé-je leur parler aujourd'hui à l'un et à l'autre pour la dernière fois !

Cependant, la confusion que des années de bonheur ne pouvaient dédommager fut bientôt extrêmement diminuée par la joie qu'elle éprouva en remarquant combien la beauté de sa sœur avait ranimé l'admiration de Bingley. Au début, il ne lui avait pas beaucoup parlé, mais chaque instant semblait l'attirer davantage vers elle. Il la trouvait aussi belle que le premier jour, aussi naturelle, aussi aimable, mais un peu moins bavarde. Jane s'efforçait de ne laisser apercevoir en elle aucun changement, elle croyait même discourir autant qu'autrefois, mais elle était si préoccupée qu'elle ne remarquait pas toujours son silence.

Quand ces messieurs se levèrent pour prendre congé, Mrs Bennet n'oublia pas son projet d'invitation ; ils furent donc conviés à dîner pour le jeudi de la semaine suivante.

— Vous me devez en effet une visite, Mr Bingley, ajouta-t-elle, car l'hiver dernier, avant votre départ pour Londres, vous m'aviez promis qu'aussitôt après votre retour vous viendriez dîner. Je ne l'ai pas oublié, et je vous assure même que j'étais fort contrariée que vous ne veniez pas remplir vos engagements.

Bingley parut un peu déconcerté à cette dernière réflexion, et exprima son regret d'avoir été retenu par des affaires.

Mrs Bennet avait été fort tentée de les retenir à dîner le jour même, mais

bien qu'elle tînt habituellement une très bonne table, elle pensa qu'un repas d'un seul service ne pouvait pas satisfaire la vanité et l'appétit d'un homme qui possédait dix mille livres de rente, et encore bien moins être offert à celui sur lequel elle fondait de si grandes espérances.



Dès qu'ils furent partis, Elizabeth chercha dans la promenade la solitude nécessaire pour recouvrer ses esprits, ou plutôt pour se livrer sans contrainte à des réflexions qui ne pouvaient que les troubler davantage. La conduite de Mr Darcy l'avait surprise et contrariée.

Pourquoi venir ici, se disait-elle, pour rester grave, silencieux et indifférent comme autrefois ?

Elle ne put se l'expliquer d'aucune manière satisfaisante pour elle.

Il était encore aimable, amical avec mon oncle et ma tante, lors de son dernier voyage à Londres ; pourquoi ne pas l'être avec moi ? S'il me craint, pourquoi venir me voir ? S'il n'éprouve plus aucun sentiment pour moi, à quoi attribuer son silence ? Oh, quel homme terrible ! Je ne veux plus penser à lui.

L'approche de sa sœur la força, pendant quelques instants, à garder sa résolution. Jane la rejoignit d'un air riant qui prouvait assez qu'elle était plus satisfaite qu'Elizabeth de leur visite.

- À présent que cette première entrevue est passée, je me sens soulagée, dit-elle. Je connais mes forces et ne crains plus d'être embarrassée en le voyant ; je suis même contente qu'il vienne ici jeudi! Tout le monde verra alors que nous nous voyons l'un et l'autre avec beaucoup d'indifférence.
- Oui, oui, vraiment, une parfaite indifférence, repartit Elizabeth en riant. Oh, Jane, prends garde!
- Ma chère Lizzy, me crois-tu assez faible pour courir un véritable danger ?
 - Je te crois fort en danger de le rendre plus amoureux de toi que jamais.

Elles ne revirent plus les hôtes de Netherfield jusqu'au jour du repas. Durant cet intervalle, Mrs Bennet se livra avec joie à toutes les brillantes espérances que l'enjouement et la civilité de Bingley, au cours d'une visite d'un quart d'heure, avaient déjà fait renaître.

Le jeudi, une nombreuse société était réunie à Longbourn, et les deux personnes qu'on attendait avec le plus d'impatience furent aussi ponctuelles que peuvent l'être deux chasseurs. Lorsqu'ils passèrent dans la salle à manger, Elizabeth regarda avec inquiétude si Bingley prendrait la place qui avait autrefois été la sienne dans leurs assemblées : celle à côté de Jane. Sa prudente mère, occupée de la même pensée, se garda bien de l'inviter à se placer près d'elle. En entrant dans la pièce, il parut hésiter, mais Jane tourna alors les yeux de son côté et, par hasard, sourit ; cela décida tout ; il s'assit auprès d'elle.

Elizabeth, d'un air satisfait, observa Darcy, mais lui supportait cette vue avec une noble indifférence. Elle aurait pu imaginer que Bingley avait obtenu la permission d'être heureux, si elle n'avait remarqué ses regards également tournés vers son ami, avec une expression de plaisir mêlée d'inquiétude.

Sa conduite envers Jane pendant le dîner, quoique plus retenue qu'autrefois, trahissait assez son attachement pour elle, et Elizabeth demeura convaincue que, s'il n'était guidé que par ses propres désirs, le bonheur de Jane et le sien seraient bientôt assurés. Bien qu'elle n'osât s'abandonner entièrement à cet espoir, elle en éprouva cependant du plaisir et dut à cette pensée le peu d'enjouement qu'elle montra, car elle n'était vraiment pas d'humeur gaie. Mr Darcy, placé aussi loin d'elle que la table le permettait, était de plus à la droite de Mrs Bennet. Elizabeth sentait que ce rapprochement était aussi désagréable pour l'un que pour l'autre et qu'ils paraissaient tous deux à leur désavantage. Trop éloignée d'eux pour entendre leur conversation, elle pouvait juger, par leur air froid et ennuyé, qu'elle n'était pas très animée. L'impolitesse de sa mère rendit plus pénible encore à Elizabeth le souvenir des obligations qu'ils avaient envers Mr Darcy. Elle aurait tout donné pour lui dire que sa bonté et son noble désintéressement étaient du moins connus et appréciés par un membre de la famille.

Elle avait l'espoir que la soirée leur fournirait quelque occasion de discuter un peu ensemble. Inquiète et impatiente, Elizabeth trouva bien pénible l'heure qui s'écoula au salon avant le retour de ces messieurs ; elle attendait le moment de leur entrée comme le seul qui puisse lui offrir quelque

plaisir.

S'il ne vient pas vers moi alors, se disait-elle, je l'abandonne pour toujours.

Les hommes revinrent ; elle vit aussitôt le regard de Darcy se tourner vers elle et ne douta plus qu'il ne réponde à ses espérances ; mais hélas! Les dames s'étaient pressées en foule autour de la table où Miss Bennet servait le thé et Elizabeth le café, et on ne pouvait trouver place auprès d'elles. D'ailleurs, à l'approche de ces messieurs, une des demoiselles, tirant sa chaise encore plus près de la table, lui dit à demi-voix :

— Les hommes ne nous sépareront pas, j'y suis décidée! Nous n'avons nul besoin d'eux, n'est-ce pas?

Darcy était déjà à l'autre bout du salon ; elle le suivait des yeux, jalousant tous ceux à qui il parlait, avait à peine assez de patience pour servir du café à qui que ce soit et s'en voulait beaucoup d'être aussi préoccupée.

Un homme qui a déjà été rejeté une fois! Comment ai-je pu être assez sotte pour espérer même lui inspirer encore de l'amour? En est-il un seul au monde qui ne s'indigne pas à la seule pensée de demander en mariage deux fois la même femme? Aucune bassesse ne peut autant les repousser!

Elle fut cependant un peu rassurée en le voyant rapporter lui-même sa tasse. Ne voulant pas perdre cette occasion, elle lui dit :

- Votre sœur est-elle encore à Pemberley?
- Oui, elle doit y rester jusqu'à Noël.
- Toute seule ? Ses amies l'ont-elles quittée ?
- Mrs Annesley est toujours avec elle, mais il y a à peu près trois semaines que Miss Bingley et sa sœur sont parties pour Scarborough.

Elle ne put trouver autre chose à lui dire mais, s'il désirait converser avec elle, peut-être aurait-il plus de succès. Toutefois, il demeura debout auprès d'elle pendant plusieurs minutes sans prononcer un seul mot ; enfin, lorsqu'une des jeunes filles parla de nouveau à voix basse à Elizabeth, il se retira.

Quand le thé fut pris et les tables de jeu placées, toutes les dames se levèrent. Elizabeth espéra alors qu'il ne tarderait pas à venir la rejoindre, mais son attente fut trompée lorsqu'elle vit Mrs Bennet s'emparer de lui pour en faire sa victime à une table de whist. Elle-même fut mise, pour toute la soirée à une autre table. Tout espoir de plaisir était maintenant perdu pour elle. Ils se trouvaient tous deux retenus pour le reste de la soirée à des parties différentes

et tout ce qu'elle pouvait désirer, c'était que les regards de Darcy soient assez souvent tournés vers elle pour le faire jouer aussi mal qu'elle-même.

Mrs Bennet avait eu l'intention de retenir à souper les deux hôtes de Netherfield, mais leur voiture fut demandée avant celle des autres et elle ne put exécuter son projet.

— Eh bien, mes filles, dit-elle une fois que la société se fut retirée. Que pensez-vous de cette journée ? Je crois vraiment que tout s'est bien passé. Le dîner était délicieux ; jamais je n'en ai vu de meilleur ; le gibier était à point et tout le monde m'en a fait le compliment. La soupe était mille fois meilleure que celle que les Lucas nous ont donnée la semaine dernière. Même Mr Darcy a trouvé les perdrix parfaitement accommodées, et je suppose qu'il a chez lui des cuisiniers français. Et vous, ma chère Jane, je ne vous ai jamais vue plus belle! Mrs Long me l'a aussi confié, car je lui ai demandé si elle ne vous trouvait pas charmante aujourd'hui, et que pensez-vous qu'elle ait ajouté? « Ah, Mrs Bennet, nous la verrons donc à Netherfield après tout! » C'est ce qu'elle m'a dit. Je trouve vraiment que Mrs Long est la meilleure créature que je connaisse; ses nièces aussi savent fort bien se conduire. Elles ne sont pas jolies, mais je les aime beaucoup.

Mrs Bennet, en un mot, était de fort belle humeur : la conduite de Bingley envers Jane avait ranimé toutes ses espérances, et elle fut très désappointée en ne le voyant pas revenir le lendemain pour faire sa demande en mariage.

— Cette journée s'est passée fort agréablement, dit Jane à Elizabeth. La société était si bien choisie, si aimable ; j'espère que maman donnera souvent de semblables assemblées.

Elizabeth sourit.

- Lizzy, ne souris pas. Ne me prête pas d'arrière-pensée, cela me mortifie. Je t'assure que je profite maintenant de sa conversation comme de celle de n'importe quel jeune homme aimable, instruit ; ma pensée ne va pas au-delà. La conduite qu'il a tenue avec moi m'a convaincue qu'il n'avait jamais eu le moindre désir de m'inspirer un sentiment particulier, mais seulement qu'il possède plus qu'aucun autre cette douce politesse et ce désir général de plaire qui séduisent si facilement.
- Tu es bien cruelle, dit sa sœur. Tu ne veux pas que je sourie alors que tes discours m'y forcent à chaque instant.
 - Ah! Qu'il est difficile d'être crue, dans certains cas!
 - C'est même impossible, parfois!

- Mais pourquoi vouloir me persuader que j'ai plus de sentiments que je ne l'avoue ?
- Voilà une question à laquelle je ne sais que répondre. Nous aimons tous à édifier, mais nous ne pouvons apprendre aux autres que ce qui n'en vaut pas la peine. Pardonne-moi et, si tu persistes dans ton indifférence, ne fais pas de moi ta confidente.



Quelques jours après, Mr Bingley revint leur rendre visite ; il était seul, son ami l'ayant quitté la veille pour aller à Londres où il devait rester une dizaine de jours. Il demeura avec eux plus d'une heure et fut d'une gaieté remarquable. Mrs Bennet voulut le retenir à dîner mais, avec regret, il avoua qu'il était engagé.

- J'espère qu'une autre fois nous aurons plus de chance, lui dit-elle.
- Il se trouverait toujours fort honoré, et promit de saisir la première occasion de revenir.
 - Pouvez-vous venir demain?
- Il n'avait aucun engagement pour le lendemain, et l'invitation fut acceptée avec joie.
- Il vint, et de si bonne heure que toutes ces dames étaient encore à leur toilette. Mrs Bennet courut aussitôt, en robe de chambre et les cheveux à moitié épars, dans la chambre de sa fille, s'écriant d'un air empressé :
- Ma chère Jane, hâtez-vous de descendre, le voilà! Mr Bingley est là, je vous assure... Allons, allons! Dépêchez-vous, Sarah, venez sur-le-champ; passez sa robe à Miss Bennet, peu importe la coiffure de Miss Lizzy.
- Nous descendrons dès que possible, répliqua Jane, mais je crois bien que Kitty est déjà prête, car elle s'est mise à sa toilette bien avant nous.
- La peste soit de Kitty! Ce n'est pas d'elle qu'il s'agit. Ciel, que vous êtes lente! Où est donc votre ceinture, mon enfant?

Mais lorsque Mrs Bennet fut partie, on ne put décider Jane à descendre sans une de ses sœurs.

Dans le courant de l'après-midi cependant, leur désir de se trouver seuls

ensemble se laissait assez apercevoir. Après le thé, Mr Bennet, selon sa coutume, se retira dans son cabinet et Mary à son piano ; pour Mrs Bennet, c'étaient deux importuns de moins. Fort impatiente elle aussi, elle regardait Elizabeth et Catherine d'une manière très expressive, mais en vain. Elizabeth ne voulait pas la comprendre et lorsque enfin Kitty l'aperçut, elle dit fort innocemment :

- Que me voulez-vous, maman ? Pourquoi me regardez-vous ainsi, que dois-je faire ?
 - Rien, ma fille, je ne vous regardais pas.

Elle fut alors tranquille pendant quelques instants, mais bientôt, ne pouvant se résoudre à perdre une occasion aussi précieuse, elle se leva et, s'adressant à Kitty:

— Venez ici, mon enfant, j'ai quelque chose à vous dire.

Jane lança à Elizabeth un regard suppliant qui exprimait assez son embarras ; quelques secondes après, Mrs Bennet, ouvrant à moitié la porte, s'écria :

— Lizzy! J'ai besoin de vous aussi!

Elizabeth se vit forcée de quitter le salon.

— Nous ferons aussi bien de les laisser seuls, lui dit sa mère une fois qu'elle fut dans le vestibule. Kitty et moi allons à l'étage pour discuter dans mon parloir.

Elizabeth n'essaya même pas de raisonner avec elle, mais resta tranquillement où elle était, tandis que sa mère et Kitty montaient l'escalier. Puis elle revint au salon.

Tous les plans de Mrs Bennet furent ce jour-là inutiles : Bingley était aimable, mais ne se déclara pas comme amant de sa fille. Son aisance, sa gaieté ajoutaient un grand charme à leur cercle de famille, et de plus il supportait l'officieuse civilité de Mrs Bennet ainsi que ses ridicules remarques avec une indulgence extrêmement agréable à sa fille.

À peine eut-il besoin d'une invitation pour rester au souper, et, durant ce repas, une partie de chasse pour le lendemain fut organisée entre lui et Mr Bennet.

À compter de ce jour, Jane ne parla plus de son indifférence ; pas un mot concernant Bingley ne fut prononcé entre les deux sœurs, mais Elizabeth se coucha avec la douce persuasion que le bonheur de Jane serait bientôt assuré, à moins que Mr Darcy ne revienne avant le jour prévu pour son retour. Elle

était cependant presque convaincue que tout cela se faisait avec l'approbation de cet ami.

Bingley fut exact au rendez-vous, et comme convenu lui et Mr Bennet passèrent la matinée ensemble. Ce dernier fut beaucoup plus aimable que son compagnon ne l'avait espéré. Les manières de Bingley, si franches et si naturelles, ne pouvaient mériter son mépris, ni éveiller son humeur satirique ; il fut donc plus communicatif et moins froid que Bingley ne l'avait encore vu. Il était naturel que Mr Bennet invite à dîner chez lui son compagnon de chasse, et, dans la soirée, Mrs Bennet réfléchit à de nouveaux moyens d'éloigner tout le monde pour le laisser seul avec sa fille. Elizabeth, qui avait une lettre à écrire, se retira dans sa chambre dès que le thé fut pris, car les autres étant tous occupés au jeu, on ne pouvait avoir besoin d'elle pour prévenir les projets de sa mère. Mais à son retour au salon, elle vit avec surprise qu'il y avait tout lieu de craindre que sa mère n'ait été trop ingénieuse. En ouvrant la porte, elle aperçut sa sœur et Bingley qui, tous deux debout près de la cheminée, semblaient causer avec beaucoup de sérieux ; et quand bien même cela n'aurait fait naître aucun soupçon, leur rougeur, leur air confus comme ils s'éloignaient à la hâte l'un de l'autre en auraient dit assez. Leur position était embarrassante, sans doute, mais celle d'Elizabeth l'était bien plus encore. Pas un mot ne fut prononcé et elle allait se retirer de nouveau lorsque Bingley, qui à l'exemple de Jane s'était assis, se leva soudain, et, lui ayant dit quelques mots à demi-voix, sortit précipitamment.

Jane ne pouvait avoir aucun secret pour Elizabeth lorsqu'elle avait quelque chose d'agréable à lui confier ; aussi, se jetant à l'instant dans ses bras, elle lui avoua avec la plus vive émotion qu'elle était la plus heureuse des femmes.

— Mon bonheur est si grand ! ajouta-t-elle. J'ose à peine y croire, qu'aije fait pour mériter ça ? Oh, si tout le monde pouvait être aussi heureux que moi !

Les félicitations d'Elizabeth furent exprimées avec une chaleur, une sincérité, une joie que les mots ne sauraient rendre que faiblement ; chaque douce expression ajoutait encore au bonheur de Jane, mais elle ne s'autorisa pas à rester avec sa sœur, ni à lui dire la moitié de ce qu'elle avait à lui communiquer.

— Il faut que j'aille trouver maman sur-le-champ! s'écria-t-elle. Je ne voudrais pour rien au monde me jouer un instant de sa tendre sollicitude, ou

permettre qu'elle l'apprenne par une autre que moi ; il est parti trouver notre père. Oh, Lizzy! Quel délice de penser à la joie que cette nouvelle va causer à toute ma chère famille!

Alors elle se hâta d'aller rejoindre sa mère, qui avait à dessein arrêté la partie et s'était retirée avec Kitty dans son cabinet.

Elizabeth, étant demeurée seule, put se livrer à son aise aux plus douces réflexions, et sourit en songeant à la facilité avec laquelle s'était enfin terminée une affaire qui naguère leur avait causé tant de regrets et d'inquiétude. Et voilà à quoi aboutissent, en fin de compte, la prudente circonspection de son ami ainsi que la fausseté et les artifices de ses sœurs! À la conclusion la plus heureuse, la plus sage et la plus raisonnable!

Bientôt, elle fut rejointe par Bingley, dont l'entretien avec Mr Bennet avait été court mais important.

- Où est votre sœur ? dit-il en entrant.
- Avec maman, mais je crois bien qu'elle ne tardera pas à descendre.

Il ferma alors la porte et, s'avançant vers elle de l'air le plus aimable, lui demanda son amitié et ses meilleures pensées. Elizabeth lui assura de grand cœur qu'elle partageait vivement sa joie, et trouverait un vrai plaisir à le nommer son frère ; ils se donnèrent la main avec la plus douce cordialité et, jusqu'au moment où sa sœur vint les rejoindre, ce fut à elle qu'il vanta sa félicité et les divines perfections de Jane. Tout amant qu'il était, ses espérances de bonheur cependant ne parurent pas déraisonnables à Elizabeth, parce qu'elles avaient pour base le caractère angélique de Jane, son esprit si juste et si aimable, et cette grande similitude de goûts et de sentiments qui existait entre elle et lui.

Cet événement procura de la joie à toute la famille, et cette soirée put être comptée parmi ces moments heureux dont on jouit encore longtemps après qu'ils sont passés. Une douce satisfaction peinte dans tous les traits de Miss Bennet la rendait plus belle que jamais ; Kitty souriait, parlait bas à sa mère, et espérait sans doute que son tour viendrait bientôt. Mrs Bennet ne pouvait exprimer sa satisfaction à son gré, bien qu'elle en parlât à Bingley pendant plus d'une demi-heure, et lorsque Mr Bennet les rejoignit pour le souper, sa voix et ses manières disaient assez combien il était heureux. Pas un mot cependant qui puisse faire allusion à ce qui causait sa joie ne fut prononcé en présence de leur convive ; mais dès que celui-ci les eut quittés, il se tourna vers sa fille et lui dit :

- Jane, je vous félicite : votre bonheur me paraît assuré. Jane alla sur-le-champ l'embrasser et le remercier de sa bonté.
- Vous êtes une bien bonne enfant, ajouta-t-il. J'ai un grand plaisir à songer que je peux vous établir si convenablement, car je ne doute pas que vous ne soyez fort heureux ensemble. Vos caractères se ressemblent assez ; vous êtes l'un et l'autre si conciliants que vous ne pourrez jamais vous décider sur rien, si gentils que tous vos domestiques vous tromperont, et si généreux que vous dépenserez toujours plus que votre revenu.
- J'espère que non, dit Jane. Il serait vraiment impardonnable de ma part de manquer d'ordre ou de prudence.
- Dépenser plus que leur revenu ! s'écria sa femme. Mon cher Mr Bennet, vous rêvez, je crois. Ne savez-vous pas qu'il a quatre ou cinq mille livres de rente, et peut-être davantage ?

Alors, s'adressant à sa fille :

— Oh, ma bien-aimée Jane! Je suis si heureuse que je n'en dormirai pas de la nuit. Je savais bien que cela finirait ainsi, je l'ai toujours dit : il était impossible que tant de grâces et de beauté ne vous servent à rien. Je me rappelle que la première fois que je l'ai vu, l'idée m'est tout de suite venue que vous étiez destinés l'un à l'autre, et je ne me suis pas trompée! Oh! C'est le plus bel homme qu'on ait jamais vu!

Wickham et Lydia furent entièrement oubliés ; Jane était sans aucune comparaison possible sa fille favorite ; en ce moment aucune des autres ne pouvait mériter son attention. Les cadettes de Jane vinrent à leur tour solliciter des faveurs qu'à une époque future elle serait en droit de leur accorder. Mary demandait le libre usage de la bibliothèque de Netherfield, et Kitty la priait avec insistance de donner au moins trois ou quatre bals tous les hivers.

À compter de ce jour, Bingley devint un habitué de Longbourn ; il y venait souvent avant le déjeuner et se retirait toujours tard le soir, à moins que quelque barbare voisin, qu'on ne pouvait assez maudire, ne lui ait adressé une invitation à un repas qu'il se croyait obligé d'accepter.

Elizabeth ne trouvait maintenant que peu de temps pour causer avec sa sœur, car lorsque Bingley était présent Jane ne pouvait s'occuper que de lui. Mais elle leur fut d'une grande utilité à tous deux dans ces moments de séparation qu'on ne saurait toujours éviter : en l'absence de Jane, Bingley recherchait la compagnie d'Elizabeth pour lui parler d'elle, et lorsqu'il était

parti, Jane la recherchait à son tour pour le même motif.

- Il m'a rendue si heureuse, confia-t-elle un soir à sa sœur, quand il m'a assuré qu'il ignorait complètement ma présence à Londres, le printemps dernier! Je ne pensais pas que cela puisse être possible!
- Quant à moi, je l'avais toujours présumé, affirma Elizabeth. Mais comment t'a-t-il expliqué son ignorance ?
- C'était sans doute l'ouvrage de ses sœurs, elles n'avaient certainement pas envie de le voir s'attacher à moi. Et comment s'en étonner ? Il pouvait faire un choix bien plus avantageux pour lui ; mais lorsqu'elles verront enfin, comme je l'espère, leur frère heureux avec moi, elles s'en consoleront. Bien que notre amitié ne puisse plus être ce qu'elle était, au moins serons-nous en bons termes.
- Voilà le discours le plus empli de ressentiment que je t'ai jamais entendue prononcer ! dit Elizabeth. Bravo ! Je t'en voudrais vraiment si je te voyais encore être dupe des protestations d'amitié de Miss Bingley.
- Peux-tu croire, chère Lizzy, que lorsqu'il est parti pour Londres au mois de novembre dernier, il m'aimait sincèrement, et que la seule conviction de mon indifférence pour lui l'a empêché de revenir ?
 - Il s'est un peu trompé, il est vrai, mais cela fait honneur à sa modestie. Cela amena naturellement Jane à faire l'éloge de son bien-aimé et du peu

de vanité qu'il tirait des qualités aimables dont l'avait doué la nature.

Elizabeth se réjouit en voyant qu'il n'avait pas trahi la part que Darcy avait prise dans cette affaire, car même si Jane possédait le cœur le plus noble et le plus indulgent, elle savait cependant que c'était une circonstance qui aurait pu la prévenir contre lui.

- Peut-il exister sur Terre une femme aussi heureuse que moi ? s'écria Jane. Oh! Lizzy, pourquoi suis-je ainsi choisie parmi toutes mes sœurs ? Si au moins je pouvais te voir connaître un bonheur égal; si seulement il y avait au monde un autre homme comme lui, qui t'aime comme il m'aime.
- Quand tu m'en donnerais cent encore meilleurs que lui, je ne saurais être aussi heureuse que toi! Sans ton aimable candeur et ta bonté, comment avoir ton bonheur? Non, non, laisse-moi courir ma chance, et peut-être, si la fortune me traite en amie, trouverai-je avec le temps un autre Mr Collins.

L'événement qui comblait de joie la famille de Longbourn ne put être longtemps tenu secret : Mrs Bennet obtint la permission de le confier à Mrs Philips, et celle-ci se hasarda sans permission à user de la même

confiance avec toutes ses bonnes voisines de Meryton.

Il fut aussitôt décidé que les Bennet étaient les gens les plus heureux du monde, bien que peu de semaines auparavant, lors de la fuite de Lydia, il ait été généralement prouvé qu'ils étaient nés pour l'infortune.

Chapitre 56

Une semaine après les fiançailles de Jane et Bingley, alors que toute la famille était réunie dans le petit salon, le bruit d'une voiture attira soudain l'attention et une calèche à quatre chevaux entra dans l'allée. Il était trop tôt pour recevoir des visites et, d'ailleurs, la voiture ne ressemblait nullement à celle d'aucun de leurs voisins. Les chevaux étaient de poste et la livrée du domestique leur était inconnue. Comme il était néanmoins évident que quelqu'un allait se présenter, Bingley invita Miss Bennet, pour éviter toute importunité, à venir avec lui faire le tour du jardin ; elle y consentit et ils partirent ensemble, laissant les autres former, quoique sans succès, les conjectures les plus diverses, jusqu'à ce que la porte s'ouvre. C'était lady Catherine de Bourgh.

Tous s'attendaient assurément à être surpris, mais leur étonnement dépassa leur attente, et quelque grande que soit la stupéfaction de Mrs Bennet et de Kitty, à qui cette dame était entièrement inconnue, elle ne pouvait cependant égaler celle d'Elizabeth.

Lady Catherine entra d'un air fort peu aimable, ne répondit que par une simple inclination de tête au compliment d'Elizabeth et s'assit sans proférer un seul mot. Elizabeth dit à sa mère de qui il s'agissait, bien qu'elle n'ait en aucune manière demandé cette présentation.

Mrs Bennet, fort surprise, était flattée cependant de recevoir une si grande dame et l'accueillit avec la plus parfaite politesse. Après être restée assise quelques instants en silence, lady Catherine dit froidement à Elizabeth :

— Vous semblez en bonne santé, Miss Bennet. Cette dame, je présume, est votre mère ?

Elizabeth confirma cette information très brièvement.

- Et celle-ci, sans doute, est une de vos sœurs?
- Oui, madame, dit Mrs Bennet, tout enchantée de parler à une lady. C'est une de mes filles cadettes ; la plus jeune s'est mariée dernièrement, et l'aînée se promène en ce moment avec un jeune homme qui fera bientôt partie de notre famille.
- Votre parc me paraît bien petit, reprit lady Catherine après une courte pause.
- Il doit sans doute vous sembler tel, comparé à Rosings, milady. Mais je puis vous assurer qu'il est beaucoup plus grand que celui de sir William Lucas.
- Cette pièce-ci doit être bien désagréable lors des soirées d'été ; elle est en plein couchant.

Mrs Bennet lui assura qu'ils ne s'y tenaient jamais après le dîner et ajouta :

- Oserai-je prendre la liberté de demander à Sa Seigneurie si elle a laissé Mr et Mrs Collins en bonne santé ?
 - Oui, ils se portent fort bien, je les ai vus avant-hier soir.

Elizabeth s'attendait maintenant à la voir sortir une lettre de Charlotte à son adresse, pensant que c'était le seul motif probable auquel on puisse attribuer sa visite ; mais la lettre ne parut pas et elle ne savait que penser.

Mrs Bennet, avec une extrême civilité, offrit à lady Catherine quelques rafraîchissements. Celle-ci refusa d'une manière plus décidée que polie, se leva et dit à Elizabeth :

- Miss Bennet, il me semble qu'il y a un petit bosquet ayant l'air assez joli à côté de votre pelouse ; je serais fort aise d'y faire un tour, si vous vouliez m'accompagner.
- Allez, ma fille ! s'écria la mère. Montrez à Sa Seigneurie les différentes allées, je crois que l'ermitage sera à son goût.

Elizabeth obéit et, après avoir couru à sa chambre prendre son ombrelle, descendit avec lady Catherine. Comme elles passaient dans le vestibule, lady Catherine ouvrit la porte du salon et de la salle à manger, et admit, après les avoir examinées quelques instants, que ces pièces étaient passables, puis elle poursuivit son chemin.

En passant près de la voiture, Elizabeth vit que la dame de compagnie y était restée. Toutes deux, elles remontèrent en silence la grande allée qui

conduisait au bosquet. Elizabeth était décidée à ne pas chercher à lier conversation avec une personne qui était encore plus hautaine et désagréable qu'à l'ordinaire.

Comment ai-je jamais pu trouver qu'elle ressemblait à son neveu ? se ditelle en la regardant.

Dès qu'elles furent dans le petit bois, lady Catherine rompit ainsi le silence :

— Vous pouvez facilement deviner, Miss Bennet, le sujet qui m'amène ici. Votre cœur, votre conscience doivent vous le faire comprendre.

Une surprise vive et bien naturelle se peignit sur les traits d'Elizabeth.

- En vérité, madame, vous vous trompez. Je ne peux d'aucune manière m'expliquer l'honneur que vous nous faites aujourd'hui.
- Miss Bennet, reprit lady Catherine d'un ton courroucé, vous devez savoir qu'on ne se joue pas de moi. Enfin, dispensez-vous d'être sincère si vous le voulez, je n'en ferai pas de même : mon caractère a toujours été admiré pour sa noble franchise et, dans une affaire aussi importante que celleci, je ne changerai certainement pas de principes. Un rapport des plus alarmants m'est parvenu il y a deux jours : on m'a dit que non seulement votre sœur allait faire un brillant mariage, mais que vous, Miss Elizabeth Bennet, seriez selon toutes les apparences bientôt unie à mon neveu, mon propre neveu, Mr Darcy. Bien que je sache que cela ne peut être qu'un mensonge scandaleux, bien que je ne veuille pas lui faire l'injure de penser même qu'une semblable chose soit possible, je me suis décidée à me rendre ici sur-le-champ, afin de vous entretenir de mes sentiments à ce sujet.
- Si ce rapport vous paraît si dénué de vérité, repartit Elizabeth, rouge d'étonnement et d'indignation, je suis surprise, madame, que vous vous soyez donné la peine de venir de si loin. Quel pouvait être votre but ?
 - D'ordonner, d'enjoindre que cette rumeur soit contredite.
- Votre apparition à Longbourn et votre visite à ma famille, dit froidement Elizabeth, la confirmeraient plutôt si vraiment elle existait.
- « Si elle existait »! Prétendriez-vous par hasard l'ignorer ? N'est-ce pas vous et vos parents qui l'avez adroitement répandue ? Ou du moins, ne savez-vous pas qu'il n'est question que de cela dans le voisinage ?
 - Je n'en ai jamais entendu parler!
 - Et pouvez-vous également déclarer que ce bruit est sans fondement ?
 - Je ne prétends pas avoir autant de franchise que vous, madame. Vous

pouvez me poser des questions, mais c'est à moi de choisir si j'y répondrai.

- Cela n'est pas supportable ! Miss Bennet, j'insiste pour connaître la vérité ! Vous a-t-il... Mon neveu vous a-t-il demandée en mariage ?
 - Vous avez déclaré que cela était impossible!
- Cela devrait l'être, s'il a encore l'usage de sa raison, mais votre finesse et vos artifices ont pu le conduire, dans un moment de faiblesse, à oublier ce qu'il se devait à lui-même! Vous l'avez peut-être séduit!
 - S'il en est ainsi, pouvez-vous croire, madame, que je veuille l'avouer ?
- Miss Bennet, me connaissez-vous ? Je n'ai pas été accoutumée à un pareil langage, je suis pour ainsi dire la plus proche parente qu'il ait maintenant au monde, et j'ai le droit de connaître ses plus chers intérêts.
- Mais vous n'avez nul droit de connaître les miens! Et une telle conduite ne pourra jamais m'engager à m'exprimer.
- Écoutez-moi, je vous prie : cette alliance à laquelle vous avez la présomption d'aspirer ne pourra jamais avoir lieu, jamais ! Mr Darcy est promis à ma fille ; qu'avez-vous à répondre à cela ?
- Seulement ceci : s'il en était ainsi, vous n'auriez aucune raison de supposer qu'il m'ait demandée en mariage.

Lady Catherine réfléchit quelques instants, puis elle reprit :

- Leur engagement est d'une nature toute particulière : dès leur enfance, ils ont été destinés l'un à l'autre. La mère de Mr Darcy désirait comme moi cette alliance : nos enfants étaient encore au berceau lorsque nous en avons formé le projet, et maintenant que toutes nos espérances pourraient se réaliser par leur mariage, serais-je réduite à voir mon attente trompée ? Et pour qui ! Pour une jeune personne sans naissance ni fortune, parfaitement inconnue de notre famille ? Ne faites-vous aucun cas des désirs de ses parents, de son engagement tacite avec Miss de Bourgh ? Avez-vous perdu tout sentiment d'honneur et de délicatesse ? Ne m'avez-vous jamais entendue dire qu'il était destiné à sa cousine ?
- En effet, et j'en avais même déjà entendu parler avant de vous connaître, mais que me fait tout cela ? S'il n'y a pas d'autre obstacle à mon mariage avec votre neveu, la connaissance du désir qu'avaient sa mère et sa tante de l'unir à Miss de Bourgh ne saurait m'en empêcher. Vous avez toutes deux fait ce qui était en votre pouvoir en concertant cette alliance, mais son accomplissement dépendait d'autres que vous. Si Mr Darcy n'est engagé avec sa cousine ni par sa parole, ni par son inclination, pourquoi lui serait-il

défendu de faire un autre choix ? Et si je suis la femme qu'il a choisie, pourquoi ne pourrais-je accepter sa main ?

- Parce que l'honneur, la bienséance, la prudence, votre intérêt même le défendent. Oui, Miss Bennet, votre intérêt, car ne vous attendez pas à être reconnue par ses parents ou ses amis si vous agissez volontairement contre leur désir! Vous serez évitée, abandonnée et méprisée par tous ceux qui sont liés à lui; votre alliance le couvrira de honte et jamais votre nom ne sera même prononcé par aucun de nous.
- Ces malheurs sont grands, en vérité, rétorqua Elizabeth. Mais l'épouse de Mr Darcy aura tant d'autres raisons d'être heureuse qu'elle pourrait bien ne pas en être accablée.
- Quel égoïsme! Quel entêtement! J'en rougis pour vous! Est-ce ainsi que vous me remerciez des attentions dont je vous ai comblée le printemps dernier? Ne me devez-vous rien de ce côté-là? Asseyons-nous... Il vous faut bien comprendre, Miss Bennet, que je suis venue ici avec la ferme résolution d'arriver au bout de mon projet et rien ne saurait m'en dissuader. Je ne suis pas femme à me soumettre au caprice de qui que ce soit, et je n'ai pas été accoutumée à me voir contrariée de quelque manière que ce soit.
- Votre position, madame, n'en sera alors que plus pénible, mais cela n'aura aucun effet sur moi.
- Ne m'interrompez pas et écoutez-moi en silence! Ma fille et mon neveu sont nés l'un pour l'autre, le même sang coule dans leurs veines. Ils descendent tous deux, par leur mère, d'une illustre maison, et peuvent se vanter l'un et l'autre d'appartenir, du côté paternel, à une famille des plus anciennes, quoique sans titre. Leurs fortunes à tous les deux sont considérables, les membres de leurs nobles familles les ont destinés l'un à l'autre. Qui pourrait les séparer? Les ambitieuses prétentions d'une femme sans nom, sans fortune? Cela ne se peut et on saura l'empêcher! Si vous connaissiez vos propres intérêts, vous ne chercheriez pas à quitter la sphère où vous êtes née.
- Je ne la quitterais pas en épousant votre neveu : il est gentilhomme, je suis fille de gentilhomme ; ainsi, sur ce point, nous sommes égaux.
- Il est vrai, vous êtes fille de gentilhomme, mais qu'était votre mère ? Qui sont vos oncles ? Croyez-vous que je l'ignore ?
- Quelle que soit ma parenté, dit Elizabeth, si votre neveu n'y voit pas d'objection, elle ne saurait aucunement vous importer.

— Dites-moi une fois pour toutes, êtes-vous fiancée avec Mr Darcy?

Elizabeth ne voulait pas répondre à cette question dans la seule vue d'obliger lady Catherine, mais elle ne put s'empêcher de dire, après un moment de réflexion :

— Non.

Lady Catherine parut satisfaite.

- Et me promettez-vous de ne jamais former avec lui aucun engagement de ce genre ?
 - Je ne saurais vous faire une semblable promesse.
- Miss Bennet, je suis surprise, choquée! Je m'attendais à trouver une jeune femme plus raisonnable, mais ne vous bercez pas de l'idée que je me dédirai! Je ne sortirai pas d'ici avant que vous ne m'ayez fait la promesse que j'exige.
- Vous ne l'obtiendrez jamais ; je ne saurais être intimidée par des menaces aussi ridicules. Vous voulez, madame, que Mr Darcy épouse votre fille ? Mais même si je vous donnais cette promesse tant désirée, cela rendrait-il leur mariage plus probable ? Supposez que votre neveu me soit attaché, qu'il m'offre sa main ! Mon refus pourrait-il l'engager à la donner à sa cousine ? Permettez-moi de vous dire, lady Catherine, que les raisonnements avec lesquels vous avez soutenu cette extraordinaire démarche m'ont paru aussi frivoles que la démarche elle-même était peu sensée. Vous vous êtes vraiment méprise si vous pensiez que de semblables arguments pourraient m'impressionner. J'ignore si votre neveu approuve ou non votre intervention dans ses affaires, mais vous n'avez certainement aucun droit de vous mêler des miennes. Je vous prie donc de ne plus m'importuner davantage à ce sujet.
- Un peu moins de vivacité, je vous prie, je n'en ai pas terminé avec vous. À toutes les objections que j'ai déjà mentionnées, je puis en ajouter une bien plus fondée encore : je suis au courant de la fuite honteuse de votre sœur, j'en connais les moindres détails. Je sais tout ce qu'il en a coûté à votre père et à votre oncle pour conclure ce mariage. Et quoi ! Se pourrait-il qu'une femme semblable devienne la belle-sœur de mon neveu ! Et son mari, le fils de l'intendant de feu Mr Darcy, sera-t-il le beau-frère de celui qui fut jadis son maître ? Oh ciel ! Y pensez-vous ? Verrai-je à ce point profaner les ombres de Pemberley ?
 - Vous ne pouvez avoir rien d'autre à me dire, repartit-elle avec

émotion, vous m'avez déjà insultée de toutes les manières. Il est temps que je rentre chez moi.

Elle se leva en prononçant ces mots ; lady Catherine suivit cet exemple et elles reprirent ensemble le chemin de la maison. L'indignation de cette dame était à son comble.

- Vous n'avez donc aucun égard à l'honneur, à la réputation de mon neveu ? Fille insensible ! Modèle parfait d'égoïsme ! Ne savez-vous pas qu'une alliance avec vous le déshonorerait pour jamais ?
- Lady Catherine, je n'ai plus rien à vous dire : vous connaissez mes sentiments.
 - Vous êtes donc décidée à l'épouser ?
- Je n'ai rien dit de tel, je suis seulement décidée à agir de la manière qui pourra le mieux, selon moi, assurer mon bonheur, sans consulter ni vous, madame, ni aucune autre personne étrangère à ma famille.
- Fort bien! Vous refusez donc de m'obliger? Vous refusez d'obéir à la voix du devoir, de l'honneur et de la reconnaissance? Vous êtes résolue à lui faire perdre l'estime de ses amis? Vous voulez le rendre l'objet du mépris général?
- Le devoir, l'honneur et la reconnaissance auront toujours leurs droits sur moi, repartit Elizabeth, mais je ne violerais aucun de leurs principes en épousant Mr Darcy. Quant au ressentiment de ses proches, s'il était réellement l'effet de son mariage avec moi, cela ne me donnerait pas un instant d'inquiétude. Pour ce qui est du mépris général, le monde est trop sensé pour cela.
- Voilà donc votre sentiment, votre dernière résolution! Fort bien: je saurai maintenant comment agir! Mais ne vous imaginez pas, Miss Bennet, voir jamais votre ambition satisfaite. J'étais venue vous éprouver, je m'attendais à vous trouver plus raisonnable; mais soyez assurée que j'atteindrai mon but.

Ainsi parla lady Catherine tout en se rendant à sa voiture ; avant d'y monter, elle ajouta :

— Je ne prends pas congé de vous, Miss Bennet, et je ne vous charge d'aucun compliment pour votre mère. Vous ne méritez pas une telle faveur ; vous m'avez véritablement offensée.

Elizabeth ne répondit rien et, sans chercher à inviter cette dame à rentrer dans la maison, en prit elle-même tranquillement le chemin. Elle entendit

partir la voiture alors qu'elle montait l'escalier ; sa mère, d'un air fort empressé, vint à sa rencontre pour lui demander pourquoi lady Catherine n'était pas rentrée se reposer.

- Elle n'a pas voulu, dit sa fille, elle a préféré partir.
- C'est une bien belle femme, vraiment ! Sa visite est bien obligeante, car elle est seulement venue, je présume, nous dire que les Collins se portent bien. Elle passait sans doute par Meryton et elle aura pensé qu'elle ferait aussi bien de venir vous voir. J'imagine, Lizzy, qu'elle n'avait rien de particulier à vous dire ?

Elizabeth se vit contrainte de trahir quelque peu la vérité, car avouer le sujet de leur conversation était absolument impossible.

Chapitre 57

L'émotion que cette extraordinaire visite avait causée à Elizabeth ne put être facilement surmontée, et elle y songeait encore plusieurs heures après. Lady Catherine avait apparemment entrepris ce voyage dans le seul but de rompre les fiançailles qu'elle supposait entre elle et Mr Darcy : un plan fort raisonnable, certes, mais Elizabeth chercha vainement à deviner d'où pouvait venir cette rumeur. Soudain elle comprit que le fait qu'il soit l'ami intime de Bingley, et elle la sœur de Jane, avait pu suffire à la créer : l'attente d'un mariage en faisait désirer un autre. Elle n'avait pas été la dernière à imaginer que celui de Jane devait la rapprocher de Mr Darcy. Et ses voisins de Lucas Lodge (car c'était par eux et les Collins que la rumeur était, selon toute apparence, parvenue jusqu'à lady Catherine) avaient sûrement considéré comme certain ce qu'elle-même avait regardé comme étant possible, dans un avenir lointain.

Toutefois, en se remémorant les expressions de lady Catherine, elle éprouvait quelque inquiétude, car cette dame avait si ouvertement manifesté sa résolution d'empêcher leur mariage qu'elle devait avoir désormais à l'idée de s'adresser directement à son neveu, et elle n'osait songer à l'impression que pouvait faire sur lui un semblable détail des inconvénients d'une union avec elle. Elle ne savait pas s'il portait à sa tante une affection bien sincère, ni s'il se fiait beaucoup à son jugement, mais il était de toute manière naturel de supposer qu'il en avait une opinion bien plus favorable qu'Elizabeth. De plus, il était sûr qu'en lui représentant le ridicule auquel il s'exposerait en s'alliant à une personne dont la famille n'était pas d'un rang égal au sien, sa tante l'attaquerait par son point faible. Il était probable qu'il trouverait beaucoup de

bon sens et de solidité dans des raisonnements qui lui avaient paru à elle si faibles et si ridicules !

S'il était encore indécis, ce qui avait souvent semblé être le cas, les avis, les prières d'une si proche parente pourraient mettre fin à son incertitude et le décider enfin à préférer le bonheur qu'offrait une dignité sans tache — auquel cas il ne reviendrait plus. Lady Catherine pourrait le voir lors de son passage à Londres, et la promesse qu'il avait faite à Bingley de revenir à Netherfield serait naturellement rompue.

Donc, si dans quelques jours il s'excuse auprès de son ami de ne pouvoir venir le rejoindre, se dit-elle, j'en comprendrai le motif et j'abandonnerai alors tout espoir, tout désir de le ramener à moi. S'il se contente de regrets lorsqu'il pourrait obtenir ma main et mon cœur, c'est qu'il ne mérite pas les miens.

La surprise du reste de la famille fut grande en apprenant la visite de lady Catherine, mais ils se satisfirent fort obligeamment de la même supposition qui avait déjà apaisé la curiosité de Mrs Bennet, et Elizabeth ne fut pas trop tourmentée à ce sujet.

Le lendemain matin, tandis qu'elle descendait au salon, son père la croisa. Il sortait de son cabinet et tenait une lettre à la main.

— Lizzy, lui dit-il, j'allais justement vous chercher. Venez dans mon cabinet.

Elle obéit. Sa curiosité de savoir ce qu'il avait à lui dire était d'autant plus vive qu'elle présumait que cela devait avoir quelque rapport avec cette lettre. L'idée lui vint même que lady Catherine pouvait en être l'auteure, et elle anticipait avec crainte l'explication qui s'ensuivrait.

Elle suivit son père jusqu'à la cheminée et là, après qu'ils se furent tous deux assis, il prit ainsi la parole :

— J'ai reçu ce matin une lettre qui m'a fort étonné. Comme son contenu vous concerne particulièrement, je dois vous la faire connaître. J'ignorais auparavant que deux de mes filles étaient sur le point d'être mariées ; laissezmoi vous féliciter d'une conquête aussi importante.

La plus vive rougeur vint révéler l'embarras d'Elizabeth ; comme elle pensait que ce devait être une lettre du neveu plutôt que de la tante, elle ne savait trop s'il fallait être satisfaite de le voir s'expliquer ou mécontente de ce que la lettre ne lui soit pas adressée, lorsque son père poursuivit :

— Mais vous avez l'air de le savoir déjà. Les demoiselles ont sur ces

sujets une extrême perspicacité. Cependant, je peux vous mettre au défi, malgré votre sagacité, de deviner le nom de votre promis. Cette lettre est de Mr Collins.

- De Mr Collins! Que peut-il avoir à nous dire?
- Sûrement quelque chose de fort à propos! Il commence par me féliciter pour le prochain mariage de ma fille aînée, dont la nouvelle lui a été apparemment communiquée par quelques-uns de nos bons voisins de Lucas Lodge... Mais je ne veux pas faire languir votre impatience en vous lisant tout ce qu'il dit à ce sujet. Voici ce qui vous concerne : « Vous ayant maintenant offert nos sincères félicitations sur cet heureux événement, permettez-moi ici d'ajouter quelques mots au sujet d'une autre nouvelle qui nous est parvenue de la même manière. Votre fille Elizabeth, on le présume du moins, ne portera guère plus longtemps que sa sœur le nom de Bennet, et celui auquel elle doit unir sa destinée peut raisonnablement être considéré comme l'un des plus illustres personnages d'Angleterre. » Devinez-vous, Lizzy, qui cela peut être ? « Le ciel a été prodigue envers lui de tous les dons qui peuvent le mieux satisfaire le cœur de l'homme : une grande fortune, une famille des plus nobles et d'importantes attributions. Cependant, malgré tous ces avantages, laissez-moi, monsieur, par votre entremise, prévenir ma cousine Elizabeth des maux auxquels elle pourrait s'exposer en se rendant trop facilement aux vœux de son noble ami, ce que naturellement elle sera portée à faire. » Eh bien, Lizzy, qui donc est ce si fameux promis ? Patience, vous allez le découvrir. « La raison pour laquelle je vous donne cet avis est que nous avons tout lieu de croire que sa tante, lady Catherine de Bourgh, ne voit pas ce mariage d'un œil favorable. » Mr Darcy, vous le voyez, est cet illustre personnage! J'espère, Lizzy, vous avoir étonnée : les Lucas pouvaient-ils choisir, dans toute notre société, un homme dont le nom seul démente plus formellement leur récit ? Mr Darcy! Lui qui ne regarde une femme que pour lui trouver un défaut, et qui ne vous a probablement jamais regardée de sa vie, c'est admirable!

Elizabeth tentait de prendre part aux plaisanteries de son père, mais dut se forcer à sourire. Jamais l'esprit de Mr Bennet n'avait été aiguisé par un motif si peu agréable pour elle.

- Cela ne vous amuse-t-il pas ?
- Oh si! Poursuivez, je vous en prie!
- « Après que je lui ai parlé hier soir de cette union comme d'une chose

probable, elle m'a aussitôt, avec sa grâce ordinaire, exprimé ses sentiments à ce sujet ; et il paraît qu'à la suite de quelques circonstances désagréables relatives à la famille de ma cousine, elle ne pourrait jamais donner son assentiment à une alliance qu'elle assure être des plus déshonorantes pour son neveu. J'ai donc pensé qu'il était de mon devoir de vous en informer sur-lechamp, afin que ma cousine et son noble adorateur fassent quelques réflexions et ne se hâtent pas trop de conclure un mariage qui n'a pas été approuvé comme il convient. » Mr Collins ajoute encore : « Je suis vraiment fort aise que la triste affaire de ma cousine Lydia ait été si bien étouffée ; il est fâcheux cependant que les détails de sa fuite aient autant circulé. Je ne puis ici négliger les devoirs de mon état, et dois vous dire la vive surprise que j'ai éprouvée en apprenant que vous aviez reçu chez vous les nouveaux époux aussitôt après leur mariage. C'était encourager le vice, et si j'avais été le pasteur de Longbourn, je m'y serais formellement opposé... Vous deviez sans doute leur pardonner en tant que chrétien, mais ne jamais les recevoir, et défendre même que leur nom soit prononcé devant vous. » Voilà ses idées de la charité chrétienne! Dans le reste de la lettre, il n'est question que de sa chère Charlotte et de ses espérances prochaines d'un jeune rameau d'olivier. Mais Lizzy, on dirait que cela ne vous amuse pas vraiment? J'espère que vous ne prétendez pas vous offenser d'une pareille fable ? Pourquoi vivonsnous, si ce n'est pour nous moquer d'autrui et en être moqués en retour ?

- Oh si ! s'écria Elizabeth. C'est extrêmement amusant, mais c'est cependant bien extraordinaire !
- C'est précisément ce qui rend la chose aussi divertissante. S'ils avaient fait le choix de toute autre personne, cela n'aurait pas eu le même sel, mais la parfaite indifférence de Mr Darcy et votre extrême antipathie pour lui rendent le tout si absurde, si plaisant! D'ordinaire, je hais les correspondances, mais je n'abandonnerais pas mes relations épistolaires avec Mr Collins pour tout l'or du monde. Lorsque je lis une de ses lettres, je ne peux pas m'empêcher de le préférer à Wickham, même si je prise fort l'impudence et l'hypocrisie de mon gendre… Et que vous a dit lady Catherine de cette nouvelle, Lizzy? Est-elle venue vous refuser son consentement?

À cette question, sa fille ne répondit que par un éclat de rire, et, comme elle lui avait été adressée sans le moindre soupçon, elle n'eut pas le chagrin de l'entendre répéter. Jamais Elizabeth n'avait eu tant de peine à dissimuler ses sentiments ; il lui fallait prendre un air riant alors qu'elle aurait volontiers

fondu en larmes. Ce que son père avait dit de l'indifférence de Mr Darcy la mortifiait cruellement : elle ne pouvait que s'étonner d'un tel manque de perspicacité, ou craindre même que ses propres désirs ne l'aient trompée et que son père, loin d'en voir trop peu, ne lui ait dit que la simple vérité.

Chapitre 58

Au lieu de recevoir une lettre d'excuse de son ami comme Elizabeth l'avait présumé, Bingley put au contraire, peu de jours après la visite de lady Catherine, l'amener avec lui à Longbourn. Les deux amis arrivèrent de bonne heure et, avant que Mrs Bennet n'ait le temps de dire à Mr Darcy que sa tante était venue les voir, ce qu'Elizabeth redoutait terriblement, Bingley, qui désirait être seul avec Jane, proposa une promenade. On y consentit : Mrs Bennet n'avait pas l'habitude de beaucoup marcher, Mary n'en avait pas le temps, mais les cinq autres partirent ensemble. Bingley et Jane se laissèrent bientôt devancer ; ils demeurèrent derrière tandis qu'Elizabeth, Kitty et Darcy devaient tous les trois se distraire de leur mieux. Leur conversation ne fut pas très animée : Kitty avait trop peur de lui pour discuter et Elizabeth méditait en secret une résolution désespérée ; quant à lui, peut-être était-il occupé de la même manière.

Ils dirigèrent leurs pas vers Lucas Lodge, Kitty ayant exprimé le désir de voir Maria, et Elizabeth ne jugeant pas nécessaire qu'ils s'y rendent tous, elle poursuivit hardiment son chemin seule avec Darcy lorsque Kitty les eut quittés. Le moment était venu d'exécuter sa résolution et, tant qu'elle en avait encore le courage, elle dit avec vivacité :

— Mr Darcy, je suis une égoïste, et le désir de soulager mon cœur me force peut-être à vous causer de la peine, mais je ne saurais me taire davantage. Oui ! Il me faut vous remercier de votre bonté envers ma pauvre sœur. Dès que j'en ai été instruite, j'ai sincèrement désiré vous dire combien j'en suis reconnaissante ; si le reste de ma famille le savait, je ne serais pas la seule à vous témoigner de la gratitude.

- Je suis fâché, extrêmement fâché, répliqua Darcy d'un ton qui marquait sa surprise et son émotion, que vous ayez appris une chose, qui, mal interprétée, pouvait vous causer de l'embarras. Je ne pensais pas qu'on puisse si peu se fier à Mrs Gardiner.
- Ne blâmez pas ma bonne tante! Lydia m'a d'abord inconsidérément appris que vous aviez eu quelque part à cette affaire, et naturellement je n'ai pu avoir de repos avant de connaître tous les détails. Laissez-moi au moins une fois vous remercier, au nom de toute ma famille, de cette généreuse compassion qui vous a fait prendre tant de peine et supporter de si vives mortifications dans le but de découvrir leur retraite.
- Si vous voulez me remercier, dit-il, que ce soit pour vous seule. Le désir de vous causer quelque joie a pu, je l'avoue, ajouter beaucoup de force aux motifs qui m'ont guidé dans cette circonstance, mais vos parents ne me doivent rien. Même si je les respecte sincèrement, je n'ai jamais songé qu'à vous.

Elizabeth était si troublée qu'elle ne put prononcer un seul mot. Après une courte pause, Darcy poursuivit :

— Vous êtes trop généreuse pour vous jouer de moi : si vos sentiments sont encore ce qu'ils étaient au mois d'avril dernier, dites-le-moi franchement. Les miens n'ont pas changé, mais un mot de vous les réduira à jamais au silence.

Sentant tout ce qu'avait de pénible et d'embarrassant la position de Darcy, Elizabeth sut vaincre son émotion et aussitôt, quoique avec hésitation, elle lui laissa entendre que ses sentiments avaient suffisamment changé depuis cette époque pour qu'elle reçoive avec reconnaissance et avec plaisir les vœux qu'il lui adressait. Cette réponse délicieuse le combla d'une joie telle qu'il n'en avait sans doute jamais éprouvé de pareille ; aussi l'exprimatil avec autant de chaleur et de sensibilité que pouvait le faire un homme transporté d'amour. Si Elizabeth avait pu lever son regard vers le sien, elle aurait vu à quel point l'expression de bonheur, visible dans tous ses traits, donnait du charme à sa figure, mais si elle ne pouvait le regarder, du moins savait-elle l'écouter ; et il l'entretenait de sentiments, qui, en prouvant combien elle lui était chère, rendaient à chaque instant son attachement plus précieux.

Ils marchèrent longtemps sans savoir dans quelle direction. Exprimer leur pensée, parler de leur félicité était tout ce qui pouvait les occuper. Elle apprit

bientôt de son ami que leur bonne intelligence actuelle était due aux efforts de lady Catherine, qui était effectivement passée chez lui à Londres et lui avait raconté son voyage à Longbourn, le motif qui l'y avait menée et le sujet de sa conversation avec Elizabeth. Elle avait insisté avec emphase sur chaque parole de celle-ci, qui selon cette noble dame démontrait son ambition et son insolence, dans l'idée qu'un tel récit devrait l'aider à obtenir de son neveu la promesse qu'elle avait en vain demandée à Elizabeth. Par malheur pour elle, l'effet que produisit sa démarche fut tout contraire à celui qu'elle en attendait.

— Cela a fait renaître mes espérances, dit Darcy, car je connais assez votre caractère pour savoir que si vous aviez été irrévocablement décidée contre moi, vous l'auriez avec franchise déclaré à ma tante.

Elizabeth rougit et répondit en souriant :

- Oh oui, vous devez suffisamment connaître ma franchise pour m'en croire capable. Après toutes les injures que je vous ai dites en face, je n'aurais eu aucun scrupule à vous maltraiter devant une de vos parentes.
- Qu'avez-vous dit de moi que je ne méritais pas ? Bien que vos accusations aient été mal fondées et produites par de fausses apparences, ma conduite envers vous, à cette époque, méritait les plus sévères reproches ; elle était impardonnable, je ne puis y songer sans indignation.
- Ne nous querellons pas pour savoir lequel de nous deux était le plus blâmable ce jour-là dit Elizabeth. Notre conduite à tous les deux, si on l'examine sévèrement, ne peut être irréprochable, mais depuis, nous sommes devenus plus polis, je l'espère ?
- Je ne saurais me réconcilier si facilement avec ce souvenir. Mes paroles, ma conduite, mes manières au cours de cette fâcheuse entrevue sont maintenant, et depuis longtemps, le sujet de tous mes regrets. Jamais je n'oublierai le reproche si juste que vous m'avez adressé : « si votre comportement avait été celui d'un homme bien élevé », ce sont vos propres mots ! Vous ne savez, vous ne pouvez concevoir combien ils m'ont tourmenté, bien que d'abord, je le confesse, je n'aie pas été assez raisonnable pour en sentir la justesse.
- J'étais bien loin de présumer qu'ils vous feraient une si forte impression.
- Je vous crois ; vous pensiez alors que j'étais dépourvu de toute sensibilité. Je n'oublierai jamais de ma vie l'expression de votre regard, comme vous ajoutiez : « De quelque manière que vous m'eussiez fait votre

demande, je n'aurais pas eu le moindre désir de l'accepter. »

— Oh! Ne me rappelez pas le langage que je vous ai alors tenu, je l'ai plus d'une fois sincèrement regretté et ne puis y penser sans rougir.

Darcy parla de sa lettre :

— Vous a-t-elle aidée à me juger moins sévèrement ? Avez-vous, en la lisant, ajouté foi à son contenu ?

Elle lui avoua l'impression que cette lecture avait faite sur elle, et combien ses anciens préjugés s'étaient peu à peu évanouis.

- Je savais, dit-il, que ces explications devaient vous causer de la peine, mais elles étaient nécessaires. J'espère que vous avez brûlé ma lettre. Je ne voudrais pour rien au monde qu'il vous soit possible de la relire. Je me rappelle plusieurs expressions qui pourraient, avec justice, m'attirer votre haine.
- La lettre sera certainement brûlée, si vous pensez que cela est nécessaire pour vous conserver mon estime. Mais même si nous avons l'un et l'autre des raisons de croire que mes sentiments ne sont pas absolument invariables, il serait vraiment malheureux qu'ils changent aussi facilement que cela.
- Lorsque j'ai écrit cette lettre, reprit Darcy, je me croyais parfaitement calme, mais depuis j'ai compris que je l'avais écrite avec aigreur et emportement.
- Le début est peut-être sévère, mais non la fin ; l'adieu même n'est pas sans douceur. Mais ne pensons plus à cette lettre ! Les sentiments de la personne qui l'a écrite et de celle qui l'a reçue sont maintenant si différents de ce qu'ils étaient alors qu'il ne faut plus y songer. Vous devriez adopter ma philosophie : ne penser au passé que si vos souvenirs vous offrent quelque plaisir.
- Je ne puis vous faire un mérite d'une semblable philosophie : vos réflexions sur le passé doivent être libres de tout remords et ne vous causer que de la satisfaction, mais il n'en va pas de même pour moi. Des souvenirs pénibles qu'on ne peut, qu'on ne doit pas repousser, viennent m'importuner : toute ma vie, j'ai été un égoïste, sinon de cœur, du moins de fait. Dans mon enfance, on m'a appris à connaître la vertu, mais non à la pratiquer ; j'ai reçu de bons principes, mais on m'a laissé les suivre avec vanité et orgueil. Étant malheureusement fils unique, et pendant bien des années le seul enfant, j'ai été gâté par mes parents, qui, quoique bons eux-mêmes (mon père surtout a

été un modèle de vertu et de bonté), m'ont encouragé, je dirai presque m'ont enseigné à être égoïste et suffisant, à n'avoir d'estime et d'affection que pour ceux qui étaient de notre famille, à mépriser le reste des hommes, ou du moins à les juger bien inférieurs à moi. Voilà ce que j'ai été depuis l'âge de huit ans jusqu'à récemment, et voilà ce que je serais sans doute encore sans vous, charmante Elizabeth! Que ne vous dois-je pas? Vous m'avez donné une leçon pénible, il est vrai, mais des plus avantageuses: par vous, j'ai été justement humilié; je suis venu à vous sans le moindre doute sur l'accueil que je recevrais, et vous m'avez montré combien toutes mes prétentions étaient insuffisantes pour plaire à une femme qui méritait réellement qu'on l'aime.

- Vous étiez donc persuadé que j'accéderais à vos vœux ?
- Oui, vraiment ! Qu'allez-vous penser de ma vanité ? Je vous croyais même impatiente de recevoir ma déclaration.
- Mon comportement a pu vous induire en erreur, alors, mais bien innocemment de ma part, je vous assure. Oh! Combien vous avez dû me détester après cette entrevue!
- Vous « détester » ? J'étais peut-être courroucé, mais ma colère s'est tournée bien promptement contre moi-même.
- J'ose à peine vous demander ce que vous avez pensé de moi, lors de notre rencontre à Pemberley. Me blâmiez-vous d'y être venue ?
 - Non, vraiment, mais ma surprise fut grande.
- Elle ne pouvait surpasser celle que j'ai éprouvée en me voyant si bien accueillie par vous. Ma conscience me disait que je ne méritais pas un accueil si poli, et j'avoue que je ne m'attendais pas à vous trouver si généreux.
- Mon but alors, avoua Darcy, était de vous prouver par ma civilité, par mes soins, que je n'avais pas la faiblesse de conserver le ressentiment du passé. J'espérais aussi obtenir mon pardon, rendre votre opinion de moi moins défavorable en vous montrant que vos reproches avaient eu quelque effet sur moi. D'autres désirs, je l'avoue, sont aussi bientôt venus occuper mon esprit.

Il lui parla alors du plaisir que Georgiana avait eu à la voir et de son chagrin en apprenant leur départ, récit qui les ramena naturellement à la cause de ce départ. Elizabeth apprit qu'avant même de la quitter, il avait formé le dessein de partir pour Londres à la recherche de Lydia, et que l'effort qu'il faisait sur lui-même en prenant une semblable résolution avait été la seule

cause de cet air soucieux et chagriné, qui fut alors si différemment interprété par elle.

Elle lui exprima encore sa vive reconnaissance, mais ce sujet leur offrait à tous deux de trop pénibles souvenirs pour qu'ils puissent s'appesantir dessus.

Après avoir fait plusieurs miles sans même y songer, ils s'aperçurent enfin qu'il était l'heure de rentrer.

— Où sont donc Mr Bingley et Jane? Ne nous suivaient-ils pas?

Cette question amena la conversation sur leur compte. Darcy était enchanté de leurs fiançailles, dont son ami l'avait déjà informé.

- Il faut absolument que je vous le demande : cela vous a-t-il surpris ? demanda Elizabeth.
 - Non! En partant, je prévoyais déjà que cela arriverait.
- C'est-à-dire que vous y aviez donné votre assentiment ; je m'en suis doutée.

Et bien qu'il se récriât beaucoup contre cette expression, elle vit cependant qu'elle ne l'avait pas si mal employée.

— Le soir, avant mon départ pour Londres, reprit Darcy, je lui fis un aveu qui, je crois, aurait dû être fait depuis longtemps. Je lui ai détaillé toutes les circonstances qui avaient rendu mon intervention dans ses affaires aussi absurde qu'inconvenante. Son étonnement fut grand ; jamais il n'avait eu le moindre soupçon à ce sujet. J'ai également ajouté que je pensais m'être trompé en supposant, comme je l'avais fait, que votre sœur le voyait avec indifférence, et que, m'apercevant facilement que son attachement pour elle avait résisté à une longue absence, je n'avais nul doute qu'ils ne soient heureux ensemble.

Elizabeth ne put s'empêcher de sourire à cette manière si tacite de diriger son ami.

- Lui parliez-vous d'après vos propres observations, lui dit-elle, lorsque vous lui assuriez qu'il était aimé de ma sœur, ou seulement d'après ce que je vous en ai dit le printemps dernier ?
- Mes observations seules me dictaient ce langage : j'avais attentivement observé votre sœur pendant mes deux dernières visites à votre famille et j'étais persuadé de son attachement pour Bingley.
- Et l'assurance que vous lui avez donnée, je suppose, l'en a aussitôt convaincu ?
 - Oui. Bingley est d'une modestie sans égale : il est si peu sûr de lui

qu'il ne parvenait pas à se fier à son propre jugement dans cette affaire qui l'intéressait tant. Mais voyant ses espérances confirmées par son ami, il s'y est bientôt livré avec une assurance entière. J'ai été obligé de lui avouer une chose qui, pour quelque temps et avec justice, l'irrita contre moi ; je ne pouvais me permettre de le laisser ignorer davantage que votre sœur avait passé trois mois à Londres l'hiver dernier, que je l'avais vue et le lui avais caché à dessein. Il en fut très contrarié, mais son courroux ne dura que tant qu'il lui resta quelques doutes sur les sentiments de votre sœur ; maintenant, il m'a sincèrement pardonné.

Elizabeth eut bien quelque envie de faire remarquer que Mr Bingley était l'ami le plus commode du monde, si facile à diriger qu'il était d'un prix inestimable ; mais elle sut vaincre ce désir en se rappelant que Darcy n'avait pas encore appris à se prêter aux plaisanteries, et que ce serait peut-être le mettre à l'épreuve un peu promptement.

Ils arrivèrent à Longbourn en s'entretenant du bonheur de Bingley, que Mr Darcy ne trouvait inférieur qu'au sien, et ils se séparèrent dans le vestibule.



— Ma chère Lizzy, mais où donc étiez-vous passés?

Telle fut la question qu'Elizabeth reçut de Jane à son entrée dans sa chambre, et que toute sa famille lui répéta lorsqu'on se mit à table. Pour toute réponse, elle ne put que leur dire qu'ils s'étaient égarés et que leur promenade en avait été prolongée. Elle rougissait en donnant cette explication, mais ni cela ni son embarras ne fit soupçonner la vérité.

La soirée se passa tranquillement sans aucune circonstance remarquable : les amants reconnus parlaient et riaient ; ceux dont la passion était encore secrète gardaient le silence. Darcy n'était pas un homme que le bonheur pouvait rendre jovial, et Elizabeth, agitée et confuse, savait qu'elle était heureuse plus qu'elle ne l'éprouvait réellement. Elle pensait, troublée, à ce que diraient ses parents lorsque sa position avec Darcy serait connue ; elle n'ignorait pas que Jane était la seule qui ait quelque estime pour lui et craignait que son rang et toute sa fortune ne suffisent pas à détruire l'impression défavorable qu'il avait faite au reste de sa famille.

Le soir, étant seule avec Jane, elle lui ouvrit son cœur. Bien que toute idée de défiance soit ordinairement loin du caractère de Miss Bennet, elle demeura à cette occasion d'une totale incrédulité.

- Tu plaisantes, Lizzy, cela ne peut être! Fiancée avec Mr Darcy! Non, non, tu ne m'abuseras pas, je sais que cela est impossible!
- Cela commence vraiment mal ; mon seul espoir était en toi, car qui donc me croira si tu t'y refuses ? Mais je te parle sérieusement, je ne dis que la vérité : il m'aime encore et nous sommes fiancés.

Jane la regarda d'un air dubitatif :

- Oh, Lizzy! Cela n'est pas croyable, je sais bien que tu le détestes.
- Tu ne sais rien, alors. Il faut oublier tout cela. Peut-être ne l'ai-je pas toujours aimé comme je l'aime maintenant, mais dans un cas pareil, il serait impardonnable d'avoir une bonne mémoire. C'est la dernière fois que je m'en souviens moi-même !

Miss Bennet ne pouvait revenir de sa surprise ; Elizabeth lui assura de nouveau, et encore plus sérieusement, qu'elle lui disait la vérité.

- Ciel, cela peut-il être ? Enfin, il faut bien que je te croie, s'écria Jane. Ma bonne Lizzy! Je voudrais, oui, je dois te féliciter, mais es-tu certaine... Excuse-moi de te demander cela, mais es-tu certaine de pouvoir trouver ton bonheur avec lui ?
- Nous avons déjà décidé d'être les époux les plus heureux au monde. Mais Jane, es-tu contente ? Seras-tu heureuse de l'avoir pour beau-frère ?
- Oui, ma chérie, je t'assure! Et rien ne saurait faire plus plaisir à Bingley; nous y avons souvent pensé, mais nous en parlions comme d'une chose impossible... L'aimes-tu vraiment assez pour l'épouser? Oh, ma Lizzy! Surtout, ne te marie pas sans inclination! Es-tu bien sûre de l'aimer assez?
 - Tu trouveras peut-être que je l'aime trop, lorsque je te raconterai tout.
 - Que veux-tu dire?
- Je crains que tu ne sois fâchée si je t'avoue que je crois l'aimer encore plus que tu n'aimes Bingley.
- Oh! Ma sœur chérie, ne plaisante plus, parle sérieusement, apprendsmoi tout; depuis quand l'aimes-tu?
- Mon attachement pour lui est venu si graduellement que je sais à peine quand il a commencé… Mais peut-être a-t-il pris naissance le jour où j'ai vu, pour la première fois, le magnifique domaine de Pemberley ?

Sa sœur la priant avec instance de parler sérieusement, elle se rendit à ce désir et l'eut bientôt satisfaite par une assurance solennelle et sincère de son attachement pour Darcy. Lorsque Miss Bennet fut convaincue sur ce point, elle n'eut rien d'autre à souhaiter.

— Maintenant, dit-elle, mon bonheur est parfait, car tu seras aussi heureuse que moi. J'ai toujours eu une haute opinion de lui, et l'attachement qu'il a eu pour toi suffisait à me le faire estimer, mais maintenant qu'il est non seulement l'ami intime de Bingley, mais encore ton promis, qui donc après Bingley et toi peut m'être plus cher ? Mais Lizzy, tu as été bien

discrète, bien réservée avec moi. Tu m'as à peine dit un mot de ce qui s'est passé à Lambton et à Pemberley ; je dois tout ce que j'ai appris à un autre que toi.

Elizabeth lui expliqua alors les motifs de son silence : elle avait craint de prononcer le nom de Bingley, et ses propres sentiments étaient si incertains qu'ils lui faisaient également éviter de parler de son ami. À présent, elle ne voulait pas lui laisser ignorer davantage la conduite qu'il avait tenue à l'occasion du mariage de Lydia. Tout fut avoué, et la moitié de la nuit était déjà écoulée qu'elles avaient encore de nombreuses choses à se dire.

— Oh ciel! s'écria Mrs Bennet en regardant par la fenêtre le lendemain matin. Ne serait-ce pas encore cet ennuyeux Mr Darcy, avec notre cher Bingley? Qu'est-ce qui peut donc l'engager à venir nous importuner si souvent? J'espérais qu'il serait allé chasser quelque part et nous aurait laissés en paix au moins aujourd'hui. Que ferons-nous de lui? Lizzy, il faut que vous alliez vous promener avec lui, afin qu'il ne soit pas sur le chemin de Bingley.

Elizabeth sourit à une telle proposition, mais elle était vivement contrariée d'entendre sa mère donner toujours à Darcy de si fâcheuses épithètes.

Dès qu'ils entrèrent, Mr Bingley la regarda d'un air si expressif et lui prit la main avec tant d'amitié qu'elle ne douta plus qu'il ne soit instruit de tout. Quelques instants plus tard, il dit à haute voix :

- Mrs Bennet, n'avez-vous pas dans le voisinage quelque autre chemin de traverse où Lizzy pourrait encore s'égarer aujourd'hui ?
- Je conseille à Mr Darcy, à Elizabeth et à Kitty d'aller ce matin à Oakham Mount, dit Mrs Bennet. C'est une longue promenade, et, du haut de la colline, la vue est superbe. Mr Darcy n'est sans doute jamais allé de ce côté-là.
- Cette promenade peut fort bien convenir à Elizabeth et à Darcy, reprit Bingley, mais je suis sûr qu'elle serait trop longue pour Kitty! N'est-ce pas, Kitty?

Catherine avoua qu'elle préférait rester à la maison. Darcy parut fort curieux d'admirer la vue de la colline, et Elizabeth, par son silence, consentit à le suivre. Comme elle montait dans sa chambre pour s'habiller, sa mère la suivit.

— Je suis vraiment fâchée, Lizzy, lui annonça-t-elle, que vous soyez

obligée de divertir toute seule ce fâcheux personnage, mais j'espère que cela ne vous contrarie pas trop... C'est pour votre chère Jane que vous le faites, elle vous en remerciera ; d'ailleurs, inutile de beaucoup lui parler, dites seulement un mot de temps à autre, ne vous mettez pas dans l'embarras.

Pendant leur promenade, il fut décidé que le consentement de Mr Bennet serait demandé dans le courant de la soirée. Elizabeth se réserva de faire ellemême la communication à sa mère ; elle ne savait trop comment elle prendrait la chose et doutait parfois que toute la fortune de Darcy suffise à vaincre l'extrême aversion qu'elle avait pour lui. De toute façon, qu'elle approuve ou non cette alliance, une chose était certaine : elle ne pourrait jamais exprimer ses sentiments d'une manière qui fasse honneur à son esprit, et Elizabeth craignait autant que Mr Darcy n'entende ses transports de joie que ceux que pourrait lui dicter un sentiment tout opposé.

Le soir, lorsque Mr Bennet se retira dans son cabinet, elle vit Mr Darcy se lever et le suivre. Cette vue lui causa une vive émotion ; elle ne craignait pas que son père refuse, mais elle éprouvait un vif chagrin en pensant qu'elle, sa fille favorite, allait peut-être l'affliger par son choix et le rendre malheureux en disposant ainsi d'elle-même. Jusqu'au moment où Mr Darcy reparut, son agitation fut extrême, mais alors, levant les yeux vers lui, elle vit son sourire et fut un peu soulagée. Quelques instants après, il s'approcha de la table à laquelle elle était assise avec Kitty et, feignant d'admirer son ouvrage, il lui dit à demi-voix :

— Allez voir votre père, il vous attend dans son cabinet.

Elle se leva sur-le-champ.

Son père se promenait dans la pièce d'un air grave et soucieux :

— Lizzy, dit-il, que faites-vous ? Avez-vous totalement perdu l'esprit en acceptant la main de cet homme ? Ne l'avez-vous pas toujours détesté ?

Combien elle regrettait alors que ses anciennes opinions n'aient pas été plus raisonnables, ses expressions plus modérées! Cette prudente conduite lui aurait épargné des explications assez embarrassantes, mais qui étaient maintenant nécessaires. Elle assura son père, non sans confusion, de son attachement pour Mr Darcy.

- En d'autres termes, vous êtes décidée à l'épouser ? Il est riche, sans doute, et vous pourrez avoir de plus belles robes et de plus beaux équipages que Jane, mais cela fera-t-il votre bonheur ?
 - N'avez-vous pas d'autre objection à faire que la persuasion de mon

indifférence pour lui? demanda Elizabeth.

- Non, aucune. Nous le connaissons tous pour être un homme fier et désagréable, mais cela importerait peu, si vous l'aimiez réellement.
- Oh oui, je l'aime ! répondit-elle les yeux remplis de larmes. Je l'aime et bien sincèrement ! Il n'a pas de fierté mal placée et il est parfaitement agréable. Vous ne le connaissez pas vraiment ; aussi, je vous en conjure, ne m'affligez pas en parlant ainsi de lui.
- Lizzy, lui dit son père, je lui ai donné mon consentement. Il est un de ces hommes, il est vrai, à qui il est difficile de refuser ce qu'ils condescendent à vous demander. À présent, je vous le donne aussi si vous êtes vraiment décidée à l'épouser, mais laissez-moi vous conseiller d'y réfléchir encore. Je connais votre caractère, ma Lizzy, je sais que vous ne pourrez être heureuse si vous n'avez pour votre mari une estime réelle, si vous ne le regardez pas comme un être supérieur... Votre vivacité et votre imagination vous exposeraient aux plus grands dangers dans un mariage inégal : vous pourriez à peine éviter le déshonneur et tous les maux qui s'ensuivent. Mon enfant, épargnez-moi la douleur de vous voir dans l'incapacité de respecter celui avec lequel vous devez passer toute votre vie. Vous n'y avez pas sérieusement pensé.

Elizabeth, encore plus émue, lui assura de la manière la plus solennelle que ses sentiments étaient tels qu'il pouvait les désirer ; enfin, lorsqu'elle eut expliqué comment ses anciens préjugés contre Mr Darcy avaient peu à peu laissé place à une estime sincère, ajoutant qu'elle était certaine que son attachement pour elle, loin d'être l'ouvrage d'un jour, avait résisté à plusieurs mois d'incertitude et d'épreuves, et une fois qu'elle eut détaillé avec autant d'énergie toutes ses bonnes qualités, elle sut vaincre l'incrédulité de son père et le réconcilier avec ce mariage.

— Eh bien, ma fille, lui dit-il dès qu'elle eut cessé de parler, s'il en est ainsi, il mérite votre affection. Je n'aurais jamais pu me séparer de ma Lizzy pour l'accorder à un homme qui n'en aurait pas été digne.

Voulant ajouter à la bonne impression que ce récit avait faite sur son père, elle lui dit alors tout ce que Mr Darcy avait volontairement fait pour Lydia. Son père l'écouta avec étonnement.

— Voici vraiment une soirée pleine de merveilles ! Ainsi, Darcy a arrangé toute cette affaire ? Le mariage fait, les dettes de Wickham acquittées, sa femme dotée et son brevet obtenu, tout cela est son œuvre ?

Tant mieux ! Cela m'épargnera bien de l'ennui et du tourment : si cet arrangement avait été l'ouvrage de votre oncle, mon devoir m'aurait obligé à rembourser ses dépenses, et je l'aurais fait... Mais les jeunes amants sont ardents : demain, je lui proposerai de le payer, il se fâchera, tempêtera, parlera de son amour pour vous, et ainsi se terminera mon affaire.

Il se rappela alors l'embarras d'Elizabeth à la lecture de la lettre de Mr Collins et, après s'en être un peu amusé, il lui permit enfin de se retirer, lui disant, comme elle quittait la pièce :

— Si des jeunes gens se présentent pour Mary et Kitty, envoyez-les-moi, j'ai tout le loisir de les écouter.

Elizabeth se trouvait maintenant délivrée d'une bien vive inquiétude, et, après être restée une demi-heure dans sa chambre à réfléchir tranquillement, elle put revenir au salon avec un esprit assez calme. Sa situation lui paraissait trop nouvelle pour qu'elle se livre à sa gaieté habituelle, mais elle fut moins silencieuse que la veille et la soirée se passa fort agréablement.

Lorsque sa mère se retira dans sa chambre, elle la suivit et lui fit l'importante révélation. Son effet sur Mrs Bennet fut des plus extraordinaires : d'abord, elle resta immobile et ne put prononcer un seul mot ; plusieurs minutes même s'écoulèrent sans qu'elle puisse comprendre ce qu'on lui disait, bien qu'elle ajoutât facilement foi d'habitude à ce qui paraissait avantageux pour sa famille, surtout s'il était question d'amour. Enfin, elle commença à se remettre, se leva, se rassit, et finalement s'écria :

— Oh ciel! Cela se peut-il? Mr Darcy! Qui aurait pu l'espérer, et cela est-il bien vrai...? Oh, ma bien-aimée Lizzy! Quelle grande dame vous allez être! Comme vous serez riche! Que d'argent, que de bijoux, que d'équipages vous allez avoir! La fortune de Jane ne peut être comparée à la vôtre! Oh non, certainement; je suis si contente, un homme si aimable, si grand, si beau! Oh, ma chère Lizzy! Faites-lui mes excuses de l'avoir si longtemps détesté; j'espère qu'il me le pardonnera. Chère, chère Lizzy! Une maison en ville! Tout ce qu'on peut désirer de plus charmant! Trois filles mariées, dix mille livres de rente! Oh ciel! Ma joie est trop grande, j'en deviendrai folle!

C'en était assurément assez pour prouver que son approbation n'était pas douteuse, et Elizabeth, se réjouissant que de semblables effusions ne soient entendues que par elle, se retira bientôt ; mais à peine avait-elle été quelques instants dans sa chambre que sa mère vint l'y trouver.

— Ma chère enfant, dit-elle, je ne puis songer à autre chose, dix mille livres de rente! Et sans doute davantage! C'est un aussi bon parti qu'un lord! Il faut que vous soyez mariée par dispense spéciale²; certainement il le faut... Mais, ma toute belle, quel est le plat favori de Mr Darcy, afin que je l'aie demain?

Cela était un triste présage de la conduite que sa mère tiendrait désormais envers lui, et Elizabeth, bien qu'elle soit assurée des sentiments de celui qu'elle aimait et du consentement de ses parents, avait encore quelque chose à désirer. Le lendemain, cependant, se passa mieux qu'elle ne l'avait espéré, car Mrs Bennet craignait tant son futur gendre qu'elle n'osait lui adresser la parole, à moins qu'il ne dépende d'elle de lui faire quelque civilité ou de lui témoigner l'entière déférence qu'elle avait pour lui.

Elizabeth eut la satisfaction de voir son père chercher à mieux connaître Mr Darcy, et bientôt il déclara à sa fille que son estime pour lui augmentait à chaque instant.

— J'aime beaucoup mes trois gendres, dit-il. Wickham est peut-être mon préféré, mais je crois que je finirai par aimer votre mari autant que celui de Jane.

2 Droit de se marier sans publication de bans. ($Nd\acute{E}$)



Elizabeth, reprenant bientôt son enjouement naturel, voulut apprendre de Mr Darcy comment il était tombé amoureux d'elle :

- Je comprends facilement qu'une fois cela fait, le reste a suivi. Mais comment tout cela a-t-il commencé ?
- En vérité, je ne saurais désigner le jour, le lieu, le moment qui ont vu naître ce sentiment en moi. Il était déjà bien puissant que je croyais l'ignorer encore.
- Vous aviez de bonne heure résisté à ma beauté, et quant à mes manières... Ma conduite envers vous était des plus inciviles puisque je ne vous parlais que pour vous offenser et non vous plaire. Allons, soyez sincère, serait-ce mon impertinence qui vous aurait plu ?
 - La vivacité de votre esprit, en vérité.
- Ou plutôt mon impertinence, car ce n'était rien de moins. Le fait est que vous étiez las des civilités, des attentions, des soins officieux ; vous étiez ennuyé de ces femmes qui ne pensaient, n'agissaient, ne parlaient que pour mériter votre seule approbation. Je vous ai intrigué, intéressé même, parce que je leur ressemblais si peu ! Si vous n'aviez pas été réellement aimable, cela seul m'aurait attiré votre haine. Mais malgré le soin que vous preniez à les déguiser, vos sentiments ont toujours été nobles et justes ! Et dans votre âme, vous méprisiez les personnes qui vous flattaient si servilement. Là, je vous ai épargné la peine de le dire, et vraiment, tout bien considéré, je commence à penser que c'était assez naturel. Il est vrai que vous ne saviez rien de moi, mais personne ne pense à cela lorsqu'il tombe amoureux.
 - Votre affectueuse conduite envers Jane, lorsqu'elle était malade à

Netherfield, ne prouvait-elle pas la bonté de votre cœur?

- Cette chère Jane, qui en aurait fait moins pour elle ? Mais considérez cela comme une de mes vertus si vous le désirez. Mes bonnes qualités sont sous votre protection, et vous devez les exagérer autant que possible ; en retour, il m'appartient de vous tourmenter aussi souvent que je le peux. Je dois m'y mettre dès à présent et vous demander pourquoi vous étiez si peu empressé d'en venir à une explication. Qu'est-ce qui vous rendait si réservé lors de votre première visite ici ? Mais surtout, pourquoi, durant cette visite, aviez-vous l'air de me voir avec indifférence ?
- Parce que vous étiez grave et silencieuse, et que vous ne me donniez aucun encouragement.
 - Mais j'étais embarrassée.
 - Et moi aussi.
 - Vous auriez pu me parler davantage, quand vous êtes venu dîner?
 - Un homme moins préoccupé l'aurait pu.
- N'est-il pas malheureux que vous ayez toujours une bonne réponse à me donner, et que je sois assez raisonnable pour m'en contenter ? Mais je voudrais savoir combien de temps vous auriez gardé le silence si on vous avait laissé à vous-même. La résolution que j'ai prise de vous remercier pour Lydia a eu un grand effet, trop peut-être. Que deviendrait la morale si notre bonheur devait naître d'une promesse enfreinte ? Car je n'aurais pas dû être instruite de toute cette affaire.
- Tranquillisez-vous, tout peut être arrangé sur ce plan : lady Catherine, en voulant nous séparer, n'a réussi qu'à détruire mes derniers doutes... Je ne dois pas ma félicité actuelle à votre désir empressé de me témoigner votre reconnaissance. Ce que ma tante m'avait appris avait ranimé mes espérances, et j'étais décidé à vous parler.
- Lady Catherine nous a rendu un grand service, vraiment, et cela doit la réjouir, car elle aime se rendre utile aux autres. Mais dites-moi, quel dessein vous a amené à Netherfield ? Était-ce uniquement pour vous promener jusqu'à Longbourn en ayant l'air embarrassé, ou bien aviez-vous formé quelque projet plus sérieux ?
- Vous voir et déterminer si je pouvais espérer me faire aimer de vous était mon vrai motif ; observer votre sœur et juger si elle était encore attachée à Bingley était celui que je m'avouais.
 - Aurez-vous jamais le courage d'annoncer à lady Catherine ce qui doit

vous arriver?

- Je risque plus, Elizabeth, de manquer de temps que de courage, mais cela doit être fait, et si vous voulez me donner une feuille de papier, je m'acquitterai sur-le-champ de ce devoir.
- Si je n'avais moi-même une lettre à écrire, je pourrais m'asseoir près de vous et admirer la régularité de vos lignes, comme le fit autrefois une autre demoiselle. Mais j'ai aussi une tante que je ne saurais plus longtemps négliger.

Elizabeth n'avait pas encore répondu à la longue lettre de Mrs Gardiner en raison d'une certaine répugnance à expliquer que sa relation avec Mr Darcy était exagérée, mais elle avait maintenant à communiquer une nouvelle qui, elle le savait, serait des mieux accueillies. Elle se reprocha presque d'avoir fait perdre à sa tante trois jours de bonheur et lui écrivit donc ce qui suit :

Je vous aurais remerciée plus tôt, chère tante, ainsi que je l'aurais dû, de votre longue, aimable et satisfaisante lettre et des détails qu'elle contenait, mais, à vrai dire, j'étais de trop mauvaise humeur pour vous écrire. Vos suppositions allaient alors trop loin. Mais à présent, vous pouvez supposer tout ce que vous voudrez, laisser libre cours à votre imagination et faire tous les rêves que vous souhaitez à ce sujet. À moins de me croire déjà mariée, vous ne pouvez pas beaucoup vous tromper. Vous devez me répondre au plus vite et faire de lui un bien plus grand éloge que dans votre dernière lettre. Je vous remercie mille et mille fois de ne pas m'avoir menée aux lacs : pouvais-je être assez sotte pour le désirer ? Votre idée de la calèche basse est délicieuse ; nous ferons tous les jours le tour du parc. Je suis la plus heureuse des femmes ; d'autres l'ont dit avant moi, mais aucune avec autant de justice. Je suis même plus heureuse que Jane : elle sourit seulement, moi je ris. Mr Darcy vous envoie toutes les tendresses possibles, du moins celles que je veux bien lui laisser. Je vous attends tous à Pemberley à Noël.

Bien à vous, etc.

La lettre de Mr Darcy à lady Catherine était d'un style différent, et bien différente aussi de celle adressée par Mr Bennet à son cousin, en réponse à

son dernier pli.

Cher monsieur,

Il me faut encore une fois vous demander des félicitations : Elizabeth sera sous peu la femme de Mr Darcy. Consolez lady Catherine de votre mieux, mais si j'étais vous, je me tiendrais du côté du neveu, il a bien plus à donner.

Je suis, etc.

Les félicitations que Miss Bingley envoya à son frère au sujet de son mariage furent tout ce qu'il y avait de plus tendre et de moins sincère. Elle écrivit même à Jane pour lui exprimer sa satisfaction, et répéter toutes ses anciennes assurances d'amitié. Jane ne pouvait être de nouveau abusée, mais bien qu'elle sentît que l'affection de Miss Bingley n'était que superficielle, elle ne put s'empêcher de lui répondre d'une manière bien plus amicale qu'elle ne le méritait.

La joie exprimée par Miss Darcy en recevant une semblable nouvelle fut aussi sincère que celle qu'éprouvait son frère à la lui apprendre. Quatre pages suffirent à peine pour contenir l'expression de son bonheur et son désir réel d'être aimée de sa belle-sœur.

Avant qu'on puisse recevoir une réponse de Mr Collins, la famille de Longbourn apprit qu'il était arrivé avec sa femme à Lucas Lodge. La cause d'un voyage si inattendu fut bientôt évidente : lady Catherine avait été tellement irritée par la lettre de son neveu que Charlotte, se réjouissant réellement de ce mariage, avait été bien aise de s'éloigner un peu et d'attendre que l'orage soit apaisé. Dans un moment pareil, l'arrivée de son amie fut un vrai plaisir pour Elizabeth, bien que parfois elle ne puisse s'empêcher de penser que cette joie était chèrement achetée, lorsqu'elle voyait Mr Darcy exposé à la servile et officieuse civilité de Mr Collins ; toutefois son promis la supportait avec une patience admirable. Il pouvait même, d'un air assez sérieux, écouter sir William le féliciter d'avoir obtenu la perle de la province et exprimer son espoir qu'ils se verraient tous fréquemment à la cour ; s'il haussait les épaules, ce n'était que lorsque sir William ne pouvait plus l'apercevoir.

Le langage trivial et les manières si communes de Mrs Philips éprouvèrent peut-être davantage sa patience, même si celle-ci, à l'exemple de

sa sœur, était trop intimidée pour lui parler avec la familiarité qu'encourageait la gaieté de Bingley. Cependant, les rares fois qu'elle lui adressa la parole, elle ne sut le faire sans vulgarité, et tout le respect qu'elle avait pour lui ne pouvait la rendre plus aimable. Elizabeth cherchait autant que possible à lui épargner les trop fréquentes attentions de sa mère et de sa tante, et à le placer sous la protection de ceux de sa famille avec lesquels il pouvait s'entretenir sans ennui. Si ces désagréments vinrent mêler quelques épines à la douceur de leurs amours, ils ajoutèrent aux espérances que leur offrait l'avenir, et elle pensait avec délices au temps où ils s'éloigneraient d'une société si peu agréable à tous les deux, et iraient profiter du confort et de l'élégance qu'offrirait Pemberley à leur famille.

Chapitre 61

Le jour où Mrs Bennet se sépara de ses deux plus aimables filles fut d'un bonheur sans égal pour elle. Aucune inquiétude ne vint troubler sa joie : les voir mariées était sa seule envie et sa sollicitude maternelle n'allait pas audelà. Avec quelle satisfaction elle rendrait ensuite visite à Mrs Bingley et parlerait de Mrs Darcy! J'aimerais pouvoir dire, pour le bien de sa famille, que l'établissement de tant de ses filles, en remplissant tous ses vœux, fit d'elle une femme aimable, sensée et instruite pour le restant de ses jours. Heureusement pour son mari, qui n'aurait peut-être pas su apprécier une forme si inédite de félicité conjugale, elle resta sujette aux crises de nerfs et invariablement ridicule.

Mr Bennet regretta beaucoup sa deuxième fille ; sa tendresse pour elle l'éloigna plus souvent de chez lui qu'aucune autre raison. Il aimait beaucoup se rendre à Pemberley, surtout lorsqu'il y était le moins attendu.

Mr et Mrs Bingley ne demeurèrent qu'un an à Netherfield : le voisinage de Longbourn et de Meryton les lassa, malgré le caractère facile du mari et le bon cœur de Jane. Les sœurs de Bingley virent alors leurs désirs accomplis, car leur frère fit l'acquisition d'un domaine dans un comté voisin du Derbyshire, et Jane et Elizabeth ajoutèrent à tant d'autres sources de félicité le bonheur de n'être qu'à trente miles l'une de l'autre.

Kitty, à son grand avantage, passa la plus grande partie de son temps avec ses deux sœurs aînées, dans une société bien supérieure à celle qu'elle avait jusqu'alors connue. Ses progrès furent grands ; elle n'était pas d'un caractère aussi indomptable que Lydia et en recevant, au lieu des mauvais exemples de celle-ci, des conseils sages et utiles, elle devint avec le temps plus raisonnable

et moins ignorante. On l'éloigna avec soin de la société de Lydia ; et bien que Mrs Wickham l'invitât souvent à venir la voir, lui promettant des bals et des cavaliers choisis, son père ne voulut jamais consentir à la voir s'éloigner.

Mary était la seule qui restait maintenant à Longbourn, et elle fut nécessairement distraite de ses études par Mrs Bennet qui ne pouvait se passer de société. Mary se vit donc obligée d'aller plus souvent dans le monde. Cela ne l'empêchait pas de moraliser lors des visites du matin, mais, comme l'absence de ses sœurs empêchait qu'on ne fasse des comparaisons désavantageuses pour elle, son père soupçonna qu'elle se soumettait à ce changement sans beaucoup de répugnance.

Quant à Lydia et à son mari, le mariage de leurs sœurs n'apporta aucun changement dans leur comportement. Wickham supporta avec philosophie l'idée que sa fausseté et son ingratitude seraient désormais entièrement connues d'Elizabeth, et, malgré tout, peut-être espérait-il encore pouvoir décider Darcy à faire sa fortune. La lettre de félicitations qu'Elizabeth reçut de Lydia lui prouva que sa femme au moins formait cet espoir. Tel en était le contenu :

Ma chère Lizzy,

Je te félicite! Si tu aimes Mr Darcy moitié autant que je chéris mon cher Wickham, tu dois être bien heureuse. C'est pour nous une grande consolation de te savoir si riche, et lorsque tu n'auras rien de mieux à faire, j'espère que tu penseras à nous. Je suis sûre que Wickham aimerait fort une place à la cour, et je crois que sans quelques secours, notre revenu ne saurait nous suffire. N'importe quelle place, pourvu qu'elle soit de trois ou quatre cents livres de rente, ferait notre affaire, mais n'en parle pas à Mr Darcy si tu penses que cela vaut mieux.

Bien à toi, etc.

Comme Elizabeth était persuadée qu'il valait effectivement mieux n'en rien faire, elle chercha dans sa réponse à mettre fin à toutes demandes de ce genre, cependant elle leur envoyait souvent les secours que ses économies particulières lui permettaient de leur offrir. Elle avait toujours présumé qu'une fortune comme la leur, gérée par deux personnes si peu attentives à leurs dépenses et si insouciantes de l'avenir, ne pouvait être que très

insuffisante. Elle ne se trompait pas, car chaque fois qu'ils changeaient de garnison, soit Jane, soit elle-même recevait la prière de les aider quelque peu à acquitter leurs dettes. Leur manière de vivre, même lorsque la paix leur permit de s'établir quelque part, fut des plus irrégulières ; ils se déplaçaient sans cesse d'une ville à une autre sans trop savoir pourquoi et dépensaient toujours plus qu'ils ne pouvaient. L'affection de Wickham pour Lydia se transforma bientôt en indifférence ; celle qu'elle avait pour lui dura un peu plus longtemps ; et malgré sa grande jeunesse et son étourderie, elle conserva tous les droits à une bonne réputation que son mariage lui avait donnés. Darcy ne pouvait recevoir Wickham à Pemberley, mais par égard pour Elizabeth, il l'aida dans la carrière qu'il suivait. De temps à autre, sa femme venait les voir, pendant que lui allait se divertir à Bath ou à Londres ; mais souvent ils demeuraient tous deux si longtemps chez Bingley que la patience de celui-ci en fut épuisée. Il alla même un jour jusqu'à insinuer qu'il était temps qu'ils partent.

Miss Bingley fut extrêmement mortifiée par le mariage de Darcy, mais, jugeant qu'il était convenable de conserver le droit de venir à Pemberley, elle oublia son ressentiment et montra plus d'affection pour Georgiana que jamais. Elle resta presque aussi attentive envers Darcy qu'autrefois et ne négligea rien pour faire oublier à Elizabeth ses anciennes incivilités.

Pemberley était désormais le lieu de résidence de Georgiana, et l'attachement des deux belles-sœurs répondait à tous les désirs de Darcy. Elles purent s'aimer l'une et l'autre au moins aussi tendrement qu'elles se l'étaient promis. Georgiana avait la plus haute opinion d'Elizabeth, quoiqu'elle ait d'abord considéré avec un étonnement proche de la crainte le langage gai et léger qu'elle tenait à son frère. Lui qui avait su faire naître en elle un respect si grand qu'il surpassait même sa tendresse était maintenant, et devant elle, l'objet des plaisanteries les plus familières ; comment n'en être pas surprise ? Mais bientôt, elle commença à comprendre qu'une femme peut prendre avec son mari certaines libertés qu'un frère ne permet pas toujours à une sœur qui est de plus de dix ans sa cadette.

L'indignation de lady Catherine en apprenant le mariage de son neveu fut extrême ; et comme elle s'abandonna à toute la franchise de son caractère, sa réponse à la lettre qui annonçait cette décision était conçue en des termes si outrageants, surtout pour Elizabeth, que tous rapports entre eux furent pour quelque temps rompus. Enfin, à la prière de sa femme, Darcy fit des

démarches pour se réconcilier avec sa tante ; après quelques nouvelles résistances, le ressentiment de celle-ci céda soit à son attachement pour lui, soit à sa curiosité de voir comment Mrs Darcy se conduisait. Elle voulut bien condescendre à leur rendre visite à Pemberley, malgré la profanation dont avaient été victimes ses antiques ombres, non seulement par la présence d'une semblable maîtresse, mais encore par les visites de ses parents de Londres.

Les deux époux furent toujours intimement liés avec les Gardiner. Darcy ne leur était pas moins attaché qu'Elizabeth, et ils éprouvaient l'un et l'autre la plus vive reconnaissance envers ceux qui, en la conduisant dans le Derbyshire, avaient involontairement formé leur union. Considérée comme l'une des plus grandes romancières de son temps, **Jane Austen** (1775-1817) charme depuis toujours ses nombreux lecteurs grâce à son style, à son ironie, à ses portraits satiriques et à ses histoires d'amour. Disparue trop jeune, elle n'aura eu le temps d'écrire que six romans, ainsi que quelques autres pièces littéraires. Lus à travers le monde entier, les écrits de Jane Austen resteront à jamais les fidèles témoignages de la régence anglaise.

Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *Pride and Prejudice*

© Bragelonne 2015, pour la présente traduction

Photographies de couverture : © Lee Avison/Arcangel © Shutterstock

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN: 978-2-8205-1991-7

Bragelonne – Milady 60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@milady.fr
Site Internet : www.milady.fr

BRAGELONNE – MILADY, C'EST AUSSI LE CLUB:

Pour recevoir le magazine *Neverland* annonçant les parutions de Bragelonne & Milady et participer à des concours et des rencontres exclusives avec les auteurs et les illustrateurs, rien de plus facile!

Faites-nous parvenir votre nom et vos coordonnées complètes (adresse postale indispensable), ainsi que votre date de naissance, à l'adresse suivante :

Bragelonne 60-62, rue d'Hauteville 75010 Paris

club@bragelonne.fr

Venez aussi visiter nos sites Internet:

www.bragelonne.fr www.milady.fr graphics.milady.fr

Vous y trouverez toutes les nouveautés, les couvertures, les biographies des auteurs et des illustrateurs, et même des textes inédits, des interviews, un forum, des blogs et bien d'autres surprises!